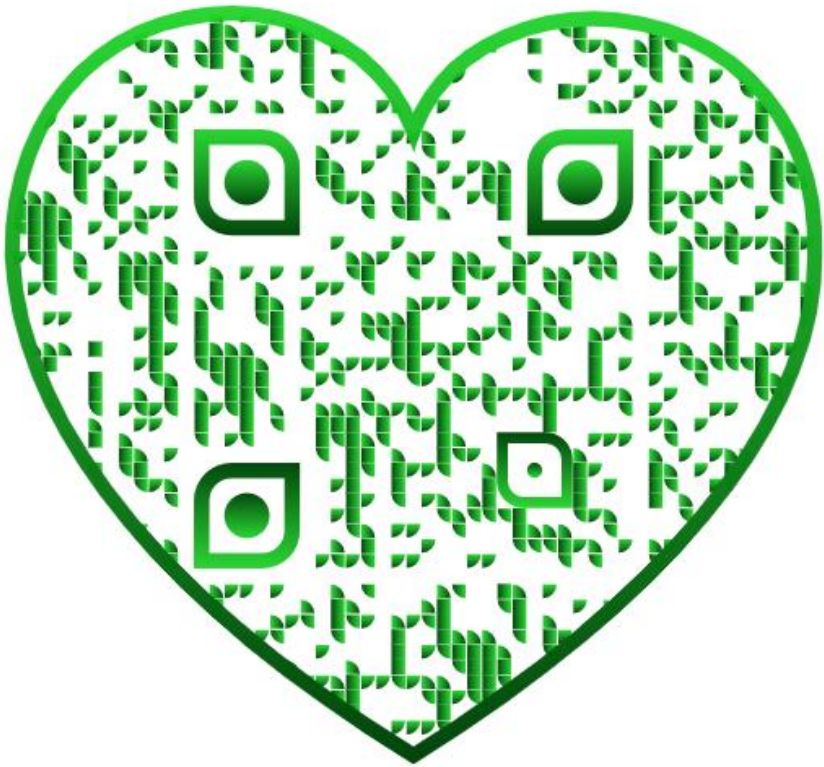
VALÉRIE AUCLAIR

BAD BOYS

3 L'INOUBLIABLE ÉTÉ DES JEUX DE SÉDUCTION

LES INTOUCHABLES



VALÉRIE AUCLAIR

BAD BOYS

3 L'INOUBLIABLE ÉTÉ DES JEUX DE SÉDUCTION

LES INTOUCHABLES

VALÉRIE AUCLAIR

BAD BOYS

3 L'INOUBLIABLE ÉTÉ DES JEUX DE SÉDUCTION

LES INTOUCHABLES

LES ÉDITIONS DES INTOUCHABLES
5, rue Sainte-Ursule
Québec, Québec G1R 4C7
Téléphone : 418 692-0377
Télécopieur : 418 692-0605
www.lesintouchables.com

DISTRIBUTION : PROLOGUE
1650, boul. Lionel-Bertrand
Boisbriand (Québec)
J7H 1N7
Téléphone : 450 434-0306
Télécopieur : 450 434-2627

Impression : Marquis
Graphisme : Studio C1C4
Illustration : Estelle Bachelard
Photographie de l'auteure : Félix La Ferté
Révision : Marie-Claude Masse
Correction : Michel Brûlé

Les Éditions des Intouchables bénéficient du soutien financier du gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC et sont inscrites au Programme de subvention globale du Conseil des Arts du Canada.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

Société de développement des entreprises culturelles Québec

Conseil des Arts du Canada

Canada Council for the Arts

© Les Éditions des Intouchables, Valérie Auclair, 2016
Tous droits réservés pour tous pays

Dépôt légal : 2016
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

ISBN PAPIER : 978-2-89549-766-0
ISBN EPUB : 978-2-89549-767-7

À Marc et Doris

REMERCIEMENTS

D'abord, mille mercis à mon amie Caroline B., qui m'a un peu inspiré Caroline Auger et qui a surtout révisé ce troisième tome en très peu de temps. Ça m'a tellement aidée ! Tes commentaires m'ont fait du bien, ne serait-ce que pour nourrir ma motivation.

Ensuite, un gros merci à mes amis pour m'avoir fourni autant de matériel avec lequel travailler. Sachez que si j'ai autant pigé dans nos vies pour écrire ces romans, c'est par amour ! Mentions spéciales à tous ceux dont j'ai emprunté les prénoms (mais pas les personnalités !), à Lauriane pour ses nombreuses anecdotes abracadabrantes (je n'ai pas pu toutes les utiliser !), à Guillaume parce que tsé, à mes amies qui ont eu des bébés dans les dernières années (je vous aime !), ainsi qu'à Mathieu et Julien, qui m'ont inspiré les meilleures répliques de Victor.

Merci à mon amoureux pour ta compréhension envers toutes les activités que j'ai manquées ou reportées « parce qu'il faut que j'écrive en fin de semaine ! »

Merci aussi aux gens qui viennent me voir dans les salons du livre et aux fans de la page Facebook de *Bad Boys* (www.facebook.com/badboyschicklit). Vos encouragements et témoignages, toujours gentils, sont doux à mon cœur d'auteure.

Finalement, merci au mojito d'exister. *Bad Boys* ne serait pas pareil sans une petite odeur de menthe et de rhum au travers de ses pages !

CHAPITRE 1

La chaleur est insupportable en cette première semaine de juin. Le mois de mai a été très frais, mais une véritable canicule s'abat maintenant sur la métropole. C'est terrible d'imposer aux enfants de se cloîtrer entre quatre murs par un si beau temps. Sans parler de leurs enseignants !

Ça m'a tout pris pour m'habiller « professionnellement » ce matin. Mes jupes courtes et mes robes bain-de-soleil me faisaient sérieusement de l'œil ! Mais il ne reste que quelques jours d'école et je tiens à maintenir une bonne image devant mes élèves. Ça, et le fait que j'évite de provoquer les commentaires déplacés de la part d'un collègue agaçant, François Gagnon. Je vérifie toujours soigneusement mes décolletés (ou plutôt, leur absence) avant de quitter l'appartement.

Dire qu'il y a quelques mois, je n'aurais probablement pas résisté à la tentation d'exposer un peu plus de peau, question de séduire un autre collègue, le beau Frédéric Jablonski… et, par le fait même, de franchir un pas de plus vers mon statut de maîtresse dans sa vie !

À cette pensée, mes doigts se crispent sur mon stylo, qui jaillit comme une fusée et tombe en cliquetant sur le plancher. Une vingtaine de têtes se redressent du même mouvement, avec curiosité ou agacement. Je grimace d'un air désolé en récupérant mon projectile.

Du calme, Caro ! Frédéric et sa belle gueule t'ont peut-être menée en bateau cet hiver, mais cette histoire est terminée depuis deux mois maintenant. Ça ne doit plus t'affecter !

Je réprime un intense mélange d'émotions : déception (il était si beau !), colère (quel menteur !), honte (j'ai eu l'air d'une belle tarte !) et désir (il était vraiment beau !). Plutôt que de m'enfoncer dans le négatif, je me concentre sur ma dernière résolution : j'apprendrai à connaître le prochain homme à me tomber dans l'œil, *avant* de tomber en amour avec lui !

Au cours des dernières semaines, j'ai consulté une quantité abusive de sites web à propos des relations amoureuses, des mauvais garçons, de la communication, de la confiance, de la dépendance affective… J'ai aussi

beaucoup réfléchi, pour en arriver à la conclusion que je ne sais pas ce que je veux. Pas très motivant, comme constatation ! Mais, au moins, c'est clair et ça me coupe l'envie de me jeter dans les bras du premier venu.

Derrière mon bureau, je m'évente discrètement avec un cahier d'exercices. Les élèves se concentrent sur leur révision de géographie tandis que je corrige leurs devoirs de mathématiques… c'est-à-dire que nous faisons tous plus ou moins semblant de travailler, trop préoccupés par notre inconfort. Comment pourrais-je les blâmer ? La classe s'est transformée en serre et nous donne l'impression de cuire à petit feu. J'espère que ce sera plus frais pour les examens !

Bon, c'est décidé : en rentrant chez moi, je me prépare un mojito. La fraîcheur de la menthe sera merveilleuse dans ma bouche…

Je jette un coup d'œil à l'horloge sur le mur : encore deux heures avant de pouvoir quitter ce fourneau ! Pour rejoindre celui de la cour, puis celui du métro… Blah. Mon appartement au demi-sous-sol présente au moins l'avantage de demeurer frais !

Je croise le regard d'un garçon qui vient aussi de vérifier l'heure. La sueur retient son long toupet dans les airs et ses joues plaquées de rouge confirment que le chandail en épais coton ouaté qu'il porte (inexplicablement) n'est pas approprié pour la température. Je partage un sourire complice avec lui, puis il pousse un soupir exagéré et pique du nez vers son cahier. Allez, moi aussi, au travail !

***

Léna referme son sac avec difficulté, tellement il est plein, avant de soupirer et de se tourner vers moi.

« Et toi, Caroline, tu as des projets pour l'été ? »

Je soupire à mon tour en levant la tête de la paperasse que j'essaie de mettre en ordre avant de partir. Il est près de dix-sept heures, et j'étais tellement concentrée que je mets quelques secondes à répondre à ma collègue.

« Pas vraiment. Dormir. Manger. Finir de vider mes dernières boîtes de déménagement, peut-être. »

C'est la réponse que je donne chaque fois qu'on me pose la question.

Même s'il reste quelques semaines au calendrier scolaire, tout le monde est de plus en plus obsédé par ces vacances qui approchent.

Habituellement, on me sourit avec politesse et un brin d'incrédulité. Léna, elle, éclate de rire. Je l'adore !

« Tu es chanceuse d'être célibataire ! Tu peux relaxer et improviser tes journées. Avec mon chum et nos familles reconstituées, mon horaire est réglé deux mois d'avance. Toutes mes fins de semaine de l'été sont déjà planifiées ! Une chance qu'il me reste la semaine pour relaxer. »

Je me contente de sourire. Léna hisse son sac sur ses épaules. À voir ses coutures étirées et prêtes à céder, le sac pèse probablement plus lourd que la jeune femme tout en minceur (la chanceuse !).

« Ouf ! L'année prochaine, je prends une valise à roulettes. Tant pis pour les escaliers du métro ! Mon dos n'en peut plus. Vivement les vacances, hein ! À demain !

— Bye ! »

Sitôt seule dans la salle des profs, je consulte mon cellulaire. J'ai un peu honte de cette mauvaise habitude, mais, comme je ne porte pas de montre, je peux toujours prétendre vérifier l'heure. Cette fois, au lieu de repousser l'appareil avec une nonchalance toute feinte, je pitonne rapidement mon code de sécurité : Sasha m'a textée !

Sasha, 16 h 20 : 5 à 7 ce soir. T'es la bienvenue !

Tiens, tiens ! Un beau dilemme ! Un cinq à sept avec de sympathiques jeunes professionnels qui flânent à deux coins de rue de leur bureau, malgré leurs constantes jérémiades à propos de dossiers urgents et de délais insoutenables, ou bien la soirée constructive que j'avais prévue, à avancer de la correction et à préparer des cartes personnalisées pour remercier chacun de mes élèves de la belle année passée avec eux ?

Je me décide rapidement et je fourre les pochettes de travail dans mon sac à bandoulière, avec mon cardigan et d'autres trucs, avant de filer vers la station de métro. Allez : une petite soirée de plaisir avant de me lancer dans le dernier sprint de l'année !

***

Je rejoins ma meilleure amie au bar où elle et sa clique de comptables ont leurs habitudes. Ils viennent de s'installer près des grandes fenêtres, et la serveuse dépose leur commande sur la table juste comme je m'assois entre Sasha et François-Pierre. Je demande un mojito tout en glissant mes sacs sous ma chaise. Il sera encore meilleur si je n'ai pas à piler la menthe moi-même !

Devant moi, Dario a posé son veston sur le dossier de sa chaise et roule ses manches sur ses avant-bras, tout en fixant mes épaules nues (j'ai enlevé mon veston sitôt les élèves partis).

« Vous êtes chanceuses, les femmes, déclare-t-il. Vous pouvez vous promener en petits vêtements légers, les mollets et les épaules à l'air, en sandales… Nous, on est obligés de se taper les pantalons et les chemises à longueur d'année ! »

Sasha pose brusquement son verre sur la table. Elle s'étouffe à moitié avec sa gorgée de vin tellement les répliques se bousculent dans sa gorge. Je pouffe déjà de rire, sentant venir la dégringolade de ripostes acerbes.

« Chanceuses ? ! Il faut qu'on se casse la tête chaque jour pour avoir un look professionnel et sexy en même temps ! Mais pas trop sexy ni trop austère, là ! Il ne faut pas porter trop de fois le même ensemble, et attention aux couleurs criardes ou trop drabes, aux longueurs, aux décolletés, aux agencements, au cul que ça nous fait, à la transparence des tissus… Sans parler du confort pendant les crampes menstruelles, qui donnent plus envie de rester en pyjama dans notre lit que de se pomponner pour impressionner les clients. Toi, tu peux porter le même pantalon noir et la même chemise grise rayée bleue de chez Simons toute l'année, tout le monde s'en crisse ! »

Un brasier dans le regard, elle serre le poing en frémissant. Dario, qui achevait d'ajuster sa manche autour d'un coude, suspend son mouvement. Les autres gars échangent un regard, puis Martin pousse gentiment le bras de Sasha.

« Frustrée un peu, mademoiselle ? demande-t-il.

— Je veux un uniforme de travail, soupire-t-elle en levant les yeux au ciel. Ce serait tellement moins compliqué ! »

Nous éclatons de rire tandis qu'elle fait mine de noyer son drame existentiel dans l'alcool. Dario complète son geste interrompu, puis soulève son verre de scotch d'un air dégagé. Seul le soulèvement d'un coin de sa bouche trahit son amusement.

« Marie-Josée n'est pas là ? que je demande en regardant à la ronde, à la recherche de leur collègue.

— Elle s'en vient, répond Martin. Elle rencontrait le nouveau représentant de New York, mais ça achevait.

— New York ? que je ne peux m'empêcher de couiner. Wow !

— C'est un beau contrat, oui. Un peu sous les capacités de MJ, mais bon… Je crois pas qu'elle se plaigne dans ce cas-ci.

— Pourquoi ? »

Les quatre comptables échangent des regards complices en riant sous cape.

« Disons que c'est un *beau* contrat, répond Sasha. Littéralement.

— Oh ! Tant que ça ?

— Il a du charme, confirme François-Pierre. Je suis très confiant dans ma sexualité, donc je suis capable de le dire, quand un homme est sexy. »

Dario et Martin échangent un sourire entendu à ces paroles, comme s'ils ne croyaient pas vraiment à l'inébranlable confiance hétérosexuelle de leur collègue. Sasha repousse ses cheveux dans son dos d'un geste décontracté.

« Moi aussi, je suis très confiante dans ma sexualité, et il est sexy, déclare-t-elle.

— Bon, bon, on a compris, rétorque Dario en roulant des yeux.

Martin fixe Sasha avec suspicion. Or ce n'est pas le moment de le laisser enquêter sur l'orientation sexuelle de mon amie. Une question plus importante s'impose :

« Qu'est-ce qu'elle fait de la règle *don't fuck with the payroll* ?

— Oh, MJ couchera jamais avec un client, répond François-Pierre. Mais ça l'empêche pas de regarder.

— Je vois.

— Justement, la voilà, annonce Dario avec son éternel sourire en coin.

Il regarde par-dessus mon épaule. Marie-Josée arrive par la rue, dans mon dos. Sasha a l'air drôlement espiègle, et je me retourne pour voir ce qui l'amuse à ce point.

Marie-Josée est une femme noire et ronde, confiante et magnifique. Elle porte souvent des couleurs vives, des motifs à léopard ou des coiffures hautes qui font tourner les têtes avec admiration. Son assurance et son sex-appeal m'épatent toujours. Toutefois, aujourd'hui, elle n'est pas seule à attirer l'attention sur son passage.

« Elle a traîné Henry ! s'esclaffe Martin. Eh ben ! »

Henry. Prononcé à l'anglaise, puisqu'il s'agit d'un Américain. Sasha a raison : il est sexy ! ! !

L'homme, à la haute et mince stature, à la peau de la couleur du caramel, aux cheveux noirs courts et frisés, au visage découpé et intelligent, tient la porte du bar pour laisser passer sa compagne. Nos regards se croisent au travers de la vitre. Ça dure quelques secondes à peine, mais une véritable décharge électrique me parcourt la colonne vertébrale. Wow ! ! !

CHAPITRE 2

La serveuse apporte mon drink et nous aide à coller une deuxième table à la nôtre afin d'accueillir les nouveaux venus. Tout naturellement, et à mon grand affolement, Henry se retrouve à côté de moi. Sasha m'adresse des regards qui manquent cruellement de subtilité. Elle ferait aussi bien de prendre un porte-voix pour crier : « Il est pas mal, hein ? Avoue qu'il est de ton goût ! »

C'est qu'Henry Myers, comme il se présente, ressemble énormément à Danny Blanco-Hall, l'acteur qui jouait le rôle du suave Malik Collins dans la série *Les Hauts et les bas de Sophie Paquin*. J'ai tellement cassé les oreilles de mon entourage à propos de lui, il y a quelques années ! Je me ruais devant la télévision pour ne manquer aucun épisode, puis j'ai acheté les DVD pour les réécouter maladivement, avec une nette préférence pour les scènes dans lesquelles apparaît l'amant irrésistible de Sophie.

Hiii ! C'est clair que je me retape un marathon de Malik Collins ce soir !

Pour le moment, j'ai Henry Myers près de moi, si proche que je pourrais l'effleurer « accidentellement » toutes les vingt secondes. Je ne le fais pas, évidemment (je sais quand même faire preuve d'un minimum de contrôle). Je me contente de l'écouter raconter ses premières impressions de Montréal. Son français s'avère étonnamment fluide, malgré un lourd accent. Pas que je m'en plaigne… J'adore les accents !

« Vous restez ici combien de temps ? que je demande à un moment.

Ma propre audace m'étonne ! D'autant que j'ai parlé de façon posée, et non avec une voix suraiguë et tremblante de nervosité, comme ça m'arrive souvent lorsqu'un gars bouleverse mes sens. Henry rit, ce qui dévoile des dents parfaitement blanches et droites (sérieusement, il pourrait jouer la doublure de Blanco-Hall sans problème !).

« Mon français n'est pas très bon, dit-il, mais je connais le tutoyer…

— Tutoiement, corrige Martin sans lever les yeux de son drink.

— Dis-moi "tu", simplifie Henry.

Je n'ai aucun mal à soutenir son regard tout en hochant la tête.

L'intensité de son attention à mon égard est tout à fait jouissive. Je me sens souvent petite et inadéquate parmi Sasha et sa clique, malgré leur gentillesse. Là, aucun complexe d'infériorité ne me hante devant Henry. Au contraire, j'ai l'impression qu'il me considère comme son égale, une adulte mature et digne d'intérêt.

Il ignore que j'enseigne dans une école primaire, ce détail n'ayant pas été mentionné lors des présentations. Une partie de moi en est quelque peu soulagée. Sans aller jusqu'à mentir, si ce bel Américain peut croire un certain temps que je brasse de gros montants et que j'assume d'importantes responsabilités comme les autres, tant mieux !

« Alors, tu restes combien de temps ? que je reprends avec un sourire gracieux.

— Je suis censé être ici dix jours et revenir cet automne. Mais je crois que je vais rester plus longtemps et prendre des vacances. J'ai envie de découvrir la ville. »

OK. Je dois être aussi rouge que le feu de circulation plus loin. Sasha me donne un coup de pied sous la table pour que je me ressaisisse. Je m'éclaircis la gorge et affiche mon plus beau sourire cool-et-détaché-mais-ô-combien-sympathique.

« Montréal a beaucoup à offrir. C'est une belle ville.

— Oui, c'est ce que je vois. »

Je vois l'échange de regards pas du tout discret entre François-Pierre et Martin. M'ont-ils déjà vu flirter avec autant d'aplomb ? Probablement pas ! Marie-Josée et Dario sont accaparés par une discussion en aparté, et les deux gars font soudain mine d'y être très intéressés. Sasha regarde distraitement par la fenêtre en faisant tourner sa coupe de vin du bout des doigts. La connaissant, elle enregistre le moindre détail de mon échange avec Henry, question qu'on puisse les décortiquer plus tard, lors d'un débriefing qui promet d'être très arrosé et un peu hystérique !

Henry me demande si j'ai toujours vécu à Montréal. Je lui raconte que je viens de Sherbrooke, tout comme Sasha, et que celle-ci est ma meilleure amie d'enfance. Contrairement à d'autres hommes avant, il n'en profite pas pour faire dévier la conversation vers elle et il continue de s'intéresser à moi. Un bon point pour lui !

« J'adore le rythme de Montréal, que je raconte. Les festivals, les petits commerces, les shows… C'est une ville vivante.

— Comme New York. Tu y es déjà allée ?

— Oh oui ! Mais ça fait longtemps.

— Il faut retourner. C'est une ville qui change rapidement. Et, en même temps, elle ne change pas. Une belle mystère. »

Oh, son erreur d'accord est adorable ! Envoûtée par son accent et son regard, je hoche la tête à tout ce qu'il dit.

Tout à coup, il me paraît insensé de ne jamais être retournée à la Grosse Pomme, depuis ce voyage d'études en cinquième secondaire. Sasha y a fait quelques escapades pendant ses études universitaires, mais les filles du programme d'enseignement étaient plus du genre « chalet québécois » que « virée *shopping* » et mon budget était trop restreint pour suivre les filles de finances.

« Bon, je retourne au bureau, annonce François-Pierre en se levant. J'ai une téléconférence dans quinze minutes.

— Le soir ? que je m'exclame.

Tout le monde esquisse le même sourire attendri devant ma naïveté.

« Décalage horaire oblige, résume le jeune homme. Bonne soirée à tous ! »

Il m'adresse un clin d'œil avant de s'éloigner. Cela accentue mon énervement intérieur : si tout le monde autour de la table sent que le courant passe entre Henry et moi, c'est que ça doit être vrai ! Il ne s'agit pas seulement d'une fabulation de ma part, comme c'est déjà arrivé dans le passé…

Dario nous quitte peu après. Henry s'attarde et, malgré mon estomac de plus en plus bruyant, je n'ai aucune envie de quitter le bar. Au contraire ! Je pourrais rester encore des heures à côté de lui, à vanter les mérites de nos cités respectives tout en admirant l'harmonie sculpturale de son visage.

« Alors, Caroline, tu vas faire quoi de tes deux mois de vacances ? »

Je jette un regard étonné à Martin. Apparemment, le temps de la conversation à deux est terminé. Bonne joueuse, je réponds avec honnêteté :

« Dormir ! ! ! »

Je laisse tomber ma tête jusqu'à ce que mon front touche la table, comme si j'étais prête à m'endormir sur-le-champ. Nous rions. Je me sens exagérément extravertie, comme un peu ivre, même si je n'ai pas touché à mon drink depuis l'arrivée d'Henry.

« Deux mois de vacances ? s'étonne justement celui-ci.

Je hausse des épaules avec une moue coquette. Comme si j'étais une professionnelle tellement efficace et appréciée par son patron qu'elle peut se permettre ce genre de luxe en début de carrière.

« Mais encore ? insiste Martin.

— Un de nos amis, le cousin de Sasha en fait, revient de l'Ouest canadien au mois d'août. Je vais passer du temps avec lui. On va sûrement aller à Sherbrooke.

— Mais c'est en août, coupe Marie-Josée. Des projets pour juillet ?

— Euh… Dormir ? Sérieusement, je ne sais pas. Profiter de Montréal. Sûrement une visite ou deux dans ma famille. Ou… quoi ? »

Je me tais devant les visages longs qui me dévisagent avec une consternation croissante. Martin retrouve l'usage de la parole en premier :

« Deux mois de vacances… et aucun projet ? ! Pas de voyage en Europe ? D'excursion en Amérique latine ? Ou même une petite semaine en Gaspésie ? Apprendre la voile, le surf… Je sais pas, peinturer ton appart ? !

— Ben… Non. »

Sasha ne dit rien, mais je sais qu'elle s'amuse franchement de l'incompréhension totale de ses collègues face au phénomène d'improvisation et de paresse que j'incarne. Pour ma part, je me sens terriblement jugée. Et idiote. C'est quand même vrai : qui ne trépignerait pas d'impatience et d'excitation à la perspective de deux mois de liberté totale ?

En fait, j'ai la réponse : une prof d'école primaire complètement crevée, voilà qui !

Je m'agite sur ma chaise, consciente de la perplexité d'Henry. Zut ! Ça se passait si bien !

« J'ai une liste de livres à lire, que j'ajoute avec l'impression de m'excuser. Je vais… aller voir des expositions.

— Je prends mes vacances en août, pendant que JP sera là, annonce Sasha pour m'empêcher de me ridiculiser davantage. Victor et Vanessa vont travailler jusqu'à leur congé de maternité. De parentalité. Ils prennent juste une semaine, en août aussi. On va sûrement…

— Ah ! Je vais me mettre sérieusement au scrapbooking, aussi ! »

Ma déclaration provoque de nouveaux éclats de rire. Je réfrène une moue offensée. C'est pourtant un véritable projet ! Marie-Josée secoue la tête en prenant une gorgée pendant que Martin s'étire au-dessus de la table pour me tapoter l'épaule. J'imagine que c'est un geste d'affection typiquement

masculin.

« Cré Caro ! »

Respire profondément, Caro. Ce n'est pas méchant. Il faut que j'arrête de dire tout ce qui me passe par la tête !

« Ils commencent quand, ces deux mois de vacances ? demande Henry.

Mon Dieu ! Sa façon de prononcer des phrases comme si elles étaient à même de me déshabiller sur place ! En quelques mots, il a recréé notre bulle d'intimité. Mes nerfs se détendent aussitôt.

« Dans quelques semaines. Après la Saint-Jean.

— La quoi ?

— Le 24 juin, explique Sasha. C'est une journée fériée ici. *A holiday*.

— Ah ! Je vois. »

Il pianote d'un doigt sur la table sans me quitter des yeux ni cesser de sourire. J'ai l'impression d'être une énorme boule de crème glacée à la vanille, placée tout près d'un fondant au chocolat brûlant : mélange fondant et exquis !

« Alors tu auras le temps de me faire visiter ta ville, finit-il par ajouter.

Marie-Josée ouvre de grands yeux de l'autre côté de la table. Je sens la jubilation de Sasha à côté de moi, même si, de l'extérieur, elle demeure imperturbable. Jouant le jeu, je souris aimablement et plonge mon propre regard dans celui d'Henry Myers, officiellement mon nouveau *prospect* :

« Ça me fera grand plaisir. »

CHAPITRE 3

Le samedi suivant, Sasha, Joana et moi nous retrouvons à Saint-Eustache, chez nos amis Victor et Vanessa, pour le souper. Le ventre de notre hôtesse étire subtilement un T-shirt qu'elle possède depuis l'université et elle semble marabout, ce qui n'est pas dans ses habitudes.

Victor débouche une bouteille de vin sans alcool, et elle l'observe sans enthousiasme depuis sa place à table, le menton calé dans la paume de la main.

« J'ai hâte de boire du vrai vin, soupire-t-elle. Ça goûte pas pareil.

— Il est bon, celui-là, assure Joana. Mes cousines en buvaient pendant leurs grossesses, et elles en achètent encore, juste pour le goût.

— Ouin. Mais c'est pas pareil.

— Depuis quand t'es alcoolique ? que je demande pour rire.

Je me retiens néanmoins de prendre une gorgée de mon Bloody Caesar, par empathie. Vanessa soupire en se redressant, et passe une main sur son ventre.

« C'est pas être saoule qui me manque, mais le goût. Je suis fatiguée ces temps-ci, je m'endure plus. C'est une phase.

— Une criss de longue phase, lâche Victor tout en lui tendant une coupe pleine.

Elle le regarde d'un air blessé et il rit, un peu contrit.

« Tu sais que je niaise !

— On voit que c'est pas toi qui entres pus dans ton linge et qui dois checker tout ce que tu manges. »

La future mère émet un râle découragé qui ne lui ressemble tellement pas que ça en est comique. Sasha et moi pouffons de rire, tandis que Joana l'interroge à propos de ses fringales. S'ensuit un long débat sur la pertinence de s'abstenir de boire la moindre goutte d'alcool ou de café pendant neuf mois, alors que nos aïeules fumaient et buvaient allègrement, parfois sur les conseils de leur médecin.

Pour ma part, les régimes de grossesse, ça me passe un peu au-dessus de

la tête… Je comprends que ça affecte le quotidien de Vanessa et que ça a des côtés déplaisants, mais n'est-ce pas une réalité incontournable de la grossesse ? Au moins, ces privations sont temporaires ! Et, ensuite, tu as un bébé dans les bras… Ça compense amplement !

J'ai beaucoup plus envie de parler d'Henry, de raconter notre rencontre à ViVa (Sasha et Joana sont déjà au courant !), d'analyser ses propos et d'obtenir le point de vue de Victor, que j'estime beaucoup, à propos de cet homme qui me remplit la tête depuis quelques jours.

Le soir du cinq à sept, nous sommes restés tard dans le bar. À un moment, il ne restait que Sasha, Henry et moi. Je me sentais bien entre eux deux. La dynamique était bonne et Sasha apprécie visiblement ce client de sa firme. Pour une fois qu'elle s'entend bien avec un de mes *prospects* !

Vers vingt-deux heures, elle nous a laissés pour rejoindre Joana chez elle. Je me suis levée pour la saluer, puis j'ai hésité à me rasseoir. Il était tard et j'enseignais le lendemain matin. Le temps de rentrer chez moi, et tout… Mais la soirée était belle, la place tranquille, et Henry me souriait de façon tellement invitante…

Nous sommes finalement partis après vingt-trois heures. Les clients de la soirée avaient quitté l'endroit depuis longtemps et que ceux de la nuit prenaient possession des lieux. J'ai rapatrié mon stock de sous la table, ce qui n'a pas manqué de le faire réagir.

« Tu ramènes du travail à la maison ? !

— Souvent ! Il faut les mériter, ces deux mois de vacances. »

Encore une fois, techniquement, je n'ai prononcé aucun mensonge. Henry n'a pas posé plus de questions et Sasha n'a pas dévoilé ma profession, même si elle a remarqué que je la passais sous silence. Ça l'amusait, même si, maintenant, je me demande ce qui m'a pris. Je n'ai jamais eu honte de moi-même auparavant. Du moins, pas de ma carrière ! Est-ce que je…

« T'es dans la lune, fait Sasha en me poussant du coude, ce qui me ramène au moment présent. Tu penses à Henry ? »

Incapable de nier, je glousse comme une dinde. Littéralement. Nous pouffons de rire toutes les deux, tandis que Vanessa relève la tête brusquement en flairant le potin.

« C'est qui, ça ? demande-t-elle.

— Le nouveau *crush* de Caro, répond Joana en levant les yeux au plafond.

— Un anglophone ?

— Il vient de New York, que je réponds en soupirant. Tiens-toi bien… C'est le sosie exact de Malik Collins ! »

Mon amie réfléchit quelques secondes, puis son visage s'éclaire.

« Comme dans *Sophie Paquin* ? Sérieux ?

— Je confirme, déclare solennellement Sasha. Moins l'accent français, et probablement moins la femme française aussi.

— Wow ! Tu l'as rencontré où ? »

Je me lance dans mon récit avec joie. Sasha intervient à tout bout de champ pour donner son point de vue, de sorte que nous n'avons toujours pas terminé lorsque le repas, des pâtes aux légumes, est servi. Joana, qui n'en peut déjà plus de nous entendre débriefer à propos du « Noir trop sexy » qui alimente intensivement mes fantasmes, multiplie les regards exaspérés mais amusés à Victor, qui y répond avec son indulgence habituelle.

« Mais là, vous êtes-vous frenchés ou pas ? ! »

Vanessa frôle l'hystérie, ce qui nous fait éclater de rire, Sasha et moi. Nous la maintenons en haleine de façon insupportable, en multipliant les détails inutiles et en allongeant consciemment les pauses entre chaque phrase.

Je prends le temps de mastiquer soigneusement une grosse bouchée avant de répondre à mon amie. Victor est également attentif : malgré son détachement apparent, il raffole de mes histoires de séduction. Même si elle connaît le dénouement, Sasha s'avère aussi suspendue à mes lèvres. Seule Joana se concentre sur son assiette ; j'imagine que je peux lui être reconnaissante de ne pas tout déballer en deux phrases bien concises, question d'en finir avec ce sujet de conversation envahissant.

Je pose ma fourchette et je plonge mon regard dans celui de Vanessa.

« Vous avez frenché ! s'exclame-t-elle en frémissant d'impatience.

— Non. Des becs sur les joues. Mais sa main touchait mon bras doucement, et il donnait ses becs tellement lentement… C'était infiniment sensuel, il aurait aussi bien pu me déshabiller sur place.

— Et après, vous avez frenché ?

— Ha ! Ha ! Non ! On s'est dit au revoir. Non, c'est pas vrai. On a marché ensemble un moment, mais je prenais le métro et pas lui, alors on s'est laissés devant la station.

— Et LÀ, vous avez frenché ! »

Nous éclatons tous de rire, Joana comprise, devant l'idée fixe de Vanessa.

« Victor, ta blonde est en manque, je pense ! lance Sasha.

— Je vois ça ! dit-il en flattant affectueusement le bras de Vanessa.

— Ben non, objecte celle-ci en riant. Mais ça finit toujours en frenchage, les histoires de Caro. En tout cas, là, c'est bien parti !

— En effet… que je fais en laissant volontairement traîner ma voix. Mais pas cette fois.

— Non ? !

— Eh non ! D'autres becs sur les joues, encore d'une sensualité… submergeante.

— Submergeante ? s'esclaffe Victor. Ça existe, ce mot-là ?

— S'il existe pas, il le devrait. Bref, des becs sur les joues, et bye bye. J'étais super fatiguée et je traînais trois gros sacs. Ça donne pas envie de s'attarder entre les quêteux et les ivrognes.

— J'avoue, concède Vanessa. Et tu l'as revu ?

— Non, pas encore. Mais je l'ai trouvé sur Facebook ! »

Sasha et Vanessa émettent les trépignements attendus, Victor éclate à nouveau de rire. Joana enfourne une grosse bouchée de pâtes, l'air de se dire : « Au moins, la fin approche. »

Après être rentrée chez moi, hantée par les baisers chastes mais non moins bouleversants d'Henry, j'ai résolu de prendre les devants et de le contacter virtuellement. Son attirance était claire, la mienne aussi, et nous avions déjà discuté de nous revoir afin de « visiter Montréal ». En fait, après le départ de Sasha, il a aussi été question que je visite New York, éventuellement… Évidemment, ce sont des projets en l'air, et non des promesses, mais la perspective est alléchante !

J'ai fouillé son profil virtuel de fond en comble. Avant de m'endormir, j'ai failli envoyer une demande d'amitié, mais ma petite voix intérieure a protesté bien fort et je me suis ravisée. Et tant mieux ! Si Henry avait accepté cette demande, il aurait rapidement compris que je suis enseignante au primaire et non comptable, étant donné le nombre d'articles sur la pédagogie que je partage (sans parler des « OMG vivement l'été ! » dans mes statuts). C'est ridicule, mais j'ai envie de repousser le moment de cette révélation encore un peu.

Je prends mon cellulaire pour montrer le profil d'Henry à Vanessa. Il

partage beaucoup d'articles en anglais, surtout sur des trucs économiques, ainsi que des concours pour gagner des vêtements ou autres articles de luxe, ce qui m'a étonnée. J'ai examiné ses photos plusieurs fois : il est magnifique et il ne se gêne pas pour se mettre en valeur. Quelle confiance en lui ! Ce ne sont pas mes images de soupers ratés et de piles de corrections qui l'impressionneraient !

« Il est un peu *douchebag*, commente Victor tandis que lui et Vanessa font défiler quelques clichés.

— Non ! que je m'exclame, insultée dans mon choix de prétendant.

— Oui, corrige Sasha. Pas un *douchebag* de gym, mais quand même.

— Plutôt un métrosexuel, dit Vanessa. Il prend soin de lui, mais il a pas le regard vide d'intelligence. C'est pas ton genre, d'habitude, Caro.

— Quoi ? Je trippe sur des crétins, d'habitude ? »

Je ris, mais sa remarque a piqué mon orgueil. Heureusement, elle s'empresse de secouer la tête.

« Non, je veux dire qu'il fait attention à son apparence, mais qu'il fait autre chose de ses journées aussi. Il a une bonne job. Et il a appris le français, c'est cool.

— Oui, c'est vrai.

— Et ce formidable bellâtre de la grande ville trippe sur notre petite prof du primaire de Sherbrooke ? s'enquiert Victor.

Il veut simplement me taquiner, mais je rougis violemment. Est-ce la mention de ma profession ? L'enthousiasme de Sasha vient à ma rescousse.

« Tellement ! Il la dévorait des yeux. Ça se cruisait fort !

— T'aurais pu partir plus tôt et les laisser seuls, debord, dit Joana.

Ce sont à peu près les premiers mots qu'elle prononce du souper. Elle regarde sa blonde en souriant, mais Sasha plisse des paupières, comme si elle évaluait les possibles reproches cachés dans cette phrase.

Joana est une jalouse notoire et assumée. Bien que les filles aient beaucoup discuté à ce sujet et qu'elle-même se soit calmée sur certains aspects, elle lance souvent des pointes du genre à Sasha. Celle-ci les laisse parfois passer, mais d'autres fois elle réagit avec mauvaise humeur, et on est quittes pour une scène de ménage intense.

Ce soir, elle ne réplique rien. Elle se lève plutôt pour se resservir, en soufflant un baiser à sa blonde. Celle-ci sourit avec coquetterie, confirmant qu'elle n'est pas vraiment fâchée. Ouf !

CHAPITRE 4

Hmm… La nuit a été courte et il n'est que huit heures en ce dimanche matin, mais je devrais me lever. Ma journée d'hier n'a pas été productive du tout, et je dois encore faire de la correction et préparer des médailles pour les Olympiades de l'école, qui auront lieu cette semaine. Comme le but est surtout d'encourager la participation, des médailles sont prévues pour tous les élèves. Je me suis portée volontaire pour fabriquer celles des élèves de troisième année, dont font partie mes protégés. En gros, ça signifie : une quantité astronomique de papier de construction à découper, de bouts de ficelles à nouer et de messages de félicitations à inscrire.

Quelle perspective peu attrayante ! Je roule sur le ventre et enfouis ma tête sous l'oreiller pour me cacher de mes responsabilités.

Joana et Sasha m'ont ramenée chez moi il y a moins de sept heures, dans un état d'ébriété respectable. Par bonheur, j'ai pris mon traditionnel verre d'eau avant de me coucher, accompagné de deux non moins traditionnelles aspirines. Pas de gueule de bois ce matin ! Seulement une immense fatigue qui me cloue à mon lit (ça, et une profonde lâcheté naturelle).

La sonnerie d'un texto parvient à m'arracher à mon inertie, un long moment plus tard. J'étire le bras pour saisir mon cellulaire et l'amener à quelques centimètres de mon visage.

JP, 8 h 18 : Salut ! As-tu choisi ta robe pour le mariage ? Quelle couleur ?

Je cligne des yeux plusieurs fois. Jérôme-Philippe m'a demandé de l'accompagner au mariage d'une de ses bonnes amies, au mois d'août. J'ai lorgné plusieurs robes potentielles pour l'occasion, sur Internet, mais je suis loin d'être décidée ! Je pensais m'y mettre sérieusement après l'année scolaire, une fois mon esprit et mes journées libres.

Caroline, 8 h 22 : Allô ! Non, vrm pas… T'es intense ce matin !

Quelle heure est-il pour lui, au fait ? Le décalage avec le Manitoba est de deux heures… Voyons donc !

Caroline, 8 h 24 : Voir que tu te demandes ça à 6 h le matin ! ! !
JP, 8 h 27 : Tu occupes toutes mes pensées ;)

Ses mots m'envoient un coup au ventre, à la fois douloureux et agréable. Oh, JP… Qu'est-ce qui te prend ?

Mes pouces hésitent au-dessus du clavier numérique. Je devrais le confronter et exiger qu'il mette ses sentiments au clair… Mais ça me fait trop peur. Je ne sais pas ce qui me décevrait le plus : que ses flirts récurrents ne soient qu'un jeu ou bien qu'il ressente effectivement plus qu'une profonde amitié envers moi.

Dans les deux cas, impossible de maintenir le statu quo de notre amitié, qui dure depuis plus de vingt ans. Je ne suis pas prête à ça !

Pourtant, ça commence à devenir irritant, sa manie de lancer des remarques enflammées lorsque je ne m'y attends plus, sans que je puisse déterminer si elles sont sincères ou non.

Habituellement, je réponds sur le même ton, en riant. Parfois à la légère, sans arrière-pensée. Parfois en me cassant la tête pendant des jours afin de déterminer ce que JP pense réellement et, surtout, ce que *je* pense réellement. JP est mon ami d'enfance, nous avons grandi comme frère et sœur… Mais nous n'en sommes pas. Je l'adore, mais je ne l'aime pas. Pas *comme ça*.

N'est-ce pas ?

Je plaque mon visage contre le matelas en grognant. Maudite indécision !

Un nouveau message me fait redresser la tête.

JP, 8 h 31 : Tu me diras quand tu auras la couleur, je trouverai une shirt qui fitte.
Caroline, 8 h 32 : Une shirt ? ? ? Assimilé ! :P
JP, 8 h 34 : Il est 6 h 30 ici, gimme a break :P
Caroline, 8 h 35 : T'avais juste à texter à une heure normale lol
Caroline, 8 h 37 : Je te tiendrai au courant pour la robe, mais ça ira en juillet.
JP, 8 h 38 : Pas de trouble. Je te laisse te rendormir :P
Caroline, 8 h 38 : Délicate attention. Bonne journée !
JP, 8 h 40 : Ciao ma belle ☺

Aaaaah, cet homme ! ! !

Trop énervée pour me rendormir, et maintenant assez bien réveillée, je m'installe plus confortablement dans mon lit et ouvre l'application Facebook. Une partie de moi se doute qu'il n'y aura pas grand-chose de nouveau depuis hier soir, puisque ma dernière consultation fut vers minuit, mais une autre partie ne peut s'empêcher de faire « le grand tour des réseaux sociaux ».

C'est ma petite habitude du matin. Comme je suis célibataire, je ne néglige personne en passant les premières minutes (OK… la première heure…) de ma journée la face dans un écran. Au contraire, même, puisque je prends des nouvelles de mes proches !

Par exemple, aujourd'hui, j'apprends que le bébé de mon amie Patricia, enceinte jusqu'aux yeux, l'empêche de dormir en lui donnant des coups de pied dignes de Bruce Lee à tout bout de champ. Vanessa, qui compte une dizaine de semaines de grossesse de moins, n'est pas au bout de ses peines !

Je fais défiler les fils d'actualité de Facebook, Instagram et Twitter, en gardant pour la fin le plus futile et le plus long à consulter, mais surtout le plus relaxant pour l'esprit : Pinterest.

Il est passé neuf heures depuis longtemps lorsque je reçois un « Bon matin ! ☺ » par message Facebook. Je sors de ma torpeur (la page « Épingles populaires » du site web m'a carrément hypnotisée !) pour répondre à l'expéditeur.

Aussitôt ma salutation envoyée, je me mords la langue. Zut ! Je m'étais promis de ne plus répondre aussi rapidement à Adam ! Il est déjà en train de rédiger son prochain message. Je dois vraiment apprendre à contrôler mes réflexes interactifs.

Adam Bernier 9 h 31

Tam-tams sur le mont Royal, ça te tente ? Il va faire beau aujourd'hui, journée idéale pour être dehors !

Arg… Comment m'en sortir ? Si je continue de refuser toutes ses invitations, il va penser que je le boude !

Ce qui, d'un côté, ne serait pas complètement faux. Enfin, disons que je ne le boude pas, mais que je l'évite.

À quoi bon fréquenter ce gars, après tout ? Un ami d'un ex, très gentil,

qui me trouve de son goût et que mes amis adorent, mais qui ne me remue tout simplement pas les entrailles. Il est très sympathique et je l'imagine facilement prendre place dans le cercle de mes bons amis, mais il me regarde toujours avec cette lumière dans l'œil… Clairement, il espère plus. Mauvais !

Heureusement, ces temps-ci, je possède une excuse en béton pour ne pas le voir.

Caroline Auger 9 h 36

Je peux pas… Corrections corrections corrections ! Désolée !

Hum. Maintenant que j'ai fait le bon geste, mature et responsable, quelqu'un pourrait m'expliquer ce petit malaise qui persiste au fond de moi ? Pourquoi ai-je l'impression de mentir à Adam ? C'est vrai que je dois passer la journée cloîtrée à l'intérieur, à abattre des tâches d'enseignante !

Bon, je suis tout à fait consciente que si quelqu'un d'autre (au hasard, par exemple : Henry) me faisait la même proposition, je trouverais volontiers le moyen de concilier mes obligations avec quelques heures de soleil et de musique festive. J'exagère légèrement ma charge de travail. Mais Adam ne le saura pas. Et c'est pour son propre bien !

Adam Bernier 9 h 38

Je comprends, pas de problème. On se reprendra cet été ☺
Bonne journée !

Ah là là ! Encore un gars avec qui je devrais mettre les choses au clair ! « Je ne veux pas sortir avec toi, je ne crois pas que tu cesseras de vouloir sortir avec moi, alors ne nous voyons plus, ce sera mieux pour tout le monde. » C'est simple, non ? En théorie, ce serait clair et facile. Mais, en réalité…

Qu'est-ce qu'il m'a dit, un certain soir d'avril, déjà ? Ça m'avait presque fait flancher…

Je venais d'assister à une représentation de sa cohorte à l'École nationale de théâtre. Il avait élaboré une belle mise en scène pour la pièce et je l'en avais félicité à la soirée de célébrations qui avait suivi. Il avait souri avec une fierté si spontanée, si lumineuse, que ça m'avait émue. Puis il s'était penché vers moi, à la fois confiant et nerveux :

« J'ai envie d'être à mon meilleur pour toi… »

Ah non ! Pas question de me vautrer dans la nostalgie et l'introspection abusive ! La nouvelle Caroline Auger ne se laisse plus dominer par des questionnements absurdes et ne décortique surtout plus des situations ambiguës dont rien de bon ne ressort.

Je chasse le souvenir en bondissant du lit. Je joue des deux mains dans ma crinière pour brasser mes idées, à défaut de lui donner un semblant d'ordre.

Les regards d'Adam, ses paroles, sa bouche près de la mienne… Non, non, non !

Je me dirige d'un pas décidé vers la cuisine (ça ne demande quand même que cinq enjambées) et me mets à faire du café avec trop de mouvements et trop de bruits, comme si ça permettrait à mon esprit d'oublier. Je vais au moins tout faire pour l'occuper avec le moment présent : pendant que la cafetière s'active, je dispose sur la table les cahiers de mes élèves, mes stylos, un dictionnaire, mon dossier de travail. Et je ferme la connexion Wi-Fi de mon cellulaire. Pas de perturbations virtuelles ce matin ! Je dois être efficace !

CHAPITRE 5

Mardi midi. Henry m'a invitée à souper.

HIIIIIII ! ! ! ! ! !

Je ne détache mes yeux de l'écran d'ordinateur que pour exécuter une danse de la joie dans mon salon. Je me rassois rapidement après m'être cogné les orteils contre la base de mon divan, mon excitation pas du tout atténuée par l'incident.

Henry Myers 14 h 56

Hello miss Caroline ! Es-tu disponible pour dîner avec un triste exilé, vendredi prochain ? Le Sinclair te convient ? J'ai réservé pour 19 h, dis-moi si c'est OK.

Si c'est OK ? *Oh my God*, oui ! ! !

Je me demandais justement comment faire pour relancer le bel Américain sans passer par Facebook, question de ne pas passer pour une « stalkeuse » dépendante de la technologie. Après tout, notre rencontre remonte déjà à plusieurs jours. J'envisageais de ravaler ma fierté et de demander un coup de main à Sasha, mais Henry a lui-même envoyé une demande d'amitié virtuelle ce midi. Hourra !

Je prends le temps de me calmer avant de composer une réponse distinguée et, évidemment, positive. Les Olympiades de l'école auront lieu ce vendredi, mais j'aurai suffisamment de temps pour me transformer en jeune femme élégante et suave avant dix-neuf heures. Il me reste donc trois jours pour trouver quoi porter, ce qui devrait suffire.

Hiii, c'est énervant ! Ça fait longtemps que j'ai eu un rendez-vous galant digne de ce nom ! Et le Sinclair est un très bon restaurant (du moins, selon les critiques que j'ai trouvées en ligne). Je suis gâtée !

Je saisis mon cellulaire : il faut prévenir Sasha !

***

Le lendemain soir, Sasha et Joana se pointent chez moi, prêtes à relever une mission périlleuse : trouver les vêtements idéaux pour séduire Henry Myers.

Je voulais leur faire à souper, mais ma meilleure amie a réussi à détourner le projet de façon à ce que Joana nous cuisine une de ses spécialités dont je lui donnerai apparemment des nouvelles. La jeune femme débarque chez moi avec deux gros sacs d'épicerie.

« Je savais pas quels ingrédients tu aurais, je préférais être sûre de manquer de rien, explique-t-elle en s'installant dans la cuisine.

Je plisse des yeux en la voyant sortir du beurre de ses sacs. Comme si je n'avais pas un strict minimum dans mon réfrigérateur ! OK, j'achète plutôt de la margarine, mais y a-t-il *vraiment* une différence ?

« Tu me montres ce que t'as ? demande Sasha en se dirigeant vers ma chambre.

— Oui ! Je sais vraiment pas quoi choisir, je sais pas ce qu'il aime. Il est tellement différent des gars que je fréquente d'habitude !

— Ça, c'est vrai. »

Le ton sans appel de mon amie aurait pu me choquer, mais je suis habituée à ses manières brusques. Elle a déjà la tête dans ma garde-robe.

« En fait, s'il t'amène au Sinclair, c'est pas compliqué. Tu sors ton grand jeu. »

Elle tasse les cintres d'un côté et de l'autre, l'air de chercher quelque chose en particulier. Joana apparaît dans le cadre de porte.

« Caro, où tu ranges ta mixette ?

— Ma quoi ?

— Ta mixette. Pour battre les œufs. »

Sasha tourne la tête pour ne rien manquer de ce qui va suivre. Mes joues rougissent déjà tandis que je réponds :

« J'ai pas ça… J'utilise une fourchette d'habitude. Je pense que j'ai un fouet…

— Je vais m'arranger, c'est beau. »

Joana pivote sur ses talons pour retourner investir ma cuisine mal équipée. Sasha sort de la garde-robe pour me tapoter l'épaule avec compassion.

« C'est pas grave, Caro. C'est vraiment pas crucial dans une cuisine, une mixette.

— Je suis même pas sûre d'avoir un fouet ! »

Je me mords la lèvre inférieure, dans un effort pour repousser les idées négatives qui me viennent. Mon amie, ma moitié qui me connaît par cœur, n'est pas dupe :

« Henry ne t'aimera pas moins pour ça, voyons. »

Je lui lance un regard dubitatif. Soudain, une vague de doute me submerge : pourquoi un homme aussi élégant, intelligent et prospère qu'Henry s'intéresserait à moi ? Je n'ai rien à lui offrir, à part des occasions de rire de mes gaffes.

« Arrête de te dénigrer tout de suite. Tu es fabuleuse et tu vas le lui montrer. »

Sasha est de retour parmi mes vêtements, mais elle abandonne bientôt ses recherches, poings sur les hanches et sourcils froncés.

« T'as pas une petite robe noire ? Je suis sûre que je t'ai déjà vue avec une petite robe noire. Non ? »

Cette fois, c'est à moi de sourire. Je désigne mon lit, où j'ai étalé quelques morceaux avant que les filles n'arrivent. Ma fameuse petite robe noire trône en plein milieu, bien en évidence.

Sasha grimace, éclate de rire et me prend dans ses bras avec entrain.

« Tu vois ? Tu as tout ce qu'il faut ! Ça va être super. »

Je ne réponds rien. Mon naturel optimisme a du mal à lutter contre la boule d'angoisse qui me serre la gorge en ce moment.

Est-ce qu'un morceau de tissu peut vraiment suffire à charmer un homme comme Henry ? Ne se rendra-t-il pas compte que la fille qui le porte est distraite, maladroite et irrémédiablement imparfaite ?

La tâche me paraît insurmontable, mais Sasha fouille maintenant dans mes bijoux. Elle ne doute pas une seconde du succès de ma *date*. En fait, je crois ne l'avoir jamais vue aussi enthousiaste envers mes fréquentations. Voilà qui devrait me rassurer !

« Enfile-la, on va tester les accessoires, ordonne-t-elle en brandissant un long collier à breloques. C'est excitant, hein ? »

Son entrain me fait sourire, sincèrement cette fois. Je lui fais signe de se retourner pour que je me change.

Allons, Caroline ! Un peu de confiance dans le destin. L'homme qui te plaît t'invite de lui-même dans un excellent restaurant, et ta meilleure amie n'a que de bons mots envers la situation. Il n'y a aucune raison de t'en faire !

CHAPITRE 6

Le vendredi, il ne reste qu'une semaine d'école et la fin de l'année scolaire se fait de plus en plus sentir. Dame Nature est généreuse pour la journée des Olympiades : le soleil brille, le vent rafraîchit et l'humidité qui pesait sur la ville s'est dissipée pendant la nuit.

Les enfants sont survoltés. Leur excitation manque fréquemment de se transformer en énervement, et on ne compte plus les élèves qui passent d'une activité à l'autre impulsivement, sans prévenir et ne sachant plus où donner de la tête. Heureusement, si le beau temps ne calme pas leurs ardeurs, il apaise la fatigue des enseignants, qui se montrent d'une patience d'ange. Moi incluse !

En fin de journée, une fois les élèves partis à la maison ou confiés au service de garde, je retrouve quelques collègues dans la salle des profs. Malgré nos sourires, nous sommes exténués. Je me laisse tomber sur une chaise. Il n'est pas encore seize heures, mais j'irais volontiers me coucher !

Sauf que, ce soir, je dois plutôt épater un homme épatant. Je m'accorde quelques minutes de bavardage avec les collègues, question de reprendre mon souffle avant de courir chez moi me laver, m'épiler, me coiffer, me maquiller, m'habiller… pour enfin rejoindre Henry au Sinclair.

La perspective de revoir cet homme séduisant me redonne de l'énergie. Ce sera une belle soirée, très prometteuse… Pas question de laisser une journée chargée la gâcher !

« Réveillez-moi dans vingt minutes, marmonne un stagiaire de cinquième année en enfouissant sa tête dans ses bras croisés sur la table. Je me rends pas chez moi sans dormir.

— Compte pas sur moi, réplique son enseignante attitrée. Je ne bouge pas d'ici jusqu'à lundi. »

Elle appuie sa tête contre le mur derrière elle et fixe le plafond sans cligner des yeux, comme un survivant de catastrophe qui demeure sous le choc de ce qu'il vient de vivre.

Quelqu'un démarre la machine à café. Il faudrait que je parte, mais

l'odeur fait gronder mon estomac. De plus, d'autres enseignants entrent dans la salle et bavardent joyeusement, dressant le bilan de la journée. Comme ils discutent d'une activité qui s'est révélée très populaire auprès de mon groupe, je me joins à eux.

Je peux bien prendre le temps de siroter un café, question de décompresser ! Si j'adopte immédiatement une attitude cool et détendue, elle sera plus facile à maintenir jusqu'à ce soir. Et puis, ça fait du bien d'être assise et de ne pas hurler pour motiver ses troupes.

« Je suis tout à fait pour encourager l'activité physique chez les jeunes, dit une enseignante plus âgée en s'asseyant devant moi. Mais c'est pu de mon âge de leur montrer à faire des push-ups et des squats !

— Pas du mien non plus, que je réponds en grimaçant et me massant les reins.

Comme je compte parmi les plus jeunes, mon intervention (volontairement exagérée) suscite un éclat de rire général.

Isabel, ma technicienne en éducation spécialisée, arrive en ce moment. Je lui fais un large sourire : nous travaillons bien ensemble et je l'apprécie beaucoup. Par contre, elle écarquille des yeux horrifiés en me découvrant.

« Caroline ! Tu n'as pas mis de crème solaire aujourd'hui ? !

— C'est vrai que t'es rouge, approuve ma voisine de table.

— Tant que ça ? que je demande en me tâtant le visage. Je sens rien… »

En fait, si : j'ai le visage en feu depuis ce midi. Mais je mettais ça sur le compte de la chaleur ambiante et de l'excitation de l'activité, tout simplement.

« Tu ressembles à un homard, insiste Isabel.

Sa peau à elle, dont la dorure est magnifiquement soulignée par le voile turquoise qu'elle porte aujourd'hui, ne montre aucune rougeur. C'est injuste !

« Je vais mettre de la crème hydratante, que je soupire.

— Va chercher de l'aloès. Tu n'as rien senti ?

— Non… »

Impossible de justifier comment j'ai pu rappeler à mes élèves de se protéger le visage et les bras après le dîner, sans penser une seule seconde à faire de même. Bon, je me badigeonnerai de crème hydratante en rentrant, tant pis ! Ça ne doit pas être si pire que ça.

***

Non seulement mon coup de soleil s'avère si pire que ça, mais il commence à chauffer douloureusement !

Il est presque dix-huit heures, je sors de la douche et j'admire les dégâts de la journée avec consternation : visage rouge, bras rouges, épaules blanches. On pourrait utiliser ma photo pour illustrer l'expression « bronzer en habitant ».

C'est un désastre ! Les bretelles de ma robe noire sont un peu larges, mais jamais assez pour cacher la démarcation de mon coup de soleil. Il fait trop chaud pour porter une veste par-dessus, mais je n'aurai pas le choix ! Le temps manque pour appeler Sasha à la rescousse. Je suis partie plus tard que prévu de l'école (étonnant, je sais) et je dois encore sécher mes cheveux, les placer, me maquiller, m'habiller… Sans oublier d'appliquer une généreuse couche de crème sur toute cette rougeur brûlante ! Ah là là !

Je suis tellement nerveuse que mes mains tremblent. J'échappe une épingle à cheveux par terre, puis je marche dessus en voulant la repérer.

« Aïe ! »

Je sautille sur place, les mains retenant toujours mes cheveux au-dessus de ma tête. Mon genou heurte la toilette, je perds pied et tombe à la renverse… en accrochant mes produits de maquillage, étalés sur le minuscule comptoir.

OK. Caroline, du calme ! Avant de me relever, je prends le temps de respirer trois fois profondément.

Bon. J'aurai assurément quelques ecchymoses à la suite de cette chute, mais je n'y peux rien. Je dois me concentrer sur la soirée à venir ! Attitude cool et détendue…

Ah, zut ! Le boîtier de mon fard à paupières préféré s'est fendu. Dans mon mouvement pour le récupérer, la fine poudre rose se répand entre le plancher et le lavabo.

« Si Henry me voyait en ce moment, il annulerait la soirée, que je marmonne en cherchant un fard de remplacement.

Évidemment, personne ne répond, puisque je suis seule chez moi. Pas même de piochement de la part de mon voisin du dessus, qui se manifeste pourtant régulièrement. Mais ça me fait du bien de parler à voix haute, parfois, alors pourquoi m'en priver ?

Je finis par réussir un chignon, moins élégant que ce que j'imaginais mais qui tient bien. J'étale de la crème hydratante sur mes bras, mon visage

et mon cou. Isabel m'a conseillé d'utiliser de l'aloès et ce serait sans doute approprié, mais je n'ai pas le temps de passer en acheter. Et puis, il ne manquerait plus que je sente bizarre pour mon premier rendez-vous ! Alors qu'Henry portera probablement un parfum irrésistible…

Quelques minutes plus tard, j'appelle Sasha en panique. Heureusement, celle-ci répond à la première sonnerie.

« Caro ? T'es pas à ta *date* ?

— Ma robe me fait pas !

— Quoi ?

— Ma petite robe noire ! Elle ne me fait plus ! Je suis trop grosse !

— Voyons donc ! Tu l'as pas essayée cette semaine ?

— Non ! J'étais sûre qu'elle ferait ! Sasha, c'est une catastrophe ! ! ! J'ai rien d'autre à porter !

— Mais non, franchement. C'était quoi, les autres robes sur ton lit, l'autre fois ? »

Lui répondre calmement, de façon compréhensible, exige toute ma volonté. L'envie de me cacher sous ma couette jusqu'à lundi matin me submerge un moment, puis je me mets à fouiller dans ma garde-robe, la voix patiente de Sasha à l'oreille.

Nous finissons par choisir une robe bleue, moins chic que la noire mais qui présente l'avantage de couvrir les épaules. Je ne peux pas cacher mon coup de soleil, mais, au moins, Henry ne subira pas le contraste disgracieux du rouge écrevisse avec ma peau blanche.

Sasha me guide également dans le choix des chaussures, avant de m'assurer que les bijoux que nous avions choisis conviennent encore pour ce soir : un long collier à breloques et des boucles d'oreilles pendantes, le tout couleur or.

« C'est ridicule, que je me lamente. J'ai les jambes tellement pâles ! Je devrais mettre des collants…

— Laisse faire les collants, il fait trop chaud. Des plans pour que tu les effiles en te rendant, de toute façon.

— T'as raison…

— Caro, calme-toi. Tout va bien !

— Tu me vois pas la face ! Je devrais annuler.

— Annule si tu veux, mais tu vas le regretter. »

J'adresse une grimace à mon reflet dans le miroir. Mon amie a encore

raison.

« Tu es prête ? demande Sasha.

— Je crois, oui…

— Bon. Mets ton plus beau sourire dans ta face et fonce. Il est gentil, vous vous entendez bien, ça va bien aller ! Au pire du pire, tu te tapes un bon souper dans un super restaurant et tu rentres tôt.

— Mais je voudrais tellement qu'il passe la meilleure soirée de sa vie ! »

Sasha soupire, mais je sais qu'elle sourit.

« C'est pas la Caro angoissée qui va réussir ça, dit-elle avec une douceur que j'apprécie. Sors ta Caro confiante et drôle.

— T'as raison. Encore. Merci, chérie.

— Ça fait plaisir. On débriefera demain !

— Oui ! Bonne soirée ! »

Nous raccrochons. Le temps a filé et je risque d'être en retard. Dans le miroir, une jeune femme blonde et (surtout) rouge me dévisage avec inquiétude. Je ferme les yeux et prends une grande respiration. Lorsque je rouvre les yeux, la jeune femme me sourit avec plus de confiance.

« OK, GO ! »

Je saisis mon sac à main et, avant de me trouver une autre raison d'angoisser, je file.

CHAPITRE 7

Catastrophe ! Je vais être en retard ! Il est 18 h 59 lorsque je mets le pied hors du wagon de métro à la station Place-d'Armes. Je me précipite de mon mieux, juchée sur mes talons hauts et ralentie par ma jupe courte.

Tout va bien, Caro ! Respire ! Le trajet entre la station et le restaurant est tellement simple que tu ne pourras pas te perdre, même en essayant. Et quelques minutes de retard n'ont jamais tué personne. Henry ne t'en voudra pas.

Je dévale pratiquement la côte vers le Vieux-Montréal. Le ciel ennuagé est magnifique, mais je garde les yeux rivés au sol pour éviter de trébucher.

J'ai quand même bien fait de ne pas prendre ma voiture. Me repérer parmi les sens uniques et les interdictions de stationnement incompréhensibles m'aurait assurément mise plus en retard !

J'arrive au Sinclair essoufflée et échevelée, mais dans un délai raisonnable. Le maître d'hôtel ne paraît pas impressionné par mon arrivée, mais il me conduit avec diligence à la table que monsieur Myers a réservée.

Ouf ! Je suis la première arrivée. Je me laisse tomber sur ma chaise avec soulagement. Je devrais retrouver un rythme normal de respiration avant l'arrivée de ma *date*.

Après quelques minutes, je tapote mes cheveux tout en observant discrètement les autres invités. Ai-je le temps d'aller aux toilettes vérifier ma coiffure ? Henry doit être sur le point d'arriver… Tant pis ! « Yolo[1] », comme disent les jeunes.

Toutes sortes de gens fréquentent ce chic restaurant, finalement. Plusieurs sont bien habillés, notamment des couples en pleine soirée romantique (comme moi, hi ! hi !), mais je vois un adolescent en jeans, une fille dont l'accoutrement révélateur serait plus approprié dans une discothèque bas de gamme, et même un couple en coton ouaté. C'est superficiel, mais je me sens mieux. Moins *out of place* (c'est peut-être l'idée de fréquenter un anglophone qui me fait de plus en plus penser en anglais ? Hi ! Hi !).

J'envisage de subtilement photographier le couple en mou pour envoyer l'image à mes amis. Ce serait facile, je n'aurais qu'à faire semblant de consulter mon cellulaire. L'angle est parfait…

Il y a maintenant plusieurs minutes que j'attends. Même si Henry arrive maintenant, il ne pourra pas me trouver impolie d'avoir sorti mon téléphone de mon sac à main.

Ah ! Effectivement, ça fait au moins quinze minutes que je suis arrivée ! Dire que je m'inquiétais d'être en retard…

Je pitonne pour me rendre sur Facebook. Peut-être Henry y donne-t-il une indication de son retard… Eh non. Du moins, je n'ai pas reçu de message privé.

J'aurais dû lui donner mon numéro de téléphone afin qu'il me contacte en cas de problème. Une urgence peut l'avoir rappelé à New York, qui sait ! Ou bien il est tout simplement pris dans un embouteillage spontané, comme seule la ville de Montréal sait en provoquer.

Tiens ! Mon amie Patricia a vécu une fausse alerte d'accouchement. Son statut indique que les infirmières de l'hôpital de Sherbrooke l'ont retournée à la maison quelques heures plus tôt. Elle ajoute : *J'espère que la prochaine fois sera la bonne ! Maman a hâte de te voir la binette, Choubinette !* Je clique sur « J'aime » et tape quelques mots d'encouragement.

Je pose ensuite sagement l'appareil sur la table. Je ne dois pas me vautrer dans mes habitudes de célibataire, ce n'est pas le moment !

Dire que, dans quelques moments, je commencerai peut-être à vivre une soirée décisive dans ma vie ! Peut-être mon premier repas en tête-à-tête avec le futur père de mes enfants… J'imagine que je me sens un peu comme Patricia ces jours-ci : en attente, sachant que tout peut changer d'un coup et pour le mieux, mais incapable d'agir dès maintenant.

OK, comparer mon souper à la naissance d'un enfant est sans doute *un peu* exagéré, mais le principe demeure le même ! À une échelle différente, voilà tout.

Il est maintenant 19 h 30. Non seulement je meurs de faim, mais je n'ai toujours aucun signe d'Henry. Le serveur m'ignore résolument, puisque j'ai indiqué que j'attendrais l'autre personne avant de commander quoi que ce soit. Pas que je mangerais seule, mais je pourrais au moins parcourir le menu…

Je zieute vers l'entrée une énième fois. Mon cœur rate un battement

lorsque j'aperçois (enfin !) Henry.

Il porte une chemise colorée et des lunettes de soleil, et il avance sans se presser. De toute façon, avec ses longues jambes, des enjambées décontractées suffisent à avancer rapidement. Abasourdie, j'ai à peine le temps de me lever pour l'accueillir : il est tellement plus beau « en vrai » que sur ses photos Facebook !

« *Hi, snowflake.* Tu es ravissante. »

Je baragouine quelque chose qui tient de la salutation et du remerciement tandis qu'il s'assoit devant moi. Il jette ses lunettes sur la table d'un geste négligent (des Gucci) et regarde à la ronde, comme pour jauger son environnement, avant de poser ses yeux sur moi.

Oh non ! C'est moi, ou il marque un temps d'arrêt ? Ses verres fumés avaient dû atténuer la couleur de mon teint. Je fais mine de rien et lui adresse mon plus beau sourire.

« Comment tu m'as appelée ?

— *Snowflake*. Hum… Flocon de neige. »

Henry a un sourire amusé. De petites rides plissent le coin de ses yeux, ravissants signes de maturité.

« Peut-être je devrais trouver un autre nom pour toi, maintenant. »

Son accent est trop craquant ! Je porte la main à mon visage en forçant un petit rire.

« Non, pas besoin. Je vais redevenir blanche dans quelques jours ! Je bronze jamais, je brûle. Je veux dire… Ça reste pas. Teint de blonde. »

Je serre les lèvres avant d'énoncer plus de niaiseries. Henry sourit toujours, même si j'ai l'impression de m'enfoncer dans un sable mouvant de honte.

Le serveur nous apporte les menus, ce qui m'aide à garder la bouche fermée. Henry saisit la carte des vins et l'examine d'un air de connaisseur.

« Rouge ou blanc, Snowflake ?

— Blanc. »

Henry demande ensuite deux verres de quelque chose au serveur, qui hoche la tête avant de filer. Je n'ai compris que « Chardonnay » au début, ce qui me paraît de bon augure.

« Tu as déjà mangé ici ? demande Henry tandis que je parcours le menu.

— Non, c'est la première fois. Il paraît que c'est très bon. »

Oh mon Dieu, les prix ! Un repas complet ici peut valoir une épicerie

d'une semaine ! Mais ça doit être absolument divin, contrairement aux dîners congelés et autres Kraft Dinner de dépannage.

« C'est la troisième fois que je viens, dit Henry. C'est un bon restaurant.

— Trois fois ? Wow !

— Je voulais le meilleur pour toi. »

Ma nervosité se dissipe d'un coup. Pourquoi est-ce que je m'inquiétais ? Un coup de soleil, une robe… Ce ne sont que des apparences ! Henry n'est pas superficiel à ce point.

Cette pensée m'insuffle le courage nécessaire pour faire mon *coming out*. Je pose le menu sur la table.

« Il faut que je te dise quelque chose. C'est rien de grave, je veux juste… que les choses soient claires. »

Henry lève un sourcil interrogateur, mais me laisse continuer. Je me sens soudain incroyablement stupide. Il a probablement parcouru mon profil Facebook au cours des derniers jours : ce que je m'apprête à lui annoncer n'aura rien de surprenant !

« Je… Je suis pas… C'est niaiseux. Je veux juste pas donner l'impression que…

— Si tu veux qu'on dîne comme amis, Caroline, c'est correct. Un *nice dinner* avec une belle femme me convient tout à fait. »

Étonnée, je cligne des yeux avant de rire, soulagée encore une fois.

« Non ! Non, ça n'a rien à voir. Je voulais seulement préciser que je suis prof. Enseignante. *Teacher* ? Dans une école primaire. C'est tout. Je suis pas comptable comme Marie-Josée et les autres. »

Henry m'observe un instant sans réagir, puis ses lèvres s'étirent en un sourire qui me fait fondre le cœur.

« D'accord. Je m'en doutais, vu ta page Facebook. »

Je le savais ! Il n'est pas stupide.

Le sommelier surgit alors avec une bouteille de vin blanc, qu'il présente à Henry. Celui-ci hoche la tête, et nous demeurons silencieux tandis que la bouteille se fait déboucher.

Une fois le vin approuvé par Henry et servi dans nos coupes, puis le sommelier disparu, je me sens beaucoup mieux. C'est comme si un énorme poids avait été retiré de mes épaules.

« Hmm, il est délicieux ! que je soupire après avoir pris une gorgée de vin.

— J'espère que tu diras cette phrase pour tout ce que tu mettras dans ta bouche ce soir. »

Oh my God ! Il n'aurait pas pu trouver plus cochon à dire. Je me sens rougir malgré mon coup de soleil.

Sasha a raison : il est gentil, on s'entend bien, ça va bien aller. Il ne me reste qu'à profiter de la soirée !

CHAPITRE 8

Le souper est teeeeellement bon ! En recevant mon assiette de risotto et de homard, je me fais violence pour ne pas prendre le plat en photo : le délicat montage est à couper le souffle. C'est presque gênant de prendre la première bouchée… jusqu'à ce que celle-ci rencontre mes papilles gustatives et déclenche des signaux de pur bonheur dans mon cerveau. J'aime toujours une bonne bouffe entre amis, mais c'est surtout la compagnie et la conversation qui rendent le repas agréable. Ce soir, je découvre le plaisir intrinsèque d'un bon — non, d'un excellent — repas !

« Ça fond dans la bouche, Snowflake ? demande Henry tandis que je ferme les yeux pour savourer pleinement une de mes dernières bouchées.

— Hmm… C'est divin. »

Je pousse un soupir de contentement sous son regard indulgent. Je donne probablement l'impression de n'avoir jamais goûté aucune nourriture de qualité, mais tant pis ! À vrai dire, c'est peut-être vrai. Ou alors je n'avais pas su l'apprécier… Peu importe.

Je plonge mon regard dans celui d'Henry pour le remercier de son invitation.

« C'est la première fois que je mange quelque chose d'aussi bon. Je suis contente que ce soit avec toi.

— C'est moi qui suis content, répond-il. Voir une belle femme s'extasier est un grand plaisir. C'est une invitation égoïste, en fait.

— Si c'est ça, ton égoïsme, je ne me plaindrai pas ! »

Il dépose délicatement un morceau de filet mignon dans sa bouche, sans cesser de sourire. Mon Dieu, même sa mastication est sexy !

Nous discutons des différents événements culturels de la métropole pour les prochains mois. Henry mentionne certains festivals de New York, évidemment de plus grande envergure que ceux de Montréal. Comme je suis disponible jusqu'en août, ce serait très facile de le rejoindre pour une escapade de quelques jours… Cette pensée me fait sourire de plus belle, mais je la garde pour moi, au moins pour le moment. *Ne pas précipiter les choses,*

ne pas précipiter les choses… Ça se passe tellement bien !

C'est immensément agréable de tenir une discussion intellectuelle. Henry connaît beaucoup de choses dans plusieurs domaines, ce qui ne cesse de m'épater. Musique, cinéma, littérature, politique, économie, philosophie… Tout y passe ! Et il n'a pas des opinions arrêtées et arriérées comme plusieurs Américains (à ce qu'il paraît) : il prône l'autodétermination, la liberté d'expression et l'athéisme, et il ne condamne pas l'homosexualité, contrairement au port d'armes, qu'il juge barbare. L'homme parfait, quoi !

Nous commandons un digestif, que nous savourons lentement. Je n'ai pas du tout envie que la soirée se termine, et on dirait que lui non plus. Souvent, lorsque les hommes sentent que le dénouement du rendez-vous se fera au lit, ils précipitent la fin du repas pour y arriver le plus rapidement possible. Ça me déçoit parfois, comme si, finalement, la conversation n'était qu'un prétexte (mais c'est parfois correct, la tension sexuelle pouvant aussi être insupportable pour une femme !).

Mais pas Henry : il continue de raconter les escapades de son cousin dans les Caraïbes, sur son nouveau yacht, comme si nous n'étions pas les derniers clients dans le restaurant.

Il faudra quand même quitter les lieux un jour. Lorsque le serveur ramasse nos verres vides, je m'éclipse pour un petit tour aux toilettes. D'abord parce que ma vessie le réclame à grands cris, et ensuite pour m'assurer que mon maquillage tient toujours le coup.

En me découvrant dans le miroir, je grimace : j'avais oublié mon coup de soleil ! Ah là là, je suis d'une couleur inhumaine ! Et je n'ai pas traîné de crème hydratante… Je vais le regretter dans quelques jours, quand la peau brûlée pèlera à grands lambeaux. Beurk ! Au moins, ce spectacle peu affriolant sera épargné à Henry ce soir.

Hmm… Ce sera ma première fois avec un Noir. Sasha et moi avons longuement débriefé sur le fameux cliché voulant que les Noirs soient pourvus de sexes imposants, sans parvenir à une quelconque conclusion. On a regardé quelques vidéos (ben oui ! Ça sert aussi à ça, Internet !) pour nous faire une idée, mais impossible de déterminer si les impressionnantes dimensions étaient naturelles ou non, étant donné leur contexte pornographique.

Les mains d'Henry sont grandes, fines et élégantes, ce qui est bon signe, sans rien garantir… D'un autre côté, un pénis surdimensionné est plus

effrayant qu'attirant.

De toute façon, je crois que je serai bientôt fixée !

Bon, à part mes brûlures, tout semble sous contrôle. Au moins, une surface limitée était exposée au soleil. Henry aura en masse de peau blanche à caresser, à embrasser, à étreindre…

Je retourne à notre table, le pas léger. En m'assoyant, je remarque l'étui à facture posée à ma place. J'adresse un regard interrogatif à Henry, et il me montre un deuxième étui devant lui.

« Ça ne te gêne pas, n'est-ce pas, Snowflake ? Pour une première *date*, il est mieux que chacun paie sa part. »

Mon Dieu, je ne m'attendais pas à ça ! Quel était le prix de l'assiette, déjà ? Comment avouer que je tenais pour acquis qu'il m'invitait dans le sens traditionnel du terme ?

Même si je tente de garder une expression neutre, Henry doit percevoir mon malaise, car il se penche au-dessus de la table avec un air coquin.

« Ça évite les malentendus. Personne ne paie pour ce qui suit, pas de pression. Et c'est *fair*.

— Oui, c'est sûr. C'est une bonne idée. »

Que j'aurais préféré connaître en début de soirée ! ! ! Mais bon, ce n'est pas si mal. C'était tellement bon, ça vaut bien… Ouch ! Avec le pourboire, ça monte dans les trois chiffres !

Je sors ma carte de crédit en tâchant de ne pas paraître trop bouleversée. Au moins, contrairement à d'autres, Henry paie sa part. Comme il dit, c'est juste pour tout le monde.

Le serveur vient chercher nos paiements. Henry tend sa carte sans hésiter et jette un coup d'œil à son cellulaire. Allez, je dois prendre sur moi et ne pas gâcher ce moment. Ce n'est que de l'argent, pas la fin du monde ! La prochaine fois, je vérifierai son intention et je commanderai en conséquence, voilà tout.

Nous quittons le restaurant un moment plus tard. Le temps s'est rafraîchi et je frissonne au contact de l'air sur ma peau encore brûlante.

« Tu as froid, Snowflake ? »

Henry m'entoure de son bras avec délicatesse. Il sent bon ! J'ai envie d'enfouir mon visage contre son torse (il est vraiment plus grand que moi !), mais je me contente d'incliner la tête vers lui.

« Merci pour la belle soirée, dis-je doucement.

— C'est moi qui te remercie. C'est agréable de discuter avec quelqu'un qui connaît le monde, qui a des opinions. »

Hiiii ! Je me suis dit exactement la même chose !

Nous avançons tranquillement. La main d'Henry serre mon épaule et me déconcentre complètement : j'imagine cette pression ailleurs sur mon corps et mes jambes ramollissent instantanément. J'en oublie même la sensation de brûlure ! Toutefois, j'attends sagement qu'il propose quelque chose pour la fin de soirée. Je n'ai pas peur de faire les premiers pas, ça m'est arrivé souvent par le passé… mais, justement, si je me fie à mes expériences antérieures, ce n'est pas garant de succès à long ou même à moyen terme.

Je sens que je pourrais vivre une relation significative et importante avec Henry. Je veux donc mettre toutes les chances de notre côté, ce qui implique de dompter mon côté impulsif.

Sasha sera fière de moi quand je lui raconterai ça ! Elle me dit toujours de ne pas me précipiter dans les bras des hommes, que je dois les laisser venir à moi : cette fois, j'applique volontiers ses conseils !

Bon, la perspective de dévoiler mon appartement minuscule et bordélique à Henry joue également un rôle non négligeable dans ma retenue. Voilà qui ne l'impressionnerait pas du tout ! Surtout avec la vaisselle sale sur le comptoir, les vêtements partout dans la chambre, le maquillage renversé dans la salle de bain… Non : quand je l'inviterai chez moi, un grand ménage aura été effectué auparavant !

« Tu habites où dans Montréal ? »

Une boule de chaleur éclot dans mon ventre tandis que je relève la tête vers Henry. Il a parlé d'une voix chaude et basse qui augure bien.

« Dans Rosemont… Un peu plus au nord. C'est pas loin… en métro. »

Oups ! Mais j'ai l'air de l'inviter chez moi ! Toutefois, avant que je me rattrape d'une façon assurément maladroite, Henry fait un sourire entendu.

« J'ai une chambre à l'hôtel Saint-James. C'est près d'ici.

— Cool. C'est bien ? »

Il émet un petit rire, puis s'immobilise sur le trottoir et m'enlace. La lueur dans ses yeux est grisante.

« *You are adorable.* Tu permets que je t'embrasse ? »

Si je le lui permets ? Mais je ne demande que ça !

Je tempère mes ardeurs pour maintenir un semblant de suavité, et je bats des paupières avec coquetterie.

« Oh, mais j'accepte avec plaisir. »

Il garde ses bras autour de moi et se penche tandis que je me hisse spontanément sur mes orteils.

C'est parti ! Hi ! Hi !

CHAPITRE 9

La sonnerie de mon cellulaire est insupportable. D'habitude je l'entends avec joie, mais, ce matin, elle n'a rien d'agréable et je réagis en grognant.

Il faut dire qu'il est huit heures, que la nuit a été courte (quoique fort agréable !), et que je suis en train de recevoir un troisième appel en l'espace de cinq minutes.

« Je m'excuse, ça doit être une urgence… »

Henry me fait signe d'y aller et je me glisse hors du lit pour dénicher l'objet dérangeant. La chambre est immense et je me dandine dans mon plus simple appareil, au grand bonheur de mon tout nouvel amant.

Tiens, mais qu'est-ce que Sasha peut bien me vouloir si tôt un samedi matin ? Il doit se passer quelque chose de grave pour qu'elle rappelle constamment au lieu de laisser un message sur la boîte vocale ! Je réponds la gorge serrée :

« Ça va ? Tu es blessée ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Tu dormais dur, chérie ! Ta nuit a été bonne, hmm ? »

Décontenancée par la bonne humeur de mon amie, je jette un coup d'œil à Henry. Il est demeuré étendu dans le lit, son grand corps foncé contrastant avec les draps blancs. Il est nu et complètement dépourvu de gêne… mais pas d'envie, à ce que je constate rapidement. Je pivote sur mes talons pour lui tourner le dos et cacher mes joues rougissantes.

« Oui… Qu'est-ce qui se passe ? Joana est malade ?

— Non, Jo va très bien ! Pourquoi ?

— Sasha… Il est huit heures. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Voyons, t'es ben… Oh ! T'es pas seule ? ! »

L'étonnement dans la voix de Sasha me fait rouler des yeux. Comme Henry n'est qu'à quelques mètres de moi, je me retiens de répondre sur le ton d'une adolescente excédée.

« Pourquoi tu m'appelles ? que je redemande.

— T'es chez toi au moins ?

— Non.

— Oooooh ! Hé ! Hé ! Je vois… Ah, mais là, ça fait foirer mon plan !

— Quel plan ?

— JP arrive à Montréal dans deux heures ! Je passe te chercher, on va le cueillir à l'aéroport. Tu es où ? »

Nouveau pivotement sur mes talons. Cette fois, je suis catastrophée.

Oh my God ! Henry a commencé à soulager sa libido sans moi ! Son geste est lent et son regard fixé sur moi indique qu'il ne demande qu'à ce que je le rejoigne… ce qui me tente drôlement plus que de me ruer chez moi pour prendre une douche et ensuite me précipiter à Dorval… Mais un instant !

« Comment ça, JP arrive aujourd'hui ? Il arrive fin juillet, non ?

— Non ! Surprise ! »

Zut de zut ! Le matin le plus important de ma vie (peut-être), et je dois y mettre fin ! Mais c'est insupportable !

« Je peux pas, Sasha. Fallait me prévenir avant… Désolée. Je vous rejoindrai plus tard ! »

Je raccroche sans laisser le temps à mon amie de répondre. Je lance mon cellulaire sur le tas de vêtements avant de rejoindre Henry au plus vite.

« Tu as une urgence ? demande-t-il tout en m'accueillant contre lui.

— Non. Un de mes amis arrive de… Oh, c'est pas important… »

Sa main a quitté son corps pour s'occuper du mien. Ouf ! Quelles sensations divines ! JP et Sasha sont relégués loin dans mon esprit, au profit de préoccupations sensorielles plus immédiates.

Hier soir, nos premiers ébats ont été marqués par une certaine maladresse. Nos corps ont pris plusieurs minutes à s'accorder, à trouver un rythme commun. Ce matin encore, nous nous débattons avec la position de nos jambes ou de nos bras, mais nous nous ajustons plus rapidement.

Un peu plus tard, je souris béatement, la tête posée sur le torse d'Henry. Mes doigts glissent avec légèreté sur son ventre. Ses mains sont croisées derrière sa tête : Henry est un amant inépuisable, mais pas très cajoleur. Moi qui adore bécoter et câliner longuement ! On trouvera bien un juste milieu avec le temps.

« Tu sais ce qui serait parfait ce matin, Snowflake ?

— Non… »

Au lieu de m'éclairer, Henry sourit mystérieusement et saisit le combiné du téléphone de l'hôtel. Après quelques secondes, il demande qu'on apporte

du champagne à sa chambre. Par réflexe, je me tourne vers le cadran : il n'est pas encore dix heures !

« Du champagne ? que je souffle lorsqu'il raccroche.

— *Only the best for you and me.* »

Mon cœur fond alors qu'il m'embrasse doucement. Après le coup de la facture séparée hier soir, cette gâterie matinale est tout à fait la bienvenue !

Le champagne arrive rapidement. Je me couvre du drap et de l'édredon tandis qu'Henry répond à la porte vêtu de caleçons courts et moulants à souhait.

Tandis qu'il nous sert chacun une coupe, j'ai une petite pensée coupable pour Sasha et JP. Ce n'est pas bien de les abandonner comme ça… mais, d'un autre côté, ils n'avaient qu'à me prévenir du changement de plan ! Je me serais organisée autrement. J'aurais pu profiter de ce moment merveilleux avec Henry *et* accueillir mon ami à l'aéroport. Mais là… De toute façon, qu'est-ce qui leur a pris de me garder la surprise comme ça ?

Mon cœur rate un battement et je recrache la gorgée de champagne dans le verre avant de m'étouffer avec.

« Ça va, Caroline ?

— Oui, oui. J'ai avalé de travers… »

Je feins une petite quinte de toux. Henry tapote mon genou avant de prendre la télécommande. Pendant qu'il choisit une chaîne musicale sur la télévision, j'ai le temps de reprendre mes esprits.

Non. C'est impossible que JP ait gardé son retour prématuré secret pour *me* surprendre. Disons, très improbable. Pourquoi voudrait-il me faire ça ?

D'un autre côté… il l'a fait. Et Sasha était dans le coup ! C'est vraiment étrange.

La tête me tourne. Je me penche vers Henry pour me coller, et le tournis s'accélère.

Avant de renverser des bulles dans le lit, je pose ma coupe sur la table de chevet. Oups ! Je l'ai presque toute bue en quelques minutes à peine.

« *Are you drunk,* Snowflake ? demande Henry tandis que je l'embrasse dans le cou, d'une façon que je voudrais sensuelle mais qui doit plutôt évoquer une limace baveuse.

Je réponds par un rire exagérément niais et l'entoure de mes bras. Avec le ventre vide, pas étonnant que je me sente un peu saoule… Je le suis ! Henry se tourne face à moi et m'embrasse. Sa main glisse délicatement sur

mon épaule et son contact sur mon coup de soleil brûle délicieusement. J'aimerais rester contre lui pour toujours.

Je plonge mon regard dans le sien. Une vague de tendresse me submerge. Il est si beau ! L'arc de son sourcil, l'angle de ses paupières, la ligne de son nez…

Mon cellulaire sonne. Encore.

« Tu devrais répondre, suggère Henry en se détachant.

Il sourit et me donne une gentille tape sur les fesses. Je cligne des yeux avant de m'activer.

« Comme ça tu me snobes, Caroline Auger ? J'espère qu'il en vaut la peine, au moins ! »

La voix de Jérôme-Philippe dissipe le léger effet de l'alcool. Mon estomac se noue et je suis partagée entre la joie de l'entendre et la culpabilité. Il doit tout juste avoir rejoint son comité d'accueil et, conséquemment, constaté ma désertion.

« Le taux de change est très avantageux, que je réponds sur un ton neutre, en espérant que JP comprenne la blague.

Il éclate de rire, ce qui me soulage.

« Bon, bon. Je vais m'installer chez Sasha, on s'enligne pour un souper chez ViVa ce soir. Tu penses avoir soulagé tes hormones d'ici-là ? »

Je me mords la lèvre pour ne pas rire. Mon ami est d'excellente humeur et je regrette de ne pas lui avoir sauté dans les bras à son arrivée.

« Ça devrait aller, oui. Apéro chez Sasha, peut-être ?

— Ça serait cool, si tu daignes nous gracier de ta présence. On se texte plus tard, ma belle ?

— Oui. À plus tard.

— Bye. J'ai hâte de te voir. »

Je raccroche, le cœur battant.

CHAPITRE 10

JP n'a pas changé. C'est ce que je me répète depuis trois heures, depuis le moment où je suis entrée dans le condo de Sasha et que je l'ai découvert derrière le comptoir de la cuisine, à mélanger de la bière avec du tabasco pendant que sa cousine rigolait et que Joana plissait du nez avec dégoût.

Ça aurait pu se passer il y a dix ans.

Le cocktail a été vidé dans l'évier (une recherche Internet nous a ensuite appris qu'un quart de tabasco pour trois quarts de bière, ça ne donne rien de bon) et on s'est contentés de siroter des bières « nature ». JP m'a collée sur le divan, Joana a passé ses jambes par-dessus les cuisses de Sasha, et on a jasé pendant une heure de tout et de rien, en riant beaucoup et en renversant un peu d'alcool (OK, cette dernière partie, c'était surtout moi [OK, c'était seulement moi]).

Puis Joana nous a conduits à Saint-Eustache, où Victor et Vanessa nous ont accueillis pour le souper. Grillades sur le barbecue, vin rosé, salade épouvantablement élaborée mais incroyablement savoureuse concoctée par une Vanessa bien motivée… Elle a également préparé des cupcakes (« C'est tellement plus hot qu'un gâteau ! ») avec un glaçage vert plutôt douteux.

« C'est pour te rappeler les Prairies ! explique-t-elle en remarquant l'air dubitatif de son invité d'honneur.

— Elles sont pas fluorescentes, les Prairies, rétorque-t-il.

— Je te l'avais dit, glisse Victor à sa blonde.

— Je le sais ! répond Vanessa. Mais j'ai essayé une recette et…

— Une recette pour du crémage vert ? interrompt Sasha. Mais ils en vendent à l'épicerie.

— MERCI ! que je crie en levant les bras au plafond. Je pensais que j'étais la seule à trouver Van trop intense.

— Mais c'est moins bon ! se défend notre amie.

— On va manger les cupcakes fluo et ils seront délicieux, tranche JP d'un ton solennel. Même s'ils font pas penser aux Prairies du tout. »

Vanessa lui tire la langue et distribue les desserts. Malgré la couleur

suspecte du crémage, ils s'avèrent effectivement délicieux.

Il faudrait que je me mette à cuisiner « pour vrai ». Je vois le bonheur de mon amie à nous préparer des plats spéciaux à chaque visite, et je suis sûre que je me sentirais aussi fière à sa place. Mais j'aurais besoin de m'exercer avant d'épater qui que ce soit à coup de gâteaux ou de salades originales…

Si je veux recevoir un jour l'élégant Henry chez moi, je dois absolument relever le niveau de mes talents culinaires. Lui servir la sauce à spaghetti de l'épicerie ne l'impressionnerait assurément pas. Non, il faudrait plutôt que je lui prépare un truc raffiné…

« Comment on prépare des huîtres ? »

Mes amis interrompent leur discussion sur la valeur du dollar américain (ce n'est pas pour rien que je ne les écoutais pas) pour se tourner vers moi.

« Il y a pas d'huître dans les cupcakes, Caro, dit Victor sur un ton prudent, comme s'il s'adresse à une personne débile et potentiellement dangereuse.

— Je sais. Je me demandais ça… comme ça.

— À qui tu veux faire des huîtres ? demande Sasha, les yeux plissés et nullement naïve.

Je lui fais une grimace avant de sursauter légèrement : la main de JP serre ma cuisse sous la table. C'est un geste affectueux qu'il fait souvent, mais, avec le vin et l'émotion, ce soir, il accélère les battements mon cœur pris par surprise.

« Tu veux me faire un souper pour t'excuser de m'avoir abandonné à l'aéroport ? demande-t-il en se penchant vers moi, l'œil pétillant.

— Hum, non… En plus, je t'ai pas abandonné ! Je savais pas que tu arrivais aujourd'hui !

— Ah non ? s'étonne Vanessa. On l'a su il y a une semaine.

— J'ai décidé à la dernière minute, confirme JP.

— On l'a su il y a une semaine, répète Victor sans nous quitter des yeux.

— Arrêtez, ça fait au moins un mois qu'ils complotent, soupire Joana, en désignant Sasha et JP d'un geste découragé.

— Ça fait pas un mois ! objecte Sasha, sur le ton d'un enfant pris en flagrant délit.

— J'étais pas certain de mes plans ! insiste son cousin.

Il retire sa main de ma cuisse à ce moment seulement. Je dois avoir le visage aussi rouge que les tomates qui garnissaient la salade, et pas

seulement à cause de mon coup de soleil. Sasha et Victor ont les yeux rivés sur moi : ils ne sont pas dupes de ce qui se passe.

Mais que se passe-t-il au juste ? J'aimerais bien le savoir !

« Pourquoi je ne l'ai su que ce matin, moi ? que je demande finalement.

Je me tourne vers mon voisin de table. J'ai l'impression que mon cœur bat directement dans mes oreilles. *Voyons, Caro, un peu de calme !*

JP se contente de me dévisager avec son éternel sourire moqueur et son regard que je ne déchiffre pas complètement. Non, il n'a pas changé…

« On trouvait juste ça drôle, finit par avouer Sasha. Ça aurait été très cool que tu sois à l'aéroport ce matin, mais bon.

— J'étais occupée. »

Je relève le menton avec dignité, tout en détachant un morceau de cupcake avec mes doigts. Mes amis s'esclaffent : ils savent très bien où je me trouvais il y a une douzaine d'heures. Du moins, avec qui.

« Quand est-ce qu'on le rencontre ? demande Vanessa.

— Oh, pas tout de suite ! »

Ma propre réponse me prend par surprise, surtout en raison de la vitesse avec laquelle elle a jailli de ma bouche. Victor lève un sourcil étonné, mais Sasha amène la conversation ailleurs que sur cet élan de soudaine timidité :

« Moi, je le connais déjàààà !

— Comme si on le savait pas, soupire Joana.

Apparemment, ma meilleure amie casse les oreilles de sa blonde et de son cousin depuis ce matin à propos de « l'Américain noir à l'accent trop sexy qui dévergonde Caro ».

« Donc, si ça marche pas entre eux, ce sera à cause de Sasha, annonce JP.

— Pourquoi ça marcherait pas ? »

Sa phrase me fait de la peine, même si ce sentiment s'avère absurde. Il doit le sentir, car il secoue la tête et passe son bras autour de mes épaules pour un câlin rassurant.

« J'ai dit "si", Caro. On sait jamais. Je te souhaite que ça fonctionne, c'est sûr.

— Oui. Mais arrête de frotter mon coup de soleil. »

Je devrais le croire. Pourquoi est-ce que je ne le crois pas ? Je lève les yeux vers Sasha, mais elle est en train de décrire Henry à Vanessa (pour la troisième fois ce soir).

JP retire son bras en effleurant mon dos au passage. Brusquement, je préférerais qu'il cesse tous ces contacts physiques qui franchissent la ligne de l'amitié sans nous amener plus loin. Ils sont agréables, rassurants… et, en même temps, tellement mélangeants !

Je m'applique à manger mon dessert sans faire de miettes. Sasha raconte maintenant un de ses cinq à sept de bureau (« la fois où François-Pierre et Martin ont fait un concours de calage de scotch à la paille ») ; le sujet de ma *date* est clos, du moins pour le moment.

J'étais tellement bien avec Henry, ce matin. Tout était facile et simple. Ce soir, entourée des gens que j'aime le plus au monde, je suis confuse et aux aguets.

Aux aguets. Vraiment ? Eh bien, oui ! Je suis même sur mes gardes. C'est fou, mais je me sens sur le qui-vive, sensible aux intonations moqueuses, à la prochaine pointe par rapport à ma libido ou à mes échecs amoureux, à la prochaine question à double sens.

Je sais que mes amis m'adorent et ne veulent pas me blesser. Je n'y avais jamais pensé avant, mais cette relation est épuisante, d'une certaine façon. Il faut toujours, consciemment ou non, relativiser une blague ou un commentaire.

C'est sans doute pour ça que je n'ai pas envie de leur présenter Henry rapidement. J'ignore s'il comprendra leur humour de dérision et de taquinerie. J'ignore si eux apprécieront son sérieux et sa maturité. J'ignore surtout comment je me sentirai au milieu de tout ça. Et je n'ai pas envie de le découvrir. Pas tout de suite.

« Ça va ? me demande discrètement JP.

— Oui. Juste fatiguée.

— Ouin. T'as eu une grosse nuit. »

Je me contente d'un sourire fatigué en guise de réponse. Je vois sur son visage qu'il sent que quelque chose cloche, mais il n'insiste pas. Comme souvent lorsque la situation devient délicate, il laisse tomber.

Non, JP n'a pas du tout changé…

Mais moi, oui.

CHAPITRE 11

Ce qui est génial avec les meilleures-amies-presque-sœurs-moitié-de-soi-même, c'est qu'elles savent lorsque ça ne va pas sans qu'on ait besoin de le dire.

Ce qui est un tantinet moins génial lorsque cette personne est Sasha, c'est qu'elle n'exprime pas son inquiétude avec beaucoup de tact.

Sasha, 2 h 03 : Yo, c'est quoi le fuck avec JP ?

Joana m'a déposée chez moi il y a précisément une minute, Sasha se trouve donc encore avec JP. Je dépose mes clés sur la table avec ma sacoche et je me laisse tomber sur une chaise.

Caroline, 2 h 05 : Aucun fuck
Sasha, 2 h 06 : Menteuse. On s'en reparle !
Caroline, 2 h 06 : :P

Je ne veux pas qu'elle s'inquiète. Après tout, c'est vrai qu'il n'y a aucun *problème* entre JP et moi. Il a simplement cessé de me toucher constamment, après le dessert. On a joué à un jeu de société, même Sasha qui a grogné tout le long malgré son plaisir évident. On racontait à Joana des histoires « de notre folle jeunesse » en parlant bien fort, comme si nous étions des vétérans de l'armée relatant nos illustres carrières à une jeune recrue.

« … pis là, Sasha a vomi partout dans la salle de bain, mais vraiment partout !

— Pendant qu'Éric vomissait dans la bouche d'égout devant la maison et que Catherine criait : "Go, champion ! Vomis ta vie !"

— Et Caro et Nathalie tournaient sur elles-mêmes pour faire un concours de qui tiendrait le plus longtemps…

— … et Caro a cassé un vase en tombant sur la table du salon, grand classique. »

Bon, notre folle jeunesse n'était pas très glorieuse, mais on a bien ri !

Mon moment de malaise existentiel n'a pas duré, heureusement. Je me suis de nouveau sentie bien parmi mes amis. À ma place. J'ai arrêté de penser à Henry et j'ai profité du moment présent.

Alors pourquoi est-ce que maintenant, de retour dans le silence de mon appartement, cette tristesse revient-elle me submerger ? Je ne me comprends pas.

Je me traîne jusqu'au divan. Il fait frais dans le demi-sous-sol et je remonte le jeté sur mes jambes. Pour oublier ma tristesse inexplicable, je furète sur Facebook sur mon cellulaire.

Je n'ai reçu aucun message d'Henry depuis ce matin, mais je ne m'inquiète pas. Je lui ai envoyé un « Merci encore pour la belle soirée et la très belle nuit » en début de soirée, et il ne l'a pas encore vu. J'ignore ce qui l'occupait aujourd'hui, mais son horaire semblait drôlement chargé pour une fin de semaine. En même temps, comme il est à Montréal pour le boulot, il travaille peut-être tous les jours. Il m'écrira sans doute plus tard.

Je commente le statut de Patricia, qui demande à son enfant à naître de se pointer vite le bout du nez, « car maman aimerait bien dormir un peu ! ». Tout le monde fait des blagues sur le fait qu'elle ne dormira pas plus après avoir accouché. Je me contente de lui souhaiter bon courage. Je n'écris pas ce qui me traverse l'esprit, car ce serait méchant et non mérité : « Au moins, tu as un bébé dans ton ventre et un chum dans ton lit. »

Voyons, qu'est-ce qui me prend ! Ce n'est pas mon genre d'être aussi amère. Je ferme les yeux et renverse la tête sur le dossier. Je dois être plus fatiguée que je le pense. Vivement les vacances !

Mon cellulaire émet un « Bip ! » et je me redresse d'un coup : ça doit être Henry qui m'écrit !

JP Bélanger 2 h 25

Tu dors pas ?

Zut…

JP s'est (enfin !) créé un compte Facebook il y a quelques semaines, car ça facilitait énormément ses prises de rendez-vous au Québec. Il a beau nier avec vigueur, surtout en présence de sa cousine, mais je sens qu'il devient rapidement aussi accro que moi à l'application.

Je n'ai pas envie de répondre, mais ça serait bizarre avec l'indication

que son message a été lu.

Caroline Auger 2 h 27

Bientôt ! Bonne nuit ☺

Ah là là, quelle menteuse ! Je me sens mal. JP n'a aucune malice envers moi, il ne mérite pas que je le traite ainsi.

Caroline Auger 2 h 29

Je suis contente que tu sois au Qc ☺ On se revoit bientôt !

JP Bélanger 2 h 30

OK bonne nuit. Je pars pour Sherbrooke bientôt, mais oui, on se reverra. Dors bien.

Même virtuellement, même sans émoticône de sa part, je sens que je l'ai blessé. Chaque fois que JP met fin à une conversation ainsi, sans « xxx » ou mot affectueux, c'est qu'il est effarouché. Ça arrive rarement, du moins avec moi, mais je le connais assez pour le savoir.

Zut ! Maintenant, je m'en veux vraiment de le traiter ainsi. Quoique… Comment je le traite, exactement ? Je ne me montre ni méchante ni agressive, je veux juste… En fait, c'est lui qui…

OK, trop de confusion ! Au lit, Caroline !

Mais mon corps est si lourd… Par paresse, je demeure immobile. Mes doigts parcourent l'écran de mon cellulaire avec des gestes automatiques. Ils rafraîchissent le fil d'actualités de Facebook et des images qui n'étaient pas là il y a quelques minutes apparaissent, avec l'indication que « Adam Bernier a été identifié dans des photos ». Machinalement, je clique dessus pour les voir en plein écran.

Hum, il y en a un qui a passé une bonne soirée, dis donc ! Sur chaque cliché, Adam est entouré de filles, nombreuses et au décolleté plongeant. Les *duck faces* abondent et Adam a un air macho bizarre sur la plupart des photos.

Peut-être est-ce une soirée thématique « *douchebags* et greluches » ? Sinon, je ne comprends pas qu'il se retrouve parmi cette foule.

Bah ! Tant mieux pour lui s'il s'amuse. Au moins, il ne semble pas traîner avec la gang de drogués de Jason… Mais, dans le fond, je m'en fous.

Agacée, je me lève. Je me brosse les dents et enfile mon pyjama avant de me glisser dans mon lit, mon cellulaire fermé sur la table de chevet.

Demain, je me concentrerai sur mes derniers préparatifs de classe. Je ne penserai pas aux garçons. À aucun d'entre eux !

CHAPITRE 12

Il est vraiment temps que les vacances arrivent. Je suis assurément prête à fainéanter pendant des heures, en oubliant toute notion de responsabilité et d'horaire !

Mes élèves sont très sages aujourd'hui. Penchés sur leur pupitre, ils griffonnent leur examen final de mathématiques avec une concentration exemplaire. Enfin, si on omet les jambes agitées d'Émile, le regard lunatique de Maëlie, les soupirs exaspérés de Milan…

Il leur reste encore trente minutes pour compléter l'examen. Je les surveille distraitement, en observant surtout le jeu de lumière des rayons du soleil dans les fenêtres. Toutefois, une élève gigote depuis quelques minutes et attire mon attention. Elle ne semble pas avoir envie (les fillettes ont une façon assez typique de bouger lorsque leur vessie les torture ; on apprend vite à distinguer qui a réellement envie et qui fait semblant). À voir ses sourcils froncés et ses mains enfoncées dans ses cheveux en bataille, je dirais que son examen la frustre.

Lorsqu'elle s'étire le cou pour lorgner du côté de son voisin de pupitre, je m'éclaircis la gorge sans subtilité. Certains élèves me jettent un coup d'œil, étonnés par cette manifestation de vie de ma part, mais j'atteins mon objectif : la petite fille se penche précipitamment sur sa copie sans avoir lu sur l'autre.

Dire que, dans deux petites journées, je ne verrai plus ces charmantes petites frimousses ! Ça me rend le cœur gros. C'est la deuxième fois que j'ai la chance d'enseigner au même groupe pendant une année complète. La première fois, à Sherbrooke, j'avais pleuré toutes les larmes de mon corps après la dernière journée de classe… ainsi qu'à la fin de la correction du dernier examen. Je sens que mes yeux seront à nouveau humides cette année.

Les enseignants vivent la fin des classes comme une forme de deuil, apparemment. Pourtant, je ne ressens ni colère ni envie de négocier (deux des fameuses « étapes du deuil ») : seules m'habitent une certaine nostalgie

prématurée et une foudroyante envie de faire la grasse matinée, sans autre préoccupation que mon choix de drink pour l'apéro.

Hmm… l'apéro. Un bon mojito bien frais ne serait pas de refus, ce soir ! Combien de temps reste-t-il avant la fin de l'examen ?

« Il vous reste vingt minutes, que j'annonce doucement.

— Moi, j'ai fini ! claironne un garçon sans remarquer les roulements d'yeux de ses voisins de pupitre. Ça fait longtemps !

— Oui, mais on laisse les autres se concentrer. »

J'ai incroyablement envie de pitonner sur mon cellulaire pour tuer le temps. J'attends une réponse d'Henry, ce qui met mon côté professionnel à l'épreuve. Je l'ai invité à visiter une exposition au Musée d'art contemporain. J'espère que cette idée lui plaira ! Ça me semblait plus original que de l'inviter au restaurant… Surtout que je n'ai pas les moyens de lui payer un repas à son goût !

Encore dix-huit minutes pour l'examen… Ensuite, le ramassage des copies, le départ des élèves… Dans trente minutes maximum, je serai fixée sur l'avis d'Henry !

En réfrénant un soupir, je tire devant moi une pile de corrections. Autant profiter de ce temps d'attente pour prendre de l'avance…

***

Combien de temps après leur date de péremption peut-on manger des œufs en toute sécurité ?

Je me pose cette question existentielle plantée dans la porte ouverte de mon réfrigérateur, tandis que Sasha enchaîne rageusement des redressements assis devant le divan.

Les coquilles ont l'air tout à fait normal. Je serais portée à dire qu'on peut manger les œufs sans souci… mais la date étampée remonte à la fin du mois de mai. Est-ce trop ? L'intérieur a-t-il changé ? Est-ce qu'un œuf, ça fonctionne sur le principe des cannes de soupe, soit l'hermétisme ? Après tout, ceux-là ne sont pas vivants, donc n'évoluent pas, donc ne pourrissent pas non plus… non ?

Je me gratte la tête, profondément perplexe. Derrière moi, ma meilleure amie pousse un grognement.

« Ah, ça fait du bien ! »

Je lui jette un coup d'œil : elle continue son exercice forcené. Je hausse des épaules et retourne à mes préoccupations alimentaires. Pas question de demander conseil à Sasha : elle risque d'ajouter cela à la (trop longue) liste de preuves de mon incompétence culinaire, liste qu'elle adore réciter dès que l'occasion se présente.

Je pourrais peut-être consulter Internet subtilement…

« Les œufs, ce sont les trucs ovales et blancs dans un carton, lance alors Sasha d'un ton malicieux.

— Je sais ! »

Piquée au vif, je les sors du frigo.

« J'étais juste dans la lune, que je mens en levant effrontément le menton.

— Tu pensais à ta *date* d'intello ? »

Un large sourire apparaît sur mon visage, car Henry a accepté mon invitation ! Nous nous rejoindrons au musée vendredi. On ira sûrement prendre un verre ensuite… et qui sait où la soirée se terminera ? J'espère que ce sera dans les draps blancs et doux du St-James !

« Il va falloir passer la moppe, Caro, dit Sasha en arrêtant enfin ses exercices.

— Hein ? Pourquoi ? »

Elle éclate de rire tandis que je cherche autour de mes pieds ce que j'ai bien pu renverser. Comprenant un instant trop tard son allusion salace, je lui tire la langue et me mets à casser des œufs dans un grand bol.

« Ça va mieux ? que je lui demande pendant qu'elle se lève.

— Oui. Ça fait du bien !

— Tu me racontes ce qui se passe ? »

Sasha fait la moue en vérifiant par-dessus mon épaule ma technique de fouettage d'œufs. Celle-ci doit être à la hauteur, même si j'utilise une fourchette, car elle se détourne pour fouiller dans le réfrigérateur.

Mon amie est arrivée chez moi sans prévenir il y a un quart d'heure. J'avais prévu un souper de ramen et une soirée à écouter des épisodes de *La Galère* en rafale, mais Sasha n'aime pas cette série et je n'avais pas assez de nouilles pour deux. Je prépare donc une omelette en attendant de savoir ce qui me vaut l'honneur de cette visite inattendue.

Elle prend du club soda et de la menthe, referme la porte et part à la

recherche du rhum.

« Débriefing ? que je vérifie.

— Mets-en.

— Ça va pas ?

— Non. Ben, oui. Il se passe rien de grave, inquiète-toi pas. »

À voir sa façon de piler la menthe dans nos verres, j'en doute ! On dirait qu'elle écrase des insectes particulièrement coriaces. Pourtant, elle n'est pas fâchée. Plutôt… agacée. Profondément agacée.

« C'est JP ? Il est pas parti pour Sherbrooke hier ? »

Sasha a cédé son appartement à son cousin pendant quelques jours. Elle demeurait chez Joana en attendant qu'il se rende dans notre ville natale voir ses parents et d'autres amis. Il a peut-être laissé les lieux sens dessus dessous, ou bien il a perdu son double de clé, ou bien…

« Non. Rien à voir avec JP. »

Sasha verse le rhum avec générosité. Hum… Il faudra que je m'assure de me préparer mon prochain drink ! Je n'ai pas envie de me présenter au travail avec une gueule de bois demain. J'ai prévu plusieurs activités de groupes pour l'avant-dernière journée d'école, ce qui est toujours très populaire auprès des enfants, mais épuisant pour l'animatrice (en l'occurrence : moi).

Mon invitée prend une longue gorgée de son mojito, pousse un soupir bruyant et s'appuie contre le comptoir. Elle porte une jupe-tailleur bleu marin, dont le veston assorti est accroché à la patère, et une camisole d'un ton doux de jaune, aucunement décolletée et pourtant extrêmement seyante. Un fin bracelet d'argent au poignet, des boucles d'oreilles assez discrètes, pas de maquillage, les cheveux libres sur les épaules… Elle est magnifique, sans aucun effort, et elle projette l'image typique des jeunes-femmes-d'affaires-en-contrôle-de-leur-vie-même-si-elles-se-donnent-un-air-dépassé (OK, c'est peut-être pas une image si « typique » que ça).

À côté d'elle, pour une fois, je ne me donne pas l'impression d'être une adolescente encore maladroite qui se déguise en adulte : je porte encore le pantalon beige et le chemisier vert à manches courtes de la journée. Si elle était arrivée trois minutes plus tard, Sasha m'aurait trouvée dans mon disgracieux, mais ô combien confortable, uniforme mou. Elle n'aurait passé aucun commentaire, mais je me serais sentie moche. Je remercie secrètement son sens du *timing* !

« Ça va, Caro. T'essaies pas de faire une crème fouettée. »

J'arrête de mélanger les œufs et je fouille dans l'armoire pour dénicher une grande poêle. Je tombe dans la lune, ces temps-ci ! Un autre signe qu'il est temps que les vacances arrivent…

« Alors, qu'est-ce qui se passe ? que je répète.

Nouveau soupir. Je me mords la langue pour ne pas insister encore : Sasha s'effarouche facilement. Elle finit par déclarer d'une traite :

« Joana voulait que je reste chez elle hier soir encore, mais je voulais rentrer chez moi, et là elle est fâchée. En tabarnak, même. Pff. »

Nouvelle longue gorgée.

« Oh, fais-je bêtement. »

Sasha déteste profondément dormir dans un autre lit que le sien. Elle a déjà passé quelques nuits chez sa blonde, mais jamais plus de deux consécutives. En revanche, je crois que Joana a déjà passé toute une semaine dans l'appartement de Sasha, sans aucun problème. Elle voulait peut-être renouveler l'expérience, mais chez elle ?

« Mais elle sait à quel point tu détestes…

— Oh oui ! Elle trouve ça ridicule.

— Oh. »

Comment réagir ? Traiter Joana de tous les noms ne semble pas approprié dans les circonstances…

« Qu'est-ce qui la fâche au juste ? Ça faisait, quoi ? Quatre nuits que tu étais chez elle ?

— Oui.

— Et… c'était pas assez ?

— Ça a pas l'air. »

Sasha pianote sur le comptoir pendant quelques secondes, tandis que je verse les œufs battus dans la poêle.

« Caro, c'est mieux de laisser la poêle chauffer avant.

— Ouin, je sais. Ça va cuire quand même.

— Comme tu veux. »

Elle m'adresse un sourire indulgent, puis s'assoit à la table.

« Elle veut qu'on emménage ensemble, ajoute-t-elle en fixant son verre.

— Joana ? Déjà ?

— Pas nécessairement tout de suite, mais… bientôt. En tout cas, elle veut en parler. Souvent. »

Je n'ai pas besoin de me retourner pour savoir que Sasha roule des yeux. De son côté, elle doit se douter que je mords ma lèvre inférieure pour ne pas rire.

« Elle est intense, que je réussis à dire sans trémolo dans la voix.

— C'est Jo.

— Tu veux pas habiter avec elle ?

— Non ! Ben… Un jour, si ça va bien, oui, sûrement… Mais là, c'est trop tôt !

— C'est rapide, que je concède.

En tant que grande championne des projets précipités, je n'ose pas trop critiquer Joana. Si on sent qu'on a trouvé la bonne personne, pourquoi ne pas foncer ? Mais Sasha tient farouchement à son indépendance.

Zut ! L'omelette est en train de coller !

« Elle a aussi parlé de fécondation *in vitro*, marmonne Sasha.

Cette fois, je me retourne d'un coup, spatule en main, les yeux ronds.

« Wow ! »

Sasha hoche la tête en fixant le vide, comme éberluée. Elle porte son verre (presque vide) à ses lèvres.

« Mets-en, "wow"…

— Ça, c'est… intense.

— C'est Jo. »

Je prends une gorgée de mon drink.

Une partie de moi, bien enfouie sous mon amitié inébranlable envers Sasha, hurle de jalousie dans ma tête : comment mon amie aussi indépendante a-t-elle pu trouver une personne aussi prête à s'engager rapidement alors que moi, qui ne demande qu'à vivre ce genre de relation fusionnelle, je tombe sur des pas fiables et des menteurs ? ! C'est pas juste !

« Caro… Ça brûle.

— Oh ! Zut ! Merde… Ah, tant pis. On commande ? »

CHAPITRE 13

Vendredi, la dernière journée de l'année scolaire se termine comme je l'avais prédit : en larmes ! Quitter définitivement mes protégés me bouleverse plus que je ne l'aurais cru, mais je garde une bonne contenance devant eux et leurs parents.

Par après, comme j'ai un rendez-vous en soirée, je ne m'éternise pas parmi mes collègues. Je fais mes adieux à ceux que j'apprécie le plus, notamment Isabel, ma T.E.S., et Léna, les yeux pleins d'eau malgré nos ultimes fous rires.

Je remercie chaleureusement le directeur, Jocelyn Legrand, de son soutien pendant la dernière année ; il répond qu'il espère me revoir bientôt parmi son personnel. Le hasard des listes de tâches en décidera, mais ce serait assurément un plaisir mutuel !

Puis je file chez moi. Les émotions de la journée laissent place à une fébrilité familière et spécialement intense. Mes mains tremblent tandis que je transforme mon maquillage de jour, de type « naturel », en une version plus prononcée pour la soirée. Mais je réussis à ne rien renverser ou casser !

À dix-neuf heures trente, je me poste devant l'entrée du Musée d'art contemporain, près des escaliers, de façon à voir Henry peu importe d'où il arrivera. Je suis allée zieuter à l'intérieur et il n'y était pas, ce qui m'a légèrement soulagée. Je préfère arriver la première plutôt que le faire attendre, même si je ne suis pas en retard.

Je lisse ma jupe et lève le visage vers le ciel magnifiquement ennuagé : c'est une belle soirée, pas trop chaude ni trop fraîche. Je porte une robe blanche avec des grosses fleurs bleues au contour flou, aux bretelles larges et à la taille cintrée, dont la jupe évasée donne un petit look *fifties* que je n'ose pas souvent mais que j'adore. Heureusement, mon coup de soleil achève de disparaître, à coups de grands lambeaux de peau dégoûtants. Un badigeonnage généreux et régulier de crème hydratante a aidé ma peau à retrouver une apparence normale, et il ne reste presque plus de trace de ma négligence de la semaine dernière.

J'ai réussi à courber ma tignasse dans un genre de coiffure de l'époque, une queue de cheval avec le toupet roulé… Bon, OK, je n'ai pas vraiment réussi ce que j'avais en tête, mais le résultat est néanmoins charmant ! Perles aux oreilles et au poignet, vernis à ongles rouge vif… en espérant que les quelques ongles ratés passent inaperçus. J'ai manqué de temps pour réussir une manucure maison impeccable !

J'ai hésité pour les chaussures : je possède des talons hauts rouges qui complètent le look avec perfection, mais j'ai eu peur d'avoir l'air de sortir d'une autre époque, de déplaire à Henry, d'en mettre trop… J'ai donc opté pour des sandales blanches qui détonnent, mais qui sont confortables et qui attirent moins l'attention.

Et puis, déambuler dans le musée en talons hauts… Des plans pour que je me foule une cheville au milieu d'une exposition !

Des éclats de voix me font tourner la tête vers le haut de l'escalier. Un groupe de jeunes avancent en riant fort et en prenant beaucoup d'espace. Ils ont l'air d'une bande de voyous, en jeans et en couleurs sombres, mais du genre inoffensif, pleins de bonne humeur et de vivacité.

Une fille rit très fort en tirant le bras d'un gars, comme pour l'attirer vers elle et l'embrasser. Le gars résiste et secoue la tête, mais ses épaules demeurent détendues : il s'amuse avec elle. Sa carrure est pas mal, sa chevelure boucle follement et sa démarche nonchalante attire mon attention. Il pourrait…

Ah, merde ! C'est Adam !

Je pivote brusquement sur moi-même. Mais qu'est-ce qu'il fait ici ? ! Et avec cette bande de greluches, en plus ? Parce qu'il y a beaucoup de filles dans ce groupe ! Y a-t-il un seul autre gars, à part Adam ? Il me semble que non ! Il ne devrait pas traîner près de l'École de théâtre, lui ?

Leurs éclats de rire et de voix se rapprochent, mais je leur tourne obstinément le dos. Je n'ai pas envie de discuter avec Adam juste avant ma *date* avec Henry. Ou pire : pendant qu'Henry arrive !

« Oh, désolée ! »

La fille qui riait fort m'a bousculée en descendant les marches à reculons. Je trébuche mais je retrouve mon équilibre (il ne manquerait plus que je tombe cul par-dessus tête et que je me retrouve les fesses à l'air !). Les yeux au sol, je fais un geste de la main pour signifier que ce n'est pas grave. Si ça se trouve, ils vont s'éloigner rapidement et…

« Hé, Caro ! »

Eh non. Adam m'embrasse familièrement sur les joues, les yeux brillants. Trop brillants. Je le dévisage en oubliant de sourire, de paraître naturelle.

« Qu'est-ce que tu fais là ? demande-t-il.

— J'attends… Je vais au musée.

— Cool ! Tu vas à l'expo principale ?

— Oui… »

Le reste du groupe s'est déjà éloigné, mais les filles se retournent pour qu'Adam les suive. Je remarque du coin de l'œil un autre gars, aux cheveux longs et au teint pâle, les mains dans les poches. La fille qui m'a bousculée penche la tête sur le côté, l'air de se demander ce qui retient son ami.

« Et toi, tu… Tu te promènes ? que je demande.

Adam cligne des yeux sans cesser de sourire, puis hoche la tête avec enthousiasme. Il a posé une main sur mon bras en me saluant, un contact léger qui ne m'a pas dérangée sur le coup. Par contre, il ne la retire pas et ça devient gênant.

« Ouais, on… On se promène, comme tu dis.

— Adam, tu viens ? appelle la fille, les bras maintenant croisés.

— Ta blonde de théâtre ? que je demande avant de me mordre la langue. Ta bande ! Ta *bande* de théâtre. Gang. Groupe. Ensemble de gens. »

Adam rigole en renversant la tête en arrière, dans un geste justement très théâtral. Il ne s'est pas rasé depuis quelques jours, une barbe foncée lui mange les joues et la gorge. Il m'a toujours paru très « gentil garçon », surtout à côté de ses amis drogués et débraillés, mais ce soir il se dégage de lui quelque chose de… Comment dire ?

Sa main serre doucement mon bras avant de, finalement, me lâcher.

« Tu me fais rire, soupire-t-il, comme si cela le rendait profondément heureux.

Oh mon Dieu, Adam est gelé.

Voilà ce qui est bizarre ! Outre son allure moins soignée, c'est son regard fixe et ses réactions intenses et décalées à la fois qui me perturbent. Ça me rappelle brusquement Jason, et ce souvenir me remplit de malaise.

Je détourne la tête pour voir si Henry approche, ainsi que pour échapper aux prunelles vertes et obsédantes d'Adam.

« J'attends quelqu'un… que je commence sans trop savoir ce que je veux dire.

— Adam ! s'écrie encore la fille, cette fois avec impatience.

— Bon, je te laisse, le devoir m'appelle. Content de t'avoir croisée. On se voit bientôt, hein ?

— Mais oui ! Bien sûr ! Bonne soirée ! »

Il m'embrasse encore sur les joues, passe une main dans mon dos, puis se détourne pour rejoindre sa bande (et non sa « blonde »… mon Dieu, je ne peux pas croire que j'ai fait ce lapsus à voix haute !). La fille lui adresse un sourire radieux tandis qu'il passe un bras autour de sa taille. Elle dit quelque chose que je n'entends pas mais qui soulève un éclat de rire général. Adam tourne la tête vers moi, mais je n'ai même pas le temps de lui faire un salut de la main qu'il ne me regarde plus.

Ah là là !

Je résiste à l'envie de me laisser tomber assise sur une marche. Je ressens un léger vertige que je ne comprends pas trop. Les doigts d'Adam sur mon bras, son regard à la fois flou et pénétrant… Que c'était étrange !

Le voir sous l'effet d'une substance illicite ajoute certainement à mon malaise. J'ai déjà vu Adam saoul, mais je ne me rappelle pas l'avoir vu fumer du pot avec Jason et leurs amis. Qu'est-ce qui lui prend ?

Une partie de moi aimerait appeler Sasha et débriefer tout cela avec elle, avec l'aide de deux ou trois mojitos. Une autre partie a envie de refouler ça loin dans mon inconscient et de ne jamais mentionner cette rencontre. Sasha entretient l'idée absurde qu'Adam et moi sommes faits l'un pour l'autre, et je n'ai pas envie de l'encourager dans cette voie. Surtout s'il commence à se comporter comme mon pas-vraiment-ex-puisqu'on-n'a-pas-officiellement-sorti-ensemble, Jason.

En fait, il vaut mieux que j'oublie les dernières minutes et que je me concentre sur les prochaines. Justement, Henry vient d'apparaître au coin de Sainte-Catherine et Jeanne-Mance !

CHAPITRE 14

Mon cœur bondit agréablement dans ma poitrine lorsque je reconnais la grande silhouette qui s'avance vers moi d'un pas leste. Henry discute au cellulaire, sa main libre dans une poche de jeans. Il est tellement beau !

Il porte un jeans bleu foncé et un polo blanc qui met en valeur sa peau foncée. Comme il approche, je distingue le petit logo de Lacoste sur sa poitrine. Avec sa gueule de vedette, des lunettes de soleil sur le nez et des espadrilles d'un blanc immaculé, Henry semble sortir tout droit d'une page de publicité dans un magazine branché.

Zut, j'aurais dû m'habiller plus « urbainement » ! Quelle idée, aussi, de me déguiser en femme au foyer, alors que je l'invite dans un endroit de culture, d'idées nouvelles, d'émancipation intellectuelle. Je n'ai même pas de décolleté pour attirer son regard, seulement une taille qui peine à paraître cintrée à cause de ma physionomie (je ne peux plus accuser les excès du temps des Fêtes d'être responsables de mon [léger ! ! !)] surplus de poids…).

Henry raccroche à quelques mètres de moi et m'adresse un sourire à tout casser. Qu'il est sexy ! Je m'avance vers lui pour le saluer : on s'embrasse chastement sur les joues, mais sa main caresse mon épaule au passage.

« Belle robe, Snowflake, me complimente-t-il.

— Merci. »

Ouf ! Je pourrais roucouler de bonheur ! Il prend mon coude entre ses doigts pour me diriger galamment vers l'entrée. En même temps, il se penche pour dire à mon oreille :

« Tu devrais porter des talons hauts, tu paraîtrais plus grande. »

C'est vrai que je suis minuscule à côté de lui ! Je suis obligée de me tordre le cou pour le regarder en face. Je prends note de ce détail pour notre prochaine *date*.

À l'intérieur, je le devance pour payer nos entrées. C'est moi qui invite, après tout ! Pas question de laisser le moindre doute planer : j'ai bien senti que Henry veut fréquenter une femme indépendante. Et puis, il m'a gâtée avec la nuit à l'hôtel et le champagne. Après ce traitement luxueux, c'est la

moindre des choses que j'offre le musée.

Henry répond à un texto pendant que je paie. Il remarque mon regard dirigé vers sa main et esquisse un sourire navré.

« *It's for work*, explique-t-il.

— Un vendredi soir ? Ouach !

— L'argent ne connaît pas le temps.

— C'est vrai. Préfères-tu qu'on se reprenne ?

— Non, non. C'est presque réglé. On y va. »

Soulagée que notre soirée ne soit pas annulée pour cause de surcharge professionnelle, je glisse mon bras sous le sien et nous nous dirigeons vers l'exposition principale. J'ai pris une brochure à l'accueil et je l'examine tandis que Henry pitonne sur son téléphone. Comme notre démarche n'a rien d'élégant ni d'aisé, nous finissons par nous lâcher le bras. Momentanément, je l'espère bien !

« Ça va être intéressant, que je commente. Je n'avais pas regardé en ligne avant de venir, mais je pense que ça va être bien. »

Henry me répond par un sourire confiant. Comme je suis contente de mon idée ! Ça va être une belle soirée !

***

Je ne suis pas la plus grande fan d'art contemporain. Souvent, je trouve ça abstrait et opaque, ça ne me parle pas, même quand les messages sociaux ou politiques sont assez clairs. Je préfère des œuvres romantiques ou impressionnistes, qui éveillent des émotions et provoquent des rêves.

Là, je suis plutôt mitigée. Il y a de tout dans l'exposition que nous visitons, tous les médiums, tous les genres… À vrai dire, ça manque d'unité malgré un fil conducteur clair. Henry et moi passons d'une œuvre à l'autre tranquillement, en prenant le temps de l'observer, mais je ne me suis pas sentie interpellée ou bouleversée jusqu'à maintenant.

De plus, Henry n'a pas cessé de recevoir et d'envoyer des messages textes. On ne discute pas beaucoup, ce qui me déçoit, même s'il passe régulièrement une main dans mon dos ou sur ma nuque avec tendresse. Il ne doit pas tellement apprécier l'exposition non plus, puisqu'il se contente de coups d'œil entre ses textos.

Bon, du calme, Caroline. Il faut être de bonne foi. Ses regards sont quand même plus longs que de simples coups d'œil ! Ça fait plus d'une heure qu'on se promène dans le musée : s'il n'était vraiment pas intéressé, on serait sortis depuis longtemps. Il doit y avoir un gros problème au bureau, qui ne peut pas attendre pour être résolu, voilà tout. Je n'ai pas à me sentir lésée de ne pas avoir toute son attention. Après tout, il aurait aussi bien pu prétexter cette urgence pour annuler. Mais non : il est là, auprès de moi, avec son odeur divine et son regard qui me déshabille.

J'ai bien fait d'enfiler des sous-vêtements sexy : je sens que la soirée ne se terminera pas à la porte du MAC ! Hi ! Hi !

Je me plante devant une des dernières œuvres, une sculpture des plus étranges, avec perplexité. Henry texte longtemps dans mon dos, puis il pose une main sur mon épaule en se plaçant à côté de moi.

« Tu aimes ? demande-t-il.

— Je sais pas. Mais j'arrive pas à regarder ailleurs. Ça doit être bon signe. »

Je me penche pour lire l'affiche explicative.

« Je serais même pas capable de prononcer le nom de l'artiste, dis-je en rigolant.

— Il a participé à une exposition *in New York*. Grand succès. Bonne critique. Tu vois l'ombre projetée par cette section ? »

Il me désigne un certain endroit sur le mur derrière la sculpture, en se penchant pour le voir du même angle que moi. Sa main presse ma hanche pour que je me déplace vers lui.

« Tu vois, ça fait un oiseau en vol. C'est un… *Tribute ?* Un hommage à sa sœur.

— Ah oui ?

— Elle est sourde.

— Oh. »

Ça, c'est avoir de la culture ! Je ne vois pas trop le rapport entre l'oiseau et la surdité, mais je suis surtout épatée par la connaissance générale d'Henry. Ce dernier range (enfin !) son cellulaire dans la poche arrière de son jeans. J'en profite pour me coller à lui et passer un bras autour de sa taille. Comme une blonde se colle à son chum, hiiiii !

Bon. Je *sais* qu'on n'en est pas encore là, surtout avec la question de la distance. Mais ça fait tellement du bien de vivre ce genre de moment ! De

faire semblant, même pendant quelques minutes, que je vis une histoire d'amour géniale, saine, heureuse. D'ailleurs, c'est peut-être réellement le cas !

« Tu as aimé ? que je lui demande tandis que nous marchons vers la sortie.

— Comment ne pas aimer être avec toi, Snowflake ? »

OK, cette fois, mon cœur s'est vraiment arrêté ! Je m'immobilise, le souffle coupé pendant quelques secondes, ce qui le fait sourire plus encore tandis qu'il m'attend.

« On va prendre un verre ? offre-t-il simplement.

— Oui ! »

Je le rejoins et prends le bras qu'il me tend, en me retenant de poser ma tête contre son épaule. Je dois garder une certaine contenance si je veux qu'il continue d'apprécier ma compagnie.

J'ai l'impression d'évoluer dans un rêve. Ça se passe si bien !

CHAPITRE 15

J'ai à peine le temps de lire un texto avant que Henry ne revienne du bar : Sasha m'avise que notre amie Patricia a des contractions et s'apprête à partir pour l'hôpital ! C'est excitant ! J'ai terriblement envie de répondre, mais ça devra malheureusement attendre. D'abord, parce que j'ai reçu le message vers vingt et une heures et qu'il est maintenant près d'une heure du matin. Ensuite, parce qu'Henry titube jusqu'à moi, une bouteille de champagne à la main. Passablement éméchée, je réussis à m'étonner de cette trouvaille.

« Toute une bouteille, bébé ! que je balbutie.

Au travers du boucan des haut-parleurs, qui grésillent au son trop discordant d'une musique techno assourdissante, Henry ne m'entend pas. Je ne sais pas pourquoi je l'appelle soudain « bébé », mais peu importe.

Henry me plaque contre lui avec fougue. Sa bouche trouve mon oreille, je sens la pression de sa lèvre inférieure contre mon lobe et mes jambes ramollissent.

« *Nothing's too good for us.* »

Il ne parle qu'en anglais depuis un bon moment déjà. Ça ne me dérange pas. De toute façon, je n'entends généralement qu'un mot sur deux. J'éclate de rire tandis qu'il appuie le goulot contre ma bouche pour me faire boire : le liquide frais nous éclabousse.

« *Snowflake, look what a mess you've done ! Now I gotta clean you up…* »

Henry se penche à nouveau, un peu plus bas, et ses lèvres rencontrent mon cou. Sa langue lèche ma peau sans gêne, comme si du champagne y coulait. Je ne spécifie pas que seuls mon décolleté et mon bras ont été arrosés. C'est trop bon !

Au contraire, je me colle à lui. Je saisis le col de son polo à pleines mains pour garder sa tête près de la mienne.

« On rentre ? que je demande, haletante.

Henry s'écarte pour me regarder. Ses yeux sont flous, mais son sourire demeure aussi confiant et renversant qu'en début de soirée. Il soulève à nouveau la bouteille jusqu'à mon visage, taquin. Je l'écarte en riant et

l'embrasse goulûment. J'ai tellement envie de lui !

« On reste encore, répond-il enfin à mon oreille, après un long baiser. *The night is just starting.* »

Tellement de promesses dans sa voix, dans son expression ! Et dans la légère claque que sa main donne à ma fesse. Hi ! J'aime quand mes amants sont un peu cochons, et Henry me comble parfaitement de ce côté.

Après un souper en tête-à-tête tout à fait agréable, il m'a proposé d'assister à un spectacle d'électro-punk dans une salle du Quartier des spectacles dont je n'avais jamais entendu parler. Il a obtenu des billets par le patron de Marie-Josée, billets apparemment très convoités, car le groupe en prestation vient de Norvège (ou d'Allemagne, ou de Nouvelle-Zélande, je ne sais plus) et ne donne que deux représentations au Canada, dont celle-ci à Montréal. Je ne suis pas une grande fan d'électro, ni de punk, mais j'ai envie d'ouvrir mes horizons et, surtout, de passer le plus de temps possible avec cet homme magnifique ! J'ai donc accepté.

Pendant le spectacle, Henry s'est assuré que j'avais toujours un drink en main : cosmo (miam !), martini (bof…), un truc avec des crevettes froides (bizarre ! ! !)… Lui-même enchaînait les consommations en hochant de la tête au son du groupe norvégien-allemand-ou-néo-zélandais, l'air de grandement apprécier le spectacle. Pour ma part, j'ai bien essayé de garder l'esprit ouvert (sans parler des oreilles), mais ce genre musical n'est vraiment pas dans mes cordes.

Heureusement, c'est maintenant terminé ! De toute façon, la présence d'Henry compense largement. Il est affectueux et de très bonne humeur. Le sérieux de l'homme d'affaires qui l'anime dans la journée cède la place à un côté bouffon, plus libéré et démonstratif, que j'adore.

Il n'y a que lorsqu'il m'a surprise à vérifier mes messages sur mon cell, à l'entracte, que sa bonne humeur s'est légèrement ternie.

« Je préférerais qu'on soit juste entre nous, Caroline, m'a-t-il dit en tendant le nouveau drink qu'il venait de me commander.

— Mais oui ! Je suis désolée. C'était juste en attendant. »

Il m'a enlacée, sans s'inquiéter du cocktail, coincé entre nous, qui menaçait de se répandre sur nos poitrines. J'ai jaugé la force de ses bras autour de moi et je me suis sentie toute petite.

« *Only me tonight, Snowflake.*

— Oui. »

Le baiser qui a suivi a été tellement… passionné ! Ouf ! Vivement qu'on rentre à l'hôtel !

***

La sonnerie de mon cellulaire me tire d'un rêve très étrange. Je faisais de l'équitation, activité que je n'ai jamais essayée, et le cheval m'emportait là où il le voulait bien. Ça ne m'inquiétait pas, au contraire, mais je sentais que j'aurais dû aller ailleurs, que j'étais attendue quelque part, sans me rappeler où exactement. Ni par qui.

« Tu réponds ? grogne Henry à côté de moi, la tête sous son oreiller.

Je secoue la tête pour m'activer. Très mauvaise idée, car la chambre d'hôtel se met à tournoyer autour de moi. Faisant fi de mon estomac qui remonte insidieusement dans ma gorge, je titube jusqu'à ma sacoche près de la porte. Je finis par trouver l'appareil, deux secondes trop tard pour prendre l'appel. Je consulte l'afficheur : c'est JP. Mais qu'est-ce qui lui prend de m'appeler si tôt ? ! Il n'est que… Oups ! Il est déjà passé treize heures !

C'est vrai qu'on a été mis dehors de la salle de spectacle à trois heures… Ensuite, nous avons erré dans les rues du centre-ville, saouls et incohérents, mais surtout de joyeuse humeur, avant d'atteindre l'entrée de l'hôtel. Je n'ai aucun souvenir de la montée en ascenseur ni de ce qui a suivi.

Je reste assise un moment dans l'entrée de la chambre, afin de laisser à celle-ci le temps de s'immobiliser. Henry n'a pas bronché dans le lit. Il est couché sur le ventre et les draps en désordre dévoilent son dos et une de ses jambes. Il est nu, ou seulement en boxers. Pour ma part, Dieu sait pourquoi, je ne porte plus ma robe ni mes petites culottes, mais j'ai gardé mon soutien-gorge.

Ah ! JP m'a laissé un message. Je ne me sens pas la force de me lever tout de suite et Henry semble s'être rendormi, alors je m'appuie contre le mur et je ferme les yeux pour écouter le message.

« Salut, Caro ! Pat est en train d'accoucher et les filles… Ben, Sasha et Joana, elles vont venir à Sherbrooke après leur randonnée, sûrement. Elles sont dans les White Mountains, alors c'est pas un gros détour en rentrant. Je voulais te proposer de venir aussi. On pourrait aller voir Pat et Éric demain. Et le bébé ! Bref, tu peux arriver pour le souper, peut-être ? Ça serait cool…

On va faire un feu et fêter la Saint-Jean ensemble. Comme dans le temps ! En tout cas, rappelle-moi ou texte-moi ! »

Hmm… Aller à Sherbrooke aujourd'hui ? Pas sûre… La perspective de me trouver dans un véhicule en mouvement suffit à me donner la nausée.

En même temps, Patricia et Éric sont mes amis depuis si longtemps ! Ça serait nul que je manque cet événement, surtout si tout le monde y va. Je n'ai pas envie de manquer un nouveau moment mémorable de la gang ; ils arrivent de moins en moins souvent…

Mais j'ai maaaaal au cooœeeuuur…

Bon. Si Sasha et Joana sont en randonnée, elles ne sont pas près d'arriver à Sherbrooke, donc rien ne presse. Je peux prendre le temps de me remettre de ma soirée et, surtout, de ma nuit !

Je me traîne à quatre pattes jusqu'au lit (ce n'est pas glorieux, mais c'est économe en énergie), sur lequel je me hisse avec tout ce que je possède de volonté en cette matinée… Euh, en cet après-midi digne de mes années de cégep. Je me colle contre Henry, qui demeure aussi immobile qu'un rocher. Que ça fait du bien de se coucher avec quelqu'un ! Je pourrais dormir ainsi pendant des heures…

Ma tentative pour m'allonger en cuillère, maladroite puisque la grande cuillère est étendue sur le ventre et ne coopère pas dans son sommeil, ravive un souvenir de la nuit passée. Lorsqu'on s'est couchés, Henry avait la libido bien réveillée, alors que je ne demandais qu'à dormir. Mon amant n'abandonnait pas et je l'ai laissé faire… Après tout, ses caresses étaient aussi enivrantes que d'habitude. C'est moi qui étais déjà trop enivrée pour les apprécier et, surtout, les retourner.

À un moment, Henry a retiré ma culotte et sa main a glissé sans subtilité entre mes fesses. Je me suis cabrée et lui ai demandé de ne pas faire ça ; je n'étais ni en état ni d'humeur à expérimenter ! De toute façon, ce n'est pas une pratique qui m'intéresse. J'ai déjà donné dans l'apprivoisement, sans conclusion positive.

Mais Henry insistait sans mot, avec sa bouche sur mon cou, ses mains partout en même temps, son sexe dur entre mes cuisses… À me rendre folle ! Rendue là, je savais bien qu'il n'abandonnerait pas avant d'avoir soulagé ses pulsions.

Alors je l'ai laissé faire, un peu écœurée. *Il est comme les autres. Business man, New Yorkais, mature ; peu importe… Il est pareil.* Ce constat m'a fait une

peine idiote, un trou béant dans mon cœur. Je l'ai laissé s'agiter seul (ça ne semblait pas le déranger, de toute façon) et je me suis réfugiée dans le sommeil.

Oh, zut… J'ai oublié d'enlever mon soutien-gorge. Bah, tant pis. Je suis trop bien pour bouger. Et trop lâche. Rendue là, de toute façon…

CHAPITRE 16

Je finis par retrouver mes esprits au milieu de l'après-midi. Henry se rend au gym, apparemment frais comme une rose, alors je retourne chez moi.

Ce n'est qu'alors que la réalité me frappe : mon amie d'enfance est en train de donner la vie ! Hiiiii ! Ce n'est pas rien !

Après une longue et merveilleuse douche, je rappelle JP pour lui confirmer ma présence. Celui-ci me suggère de covoiturer avec ViVa, dont il n'a pas de nouvelles.

Un appel à Vanessa m'apprend que je voyagerai seule : elle et Victor sont cloués au lit par une grosse grippe. Je fais un sac de voyage rapidement et saute dans ma voiture. En route pour l'hôpital de Sherbrooke !

En fait, je dois d'abord faire une pause pour manger, mon frigo ne m'ayant inspiré aucun déjeuner. Un arrêt wrap-café s'impose, quitte à arriver un peu plus tard à destination…

Une heure plus tard, je conclus que j'aurais dû aller au Tim Hortons près de chez moi, car je viens tout juste de franchir le pont Champlain ! Le trafic est inouï en cette journée de Saint-Jean-Baptiste !

Le wrap avalé en vitesse, je place soigneusement le café format géant du Tim Hortons dans le porte-gobelet. Bon ! Me voilà vraiment prête pour la route ! Les aléas ne m'ont pas fait perdre le sourire, même s'il est passé dix-sept heures.

Je monte le volume de la radio : une chanson des Red Hot Chili Peppers commence. C'est une coïncidence formidable ! Je me sens propulsée dans le passé, quand je traînais dans le sous-sol chez Sasha avec toute la gang : JP, Victor, Vanessa, Patricia, Éric. Sans oublier Catherine, André, Nathalie…

J'envoie un texto à JP pour m'excuser de mon arrivée tardive (il m'attend pour souper… oups !). Sa réponse ne tarde pas et me fait sourire.

JP, 17 h 07 : Je te prends quand tu arrives, sois prudente ☺

Je m'engage sur l'autoroute 10 en chantant à tue-tête avec Anthony

Kiedis.

I know I know for sure
That life is beautiful around the world
I know I know it's you
You say hello and then I say I do

J'ai le cœur léger. Une nuit complètement folle avec mon amant, une journée tranquille, et le reste de la fin de semaine avec mes amis que j'adore : que demander de plus ?

***

Je me rends directement chez les parents de Sasha. Ceux-ci sont partis célébrer la fête nationale avec des amis. Leur fille, sa blonde et son cousin s'y trouvent et m'accueillent à grands cris de soulagement : il est près de dix-neuf heures et ils ont faim ! Mon propre estomac gargouille depuis Ange-Gardien, c'est-à-dire quelques minutes avant que je sois prise dans un autre embouteillage.

« On a failli commencer à manger sans toi mille fois ! s'écrie Sasha. Au moins, on t'a pas attendue pour boire ! Hiiiii ! Pat accooouuuuche ! »

Ma meilleure amie lance ses bras autour de mon cou, saoule et extrêmement joyeuse. Joana me fait poliment la bise, beaucoup plus calme que sa compagne.

« T'as l'air fatiguée, que je commente en remarquant ses traits tirés.

— On s'est levées tôt pour la randonnée, confirme-t-elle. J'aurais dû faire une sieste.

— Tu devrais boire un peu, suggère Sasha en l'enlaçant.

— Je ne crois pas, non. »

Le ton froid de Joana aurait suffi à me faire dégager à la place de Sasha, mais mon amie, imperturbable, continue de fourrer son nez dans la masse de cheveux noirs de Joana et à sourire rêveusement. Joana hausse des épaules : ce soir, elle ne mène pas de bataille contre l'alcool.

Les filles retournent à la salle à manger pendant que JP m'enlace. J'inspire profondément, le visage contre son chandail. *Je suis à la maison.*

« La route a bien été ? demande-t-il d'une voix basse, comme si on échangeait des confidences.

— Pont bloqué et un accident à Ange-Gardien, sinon tout a bien été. Mais j'ai faim !

— Nous aussi. Viens avant qu'elles aient tout dévoré. »

Je me dégage pour me rendre à la table, d'où provient une alléchante odeur de nourriture chaude ne demandant qu'à être engloutie le plus rapidement possible… mais JP me retient contre lui. Il appuie sa joue contre mon front, en un geste affectueux qu'il a souvent eu.

« Je suis content que tu sois là.

— Moi aussi. »

Léger vertige. Le déchirement de vouloir prolonger ce moment pour toujours et, en même temps, de préférer y mettre un terme immédiatement. *Qu'est-ce que tu me fais, JP ?*

L'étreinte ne dure que quelques secondes, en fait. Puis on rejoint les filles à table (Sasha a déjà la bouche pleine de pain), on s'installe, et la soirée passe à la vitesse de l'éclair.

Lorsque les parents de Sasha rentrent, quelques heures plus tard, ils trouvent trois jeunes adultes bien éméchés dans leur salon. Joana est partie se coucher après le repas, nous laissant ressasser nos souvenirs de jeunesse avec délectation… et plus d'alcool, Sasha ayant déniché une bouteille de vodka presque neuve dans la réserve parentale.

Encore barbouillée par ma soirée d'hier, j'y suis allée plus mollo que JP et Sasha sur les drinks. Je suis quand même la première à somnoler, couchée sur le divan et la tête sur les genoux de JP, qui me caresse les cheveux. Sasha est assise devant nous, par terre, comme lorsqu'on avait quinze ans et qu'on buvait nos premières bières en cachette. J'ai à peine conscience du passage de Bob et de Nicole, qui s'assurent que nous restons tous à coucher avant de filer dans leur propre lit.

Je devais initialement rentrer chez mes parents, mais je n'ai plus aucune envie de m'y rendre, même à pied. Je suis si bien ici, avec mes plus proches amis, mes presque frère et sœur, dans cette maison où j'ai passé tant de temps que je m'y sens chez moi… Dans cet état d'abandon et de confiance totale qui caractérise mes beuveries sherbrookoises…

Pourquoi suis-je allée vivre à Montréal, déjà ?

Ah, oui… Sasha y est. Et l'aventure. Les garçons.

Oh ! Henry ! Je ne lui ai pas écrit de la soirée. J'espère qu'il ne s'inquiète pas. Je devrais lui envoyer un texto, lui dire que je pense à lui.

Mais je suis si bien… Pas envie de bouger… Je lui écrirai en allant me coucher, c'est pareil. Tiens, peut-être qu'il m'aura déjà écrit ! Ça serait chouette, ça.

Les doigts de JP glissent de mon front à mon cou en passant derrière mon oreille. Mes cheveux ont été écartés il y a un bon moment déjà, mais mon ami poursuit son mouvement, inlassablement.

« Tu as vu Jessica ? demande Sasha.

Son ton est plus sérieux. Ça sent les confidences ! Je prends soin de maintenir une respiration lente, question de (peut-être !) surprendre quelque secret intéressant.

« Oui, oui, répond JP. On est allés souper. »

Son index dessine quelques ronds à l'angle de ma mâchoire, rapidement. Un geste subtil mais dont je sais qu'il dévoile une certaine nervosité.

« Et puis ? insiste Sasha.

— Quoi ? »

Maintenir les yeux fermés est insupportable ! J'imagine leur échange de regards : JP exaspéré et Sasha espiègle, ou bien JP désinvolte et Sasha inquisitrice ? Et pourquoi parle-t-elle de Jessica maintenant ? JP et moi allons assister à son mariage dans quelques semaines, mais le ton de mon amie est lourd de sous-entendus.

« Tu sais bien, finit par soupirer Sasha, mi-amusée, mi-agacée.

JP hausse des épaules. Sa main s'est posée sur ma tête, les doigts perdus dans mes boucles folles. Je voudrais qu'on reste comme ça pour toujours, immobiles, confortables. Il soupire avant d'énumérer :

« Elle va se marier en août comme prévu, elle a trouvé sa coiffure idéale, les hors-d'œuvre sont pas à son goût mais c'est un bon compromis parce qu'elle a choisi le gâteau. Tout va bien.

— Pff.

— Toi-même.

— Tu vas la laisser faire ?

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

— JP… »

Oh mon Dieu ! ! ! Mais c'est plus que croustillant, tout ça ! ! ! Je ne peux pas *croire* qu'ils discutent ainsi, me pensant endormie ! J'espère que je réussis

à maintenir une expression impassible. Je me sens rougir, tellement c'est énervant.

Dire que Sasha et moi débriefons la relation entre JP et Jessica depuis des années ! Alors que là, de la façon dont elle s'exprime, on dirait qu'elle est bien fixée. Il faudra que je la questionne à ce sujet ! Sans révéler que je ne dors pas en ce moment, évidemment.

« Je vais pas briser un couple qui dure depuis des années, lâche alors JP. Elle l'aime, son Gaspard. Ben tant mieux pour lui.

— Tu pourrais au moins lui dire comment tu te sens.

— Ça donnerait rien.

— Tu pourrais passer à autre chose, peut-être. »

JP émet un petit rire qui n'a rien d'amusé, sans répondre. Il passe délicatement le bout d'un doigt le long de ma joue et j'ai besoin de toute ma volonté pour ne pas frémir.

« Tu pourrais trouver quelqu'un *in Winnipeg*, ajoute Sasha.

— Je pense pas faire ma vie là-bas, tu le sais.

— Et j'espère bien que non. Tu me manques, cousin.

— Vous me manquez aussi. »

La lente caresse de mon crâne a recommencé. Si ça continue, je vais réellement m'endormir !

« T'es quand même pas obligé d'aller à son mariage, marmonne Sasha.

— Ben oui. C'est une très bonne amie avant tout.

— Ouin.

— On en a déjà parlé. C'est pas parce que t'as rencontré ta femme idéale que t'as des leçons à donner aux autres, hein. »

J'entends Sasha tirer de la langue. JP touche la ligne de ma mâchoire avec douceur. Ce qu'il dit ensuite me glace le sang.

« Sinon, tu pourrais commencer par mademoiselle ici. C'est qui, le crétin qu'elle s'est trouvé cette fois ? »

CHAPITRE 17

Oh mon Dieu ! C'est sûr qu'ils savent que je ne dors pas : même mes parents doivent entendre mon cœur battre la chamade depuis l'autre bout du quartier !

Le crétin qu'elle s'est trouvé cette fois. Mais qu'est-ce que ça veut dire ? !

« Henry est loin d'être un crétin, objecte Sasha, à mon grand soulagement. Il est super intelligent.

— Si tu le dis.

— Mais oui ! Super cultivé. Sympathique, très intelligent…

— Coudonc, il a pas de défaut ?

— Il est un peu… *douchebag*.

— Sérieusement ? Après des *bad boys* drogués, pas propres, elle se pogne un *douchebag* américain ? »

La consternation dans la voix de JP me fait énormément de peine. Pourquoi n'est-il pas content que j'aie un homme cultivé, beau, sympathique et intelligent dans ma vie ? ! Surtout après des « drogués pas propres » (ce avec quoi je ne suis pas totalement d'accord, mais bon)… Il devrait considérer que je progresse, non ?

« Je pense que Henry est bien pour elle, insiste Sasha. Il lui fait vivre autre chose que des lendemains de veille dignes d'adolescents. »

Oups ! Sur ce coup-là, c'est raté. Mais inutile qu'elle l'apprenne.

« Il va rester combien de temps à Montréal ? demande JP, la voix pleine de suspicion.

— Le contrat est à long terme, mais je sais pas quand il repart exactement. Il aura pas besoin d'être ici à longueur d'année. C'est juste le temps de mettre les choses en place.

— Et elles sont longues à placer, vos choses ?

— Je sais pas trop. Je suis pas sur le dossier.

— Hmm. Elle va encore s'attacher à un gars qui peut pas s'engager.

— Oh, je pense pas qu'elle s'attache tant que ça. Elle trippe, mais elle sait qu'il repartira un jour. Elle est pas conne, quand même.

— Non, j'ai pas dit ça ! C'est juste que je trouve ça plate qu'elle vive toujours des histoires qui peuvent pas aboutir. L'autre, là… Le musicien. Le petit jeune.

— Jason.

— Ouin. C'était n'importe quoi ! Pis le prof… Allô, le désastre ? Sans parler des autres avant.

— Je sais ben. Elle va finir par trouver le bon.

— Ouin. Après combien de crises existentielles, collée sur sa toilette à vomir des mojitos ?

— Le nombre qu'il faudra. »

J'ai envie de pleurer. De repousser JP avec violence et de me vider de mes larmes dans les bras de Sasha. Je me sens horriblement stupide ! Surtout, je me sens trahie par mon ami en découvrant son opinion de ma vie amoureuse.

Je suis parfaitement consciente que mes histoires passées ne sont pas des plus reluisantes. Mais ce n'est pas comme si je faisais exprès de tomber sur des « *bad boys* pas propres » ! Je ne pouvais pas deviner que Jeff me tromperait, que Christian m'envahirait à m'en rendre malade, que Frédéric était marié…

Par contre, c'est vrai que j'aurais pu soupçonner que Jason ne serait pas fiable ou que ça ne durerait pas éternellement avec mes premiers copains, à l'adolescence. Comme avec Henry. Même si je souhaite, secrètement et un peu honteusement, que ça dure, d'une façon ou d'une autre… Qu'il tombe tellement amoureux de moi qu'il décide de déménager à Montréal. Ou qu'il m'offre de le rejoindre à New York…

Oh mon Dieu ! Et s'il a une femme à New York ? Et si j'étais encore la maîtresse ? !

Cette idée me fait presque redresser sur le divan, mais la conversation de Sasha et de JP m'en empêche juste à temps. Car ils ont continué de discuter pendant que je méditais sur mon sort, et leur échange a pris une direction différente de celle de mes pensées :

« Moi, je pense qu'elle devrait donner une chance à Adam, soupire Sasha. Il est tellement fin !

— Bof.

— Comment ça, bof ?

— Oh, je sais pas. Je suis saoul.

— Mets-en. Je vais finir par penser que tu veux pas qu'elle trouve quelqu'un.

— Pff. »

JP doit être en train de s'endormir, car sa voix est à peine audible. Sa main est maintenant immobile et pesante sur mon épaule, et j'en ressens la chaleur rassurante au travers de mon chandail. Il me semble que si je bouge, je vais avoir terriblement froid à cet endroit précis.

Un moment passe dans le silence. Quelqu'un dépose délicatement une couverture sur moi, en me bordant avec douceur, avant de s'éloigner à pas feutrés. JP n'a toujours pas bougé et, cette fois, je m'endors profondément.

Plus tard dans la nuit, JP me secoue pour que nous allions nous coucher dans nos lits d'invités respectifs. Lorsqu'il me laisse devant le couloir pour descendre au sous-sol, je traîne un moment, sans trop savoir pourquoi.

En fait, je sais pourquoi. Je m'attendais à ce qu'il m'invite à le suivre, comme il l'a déjà fait avant. Quelques fois. Souvent. J'ai toujours refusé, et il n'insistait que pour le jeu, mais ça fait… Ça *faisait* partie de nos rituels secrets.

Est-ce que j'aurais voulu qu'il garde ma main dans la sienne pour m'entraîner dans l'escalier ? Je l'aurais retirée, évidemment, mais est-ce que j'ai envie que JP maintienne cette ambiguïté entre nous ? On dirait que oui, au moins en partie…

Pff… Trop de questions pour cette heure si tardive. Ou plutôt si matinale. Je traîne des pieds jusqu'au lit et je me rendors aussitôt.

CHAPITRE 18

Une Sasha hystérique me tire brutalement du sommeil en ouvrant la porte de la chambre dans un grand mouvement surexcité.

« PAT A ACCOUCHÉ ! CARO, PAT A ACCOUCHÉ ! »

Plusieurs informations sensorielles assaillent mon pauvre cerveau engourdi : la viscosité du filet de bave qui relie mon menton à l'oreiller, l'engourdissement de mon bras gauche sur lequel je me suis endormie, l'odeur intense du gazon fraîchement tondu, et un tapage de casseroles et de vaisselle derrière les exclamations de Sasha.

Je manque tomber du lit en me redressant trop vite sur mon bras handicapé. Momentanément occupée à rétablir mon équilibre, j'assimile le message de mon amie après quelques secondes.

« *Oh my God*, Pat a accouché ! ! ! Hiiiiii ! »

Sasha se jette sur le lit (littéralement !) pour me montrer le texto qui l'a plongée dans un tel état d'excitation.

Éric, ۲ h 24 : Nous sommes heureux de vous annoncer que notre fille est née il y a presque deux heures ! Tout le monde se porte bien.

« On va les voir ? demande ma meilleure amie.

— Tu ferais peut-être mieux de vérifier avec eux avant, non ? »

Je lève la tête vers Joana, qui vient d'apparaître dans le cadre de porte. Contrairement à sa blonde, qui se promène en mini shorts de pyjama et en grand T-shirt, les cheveux en bataille, elle est habillée d'un pantalon de lin crème et d'une camisole noire, sa chevelure ramenée en queue de cheval, apparemment prête à sortir. Je jette un coup d'œil à mon cellulaire, pour vérifier à la fois si j'ai reçu le message d'Éric (oui ! Hi ! Hi !) et quelle heure il est (pas encore huit heures ? ! Scandale !).

« Je vais texter Éric, déclare Sasha en s'exécutant sur-le-champ.

— JP dort encore ? que je m'informe.

J'ai drôlement envie de rabattre l'édredon sur ma tête et de me

rendormir pour quelques heures, mais Sasha semble bien installée au pied du lit et Joana ne bouge pas du cadre de porte. Bon, tant pis pour le sommeil ! Je m'assois en me frottant les yeux. L'engourdissement de mon bras s'atténue et j'essuie discrètement la salive qui macule mon menton. Une chance que je n'ai pas dormi avec JP !

Euuuuuhhh ! ! ! *Pardon ?*

Je rougis furieusement de mon lapsus mental (je voulais penser *Henry* !), mais les filles ne remarquent rien.

Au loin dans la maison, un plat de métal heurte le sol avec fracas.

« Qu'est-ce qui se passe ? que je demande à Sasha. Tes parents…

— Sont partis, complète-t-elle sans lever les yeux de son téléphone. Le voisin a passé la tondeuse à sept heures le matin, mon père a dit que c'était une ignominie urbaine…

— Je confirme, m'assure Joana en me voyant hausser les sourcils.

— Et il a amené ma mère chez Cora Déjeuners pour avoir la paix.

— Ah. Alors qui…

— JP veut faire des gaufres. Alors il cherche le gaufrier partout. C'est son prétexte pour relancer le voisin avec le plus de bruits désagréables un matin de fin de semaine ! »

Sasha a terminé sa phrase en criant en direction de la cuisine. Les bruits de vaisselle cessent immédiatement, suivis par des pas bien décidés.

JP surgit derrière Joana, cheveux hirsutes et visage rongé par une barbe naissante parsemée de blanc. Mon cœur bondit violemment à sa vue, et je remonte le drap sur moi instinctivement, comme pour me cacher. *C'est absurde !*

« Pardon, dit-il en exagérant son intonation choquée, mais qui au juste va profiter de mes très excellentes gaufres ? Hein ?

— Personne, si tu continues de bardasser pour rien comme ça, réplique Sasha avec un sourire en coin.

— Tu sauras que j'ai trouvé le gaufrier. Là, je cherche le fouet.

— Il est à la même place que chez tes parents et que chez tous les gens qui possèdent un fouet. Dans le tiroir !

— Il est dans le lave-vaisselle, ta mère l'a utilisé pour sa béchamel avant-hier, intervient Joana.

Nous la fixons tous les trois avec hébétude. Elle hausse des épaules.

« Ben quoi ? Il y a un restant dans le frigo, et, en rangeant ma vaisselle

de ce matin, j'ai vu le fouet dans le *rack*. Pas besoin d'être Colombo pour tirer des conclusions.

— En tout cas, elles vont être vraiment bonnes, mes gaufres, déclare JP en pivotant sur ses talons.

— Si elles finissent par être prêtes ! insiste Sasha, juste pour le piquer.

Mais JP poursuit son chemin. Sasha continue de pitonner sur son téléphone, Joana appuyée contre l'embrasure de la porte, moi assise en indien sur le lit, mon cellulaire à la main et les cheveux probablement aussi élégants qu'un nid d'oiseau après une tempête. Un moment de flottement passe. On entend JP dénicher le fouet dans le lave-vaisselle et le nettoyer dans l'évier, puis se mettre à fouiller dans le réfrigérateur à la recherche des œufs et du lait.

Joana finit par le rejoindre, mais Sasha demeure à sa place. J'ouvre donc mon application Facebook, question de prendre des nouvelles de mon monde.

Tout à coup, je me sens comme *avant*. Un matin banal avec ma meilleure amie, au lendemain d'un party, à faire glisser la page de nouvelles Facebook à l'infini…

Certains jugeraient que nous ne nous parlons pas, que nous sommes chacune dans notre bulle et que la technologie nous sépare, mais ce n'est pas le cas. En fait, notre amitié est si profonde qu'on peut justement se permettre d'agir ainsi, au naturel.

« Éric dit de venir en fin d'avant-midi, déclare soudain Sasha.

— Cool.

— On va sûrement croiser leurs parents.

— Cool.

— Cool.

— Cool. »

Nous pouffons de rire, Sasha me pousse l'épaule et je réplique en lui envoyant l'oreiller dans la poitrine.

« Pouah, Caro ! T'as donc ben bavé ! Dégueulasse ! À qui tu rêvais, coudonc ?

— À personne !

— Tu rêvais au beau Henry, avoue ! »

Sasha est plus grande que moi : elle coince mes bras je ne sais comment et me chatouille pour me faire admettre la nature de mes « rêves mouillés ».

Je me débats et refuse de capituler tout en hurlant de rire. Il serait logique que je rêve d'Henry, mais ce n'est pas le cas. En fait, je ne me souviens même pas avoir rêvé.

Soudain, le visage de mon amie est tout près du mien. Elle m'immobilise et plonge son regard dans le mien avec une gravité inattendue.

« T'as pas rêvé à un autre gars, quand même ? Hmm ?

— Non… »

Elle plisse les paupières, dubitative. Le retour de Joana interrompt heureusement ce début d'interrogatoire.

Il y a quelques mois, la métisse québéco-portugaise aurait probablement mal réagi à la scène qu'elle découvre : Sasha à moitié couchée sur moi, son visage si proche que si j'étirais le cou, je pourrais l'embrasser. Par chance, depuis le début de leur relation, Joana a appris à calmer ses ardeurs et, surtout, à faire confiance à cette profonde amitié qui unit sa blonde à une autre femme.

« JP veut savoir si vous voulez du chocolat dans vos gaufres, dit-elle simplement.

Sasha et moi répondons un « Oui ! » beaucoup trop enthousiaste à l'unisson. Puis mon amie saute du lit, rejoint Joana en deux enjambées et pose sa tête sur son épaule pour lui chuchoter quelque chose. J'attends qu'elles s'éloignent pour sortir des draps et m'habiller.

Le bouton de mon jeans glisse de mes doigts à trois reprises et j'enfile mon chandail à l'envers deux fois (la première fois les coutures dehors et la deuxième fois l'étiquette devant). *Quelle maladresse, Caro !* Qu'est-ce qui me prend ?

Mon cœur bondit lorsque le rire de JP retentit.

Non.

Oh oui.

Non !

Je ferme les yeux et prends une grande respiration. J'évoque l'image d'Henry, le grain de sa peau, son regard de prédateur qui me remue les entrailles. *C'est lui que j'aime. Bon, mettons, celui que je désire.*

Pas JP. Non.

Je rouvre les yeux, mais je n'arrive pas à bouger mes pieds pour rejoindre mes amis. C'est trop stressant.

Zut de zut !

CHAPITRE 19

« Comment ça, il n'y a pas de maternité ici ? On n'est pas à l'hôpital ? »

L'énervement fait monter le ton de Sasha. Joana pose une main sur son bras pour lui signifier de se calmer, tandis que JP et moi demeurons calmement en retrait. Nous savons pertinemment que notre amie n'est pas en colère, seulement étonnée, mais la préposée à l'accueil fronce les sourcils et se met immédiatement sur la défensive.

« Non, il faut aller à l'Hôpital Fleurimont. Ici, c'est Hôtel-Dieu. Pas de bébé. »

Sasha fait de gros yeux en se retournant.

« Comment on a pu oublier de vérifier ils sont à quel hôpital ?

— On est toujours venues ici… que je hasarde.

— Il va falloir payer deux frais de stationnement ? demande JP. C'est vrai que ça coûte cher, un enfant !

— Franchement, marmonne Joana en roulant des yeux.

JP lui adresse un clin d'œil complice tandis que nous retraversons l'entrée. Sasha texte Vanessa afin qu'elle et Victor ne répètent pas notre erreur. Miraculeusement rescapés de leur rhume, ils ont quitté Saint-Eustache dans la matinée afin de rencontrer la toute nouvelle membre de notre bande.

« Tu crois qu'ils ont choisi un nom en la voyant ? demande Joana.

— Aucun signe de ça dans les messages d'Éric ni sur Facebook, répond Sasha. Ils doivent encore hésiter.

— Ils pourraient l'appeler Bébé, suggère JP.

— Ou Mini-Pat, que je renchéris.

— Patricia Junior. Est-ce que ça prendrait un « e » à la fin ?

— Vous êtes cons, déclare Sasha, tout sourire.

— Tu nous aimes comme ça, rétorque son cousin en lui bourrant les côtes de coups de coude affectueux.

Cette fois, c'est à moi qu'il adresse un clin d'œil, par-dessus l'épaule de Sasha. Ah là là ! Je lui souris le plus naturellement possible, mais j'ai plutôt

envie de tourner sur mes talons et de prendre la fuite !

Je me glisse sagement sur la banquette arrière tandis que Joana reprend le volant. JP laisse la place du copilote à Sasha et s'assoit à côté de moi. Je suis beaucoup trop consciente de sa proximité, malgré les trente centimètres tout à fait respectables qui nous séparent. *S'il me touche, je suis perdue.*

Perdue dans quel sens, au juste, je ne pourrais pas le dire ! Je sais seulement que j'ai les nerfs à fleur de peau et que mon esprit est tellement accaparé par l'absurdité de la situation qu'il n'arrive même plus à trouver un prétexte pour contacter Henry. J'ai l'impression qu'avoir des nouvelles de mon bel Américain m'aiderait à briser l'emprise de JP sur mes sens, mais c'est silence radio depuis hier. Je n'ose pas lui envoyer un message à propos de mes amis nouvellement parents, puisqu'il n'a montré aucun intérêt particulier à leur égard. J'ai aussi considéré lui envoyer un simple « Bon matin ! », mais un inexplicable pressentiment m'en empêche. Comme si ce serait une gaffe…

Bref, je m'enfonce dans un délire purement imaginaire !

« Tu t'ennuies pas trop de ton sexy New-Yorkais ? me demande JP à voix basse, l'œil à la fois scrutateur et complice.

— Ben non ! Je suis capable de passer une fin de semaine sans lui, quand même ! »

JP lève un sourcil, aussi étonné que moi par ma véhémence. *Calme-toi, Caro, franchement !*

« OK… Ça se passe pas bien ? Je m'excuse, je voulais pas…

— Non. Non, s'cuse. Ça se passe bien. Ça évolue tranquillement. On prend notre temps. »

Cette fois, j'ai adopté un ton tellement suffisant que j'ai moi-même envie de me frapper. Je me retiens de regarder vers l'avant, certaine de croiser le regard moqueur de Sasha dans le rétroviseur.

« On est allés au Musée d'art contemporain l'autre fois, que je lâche.

— Ah, cool ! Et il a aimé ? s'informe Sasha. Tu vas tourner à droite dans deux intersections, Jo.

— Oui…

— Pas plus que ça ? insiste aussitôt JP.

— Oui, plus que ça, que je réplique avec agacement. Ça a été une super belle soirée. Il a beaucoup de culture, Henry. Il avait déjà vu une exposition d'un des artistes à New York, et il m'a donné plein d'informations que le

Musée ne fournit pas. Par exemple, l'œuvre qui était au MAC contenait un hommage à sa sœur sourde. »

OK, je beurre *un peu* épais, mais je n'aime pas qu'on s'attaque à quelque que j'aim… que j'apprécie. Bon.

« Henry a une sœur sourde ? s'étonne Joana.

— Hein ? Non, l'artiste. Il y avait un oiseau dans la sculpture, en hommage à sa sœur.

— C'est quoi, le rapport entre l'oiseau et la surdité ? demande JP.

— Je sais pas. Ça doit être une *inside* entre l'artiste et sa sœur.

— Voyons, Caro. Il a inventé ça.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Sûrement qu'il est allé précisément à l'exposition à New York qui présentait le même artiste ! Voyons ! Sais-tu combien il y a de musées à New York ?

— Beaucoup. Mais ça se peut !

— Oublie ça. Il a inventé cette histoire d'hommage. Ou bien il a fouillé sur Internet. Il pitonnait sur son cell pendant ce temps-là ? »

Je serre les lèvres, trop consciente du regard de Sasha sur moi et de l'écoute attentive de Joana devant. Ah, et puis zut !

« Oui, il avait son cell. Mais, même s'il avait trouvé ça sur Wikipédia, je vois pas le problème. Au contraire ! Il cherche à en savoir plus sur un artiste, c'est super ! Ça montre qu'il a de la curiosité intellectuelle, une soif de savoir…

— Caro. Une soif de savoir, vraiment ?

— Oui, bon.

— Bon, bon, interrompt Sasha. Chicanez-vous pas pour une fille sourde qui existe peut-être pas. On arrive bientôt. Tourne là, Jo. »

Je suis tout à fait d'accord pour laisser tomber le sujet ! JP semble lire dans mes pensées et ne relance pas non plus la conversation. Son attitude me chicote et je ressens l'immense envie de le bouder. Qu'est-ce qu'il a, à vouloir absolument percevoir Henry comme un *loser* ? Ce gars-là *est* différent de ceux que j'ai fréquentés avant, bon !

CHAPITRE 20

Moins d'une heure plus tard, mon cœur chavire. Bien calée dans le creux de mon bras, l'infiniment adorable fille d'Éric et de Patricia somnole, un minuscule poing appuyé contre sa joue rebondie, une mèche de cheveux foncés émergeant de sa tuque blanche, le visage encore fripé par la naissance et néanmoins déjà absolument craquant.

« Elle est magnifique, que je chuchote pour ménager ces jeunes oreilles endormies et, surtout, trop émue pour parler plus fort.

À côté de moi, Éric bombe le torse avec une fierté absolument irrépressible. Il ne détache pas ses yeux de sa fille. Devant nous, étendue dans le lit, Patricia ferme les yeux sans cesser de sourire.

« Je suis tellement fatiguée, soupire-t-elle. J'ai l'impression d'être dans un monde parallèle. »

Éric se rapproche du lit pour déposer un baiser sur le front de la nouvelle mère. Le bébé demeure immobile dans mes bras. J'ose à peine respirer, de crainte de perturber son sommeil. Elle est si petite !

Sasha et Joana se penchent au-dessus de moi pour mieux l'observer, les yeux brillants. Joana, particulièrement émue, ne cesse de serrer le bras ou la main de sa blonde. JP se tient plus en retrait, la petite chambre d'hôpital étant pas mal encombrée par nous tous.

« Avez-vous choisi un nom ? demande Sasha.

— Elle s'appelle Stéfanie, annonce fièrement Éric.

— Avec un F, spécifie Patricia, les yeux fermés à nouveau.

— Allô, Stéfanie avec un F, que je murmure.

Sasha tend un doigt pour effleurer la joue du bébé. Je me sens incroyablement privilégiée de tenir l'enfant dans mes bras. Comme si, par la continuité paisible de son sommeil, elle validait ma qualité de personne-responsable-à-qui-on-peut-confier-un-nouveau-né.

Joana pose diverses questions à Patricia à propos d'épidurale, d'allaitement, de peau à peau et de choses dont je n'ai jamais entendu parler (qu'est-ce qu'une « épisiotomie » ? Mystère !).

Gonflée d'admiration pour le miracle de vie qui dort contre moi, je relève la tête pour féliciter à nouveau les parents. Ce faisant, je croise le regard de JP et l'indéfinissable expression de ses yeux m'accroche. J'ai l'impression que je devrais y décoder quelque chose, mais je détourne la tête brusquement.

Sasha tique et son regard passe de moi à son cousin quelques fois, sans aucune discrétion puisqu'elle tourne la tête à grand renfort de queue de cheval virevoltante. Je la sens brûlante de poser des questions et de découvrir ce qui se trame, mais elle se mord la langue. Elle est quand même capable d'un minimum de savoir-vivre, ouf !

Toutefois, ce n'est que partie remise… Qu'est-ce que je vais pouvoir lui dire ? *Il y a une tension inexprimable entre JP et moi, depuis longtemps, mais c'est plutôt physique, car il ne m'aime probablement pas, mais je ne l'aime probablement pas non plus, en tout cas, je ne pense pas, pas comme ça, même si…*

OK, même mes monologues secrets sont confus. Ça ne va pas bien !

« Hééé ! Vous êtes arrivés avant moi ! »

Catherine apparaît dans l'embrasure de la porte. La petite chambre est déjà pleine, avec les deux parents et leurs quatre visiteurs, mais notre amie se fraie néanmoins un chemin jusqu'au lit.

« Mon Dieu, Pat, t'as l'air d'un cadavre ! Ça va ? »

J'éclate de rire : j'oublie souvent qu'il existe des gens aussi dénués de tact que ma meilleure amie !

Catherine est penchée au-dessus de moi, à poser des questions sur la fontanelle de Stéfanie (la *quoi* ? ? ?), lorsqu'une infirmière surgit dans la chambre. En fait, elle aurait voulu surgir dans la chambre, mais le nombre d'occupants l'en empêche.

Comme nous sommes effectivement en surnombre, nous la laissons nous chasser sans protester. Catherine reste avec les parents, le bébé soigneusement transféré dans ses bras, tandis que JP, Sasha, Joana et moi traînons des pieds vers la cafétéria, où Éric et Cath nous rejoindront un peu plus tard avant d'aller dîner.

« C'est vraiment un beau bébé, soupire Joana.

Sasha presse sa main brièvement. Les filles ne sont pas démonstratives en public, et je me demande toujours si c'est pour éviter le jugement des inconnus. En même temps, elles ne semblent pas torturées par le manque de contact physique, comme je le serais dans leur cas. Je suis du genre à me

coller constamment, à multiplier les signes d'affection et les surnoms tendres. Une chance que je ne suis pas lesbienne !

« Tu veux des enfants, Joana ? demande JP.

— Oh oui ! Au moins trois. Ou plus. »

JP et moi pouffons de rire en voyant les gros yeux effarés de Sasha.

« Ça te prendrait un père, par exemple, poursuit-il pour le plaisir de taquiner sa cousine.

— Ben non. La fécondation *in vitro*, c'est fait pour nous.

— C'est sûr. Et tu les veux bientôt ? »

Joana se rend-elle compte que JP ne cherche qu'à provoquer Sasha ? Celle-ci manifeste tellement de malaise que j'ai du mal à ne pas rire tout fort. Joana, au contraire, est très enthousiaste. Elle se retourne vers son interlocuteur, l'œil brillant.

« Oui et non. J'attendrai pas d'avoir quarante ans pour tomber enceinte, mais je veux voyager avec *minha amada* avant. »

Elle noue ses doigts à ceux de Sasha, l'affection dévorant son visage. Sa blonde se contente de sourire, ce qui peut passer pour une réaction adéquate. Cependant, connaissant Sasha par cœur, je sais qu'elle se retient de faire une scène. Elle n'a pas la fibre maternelle très forte et n'a jamais envisagé avec passion de fonder une famille. Elle n'a jamais parlé *contre* ce projet non plus, mais elle n'en est assurément pas au stade de planification où se trouve Joana ! À les voir réagir aussi différemment, j'ai l'impression qu'elles n'en ont pas encore discuté ensemble.

Heureusement, JP cesse de jeter de l'huile sur le feu et détourne la conversation.

« Vous voulez voyager où ?

— On regarde pour une semaine en Irlande, répond Sasha. Fin juillet, il y a un bon *deal*.

— C'est bientôt, dis-je. On est déjà le 24 juin…

— C'est vraiment un bon *deal*, répète Sasha. »

Les filles nous racontent leurs idées et leurs recherches de voyage, tandis que nous faisons la file pour la machine à café. À présent, elles ont la même attitude exubérante et positive. *Sur la même longueur d'onde*. Seront-elles capables de se rejoindre par rapport aux projets familiaux de Joana ? Ou bien s'agit-il de ces fameuses priorités existentielles différentes qui brisent les couples ? Si elles savent qu'elles ne veulent pas la même chose dans la vie, à

quoi bon ce voyage sac-à-dos-auberge-de-jeunesse-on-lave-nos-bas-dans-le-lavabo qui les emballe tant ?

« Ça va, Caro ? T'as l'air aussi déconnectée que Pat. »

Je sursaute lorsque mon amie touche mon épaule.

« Oui, oui ! Ça va. Je suis juste dans la lune.

— On a vu ça ! Ça fait deux fois qu'on te demande quand tu repars pour Montréal.

— Ça serait le fun d'aller à la Classique Pif, dit JP. Il reste deux ou trois jours.

— Oh non, je reste pas si longtemps, que je réponds vivement. Il faut que je rentre.

— Pourquoi ? T'es pas en vacances ?

— Il faut que je voie Henry. »

Le regard qu'échangent Sasha et son cousin ne m'échappe pas, mais je n'ajoute rien. Une partie de moi a dit vrai : j'ai envie de voir mon amant, ma fréquentation, mon *sexy boy*. Demeurer plusieurs jours à Sherbrooke, loin de son corps et de sa conversation, me paraît intolérable.

Par contre, une autre partie de moi se demande pourquoi j'ai répondu si vite, sans même envisager la possibilité d'étirer mon séjour. Et pourquoi *il faut* que je voie Henry. Comme si je ne survivrais pas sans sa présence !

En fait, je connais la réponse : notre relation est toute nouvelle, fraîche et fragile. Si je lui annonce par texto que je reste à Sherbrooke plus longtemps, sans le consulter, il risque de me trouver trop indépendante. Si je ne le considère pas dans mes plans, il retournera à New York jusqu'à l'automne, et tous les possibles entre nous disparaîtront. Perspective insupportable ! Comme je veux mettre toutes les chances du côté de cette relation, je dois rentrer.

Et puis, de toute façon, je n'ai pas envie de subir la routine beaucoup trop matinale de mes parents. La tranquillité de mon appartement me manque, malgré son bordel et mes repas de qualité parfois douteuse.

« Je vais partir ce soir, que je déclare avec résolution.

CHAPITRE 21

Enfin chez moi ! Je pensais ne jamais arriver : après le dîner, je suis retournée chez mes parents qui m'ont retenue jusqu'en fin d'après-midi, puis j'ai été coincée dans le trafic de l'autoroute 10, de Bromont jusqu'au pont Champlain. In-ter-mi-na-ble ! Mais ça y est, je suis rentrée !

Je lance mon sac dans un coin de la chambre et appelle Henry. La soirée est déjà bien avancée et j'ai vraiment envie de le voir.

Il répond après deux sonneries, un peu essoufflé.

« *Hey, baby* ! »

Sa voix me remue le bas-ventre. Comme il me manque !

« Allô ! Je suis de retour en ville. Est-ce qu'on se voit ce soir ?

— Bonjour. Oui, je vais bien, et toi ?

— Oh, désolée ! Oui, ça va bien. J'ai envie de te voir.

— C'est ce que je constate. Mais je suis en route vers le gym.

— Ah, c'est pour ça que t'as l'air essoufflé. Bon. OK. Alors…

— Tu as dîné ?

— Dîné ? Oui, avant de partir.

— *I meant dinner, little head.* Le souper.

— Oh, non ! Je meurs de faim.

— Je ne serai pas au gym longtemps. Tu me rejoins à l'hôtel et on mange ensemble ?

— Oh ! Oui, bonne idée. Est-ce que… euh… »

Comment formuler ma prochaine question de façon subtile ? Heureusement, Henry est un homme intelligent, et il éclate de rire.

« Oui, Snowflake, tu peux rester dormir. Je serais content que tu le fasses.

— Oh, moi aussi. »

J'ai envie de roucouler de bonheur. Comme il arrive au gym, nous mettons fin à notre conversation. Je me sens beaucoup plus en forme qu'en arrivant chez moi ! Un petit tour dans la douche, un nouveau sac de nuit et je serai repartie !

***

Je suis vraiment gâtée ! Henry m'a textée que le concierge de l'hôtel était avisé de me laisser pénétrer dans sa suite. Je n'ai donc pas à l'attendre dans le hall, à me sentir complètement déplacée dans le décor luxueux et les clients richissimes. Au contraire, je me vautre dans le lit immense en petite tenue, le cœur battant à l'idée de surprendre le bel Américain à son retour. Je me suis même procuré d'adorables sandales d'intérieur ! Elles sont ornées de pompons et, surtout, ont un petit talon : Henry sera ravi que j'aie suivi son conseil !

Après quelques minutes, j'allume la télé. Je passe d'une chaîne à l'autre, mais rien ne capte mon intérêt. Je me résous à regarder une reprise mal doublée de *Jersey Shore* (ces filles ont la peau tellement orange, c'est horrible !). Il y a une heure que j'ai discuté avec Henry ; il ne devrait plus tarder.

Vingt minutes plus tard, le générique de l'émission défile. Je laisse la télé au même poste, mais, comme mes paupières s'alourdissent et que je ne veux pas m'endormir avant l'arrivée de mon amant, je sors du lit.

La pièce est parfaitement propre. Aucun vêtement ne traîne jamais, les produits d'Henry sont toujours bien alignés sur le comptoir de la salle de bain. J'ai déjà eu l'occasion de remarquer qu'il est méticuleux sur le rangement : il peut jeter ses vêtements par terre dans le feu de l'action, mais ceux-ci auront été déposés soigneusement sur la commode avant même que je me lève le lendemain. Autre exemple : il n'y a jamais d'éclaboussure de pâte à dents dans le miroir de la salle de bain, ni même dans le lavabo.

Je fais de mon mieux pour respecter ce mode de vie, mais, bien franchement, je trouve ça lourd. Ce n'est même pas lui qui fait le ménage ! À quoi bon faire aussi attention ? C'est peut-être une question d'éducation. Ses parents devaient être drôlement stricts !

J'ai rapidement fait le tour de la suite. Je n'ose pas fouiller dans les tiroirs ou fouiner autour du bureau de travail. Henry me fait confiance en me laissant entrer ici seule et je veux m'en montrer digne.

Sauf que… ça fait maintenant près d'une heure que je suis arrivée et je m'ennuie. La télévision ne me distrait pas, j'ai fait quinze fois le tour des nouvelles sur Facebook et j'ai faim. Je tourne littéralement en rond !

La salle de bain est si grande ! Un immense bain-tourbillon occupe la

majeure partie de la pièce. Il est particulièrement invitant, ce soir. Je me prélasserais volontiers dans des remous bien chauds, question de détendre mes muscles raidis par des heures de conduite automobile. Si Henry n'arrive pas d'ici quinze minutes, tant pis pour lui : je ferai couler l'eau ! Il n'aura qu'à me rejoindre dedans !

***

J'ai le temps de remplir la baignoire, de mariner dedans pendant une demi-heure, d'en sortir, de renfiler ma nuisette et de me pelotonner dans le lit avant qu'Henry ne revienne.

« Qu'est-ce que tu fais là ? demande-t-il avec étonnement.

— Je t'attendais… Ça a été un long entraînement, dis donc.

— Oh, non. J'ai croisé une amie avant de commencer et on a pris un verre. »

Pardon ? ! J'ai dû mal entendre ! Henry remarque mon air ahuri et éclate de rire.

« Ne t'inquiète pas, Snowflake. Je n'ai pas encore mangé. On y va ? »

Y aller ? J'ai plutôt envie de le mitrailler de questions ! Il a croisé « une amie » ? Quelle amie peut-il connaître à Montréal ? Pourquoi ne m'a-t-il pas avisée de son changement de plan, par un rapide coup de fil ou un texto discret ? Je lui avais dit que je l'attendrais à l'hôtel ! … non ?

Toutefois, Henry a déjà enfilé une autre chemise, me laissant à peine le temps d'entrevoir son superbe torse, et il se tourne vers moi avec une certaine impatience.

« J'ai faim, Caroline. Tu te lèves ? »

Je n'ai vraiment pas envie de quitter la chaleur de la couette, de me rhabiller et de retrouver le bruit et l'agitation du centre-ville. Je préférerais nettement qu'on fasse monter de la nourriture des cuisines de l'établissement, qu'il se dévête et qu'il me rejoigne dans le lit pour une soirée de câlins et de discussions légères.

J'esquisse donc une moue que j'espère coquette. Le drap dont je me couvrais glisse sur mes épaules, permettant à Henry de voir mes épaules nues, ainsi que les fines bretelles violettes de mon déshabillé.

« On pourrait rester ici… que je minaude. Commander à la chambre, se

coller… »

Pendant un instant, cette perspective semble le satisfaire : son sourcil se lève avec intérêt, ses lèvres sensuelles s'étirent en un sourire charmé, sa jambe effectue un pas dans ma direction… pour permettre à sa main d'arracher promptement la couette.

« *Get up, lazy ass* ! Je veux goûter à votre fine cuisine canadienne. »

Il éclate à nouveau de rire. Je remonte le drap sous mon menton, comme pour compenser l'absence soudaine de la couette. Inexplicablement, son accès d'humour me blesse.

« Allez, insiste-t-il. On va chez Mikado.

— C'est pas canadien, ça.

— *That's the point.* Allez, j'ai faim. »

Comme je meurs aussi de faim, je me résous à quitter mon cocon de confort, à renfiler mes vêtements (dire que ma nuisette n'a produit aucun effet : quelle honte !) et à suivre un homme beaucoup trop enthousiaste jusqu'à un taxi afin d'aboutir quelque part entre le Plateau Mont-Royal et Outremont… et de tomber sur une file d'attente.

Rendue là, j'aurais pris d'assaut n'importe quelle chaîne de *fast-food* pour me mettre quelque chose dans l'estomac ! Surtout que je sens que mon look déçoit mon compagnon, qui a esquissé une moue désapprobatrice en découvrant ma jupe en jeans et ma camisole rouge de coton, qui me donnent un air jeune et sympathique très éloigné de son apparence mature et sophistiquée.

La fatigue, la faim et la honte me coupent toute envie de conversation. Je suis d'une compagnie extrêmement désagréable pour Henry, qui finit par soupirer d'agacement et par pitonner sur son cellulaire sans m'adresser la parole, jusqu'à ce qu'on soit (enfin ! ! !) placés à une table.

Heureusement, Henry fait comprendre à la serveuse que nous souhaitons un service rapide avant tout, et nous pouvons rapidement nous mettre quelque chose sous la dent. Quelque chose de tout à fait délicieux, d'ailleurs ! Je l'ai laissé commander, comme souvent, car il s'y connaît beaucoup plus en matière de nourriture japonaise (moi, à part les sushis du Sushi Shop, bof…).

Une fois nourrie, ma bonne humeur revient rapidement. Le repas est succulent, nous partageons une petite bouteille de saké fort goûteuse, et je retrouve l'irrésistible séducteur que j'apprécie tant. Finalement, j'ai bien fait

d'accepter de quitter l'hôtel !

En toute honnêteté, une partie de moi se languit intensément d'un lit et d'une bonne nuit de sommeil. Même si la soirée prend un virage agréable, je préférerais me reposer plutôt que de surveiller constamment la présence de grains de riz perdus dans mon décolleté ou de m'inquiéter du jugement d'autres clients par rapport à ma tenue.

Ce sentiment prend toute la place lorsque vient le temps de l'addition. Henry demande deux factures (bon…) puis se tourne vers moi.

« Ça te va de payer le saké, *darling* ? Je ne peux pas réclamer d'alcool.

— Quoi ? »

La tête me tourne un peu, justement à cause du saké en question. Henry jette un regard étrange à la serveuse avant de se pencher vers moi.

« Je ne peux pas réclamer d'alcool à la compagnie. C'est plus simple si c'est sur ta facture.

— Oh. OK. Mais…

— La boisson sur sa facture, merci. »

La serveuse repart, nous laissant avec un beau malaise. Henry évite soigneusement mon regard. Qu'est-ce qui vient de se passer ? Je n'ai pas trop fait attention aux prix, car j'étais convaincue qu'il m'invitait ! Payer ma part du souper, bon, d'accord. C'est toujours ainsi qu'on a fonctionné jusqu'à maintenant. Mais la bouteille au complet ? Ce n'est pas du tout dans mes moyens, même si elle était petite ! J'attends qu'il me rassure en disant qu'il va me la rembourser, ou du moins partager les frais, mais rien ne vient. Pourquoi…

Oh mon Dieu ! Comment ça se fait que je n'ai pas compris avant ? Henry est *cheap* !

CHAPITRE 22

Deux jours après ma grande révélation, je discute avec Sasha du défaut monumental de mon beau New-Yorkais. Au début, elle fait preuve d'une incrédulité blessante pour mon jugement. Comme si je n'étais pas capable de me rendre compte moi-même des failles d'un homme ! Après avoir entendu le récit de notre soirée sushis, elle finit par admettre que je dois avoir raison.

D'ailleurs, je n'ai toujours pas reçu de remboursement, complet ou partiel, pour la bouteille de saké. Henry n'a même pas effleuré le sujet, et je suis à la fois trop fâchée et trop déçue pour le relancer.

« Pourtant il est plein de *cash* ! s'exclame ma meilleure amie avec son tact habituel, lorsque je mentionne ce détail. C'est sûr qu'il a les moyens de te sortir, voyons.

— Il dit qu'il veut une femme autonome, qui ne dépend pas de lui pour payer ses factures et ainsi de suite. Ça se comprend, mais, quand même… Le coup du saké, je le trouve *cheap* !

— C'est le cas de le dire ! Au moins, il aurait pu t'en parler avant. C'est lui qui a commandé la bouteille ?

— Oui. Mais j'étais d'accord.

— Pff. Il devait déjà savoir qu'il te la ferait payer. Ostie de crosseur ! Ah, Caro, je m'en veux de te l'avoir présenté !

— Hein ? Tu me l'as pas vraiment présenté. Il accompagnait Marie-Josée.

— C'est pareil. Maudits Américains sales avec leur argent sale ! »

Je laisse Sasha s'emporter irrationnellement pendant un moment. Nous sommes au téléphone, donc j'en profite pour finir de couper mes ongles proprement (un des avantages insoupçonnés d'une amitié de plus de vingt ans : le *multitasking* pendant les coups de fil !).

« …vivre aux frais de sa compagnie de babouins, payé trois fois nos salaires pour se déplacer à l'international ! Il pourrait au moins… »

Hum ! Je suis pas mal sûre que Sasha et moi ne gagnons pas le même salaire ! Henry est-il payé trois fois le sien ou le mien ? Bof. Peu importe. De

toute façon, mon amie énonce n'importe quelle bêtise qui lui passe par la tête pour se défouler. Elle doit vraiment s'en vouloir de m'avoir encouragée à fréquenter cet homme qui se range finalement, et malheureusement, au dernier rang des *bad boys* de mon palmarès !

« Mais, tsé, c'est pas comme si c'était l'homme de ma vie, que je m'entends dire après qu'elle l'ait traité de "marsouin libidineux" (Dieu sait pourquoi !).

— J'espère ! Juste le fait qu'il soit étranger, ça met un gros X sur les perspectives d'avenir.

— Je sais. »

Je ressens un petit pincement au cœur. Mortes et enterrées, les fantaisies d'intense relation à distance, d'escapades improvisées entre New York et Montréal, de promesses d'amour éternel en dépit des obstacles ! Hors de question que Sasha sache que je les ai entretenues, même brièvement, au cours des dernières semaines.

« De toute façon, il repart bientôt, poursuit-elle. MJ m'a dit que leur collaboration achève.

— Oh. Il m'en a pas parlé.

— T'as l'air déçu. »

Je joue avec le coupe-ongles dans ma main libre, gênée même si je suis seule dans mon appartement.

« Caro ? insiste toutefois Sasha, avec son ton de je-sais-que-mon-impression-est-bonne-mais-j'espère-quand-même-que-je-me-trompe.

Et puis zut ! Je lance le coupe-ongles sur mon bureau de travail avant de me jeter dans le divan pour m'étendre.

« Ben oui, je suis déçue, que j'admets en soupirant bruyamment. Il baise tellement bien ! »

Sasha éclate de rire. Ouf !

« Y a pas de mal à profiter de ça, non ? que je demande. Je sais que ça durera pas. Même s'il décidait de déménager à Montréal !

— Ah oui ? Vraiment ? »

Cette fois, elle emploie un savant mélange de sarcasme, de dérision, d'humour et d'indulgence. Je souris malgré moi.

« Ça finirait par rater, que je réponds. Comme d'habitude.

— Oh, Caro. Ça va venir.

— Ouin. »

Plus aucun sarcasme dans la voix de mon amie, uniquement de l'affection sincère. Nous papotons de choses plus futiles pendant un moment, notamment de son voyage en Irlande avec Joana.

« Qu'est-ce que tu fais demain ? s'informe Sasha lorsque nous sommes sur le point de raccrocher.

— Je sais pas encore…

— Tu vas te taper quelle série télé ?

— Bof, aucune, je pense. Je suis tannée d'être devant mon ordi.

— Wo ! Pincez-moi, quelqu'un ! Caroline Auger qui n'a pas envie de passer une journée à enchaîner des épisodes quétaines et prévisibles ? Ça va, chérie ?

— Pff, niaiseuse. Oui, ça va. Ça m'arrive de faire autre chose, tsé.

— Je sais, je te taquine. Bon, Jo me fait encore des gros yeux et elle est vraiment laide comme ça, alors je vais raccrocher. »

J'entends sa blonde protester au loin, et les deux filles pouffer de rire. Une pointe de jalousie au fond du cœur, je les salue et laisse Sasha rejoindre sa bien-aimée.

***

Le lendemain, je décide de profiter du beau temps en me promenant sur le mont Royal. J'ai pris cette habitude à la fin de l'hiver et je l'apprécie de plus en plus. Avec la chaleur estivale qui s'installe, ces escapades au-dessus du sol asphalté de la ville me font le plus grand bien !

C'est le premier été où j'ai autant de temps à moi. Les années précédentes, à Sherbrooke, je faisais mes trucs durant la journée et je passais la plupart des soirées avec mes parents ou mes amis. Mes options sont plus restreintes à Montréal, surtout depuis que Sasha est en couple et moins disponible.

J'en profite pour faire le point. Aujourd'hui, j'ai besoin de réfléchir sur ma relation avec Henry. Une bonne marche est toute indiquée ! Je descends de l'autobus au belvédère pour mon ascension habituelle vers la Maison Smith.

Le bon sens me dicte de couper les ponts avec Henry. En même temps, comme je suis consciente que cette relation prendra fin prochainement, étant

donné son retour prochain à New York, quel mal y a-t-il à profiter de notre complicité charnelle ? Ça me fait du bien, dormir avec quelqu'un, baiser, discuter…

Par contre… Depuis le souper sushis, j'ai modéré mes démonstrations d'affection envers Henry. Comme notre histoire n'aura pas de fin heureuse (à la façon des contes de fées, en tout cas), à quoi bon mettre autant d'énergie à le charmer ? Surtout que la déception par rapport à son avarice a pas mal refroidi mes ardeurs.

Je ne m'attendais pas du tout à ce qu'Henry réagisse à mon attitude en redoublant de câlins et de textos gentils. Moi qui le trouvais distant et peu démonstrateur, je reçois maintenant des messages plusieurs fois par jour, allant de simples « *Thinking of you xxx* » aux plus intenses « *I wish I could leave this office to make you scream in my bed. Are you coming over tonight ? You make nights so much more enjoyable.* »

Henry parle très bien français, mais il m'écrit souvent en anglais. Il a déjà justifié cela en déclarant que « votre langue est atroce à écrire. *It makes no sense !* » En tant qu'enseignante, j'avais eu mille choses à lui répondre en même temps, mais je ne m'en étais pas senti le courage. Démontrer à répétition la pertinence de bien écrire à des enfants, ça me va très bien ; convaincre un adulte têtu, un peu moins…

Je ne sais pas trop quoi répondre à ces textos. Les premiers me ravissaient, mais, plus je réfléchis, plus je les trouve… Je ne sais pas. C'est trop. C'est comme si…

BAM !

L'homme que je viens de heurter (je marche le nez pointé vers le sol, surtout quand je suis très concentrée) attrape mes bras et m'empêche de trébucher.

« Je m'excuse ! que je m'exclame en relevant la tête. Oh ! Salut.

— Salut, Caro. »

Tout contre moi, aussi étonné que moi, se trouve Adam.

Et mon cœur se met à battre la chamade.

CHAPITRE 23

Nous nous dévisageons pendant quelques secondes, comme abasourdis de nous découvrir l'un l'autre. Je finis par me redresser, et lui, par me lâcher les bras. J'émets alors un rire étrange, proche du ricanement de sorcière. *Qu'est-ce qui me prend ?*

« Désolée ! Je réfléchissais, je regardais pas…

— Moi non plus ! C'est ma faute, en fait.

— Ben non, c'est la mienne. Je te fonce tout le temps dedans.

— C'est pas grave. »

Il a les yeux vraiment verts.

« Tu prends une marche ? demande-t-il.

— Oui. Je monte jusqu'à la Maison Smith, je reprends mon souffle et je redescends au belvédère. C'est pas une grande excursion, mais…

— Non, c'est super. »

Son sourire est si franc que je ne ressens plus la nécessité de justifier ma promenade. Grâce à Facebook, je sais qu'il a fait du hiking dans les montagnes d'Amérique latine et en Europe. La montée du mont Royal ne l'impressionne assurément pas, mais sa réaction semble néanmoins sincère.

« Et toi ? finis-je par demander à mon tour.

— Euh… Je joggais. »

Il porte un T-shirt bleu marqué d'éloquentes traces de sueur, des shorts Adidas noirs et des espadrilles qui semblent avoir vécu une guerre. Les écouteurs qu'il a décrochés de ses oreilles et qui sont reliés au cellulaire dans sa main complètent son look de coureur.

Tout à coup, Adam paraît gêné. Il passe une main dans ses boucles brunes, ses fossettes creusées par son sourire. *Cute boy, vraiment !*

« Je regardais ma façon de poser mes pieds, explique-t-il. Je commence la course et… Ben, je regardais pas du tout où j'allais. J'aurais dû te voir arriver et me tasser. Je suis désolé.

— Oh, non, ça va. C'est pas grave. Mais… tu ne m'aurais pas dit bonjour si on ne s'était pas foncés dedans ?

— Hein ? Ben non ! Je veux dire, ben oui !

— T'es pas clair… »

Je prends un malin plaisir à voir quelqu'un d'autre s'empêtrer dans ses mots, pour une fois. Je rigole quand même pour lui indiquer que je le taquine.

« Je suis toujours content de te dire bonjour, finit-il par dire.

C'est moi ou il rougit ? ! Et mon cœur qui bat plus vite… Non, non, non ! Pas de ça. Je suis ici pour réfléchir calmement à une autre relation. Pas question de me gonfler la tête avec des fantaisies absurdes. Il y a déjà assez de JP pour me faire tourner en bourrique.

« Ça te tente fort, de courir, en tout cas, que je lâche sans réfléchir, juste pour combler le silence.

Hon ! Mon tact légendaire qui frappe encore ! Je secoue la tête pour me reprendre, mais Adam me devance :

« Pas tant que ça, en fait ! Mais j'ai un cousin qui court, et ma mère s'y est mise… On s'est inscrits à une course en famille. C'est pour une bonne cause. Alors, tant qu'à faire, je me suis dit que je me préparerais. C'est juste cinq kilomètres, mais…

— Cinq kilomètres ? ! Mais c'est énorme !

— Bah, pas tant que ça… Mon cousin fait des marathons, alors…

— Wow ! J'aimerais ça !

— Ah oui ? ! »

Non. Non, je déteste courir, je déteste suer, je déteste le sport. Je n'ai aucune coordination, même des mouvements de base comme marcher. Ma maudite bouche a encore pris une initiative !

Toutefois, mon élan d'enthousiasme semble tellement impressionner Adam que je ne peux tout simplement pas me rétracter. Alors je lui adresse un charmant sourire on-parle-ici-d'un-de-mes-rêves-les-plus-chers et je hoche la tête avec conviction.

Adam se met à marcher avec moi pour discuter de cet événement de collecte de fonds auquel il participera avec sa famille. Ça se fait naturellement : il pivote sur ses talons et nous poursuivons mon chemin vers le sommet, à l'opposé de sa propre direction. J'ai envie de lui rappeler qu'il se trouve en plein entraînement, mais quelque chose m'en empêche. Une petite crainte qu'il le prenne mal.

Et puis, en fait… ce qu'il me raconte est réellement intéressant. Je ne

savais pas que toutes ces courses se tenaient au profit d'organismes ou de causes importantes ! Je pensais qu'il s'agissait d'événements compétitifs remplis de sportifs arrogants, mais Adam me révèle un aspect beaucoup plus attirant : les remises en forme, les défis personnels, la générosité…

Comme lorsqu'il me parlait de ses projets d'école ou d'avenir, Adam est plein de passion et d'optimisme. Il n'a rien à voir avec l'air bête du bar ou le délinquant drogué que j'ai croisé au MAC, il y a quelque temps ! Je le préfère nettement comme aujourd'hui.

« … trop chaud pour courir, mais comme je pars la semaine d'après pour le Honduras…

— Oh, tu vas en voyage ! Cool ! Avec ton sac à dos et sans itinéraire, j'imagine ?

— Pas vraiment. Je pars en mission avec un organisme. On va rebâtir une école. »

Je m'immobilise sur le chemin pour le regarder franchement.

« Coudonc, va falloir t'appeler saint Adam ! »

Le présumé candidat à la canonisation cligne des yeux avec étonnement. Je recommence à marcher avec lui pour ne pas attirer plus d'attention de la part des nombreuses personnes autour de nous. On est presque rendus au sommet et on dirait que les promeneurs se multiplient. Je me rapproche d'Adam pour m'expliquer à voix plus basse.

« La collecte de fonds à la course, et là un voyage humanitaire… C'est impressionnant. Je voulais pas rire de toi.

— Oh, bof. Ben, pas "bof", là, c'est pas rien… Le voyage, je veux dire. »

J'éclate de rire. Ça fait vraiment du bien de ne pas être celle qui bafouille, pour une fois !

Nous nous frayons un chemin entre les touristes jusqu'au bord du belvédère. Il fait encore chaud, aucune brise ne nous rafraîchit. Adam s'appuie contre le muret, mais je le trouve trop brûlant et je me contente de regarder au loin, de savourer la vision de la ville qui s'étale, du fleuve qui coupe le paysage, du mont Saint-Bruno à l'horizon, et du bleu intense au-dessus de tout cela.

« Ça a l'air généreux et tout, le voyage, ajoute Adam, mais en fait c'est très égoïste. J'ai besoin de m'en aller de Montréal. De faire le ménage dans ma tête.

— Oh. Je comprends. Tu fais bien ! J'oserais jamais.

— Pourquoi ? »

Adam pose la question simplement, sans ironie. J'ouvre la bouche avant de la refermer, incapable de déterminer la bonne réponse. *Parce que c'est loin, parce que c'est l'inconnu, parce que je ne saurais pas quoi faire, parce que je ne serais pas capable de le faire, parce que je serais seule et que la solitude me terrifie.*

« Je sais pas, dis-je finalement. J'y ai jamais pensé.

— C'est sûr qu'en étant encore aux études, c'est plus facile pour moi, réfléchit Adam à voix haute. J'imagine que tu commences à travailler avant la rentrée, pour préparer tes cours et tout ?

— Ouin… Ça dépend. »

Je lui explique le processus d'attribution des tâches d'enseignement lorsqu'on n'a pas sa permanence : l'attente jusqu'à la dernière minute, l'angoisse de savoir comment se dérouleront les prochains dix mois de notre vie, si on aura une tâche ou au moins une partie de tâche, dans quel milieu, dans quelle école, à quel niveau…

« Attends un peu ! m'interrompt-il tandis que j'explique les implications d'une ancienneté unique à chaque commission scolaire. Donc, tu as tout lâché à Sherbrooke pour venir à Montréal ? Tu recommençais à zéro ?

— Euh, oui.

— Mais c'est encore plus fou que d'aller au Honduras six semaines !

— Tu me niaises.

— Mais non ! Moi, je sais que je reviens et que mon appart aura pas changé. Tout est très différent pendant un mois et demi, c'est tout. Tandis que toi… c'est toute ta vie qui vire de bord. »

Je réfléchis un peu. L'admiration d'Adam m'embarrasse : reconstruire une école dans un pays défavorisé me paraît beaucoup plus noble que de rejoindre sa meilleure amie d'enfance dans une métropole ! En même temps, je n'avais jamais perçu ma décision comme un grand changement irréversible.

« C'est vrai que c'était un peu fou, que j'admets. Mais je peux toujours retourner à Sherbrooke.

— Tu retrouverais ton rang dans les listes ?

— Non. Mais je retrouverais ma famille et mes amis. »

Cette fois, c'est lui qui ne répond pas et qui se concentre sur le paysage.

Nous sommes tellement près l'un de l'autre en raison de tous les gens

autour qui se pressent pour admirer la vue et se posent avec la caméra de leur téléphone cellulaire, que je sens la chaleur de sa peau frôler mon bras. Je pourrais incliner ma tête et poser mes boucles blondes (qui doivent probablement plutôt être des frisous horribles !) sur son épaule. Il me semble qu'on serait bien, comme ça, sans parler…

Hiiiiii ! Ça suffit, Caro ! Tu as Henry !

Ouin, mais Henry ne m'aime pas.

Hum. Bon point.

Alors… quoi ?

CHAPITRE 24

Sasha lance son oreiller au travers du salon, avant de se tourner vers moi et de crier, sur un ton frôlant l'hystérie clinique :

« Mais vous avez frenché ou pas ? ! ? »

Vanessa éclate de rire si fort qu'elle manque de s'étouffer avec sa gorgée d'eau Perrier. Elle pose une main sur son gros ventre tout en toussant, sans cesser de rire. Après un regard dubitatif vers l'oreiller transformé en missile, Joana se tourne vers moi, dans l'attente de ma réponse. Pour ma part, je prends une gorgée de mojito en adoptant mon air le plus mystérieux.

Ce qui devait être une soirée de jeux de société entre amis à Saint-Eustache a commencé à déraper il y a trois heures, lorsque Victor a appelé Vanessa pour lui demander la permission de nous abandonner au profit d'une partie de hockey avec des collègues.

« Comme ça, vous serez entre filles et vous pourrez mémérer en paix ! Pas de rabat-joie pour défendre l'honneur de la gent masculine. »

Nous avons commandé du chinois, toutes énervées à la double perspective de cette « soirée de filles » improvisée et de pouvoir manger dans les cartons du restaurant, « comme dans *Gilmore Girls*, hiiiii ! » Joana a gracieusement offert de commencer la soirée avec un drink alcoolisé, qui s'est transformé en flot ininterrompu de gin et de soda vers mon verre et celui de Sasha. Vanessa se contente d'eau pétillante, mais Joana est maintenant un peu *feeling*. À croire qu'elle ne se souvient pas de s'être autoproclamée conductrice désignée pour le retour !

Je leur raconte ma rencontre avec Adam, qui a eu lieu quelques jours plus tôt, et mes amies constituent un excellent public.

« Pis ? insiste justement Vanessa. Piiiiiis ?

— Envoye, parle ! ! ! s'écrie Sasha en se précipitant vers moi.

Elle fait mine de me secouer en tirant sur mon bras. Résultat : mon mojito gicle sur nous deux. Je lâche un cri de surprise lorsque le liquide froid jaillit directement dans mon décolleté. Un nouveau fou rire retentit dans la salle à manger de ViVa.

« Je vais aller me laver les boules avant de répondre ! que je lance à Sasha. Ça t'apprendra à m'attaquer !

— Je vais la punir pour toi, Caro, me promet Joana en fixant sa blonde.

Son regard de braise et son sourire en coin sont extrêmement suggestifs, et Vanessa et moi nous exclamons bruyamment, faussement scandalisées. Sasha grimace, prend une gorgée et se laisse tomber sur les cuisses de Joana, assise à table.

« *Hit me baby one more time*, se met-elle à chanter en se tortillant exagérément.

Des gouttelettes d'eau Perrier nous éclaboussent toutes les trois, sous l'effet du dernier rire de notre hôtesse. Il faudrait lui dire de cesser d'essayer de boire quand on déconne autant !

Je file vers la salle de bain afin de nettoyer ma poitrine avant qu'elle ne soit collante d'alcool et de soda. Ça me laisse le temps de reprendre mon souffle !

De toute façon, mes amies seront bien déçues lorsque je briserai le suspense pour révéler qu'il n'y a eu aucun échange de salive avec Adam, mercredi dernier. Après notre discussion sur nos besoins de changement respectifs, nous avons redescendu le mont séparément, moi en marchant et lui en joggant, après nous être mutuellement souhaité un bon été.

J'espère que leurs réactions ne seront pas trop vives ! Depuis quatre nuits, j'ai dû rêver vingt fois que je retenais le jeune homme au dernier moment et que je l'embrassais follement. Dans une de ces scènes imaginaires, nous étions même nus !

L'ancienne Caroline aurait contacté l'objet de son fantasme, via texto ou Facebook, question de provoquer le destin en espérant concrétiser ces marques d'affection passionnées… sans vraiment s'interroger sur les sentiments réels !

Heureusement, la nouvelle Caroline est plus posée et capable de réfléchir un minimum avant d'agir ! Mon « désir » envers Adam n'est imputable qu'à une chose, qui n'a rien à voir avec le gars lui-même. Il s'agit d'une réaction à ma frustration croissante envers Henry, tout simplement !

Oh ! mon cell sonne ! Je lâche la débarbouillette imbibée d'eau avec laquelle je me frottais le torse et j'attrape l'appareil dans la poche arrière de mes shorts.

Quand on pense au loup… Est-ce que je réponds ? Je n'ai pas envie de

gâcher ma soirée avec des remontrances, mais je n'ai pas envie de le bouder non plus… Ah, et puis zut !

« Allô, que je roucoule en exagérant ma bonne humeur.

— Bonsoir, Snowflake. Qu'est-ce que tu fais ? »

Je souris en entendant l'accent toujours charmant d'Henry.

« Je suis mouillée et je pense à toi, que je réponds d'un ton suave.

Techniquement, ce n'est pas un mensonge ! Henry marque un léger temps, puis éclate de rire. *Ouf !*

« Vraiment ?

— Hmm hmm. J'ai les seins tout mouillés.

— Les seins ?

— Oui. Qu'est-ce que tu fais, toi ?

— Je passe te prendre, j'ai des billets pour un show.

— Un show de quoi ?

— Je ne sais pas, c'est un cadeau. »

Sasha racontait justement que sa firme a reçu un paquet de billets pour des spectacles d'humoristes de la relève, et qu'elle s'en débarrasse en les refilant à des clients inconscients de leur peu de valeur. Je me retiens de rire pour ne pas éveiller d'alarme chez l'Américain manipulé.

« On ira souper après, poursuit Henry.

— Oh, c'est ce soir ! Je peux pas, chéri.

— Pourquoi ? »

Ouch ! Le ton est cassant. Je m'adresse une grimace de courage dans le miroir.

« Je suis chez Vanessa, on a une soirée de filles. Je t'avais dit que je passais la soirée avec mes amies. Tu ne voulais pas m'acc…

— Laisse faire ça, Caroline. Je t'offre une belle soirée, je passe te chercher.

— Non, Henry. Je suis à Saint-Eustache. Et je suis déjà saoule. »

Oups ! La dernière information n'était probablement pas nécessaire !

Je me mords la lèvre en attendant la réaction d'Henry. Je le sens réfléchir au bout du fil. Une partie de moi (la plus influencée par l'alcool !) a envie de lui raccrocher au nez et de l'oublier pour retourner rire avec les filles. L'autre partie, plus raisonnable, continue de patienter. Finalement, il pousse un soupir.

« Bon. *I'll find someone else then.* Mais je suis déçu, Caroline. Je pensais

passer une belle soirée avec toi.

— Je m'excuse, Henry. Je savais pas…

— C'est bon. *Good night.* »

Il raccroche sans attendre ma réponse. Booooon ! Explications et réconciliation au programme pour demain, on dirait !

C'est comme ça sans arrêt depuis trois jours : il improvise quelque chose à la dernière minute, je refuse car j'ai d'autres plans, et il boude. On s'est vus jeudi et vendredi soir, mais il aurait fallu en plus que je me lève vendredi matin pour déjeuner avec lui *avant* sa réunion (qui commençait à huit heures… on parle d'un brunch très matinal !) ou que je le rejoigne hier en fin d'après-midi à la plage d'Oka où il s'est retrouvé, Dieu sait pourquoi ou avec qui. Il me l'a expliqué au téléphone, mais je n'ai pas compris grand-chose à cause du bruit ambiant, et j'étais en train de me préparer à rejoindre Sasha et Joana pour magasiner des cadeaux de naissance pour le futur bébé de ViVa. J'ai fini par l'accompagner au déjeuner, et on s'est vus plus tard hier soir, mais Henry l'a quand même mal pris les deux fois. Je lui découvre un côté boudeur et rancunier que je ne soupçonnais pas et qui est extrêmement désagréable…

Ce soir, je refuse de me laisser abattre. Je lui ai parlé de cette soirée chez ViVa il y a deux jours : je lui ai demandé de m'accompagner et il a refusé. Je l'avais clairement avisé que j'irais et, sur le coup, il n'avait pas protesté. C'était donc clair que je me trouvais sur la Rive-Nord ce soir, il me semble !

D'un autre côté, il a peut-être oublié que mes projets étaient pour ce soir, quand il a reçu les billets. Et c'est quand même avec moi qu'il voulait assister au spectacle !

Je replace ma camisole en souriant distraitement. Être la première personne à laquelle un homme pense lorsqu'il cherche un accompagnateur pour une sortie, c'est assez flatteur !

BAM ! BAM ! BAM !

De gros coups à la porte me font sursauter.

« Caro ! hurle Sasha de l'autre côté. Es-tu morte, coudonc ? ! On veut savoir si t'as encore frenché le beau Adaaaaam ! »

Encore frenché. Je fais fi de la rougeur qui envahit mon visage et j'ouvre la porte d'un grand geste dramatique.

« Eh bien ! La réponse est… »

J'inspire exagérément et je regarde mes trois amies tour à tour, question de faire grimper le suspense à son paroxysme. Juste devant moi, Sasha est prête à fendre en deux tellement elle est tendue. Tant pis pour l'effet : c'est impossible de rester sérieuse en la voyant ainsi ! Je balbutie un « non » à peine compréhensible tout en éclatant de rire.

« Non ? As-tu dit "non" ? ! s'insurge ma meilleure amie en saisissant mes épaules. Caroline Auger, qu'est-ce qui cloche chez toi ? !

— Sasha, franchement, intervient Joana d'un ton prudent.

— Non, non ! s'écrie aussitôt Vanessa. Je suis d'accord et je suis pas saoule ! Caro, explique-toi ! »

Sauf que je suis maintenant assise sur le plancher du corridor, à rire aux larmes, absolument incapable d'articuler une parole cohérente. Sasha est pliée en deux à côté de moi, n'ayant pas lâché mes épaules immédiatement pendant ma descente, et elle rit tout autant.

« *Oh my God*, on les a brisées, annonce Joana à Vanessa.

Les joues rouges à cause de l'alcool, la belle métisse prend une autre gorgée. Je sens que ce ne sera pas le dernier fou rire de la soirée !

CHAPITRE 25

Personne n'étant en état de conduire, nous avons toutes dormi chez ViVa. Sasha et Joana ont pris le lit double dans le sous-sol, et Victor m'a sorti un oreiller et un sac de couchage pour agrémenter leur divan. Il est rentré un peu avant une heure du matin, pour découvrir trois femmes complètement saoules (OK, deux complètement saoules et une autre en état de *feeling* avancé mais encore sous contrôle). Vanessa nous a abandonnées vers minuit, soudain épuisée par les mouvements du bébé dans son ventre. Ce qui devait être un cinq minutes d'allongement est devenu une nuit de sommeil complète, mais nous ne nous en sommes rendu compte qu'à l'arrivée du futur père.

Bref, ce matin est assez tranquille ! J'entends ViVa jaser tout bas dans leur chambre, dont la porte se trouve à quelques mètres de moi, mais il n'y a encore aucun mouvement dans la maison. Je pourrais facilement me rendormir, et c'est d'ailleurs très tentant.

Sauf qu'une phrase me trotte dans la tête. Elle me donne le vertige, une sorte de vertige très différente de celui que me fait vivre ma gueule de bois. Tandis que mon taux d'alcool sanguin a tendance à me lever le cœur, mes pensées ce matin sont plutôt agréables.

« C'est une belle qualité, de pas tomber dans la rancœur éternelle. »

La voix douce, tellement douce… et le sourire un peu gêné qui l'accompagnait, et le regard surtout, plein de confiance et de… Et de vert…

OK, là, le vertige-mal-de-cœur prend le dessus. Ouf ! Je déploie toute mon énergie pour me déplacer sur le divan : si je dois vomir, je serai prête à me lever rapidement.

Ah… Non, ça se replace. Ouf !

C'est une belle qualité…

Un sourire idiot me vient aux lèvres. Je venais de dire à Adam que je ne lui en voulais pas pour son baiser forcé du jour de l'An. Après notre conversation sur les changements dans nos vies respectives, il m'a prise par surprise en s'excusant pour son comportement ce soir-là.

« Tu t'es déjà excusé, que j'ai répondu maladroitement.

— Oui, sur Facebook. C'est pas pareil en personne. Je veux que tu saches que ce sont des excuses sincères.

— Oh, j'en doutais pas. C'est correct. Je t'en veux pas. »

Alors son sourire s'est épanoui sur son visage, et il a dit cette phrase : *C'est une belle qualité, de pas tomber dans la rancœur éternelle*. Avec soulagement et admiration.

J'ai drôlement bien fait de ne pas lui révéler qu'en fait, cet événement constituait ma principale raison pour avoir coupé les liens avec lui ! En plus de l'envie orgueilleuse de remettre Sasha à sa place…

Ma meilleure amie m'a souvent reproché de ne pas être capable de couper les ponts, de lâcher prise, de dire adieu définitivement. C'est vrai que j'ai gardé contact avec certaines personnes, comme mon ex, Christian, alors que le contraire aurait été préférable… Mais le cas d'Adam prouve le contraire, non ? Je n'ai pas pu me résoudre à un silence radio total, et c'est finalement pour le mieux.

Un cellulaire sonne dans la cuisine. Arg, je crois que c'est le mien ! Mon premier instinct est d'aller répondre, mais les mouvements nécessaires éveillent immédiatement mon mal-de-cœur-lendemain-de-veille-tu-n'as-plus-vingt-ans et me forcent à abandonner l'idée. Tant pis ! Je paie pour le service de boîte vocale ; qu'elle serve.

De toute façon, c'est probablement un appel bidon m'annonçant que j'ai gagné une croisière et qu'il faut « juste » que je fournisse toutes mes coordonnées, numéro de carte de crédit inclus, pour réclamer mon prix…

Si seulement c'était vrai ! Ce serait merveilleux de me faire dorer sur la plage. Henry pourrait m'apporter un piña colada bien frais…

Oh ! C'est peut-être lui qui m'appelle ! Quelle heure est-il ? Est-ce que j'ai promis de rentrer tôt pour le voir aujourd'hui ? Je ne m'en souviens plus !

Je me lève maladroitement pour récupérer mon téléphone, mais je m'empêtre dans le sac de couchage à moitié ouvert et je tombe face première sur le plancher.

« Aïe ! ! !

— Caro ? Ça va ? »

La voix de Victor me fait sursauter. Je relève brusquement la tête et un haut-le-cœur épouvantable me monte aux lèvres. Je me retiens de vomir sur

place lorsque la porte de la chambre s'ouvre sur mon ami inquiet, en boxers et les cheveux en l'air.

« Ça va ? répète-t-il.

Je vois aux minuscules tressaillements sur son visage qu'il se retient de sourire. Je dois être belle à voir, à quatre pattes et à moitié dans le sac de couchage, les cheveux plus hirsutes que les siens (sans parler que je ne me suis jamais démaquillée !), les lèvres serrées, le teint blanc… Je réussis à secouer doucement la tête, tout en cherchant à contrôler ma respiration.

Victor comprend heureusement le message : il file vers la cuisine et revient avec un grand bol qu'il dépose doucement devant moi. Puis il me tapote la tête avec affection, me souhaite bonne chance et retourne dans la chambre.

***

Une fois libérée de ma nausée, je récupère mon cellulaire dans ma sacoche. Victor a enfilé ses habituels joggings tachés de peinture et prépare du café.

« Ça va mieux ? demande-t-il avec un air mi-compatissant mi-moqueur.

— Oh oui ! C'est dégueu, mais vomir, ça fait vraiment du bien des fois ! »

Les épaules de mon ami tressaillent tandis qu'il rit tout bas. J'en déduis que sa blonde s'est rendormie.

Tiens ! Ce n'est pas Henry qui m'a appelée si tôt (OK, il est déjà passé dix heures), mais JP. Il n'a pas laissé de message, mais a envoyé un texto à la suite de mon absence de réponse.

JP, 9 h 54 : Shopping à Mtl aujourd'hui ? Pour le mariage ☺

Coudonc, il est motivé, avec le mariage de Jessica ! Je fais la moue : j'ai encore des bulletins à remplir avant d'être réellement en vacances. Et j'ai plus envie de flâner chez ViVa que de me ruer en ville pour essayer du linge.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demande Victor en mettant la table pour le déjeuner. Un de tes ex qui te relance ?

— Hein ? Non, pourquoi tu dis ça ?

— T'as la même face que quand Christian te textait cet automne.

— Ah oui ? Non, c'est pas un ex. »

Victor attend, mais un élan de pudeur m'empêche de nommer JP. Est-ce que je montre vraiment le même air d'enterrement que lorsque Christian me contactait ? Pff !

« Caféééé, que je gémis en m'étalant sans grâce au travers de la table.

Mon cellulaire se met à sonner. Comme il se trouve déjà dans ma main, je le plaque sur mon oreille sans regarder l'écran.

« J'ai mal au cœur pis ça me tente pas de vomir sur des robes chics, bon.

— Hum. Bon matin.

— Oh. Allô, Henry. »

Je me redresse, plus rouge que lorsque mon coup de soleil était encore frais : Victor se détourne pour rire derrière le comptoir sans se faire entendre de mon interlocuteur.

Ça va être une longue journée !

CHAPITRE 26

Quelques heures plus tard, je me tiens au milieu de l'îlot de chaleur du Carrefour DIX30 et je fais défiler les photos que Patricia a publiées sur Facebook durant la matinée. Il s'agit d'une dizaine de clichés de sa fille, empreints d'amour débordant et de béatitude émerveillée. Je n'arrive pas à fermer l'application : les images de la petite Stéfanie m'hypnotisent. Elle est si belle !

Surtout, je suis tellement jalouse ! La tendresse inconditionnelle que mon amie manifeste envers la chair de sa chair et l'ombre de fierté paternelle derrière tous les « J'aime » d'Éric me font envie. J'ai hâte de vivre ces émotions et de les partager avec l'homme de ma vie.

« Salut, ma belle. »

Je sursaute tandis que JP passe une main dans mon dos avant de m'embrasser sur les joues. Je ne l'ai pas vu arriver ! Me sentant prise la main dans le sac, je fourre mon cellulaire dans ma sacoche tout en le saluant.

On s'est donné rendez-vous à Brossard pour son satané magasinage de « vêtements pour le mariage ». J'aurais préféré qu'on se rejoigne au centre-ville de Montréal, mais ça aurait fait faire plus de route à JP tout en compliquant son stationnement, alors on a opté pour le plus simple.

En fait, au départ, le plan était que je rejoigne Henry à son hôtel et qu'on se rende ensuite dans les Laurentides pour la fin de semaine. Un de ses amis lui a envoyé un forfait pour un spa réputé de la région, et Henry a loué une Porsche pour quelques jours afin de se libérer des restrictions des taxis. Une escapade de rêve ! Mais, une demi-heure après que je l'aie rejoint, bikini, gougounes et déshabillé dans mon sac de voyage, il a dû filer au bureau pour une urgence.

« Est-ce que ça va être long ? ai-je demandé tandis qu'il rassemblait ordinateur portable et dossiers. Je t'attends ou…

— Je verrai ce que je peux faire, Snowflake.

— Oui, mais, si c'est long, on y va quand même ou on annule ?

— Je ne sais pas. Je te tiens au courant. »

Un baiser rapide et il quittait la chambre, sans attendre que je me relève du grand lit, sur lequel je m'étais laissée tomber en arrivant. J'ai hésité un moment : s'il me laissait ainsi, ça devait être signe qu'il comptait revenir rapidement. J'ai donc attendu en regardant un mauvais film à la télé, l'oreille attentive au moindre son émanant de mon cellulaire.

Au bout d'une heure, soit vers midi, c'est JP qui m'a textée.

JP, 12 h 12 : Spéciaux fous chez Holt Renfrew du DIX30 ! Come on ☺

J'ai appelé Henry, qui semblait très préoccupé et qui m'a dit de m'occuper à ma guise pour l'après-midi, tout en assurant qu'il me rappellerait à propos du souper.

Voilà pourquoi, plutôt que de me prélasser dans l'eau chaude auprès d'un athlétique Américain dont le corps formidablement sculpté serait l'objet de la convoitise de toutes les femmes présentes, mais que moi seule aurais le privilège de toucher à ma guise… Hum, bref, voilà comment, plutôt que de vivre ce scénario idyllique débordant de sensualité, je me retrouve dans le quartier le plus bétonné de la Rive-Sud, pour essayer des « tenues qui fittent » avec un ami d'enfance. Lequel se montre particulièrement affectueux, en plus.

Nous nous dirigeons vers les fameux spéciaux du Holt Renfrew (je n'ai jamais mis les pieds là !) en échangeant les banalités d'usage. JP passe une main dans mon dos à intervalles réguliers, même si ma peau est moite à cause de la chaleur ambiante. Je porte des jeans pâles coupés dans le haut de la cuisse et une camisole verte à bretelles spaghetti : le kit parfait pour la canicule ! Ma masse de cheveux, aux frisous hors de contrôle sous l'effet de l'humidité, est ramassée en une grosse toque informe sur le dessus de ma tête.

« Tu t'es mise belle pour moi ? demande JP avec un sourire en coin.

— Pff, je suis habillée n'importe comment.

— T'es maquillée.

— À peine.

— T'as mis du mascara. L'attention me touche. »

Il passe un bras autour de mes épaules et me rapproche de lui, joueur. Il a passé ce genre de commentaire mille fois au cours des années ; normalement, je joue le jeu, je bats des paupières avec coquetterie et on

plonge dans l'ambiguïté. Aujourd'hui, ça ne me tente pas.

« Je devais passer la fin de semaine avec Henry, mais il a eu une urgence au bureau.

— Ah… C'est plate. »

Le ton est sincère, mais le câlin perd de sa vigueur. Ou est-ce que mon imagination me rend paranoïaque ? Je ne sais plus quoi penser de JP !

On entre dans le magasin et notre attention est détournée vers les élégants mannequins, les étalages bien espacés… et la foule bien dense. Le contraste de la chaleur extérieure avec l'air conditionné de l'intérieur me fait frissonner violemment. Je croise les bras pour me protéger du froid. JP passe à nouveau une main dans mon dos, cette fois en frottant gentiment, comme pour me réchauffer.

« C'est… chic, que je commente en prenant conscience du genre de magasin où il m'a emmenée.

OK, je *connais* Holt Renfrew, mais je ne « connais connais » pas. C'est le genre de boutique que les « madames » fréquentent. Les adultes avec de gros salaires et des horaires organisés. Moi, je suis très contente avec Dynamite et compagnie : des prix abordables et des vêtements cool qui n'ont pas besoin d'être confiés à un nettoyeur !

Intimidée, je laisse JP nous frayer un chemin jusqu'à la première robe en vue. Je me sens soudain vulnérable, avec la quantité de ma peau qui est visible, au travers des gens portant des robes avec manches (incompréhensible), des pantalons (absurde) ou encore des vestes (carrément ahurissant).

« Si on peut acheter nos kits ici les deux, ça a plus de chance de fitter, explique-t-il tout en tâtant le tissu.

— OK, c'est quoi, l'obsession avec le "fittage" ?

— C'est pas une obsession. C'est juste drôle. »

Son sourcil levé est à la fois sincère et amusé. Bon, si ce n'est qu'une lubie… Je déniche l'étiquette de prix de la robe qu'il examine et mes yeux manquent de sortir de leurs orbites.

« JP ! que je siffle entre mes dents serrées. C'est ben trop cher ! J'apprécie Jessica, mais là…

— C'est pas le vrai prix, il y a des rabais appliqués à la caisse.

— Ouin… Mais quand même… Je vais pas la reporter souvent…

— C'est moi qui paie, Caro. Stresse pas avec ça.

— Ben là ! Tu vas pas me payer une robe ! »

Oups ! J'ai parlé plus fort que nécessaire, et deux clientes échangent un regard du genre « en voilà une qui ne contrôle pas ses hormones » avant de se détourner carrément du présentoir — et, par le fait même, de nous.

Je me rentre la tête entre les épaules et je donne une petite tape sur le bras de mon ami, soudain occupé à fouiller parmi les différentes grandeurs.

« JP ! Tu m'achèteras pas une robe. Franchement !

— Je t'invite au mariage, Caro. C'est normal.

— Non, c'est pas normal. »

Il suspend son geste et me jette un regard interrogatif. Il a cet air que je déteste, un air blessé qui me fait sentir si mal. Coupable. Méchante. Alors qu'il devrait savoir que je n'entretiens jamais de mauvaises intentions à son égard.

« Je veux pas t'insulter, fait-il tout bas en lâchant les vêtements. Je veux juste pas te stresser avec ça financièrement. Tu m'accompagnes, je veux te remercier… Seigneur.

— Excuse-moi… »

Une grosse femme me bouscule par-derrière pour accéder aux fameuses robes. Cela me propulse vers JP, qui me rattrape et nous empêche de trébucher. Je me retrouve contre lui pendant quelques secondes, ce qui suffit à remplir mes poumons de son odeur. *Je voudrais rester là toujours.*

Ah ! Ressaisis-toi, Caroline !

« Je suis capable de me payer une robe, que je marmonne sur le même ton et avec la même prestance qu'une enfant de quatre ans.

— Je sais. »

Les mains dans les poches, il pivote vers une table chargée de T-shirts pour hommes et fait mine de les examiner du regard. Ça y est : il boude !

Mais c'est ridicule, ce qui nous arrive ! Mes réflexes d'enseignante surgissent : je prends une grande respiration et je trouve une solution.

Je pose délicatement une main sur le bras de JP (en faisant abstraction des picotements inattendus que ce contact provoque sur ma paume) et je m'adresse à lui avec le ton doux et patient que je réserve à mes élèves énervés.

« Excuse-moi. Je veux pas t'insulter. Je trouve juste que c'est trop généreux de vouloir me payer un vêtement dans les trois chiffres. Je m'attendais pas à ça. On peut aller voir dans la section des soldes, peut-

être ? »

Mon ami me fixe quelques secondes, comme s'il débattait l'envie de poursuivre sa bouderie ou d'abandonner le conflit. C'est insupportable : mon cœur se serre et je résiste violemment à l'envie de me coller contre lui pour qu'il me rassure.

« Ça va être difficile de trouver du stock qui matche et qui nous fait dans les fins de saison, finit-il par dire, encore plein de mauvaise foi. T'as jamais chialé contre des cadeaux avant, Caro. C'est ton Américain qui te rend susceptible ?

— Quoi ? Rapport ? ! »

Ma main retombe le long de mon corps. La mention d'Henry me fait l'effet d'un glaçon que j'aurais avalé de travers. Je m'écarte du passage d'autres clients. Pendant cette interruption, JP se détourne carrément et avance dans le magasin. *Mais qu'est-ce qui se passe avec lui ?*

CHAPITRE 27

JP et moi avons quitté le Holt Renfrew sans acheter ni même essayer aucun vêtement. D'un commun accord, nous avons complètement cessé de discuter de la situation. Je l'ai suivi dans différents magasins, jusqu'à ce qu'on trouve notre bonheur mutuel chez Simons. À force de prétendre que tout allait bien, notre harmonie habituelle a refait surface.

Une fois munis d'un complet bleu avec chemise jaune pâle en lin et d'une robe jaune soleil de style un peu rétro, avec une jupe gonflante et un bustier ajusté, nous avons marché jusqu'au Mile, un resto-bar sympathique comme tout, afin de souper avant de reprendre la route, chacun dans notre direction.

JP commande une bière blonde, je choisis une des créations cocktails de la place, puis la soirée passe comme un charme. Nous mangeons bien, nous rions beaucoup, et la tentation est grande d'éterniser la soirée, de la transformer en folle beuverie digne de notre adolescence… Mais nous devons tous deux conduire par la suite, et nous nous séparons devant l'établissement vers vingt heures, nos véhicules étant stationnés dans deux secteurs différents du DIX30.

De retour dans ma voiture (qui s'est métamorphosée en un véritable fourneau, après une journée au soleil !), un large sourire flotte sur mon visage. Je me sens bien « comme avant », comme lorsque les ambiguïtés ne venaient pas se jeter entre mon ami et moi. Notre câlin final a duré une bonne minute entière, mais il était normal, déchargé de toute tension sexuelle. Juste de l'affection et de la reconnaissance pour ce charmant moment d'amitié vécu aujourd'hui.

Je suis tellement contente qu'on se sépare dans la bonne humeur ! Vive les techniques d'intervention en éducation !

Tout en traversant le pont Champlain, je jette un coup d'œil ravi au siège du passager, sur lequel trônent ma sacoche et mon grand sac du Simons. JP et moi aurons beaucoup de classe au mariage de Jessica ! C'est vrai que c'est drôle, d'avoir aussi bien coordonné nos vêtements. Il me reste

à trouver des chaussures du même jaune, et des accessoires dans un ton de bleu qui rappelle celui du complet de JP. Comme il reste plusieurs semaines avant le fameux événement, je ne devrais pas avoir trop de mal à réussir cette mission vestimentaire !

Quelle belle journée, finalement ! Dire qu'elle a commencé avec une solide gueule de bois, suivie d'une vive déception envers les plans annulés d'Henry… et d'une dispute-ou-peut-être-juste-un-malentendu avec JP…

Bah, tout ça, c'est du passé ! L'important, c'est que je suis maintenant radieuse et que la radio fait jouer *The Middle* de Jimmy Eat World, ce qui me permet de chanter à tue-tête tout en suivant les détours de la construction routière. J'ai chanté cette chanson au moins un million de fois depuis le secondaire : elle me redonne le sourire à tout coup, et elle l'accentue quand je l'ai déjà !

It just takes some time
Little girl, you're in the middle of the ride
Everything, everything will be just fine
Everything, everything will be alright, alright

La chanson se termine et je baisse le volume à un niveau plus raisonnable tandis que la pause publicitaire prend la relève. Ouf ! Ça fait toujours du bien de se défouler ainsi !

Hum… Ça fait un moment que je n'ai pas vu de panneau « DÉTOUR ». Ai-je manqué une indication de tourner ? Zut ! Je suis rendue au milieu d'un quartier de Montréal que je ne connais pas du tout (Verdun ? Lachine ? Qui sait !). Où est donc passée l'autoroute ? Bon, je vais continuer encore un peu, sinon je rebrousserai chemin…

Quelle étourdie je fais ! Hi ! Hi !

***

Je viens de sortir de la douche et je poireaute devant mon ordinateur, une serviette de bain enroulée autour de la tête. Il fait trop chaud pour le pyjama, même dans mon demi-sous-sol ! Et puis, je suis seule et les rideaux sont bien fermés, autant être confortable !

Une fois que j'ai eu (finalement !) retrouvé l'autoroute 15, un coup de fatigue monumental m'a assommée. C'est vrai que la journée a été longue et chargée d'émotions. Heureusement, j'ai trouvé une place de stationnement juste devant ma porte et j'ai pu aller me revigorer sous l'eau fraîche.

Tiens ! Adam a diffusé des photos de la course dont il m'a parlé. Je ne pensais pas que c'était ce matin ! Il avait l'air de commencer son entraînement lorsque je l'ai croisé. En même temps, il part pour le Honduras début juillet… donc dans les prochains jours, puisqu'on est le 30 juin. Eh bien ! Je me déconnecte déjà complètement du calendrier, signe que je suis en mode « vacances ».

Ignorant les bulletins qui demandent encore mon attention, je fais défiler les quelques clichés. Un dossard à numéro épinglé à son T-shirt, Adam prend la pause avec ce que je suppose être son cousin et sa mère. Il ressemble vraiment beaucoup à sa mère ! Il la dépasse de près d'une tête, mais elle a le même visage souriant et agréable.

Ha ! Ha ! Ha ! Une photo d'Adam *après* la course me fait éclater de rire tout fort. Tandis que mon voisin du dessus pioche pour me signaler de baisser le ton (il n'est que vingt-deux heures et on est samedi, vieux grognon !), j'examine le visage rouge, les cheveux dégoulinants de sueur et les cernes d'humidité sur le T-shirt, mais surtout le commentaire inscrit à côté de l'image : « Un des pires temps dans ma catégorie, mais j'ai réussi ! ! ! »

J'ouvre la fenêtre de notre conversation privée afin de lui envoyer un message taquin, mais mon cellulaire sonne avant que je commence à taper. Cette fois, je vérifie l'afficheur avant de répondre.

« *Hi, sexiest man alive !* »

Ma réponse enjouée plaît à Henry malgré mon lourd accent que, pour une fois, il ne relève pas.

« *Hi, beautiful. You busy ?*

— Pas vraiment. J'allais me coucher bientôt, mais ça presse pas.

— Te coucher ? Voyons, il est tôt.

— Ça dépend pour qui. »

Je lève les yeux vers le plafond, comme si mon voisin allait se sentir interpellé.

« J'ai eu une grosse journée, que j'ajoute pour m'expliquer.

— On n'a rien fait, Snowflake. Tu t'es reposée toute la journée.

— Hum non. J'ai vu JP. Tu devais pas m'appeler pour le souper, d'ailleurs ?

— *Well you don't seem to have missed my call.*

— Quoi ?

— Rien. Qui est JP ? »

Je suis loin d'être bilingue, et je déteste ces phrases qu'Henry marmonne dans sa langue maternelle. Surtout lorsqu'il ne veut pas les répéter : ça me donne une impression désagréable, à mi-chemin entre la gêne et l'inquiétude.

« Tu sais, Jérôme-Philippe, le cousin de Sacha.

— Ah.

— On a magasiné nos vêtements pour le mariage de son amie. J'ai trouvé une super belle robe, tu vas l'aimer ! Elle est…

— Tu as magasiné ? *Shopping ?*

— Oui. »

Je cligne des yeux, surprise par le ton agacé de sa question. J'attends un instant, mais il n'ajoute rien. Je n'arrive pas à l'imaginer au bout du fil : est-il encore au bureau ou dans sa chambre d'hôtel ? Est-il simplement occupé à vérifier ses courriels professionnels en même temps ou est-il fâché de quelque chose que j'ai dit ?

C'est un côté que j'aime moins de cette relation. Oui, c'est excitant de connaître une nouvelle personne, de découvrir ses manies, de dévoiler son histoire petit à petit. Par contre, c'est fatigant de ne jamais savoir ce qu'elle ressent, de ne pas pouvoir deviner ses pensées ! *Calme-toi, Caro. Ça t'énerve juste parce que ça a si bien été avec JP cet après-midi. Mais tu le connais depuis toujours, et Henry depuis quelques semaines seulement.*

« Qu'est-ce qu'il y a ? que je demande en recourant une fois de plus à mon ton d'enseignante patiente.

— Tu devrais garder ton argent pour toi, Caroline. Dépenser pour le mariage d'une fille que tu ne connais pas… Te demande pas pourquoi tu manques d'argent, après. »

La mâchoire me décroche. Je ne m'attendais pas du tout à ça !

Une fois remise du choc, mes explications s'entremêlent tellement je veux tout mettre au clair en même temps :

« Je manque pas… Jess est une amie aussi ! Ben, je la connais. Pis JP a payé ! Pourquoi tu dis que je manque d'argent ? La robe était pas si chère, en

plus. Mais c'est JP qui me l'a offerte, il insistait. Alors je suis correcte, j'ai pas dépensé. De toute façon…

— Il te paie des vêtements ? »

Je cligne des yeux. Oh ! Oh ! Mon homme d'affaires, si confiant et indépendant, serait-il jaloux ? En plus d'être *cheap* ? !

« Je connais JP depuis vingt ans, Henry. C'est juste un ami. »

Un soupir me répond. Je ne sais pas quoi répondre à ça, la conversation a pris un tournant vraiment absurde.

Je fixe le visage rouge d'Adam sur mon écran d'ordinateur. Lui, il ne doit pas vivre souvent de ces moments étranges, déstabilisants et désagréables. Il est tellement…

« *Listen, Caroline*. Je voulais qu'on rattrape notre fin de semaine au *hot tubes*. Mais, là…

— Quoi ? Je suis prête ! On part quand tu veux !

— Non. Je ne veux pas… »

Nouveau soupir. L'inquiétude m'envahit : mais qu'est-ce qui se passe ? J'ai l'impression de le perdre au bout du fil, comme s'il se situait beaucoup plus loin que dans un autre quartier de la même ville.

« Henry…

— Écoute, j'ai besoin de confiance. Si tu pars avec d'autres gars tout le temps, ça ne fonctionne pas pour moi. »

Mon cœur tombe en chute libre, provoquant un léger vertige. Je pose ma main libre à plat sur le bureau, comme pour me rattraper.

« Henry, attends… Qu'est-ce que tu dis ?

— *I like you, Caroline. Very much.* Mais je ne peux pas avoir ce genre de relation.

— Quel genre ? »

Je ferme les yeux pour tenter de me recentrer. J'ai l'impression que la pièce s'est mise à tournoyer autour de moi. Est-il en train de rompre ? Étions-nous un couple ? *Oh my God*, et s'il pensait que j'étais sa petite amie officielle ? ! Il doit se sentir terriblement trahi !

« Henry, attends, je…

— Je te rappelle demain, Caroline. J'ai besoin de réfléchir.

— Oh. OK. Je m'excuse. C'est vraiment juste un ami, Henry.

— Oui. Bonne nuit, Caroline.

— Bonne nuit. »

Nous raccrochons et je me mets à pleurer.

CHAPITRE 28

Deux semaines après cette journée mouvementée, je profite de l'air conditionné de l'appartement de Sasha sous prétexte de l'aider à faire ses bagages pour l'Irlande.

Elle et Joana prennent l'avion demain pour leur périple de randonnées et d'auberges de jeunesse, et mon amie est complètement dépassée. Normalement, elle aurait bouclé sa valise deux jours d'avance, en prévoyant toutes les activités potentielles à destination, l'étendue des possibles variations de température et le moindre produit de santé à traîner en cas d'indisponibilité locale. Sasha est une fille organisée !

Mais pas cette fois ! Elle a dû travailler des heures supplémentaires pour compenser ses deux semaines d'absence au bureau, et elle se retrouve à paniquer entre la garde-robe, la salle de bain et le sac à dos posé sur le lit.

Pour ma part, je m'avère absolument incapable de l'aider à déterminer ce qui peut être inclus dans la capacité de quarante-cinq litres du sac. Je lui ai suggéré d'emporter quarante-cinq bouteilles de vin vides, afin de les remplir à destination, mais l'idée n'a pas été retenue.

« Je vais vouloir changer de bobettes et me brosser les dents au moins une fois, a plaidé Sasha après avoir pesé le pour et le contre de cette proposition. En plus, c'est pas le vin qui est fameux là-bas, Caro. C'est la Guinness et le whisky !

— Beurk. Vous êtes pas mal bonnes d'y aller en sac à dos, en tout cas ! »

Sasha me jette un regard circonspect, nullement dupe de ma véritable opinion, qui ressemble plutôt à : « Vous vous compliquez vraiment la vie pour rien ».

Elle retourne son attention à un vieux T-shirt qu'elle tient à bout de bras, avant de le laisser tomber sur le lit et de quitter la chambre à grands pas décidés.

« Je sais pas si je suis mieux de traîner du linge pour faire des débarbouillettes après, ou de juste traîner des débarbouillettes, crie-t-elle depuis la salle de bain. Ben, une débarbouillette. Ou une serviette à main ?

— Tu devrais aller à l'hôtel, ils fournissent les serviettes, que je réponds platement en faisant défiler la page d'accueil de Facebook sur mon cellulaire.

— Si j'appelle encore Jo pour savoir ce qu'elle fait, elle va péter une coche. »

Je me contente de sourire. Sasha revient au bout de quelques minutes : deux ou trois débarbouillettes atterrissent sur le T-shirt.

« T'as pas déjà voyagé "pack-sac" ? que je lui demande.

— Ça fait des années et c'était pas aussi longtemps.

— Regarde sur Internet pour avoir des trucs. »

Cette fois, mon amie détourne la tête des maillots de bain qu'elle extirpe d'un tiroir, afin de me dévisager comme si j'étais une extraterrestre. Avec ses cheveux remontés en désordre sur sa tête et son chandail au large col déchiré qui dévoile son épaule, elle a l'air d'une fille en plein déménagement.

« J'ai pas le temps de niaiser sur Internet !

— Tu gagnerais peut-être du temps, au lieu de courir partout comme une poule pas de tête.

— Pff. »

Comme il ne se passe rien d'intéressant sur Facebook (à croire que tous mes contacts profitent de cette belle journée d'été, au lieu de s'enfermer au frais !), je change d'application et me rends sur Pinterest pour voir ce qu'une recherche « *backpack travelling* » peut m'apprendre.

Sasha se plante devant son grand miroir et place deux hauts de bikini devant elle en alternance.

« Je préfère le rouge et bleu, mais le noir est plus polyvalent, dit-elle pensivement.

— Apporte les deux.

— Je peux pas.

— Ben là ! Ils sont minuscules, tes maillots. Apporte un soutien-gorge de moins. »

Le visage de mon amie s'éclaire aussitôt.

« J'y avais pas pensé ! Tu vois que tu m'aides ! »

Je pouffe de rire tandis qu'elle rouvre son tiroir de sous-vêtements pour corriger sa sélection.

« Ça dit ici d'acheter une serviette en microfibre, dis-je. Ça sèche vite, donc t'as pas besoin d'attendre pour la ranger, et ça réduit les odeurs dans le sac.

— J'ai pas le temps d'aller acheter ça ! Jo va me trouver pas équipée…

— Ça te stresse donc ben, ce qu'elle va penser de tes bagages.

— Non !

— Oui… »

Sasha suspend son mouvement et réfléchit quelques secondes, les yeux en l'air. Puis, elle secoue la tête et lance sur le lit la paire de bas qu'elle tenait.

« OK, t'as raison. C'est juste qu'elle a vraiment hâte à ce voyage et je veux pas la décevoir.

— Pour pas qu'elle pète de coche ? »

La deuxième paire de bas arrive en plein dans ma face, et pas par hasard. Sasha me tire la langue.

« Non, rétorque-t-elle. Pour qu'elle fasse un beau voyage. Pour que ça se passe bien.

— Parce que tu l'aaiiiimes. »

Mon amie ne répond pas, mais l'élargissement irrépressible de son sourire parle pour elle.

« Sasha Bélanger, tu rougis !

— Ah, ta gueule, Caro. Il donne pas d'autres trucs, ton site Internet ?

— Sache que je remarque le changement de sujet pas du tout subtil. Mais non ; ça parle juste de comment compacter les produits d'hygiène et t'es pas rendue là.

— Ah, zut ! J'ai pas de petit tube de pâte à dents ! »

J'éclate de rire devant la catastrophe apparente que cela représente. Sasha plonge les mains dans sa toque de cheveux et brasse celle-ci en grognant. Puis elle pousse un soupir exagéré et se laisse tomber sur le lit, au travers du minuscule espace encore inoccupé par le sac de voyage, les vêtements et ma propre personne.

« T'es sûre que tu viens pas à l'aéroport demain ? demande-t-elle en fixant le plafond.

— Je peux pas, chérie… De toute façon, JP vous reconduit, non ?

— Ça t'empêche pas de venir aussi.

— Je peux pas. Ça fait une semaine qu'Henry et moi arrivons pas à nous voir, sauf pour dormir.

— Tu veux dire "dormir", objecte-t-elle en mimant des guillemets.

— T'es conne, que je réplique tout en rabattant mollement un des

oreillers sur sa tête. Demain, c'est notre première *date* depuis longtemps. Je peux pas annuler.

— Mon départ est prévu depuis plus longtemps encore. »

Sasha a maintenu un ton calme, mais je grimace, bien consciente du reproche sous-jacent.

« Je m'excuse ! J'avais mal noté la date !

— Et c'est ta meilleure amie, ta moitié, ta presque-vraie-sœur, que tu laisses tomber, au lieu de ton même-pas-chum. Correct !

— En tout cas, t'es rendue pas mal passive-agressive depuis que tu sors avec Joana, que j'observe pour changer de sujet.

Mon astuce fonctionne : Sasha se redresse sur un coude, piquée au vif.

« Même pas ! Pis ça change pas tes mauvaises priorités, Caroline Auger.

— Aaah… De toute façon, on se voit ce soir et vous partez juste dix jours.

— Hmm. Tu vas être correcte ? »

C'est à mon tour de lui adresser un drôle de regard.

« Pourquoi je serais pas correcte ? que je demande.

— Pour rien… C'est juste… Tu vas être toute seule pendant deux semaines.

— Vous partez juste dix jours. Et j'ai vécu plusieurs années sans ta présence constante à mes côtés, tu sauras. De toute façon, on se voit pas tant que ça depuis…

— … que je sors avec Joana, complète-t-elle en rejetant l'oreiller vers moi. Je sais. C'est qui, la passive-agressive, maintenant ?

— Je te taquine. Inquiète-toi pas. J'ai ViVa et Henry.

— Hmm. Il retourne pas à New York bientôt, lui ?

— Il était censé y aller cette semaine, mais il a décidé de rester. »

Impossible de dissimuler ma joie : je souris béatement. Henry a négocié avec ses patrons afin de pouvoir demeurer à Montréal jusqu'à la toute fin de son mandat, plutôt que de travailler à partir de la Grosse Pomme. Juste pour être avec moi !

Malheureusement, on ne s'est pas beaucoup vus à cause de son horaire bizarre et de ses séances au gym, auxquelles il tient mordicus. Mais on va se rattraper demain en profitant intensivement du festival Juste pour rire. J'ai hâte de lui faire connaître la richesse de l'humour québécois ! En espérant que la langue ne représente pas une trop grosse barrière…

Sans me regarder, Sasha me lance le premier objet qui lui tombe sous la main, soit un paquet de pansements.

« Aïe ! Rapport ? ! »

Parfois, je m'exprime comme une adolescente de quatorze ans, couinements indignés inclus. J'en ai honte sitôt les mots sortis de ma bouche, mais ils jaillissent tout seuls, justement !

« Marie-Josée m'a parlé d'Henry hier. »

Le ton posé de Sasha déclenche une petite alarme dans ma tête. Je serre les lèvres, sachant qu'elle cherche le moyen de me communiquer quelque chose de désagréable. *Quoi, encore ?*

« Ça a l'air que… Ben, tsé… Ce sont ses mots à elle. Ne tire pas sur la messagère ! Et c'est MJ qui travaille souvent avec lui, alors je la crois.

— Coudonc, est-ce qu'il kidnappe des enfants pour les vendre sur le marché noir ?

— Ha ! Ha ! T'es folle ! Ben non. Rien de si grave. C'est juste qu'il profite un peu… beaucoup… de son allocation de déplacement. »

J'attends qu'elle poursuive, mais rien ne vient. Je prends une grande respiration avant de demander :

« Et alors ? »

Le terrain est tellement glissant que Sasha s'agite comme si elle perdait pied. Elle finit par se laisser tomber par terre, ne laissant sur le lit que ses bras et son menton. Ce n'est pas une posture très élégante, mais ça me rappelle mille confidences échangées du temps de notre enfance et de notre adolescence, dans sa chambre ou dans la mienne. Au nom de ces années de complicité, je prends sur moi de l'écouter avec ouverture, cette fois.

« Il reste à Montréal juste pour vivre au St-James, se faire rembourser les grands restos et se faire inviter à des shows par la compagnie.

— Ouin, pis ? »

Je rougis instantanément. Et vlan pour la belle écoute !

Honnêtement, je me doute depuis un moment qu'Henry exagère son séjour à Montréal et que son projet d'affaires ne justifie pas le train de vie qu'il mène. On ne parle pas d'un haut diplomate que le pays hôte doit séduire, quand même ! Je n'ai pas osé le questionner, mais il me semble que la firme comptable où travaillent Sasha et Marie-Josée n'est pas importante au point de justifier ce genre de dépenses prolongées.

D'un autre côté, il y a une différence entre soupçonner qu'il y a anguille

sous roche, et se la faire pointer du doigt avec de grands panneaux indicateurs qui clignotent. Ma mauvaise foi s'emballe et me fait soutenir le regard de Sasha.

« C'est toi qui me l'as présenté, que j'objecte sans réfléchir.

Le visage de mon amie se tord en une grimace d'incrédulité exagérée.

« Rapport ? rétorque-t-elle sur le ton d'une fille de quinze ans. Je te l'ai pas présenté pour que tu te maries avec.

— Je sais, je suis pas conne.

— Mais j'ai jamais dit ça ! »

Je n'ai pas envie qu'on se dispute pour vrai, alors je cesse de répliquer. Je me contente d'un « pff ! » sans grande conviction. Ma main libre (celle qui ne tient pas mon cellulaire) se met à triturer la manche d'un gros chandail de laine qui émerge de la pile de vêtements estivaux.

Sasha respire profondément à son tour et se met en mode « grande sœur » pour s'assurer de bien faire passer son message.

« Chérie, je veux juste que tu fasses attention. Je veux pas te retrouver à pleurer à côté de ta toilette, avec plus d'alcool dans ton haleine que dans une bouteille de vin. »

Je plisse des yeux en entendant (à nouveau) ce portrait peu flatteur (mais juste) de mes peines d'amour. Ma meilleure amie a raison. Je pose ma main à plat sur l'édredon de façon décidée.

« OK, je vais faire attention. »

Le visage Sasha s'épanouit. Elle se relève et recommence à vider ses tiroirs et sa garde-robe avec entrain et angoisse à la fois. Le moment des grandes vérités est terminé !

C'est bien beau, mais… comment je fais, concrètement, pour « faire attention » ?

CHAPITRE 29

Le lendemain, comme prévu, « j'abandonne égoïstement mes amies » (les mots de Sasha) afin de profiter de mon superbe amant.

L'humidité est tombée, le soleil rayonne, je pense à apporter *et* à utiliser ma crème hydratante pour le visage avec protecteur solaire (ça sent meilleur que la crème solaire !), la foule du festival Juste pour rire s'avère dense mais pas trop… Bref, la journée est parfaite !

Après un bon souper en ville, nous assistons au spectacle d'un humoriste américain invité à présenter son *satirical stand-up number*. Comme les numéros se déroulent tous en anglais, je ne comprends pas grand-chose, mais peu importe ! C'est la seule présentation qui tentait à Henry, justement pour le côté linguistique. Je ris avec la foule, j'observe les réactions d'Henry, je me laisse emporter par la douce ivresse de ma troisième bière…

J'adore les jeux de lumière sur sa peau, les reflets de caramel et de cuivre qui s'y animent avec ses mouvements. Il est tellement, tellement beau.

La nuit, même lorsque l'obscurité est totale, il ne disparaît pas comme le chat du Cheshire d'*Alice au Pays des merveilles*. Ma peau est si blanche (lorsqu'elle n'est pas brûlée au premier degré par le soleil, évidemment) qu'elle reflète la moindre petite lumière et me transforme en *glow stick* géant. Celle d'Henry se laisse deviner, surtout dans ses draps clairs, et…

« *Now what*, Snowflake ? chuchote Henry à mon oreille.

Le spectacle se termine après deux rappels et plusieurs applaudissements chaleureux. Nous piétinons dans la foule pour quitter la minuscule salle de spectacle, et la main de mon accompagnateur pétrit ma taille de façon prometteuse. Je me love contre lui et nous nous embrassons longuement, en plein dans le chemin des autres spectateurs. *C'est ça, la passion !*

« *A friend of mine*… Un ami m'a parlé d'un party secret. Tu en penses quoi ? »

Tout attendrie par le soin qu'il a eu de passer au français, je hoche la tête joyeusement. Son sourire révèle ses dents incroyablement blanches et sa main me gratifie d'une gentille tape sur les fesses.

« Je vais recevoir l'adresse par texto à minuit. On va prendre un verre en attendant ?

— Je te suis partout. »

Cette déclaration pleine de confiance et d'abandon détonne avec ma promesse à Sasha. Mais je n'ai pas *réellement* l'intention de le suivre *partout* ! C'est juste une belle phrase que je lance pour accentuer encore son sourire, et qui accomplit parfaitement sa mission. Henry m'adresse un sourire satisfait, saisit ma main et m'entraîne d'un pas décidé vers la sortie.

***

Le fameux « party secret » a lieu près de l'autoroute 40 et du boulevard Saint-Laurent, dans un coin pas rassurant du tout. La rue est déserte, le quartier semble à l'abandon et l'adresse qu'Henry a reçue nous envoie à un immense immeuble apparemment désert.

Le taxi repart à toute vitesse aussitôt que nous en sommes sortis. Je me colle peureusement contre Henry tandis qu'il frappe à la porte avec un air d'habitué.

OK, honnêtement, je m'appuie surtout contre lui afin de maintenir mon équilibre, état avancé d'alcoolémie oblige. Henry est aussi pas mal saoul, mais il demeure stable, au moins !

« Ça a l'air louche, que je chuchote.

Il se contente de rire. Il me serre contre lui, sa main presse mon épaule, effleure mon sein… Malgré l'environnement inquiétant, je me sens fondre : pourquoi on n'est pas rentrés directement au St-James, question de terminer la soirée en formidables ébats ?

La porte s'ouvre sur un homme immense, entièrement vêtu de noir, qui semble n'avoir jamais souri de sa vie. Henry lui tend son permis de conduire sans hésiter, et l'homme l'examine longuement avant de marmonner quelque chose. Je perçois un mouvement à côté de lui, à l'intérieur : un autre individu qui lui répond également en marmonnant.

Le *bouncer* hoche sa tête ronde et rasée de près. Henry, plus alerte que moi, me fait passer devant lui, puis prendre un long corridor blanc, bien éclairé.

« Tu es déjà venu ! que je souffle pour que les deux hommes à l'entrée

n'entendent pas.

— Pas du tout. C'est partout pareil, Snowflake. »

Son assurance me dissuade de poser des questions. Où m'a-t-il emmenée ? C'est affolant et excitant à la fois !

De la musique rythmée résonne en sourdine. Nous empruntons un escalier de service peu accueillant, qui débouche sur le deuxième étage de l'immense bâtiment.

Wow ! ! !

Devant nous se trouve une immense salle, animée de lumières stroboscopiques qui contrastent avec la blancheur d'où nous arrivons. La musique tonitruante vibre jusque dans mes entrailles. Pourtant, on n'entendait absolument rien de dehors !

Henry avance déjà. Il observe, l'air appréciateur mais aucunement impressionné. Je me retiens d'ouvrir grand la bouche et de pointer tout ce que je remarque : les hautes fenêtres industrielles, les panneaux de miroir suspendus au plafond, les caisses de son géantes…

Nous commandons à boire au bar : un classique Sex on the Beach pour moi et un scotch pour Henry.

« Allons dans le derrière, dit celui-ci dans le creux de mon oreille.

Euh… Mais pas le temps de le corriger, il m'entraîne vers l'arrière (et non « le derrière » !) de l'étage sans remarquer que je pouffe de rire.

Re-wow ! ! !

Toute une section de l'étage consiste en des alcôves plus ou moins intimes, délimitées par des longs rideaux et meublées de divans.

C'est là que je remarque qu'il y a très peu de gens à ce « party secret » : les alcôves sont pratiquement vides, le plancher de danse aussi… Mais ça ne perturbe pas Henry, qui finit par choisir une alcôve pour que nous y sirotions nos verres.

« C'est cool, que je commente une fois assise. Je suis jamais allée dans un party comme ça.

— Il faut des *connections*, explique Henry.

— J'imagine. Qui t'a envoyé l'adresse ? »

Il répond par un sourire énigmatique et prend une gorgée de scotch sans me quitter des yeux. *Que j'aime ce regard !* Je me retiens de me tortiller sur place, tellement j'ai envie de lui.

L'air extrêmement satisfait, Henry étend ses bras le long du dossier et

étire ses jambes devant lui. Il pourrait passer pour le maître des lieux. La tentation est grande d'aller me lover tout contre lui. Mais j'ai tellement bu que je risquerais de m'endormir… et il ne m'a certainement pas amenée ici pour que je me repose ! Alors je détourne mon attention vers la salle, j'examine le décor et les gens.

Un nœud de nervosité et de fébrilité me noue l'estomac. Je suis complètement en dehors de ma zone de confort et je n'ai aucune idée de ce qui peut arriver. En même temps, ce mystérieux rassemblement a beaucoup à offrir, c'est une chance unique ! C'est tellement excitant !

***

D'autres invités privilégiés arrivent après nous, de plus en plus nombreux. Il finit par faire très chaud sur tout l'étage, et j'ai l'impression que le niveau sonore augmente en même temps que la température.

Les alcôves commencent à se remplir. Henry ne modifie pas sa posture, même lorsqu'un couple s'installe face à nous, de l'autre côté de la table basse. Nous échangeons des sourires et hochements de tête polis. Puis l'homme répand un peu de poudre blanche sur la table, tandis que sa compagne se triture le nez avec anticipation. Zut !

Heureusement, la piste de danse est enfin occupée, ce qui m'offre le prétexte parfait pour tirer sur le bras de mon amant et nous extirper du divan.

Henry a un sourire amusé, mais il obtempère. Ouf ! Je n'ai pas envie de me retrouver coincée avec un coké. J'ai assez donné de ce côté avec Jason, mon ex délinquant !

Nous nous retrouvons donc sur la piste de danse. Malgré mon entrain, je me sens lourde et empotée. J'ai juste envie qu'Henry me prenne dans ses bras et qu'on aille se coucher. Mais il est bien réveillé et, surtout, se trouver ici lui plaît visiblement, alors je puise dans mes réserves d'énergie. Allez, c'est une nuit unique que tu vis, Caroline !

CHAPITRE 30

Une longue heure plus tard, je n'ai qu'une idée en tête : je veux m'en aller !

D'abord, je suis complètement brûlée. Tellement que je n'arrive pas à trouver le moindre plaisir dans cette soirée qui s'éternise, même sur la piste de danse. Après une demi-heure du même *beat* de techno trop fort, une fille se tanne !

Ensuite, une fois dissipé l'émerveillement de la nouveauté, je me suis rendu compte qu'au moins la moitié des invités consomme de la drogue, du pot à la coke en passant par l'acide, l'ecstasy et Dieu sait quoi encore… Avec mon drink coloré, je fais office de sainte !

Des drogués, ça ne forme pas une faune dansante très agréable. Je suis constamment bousculée et caressée. C'est désagréable en temps normal ; là, j'ai de plus en plus envie de tuer !

Bon, peut-être pas de tuer, là… mais de répliquer agressivement, ça oui !

Henry ne m'aide pas du tout. Je lui découvre une passion saugrenue pour le techno : il bouge depuis au moins dix minutes sur le même rythme, sans se lasser, aussi profondément en transe qu'à la première mesure.

Ah, aussi… la compagnie d'Henry est de moins en moins agréable. Quand il n'est pas dans sa bulle à danser comme s'il était seul au monde, il disparaît brusquement. C'est arrivé déjà trois fois. Ses absences durent à peine quelques minutes, mais elles suffisent à me faire paniquer. Comme je n'ai aucune idée de la direction qu'il peut avoir prise (toilettes ? Bar ? Sortie ? ? ?), je reste sur place, à subir les assauts de mains inconnues et à angoisser. Puis, il réapparaît, les mains anonymes s'écartent tandis qu'il m'enlace, et il m'étourdit d'un baiser passionné avant de réintégrer sa bulle de danse.

Je ne sais pas quoi faire. Je me dandine d'un pied à l'autre en hochant vaguement la tête, en adoptant le simulacre paresseux et totalement dénué de motivation qu'on peut observer sur n'importe quelle piste de danse (quoique habituellement exécuté par des gars désabusés, plantés à côté de filles groupées en cercle autour d'un tas de sacoches, qui deviennent

hystériques à chaque début de chanson et hurlent en levant les bras : « C'est ma tooouuuune ! ! ! »).

OK. J'attends la prochaine chanson (en espérant que ce soit dans moins d'une heure !) et, si c'est encore du techno, je demande à Henry de rentrer. Il ne voudra probablement pas, mais je prendrai mon air le plus bête pour qu'il sente tout mon écœurement !

Hmm… Peut-être que ce serait plus efficace, au contraire, de montrer ma fatigue ? D'essayer de faire pitié, avec une petite moue ? Peut-être qu'en accentuant mon décolleté, ça lui donnera des idées d'activités plus intimes et plus…

HIIIII !

Sans réfléchir, je pivote sur mes talons et je gifle l'homme qui vient de poser sa main sur mes fesses. Un attouchement net, accentué, volontaire… pour ne pas dire : agressant !

La claque ne résonne pas, étant donné l'ambiance sonore, mais les yeux de l'homme sont exorbitants. Son visage me dit quelque chose, mais l'attouchement m'a tellement énervée que je hurle :

« Ça va faire, le *gang bang* public ! C'est pas tout le monde qui est drogué comme une balle, ici ! »

L'homme fronce des sourcils sans bouger, la main encore à mi-chemin entre mes fesses et sa joue. Son cerveau doit fonctionner au ralenti, à cause de toute la drogue qu'il a probablement consommée ! Une femme à côté de lui saisit son bras et se met à le minoucher, en me jetant un regard où se mélangent incompréhension et mépris. L'homme s'abandonne à ce traitement et ne me prête plus aucune attention. Pff !

Bon, c'est assez ! Je vais dire à Henry que je pars, avec ou sans lui !

Zut ! ! ! Les quelques secondes passées détournées de lui ont suffi pour une quatrième disparition !

Sauf que, cette fois, la colère me pousse à l'action : je me hisse sur la pointe des orteils pour le repérer. Coup de chance ! Il n'est qu'à quelques pas, il se dirige vers les toilettes.

Je me précipite pour le rattraper ; j'écarte d'autres mains baladeuses en chemin (coudonc, ce « party secret » est-il une grosse partouze non officielle ? !). L'immense pièce tangue un peu, à cause de l'alcool que j'ai ingéré, mais j'arrive à suivre la haute silhouette sombre d'Henry.

Hors de la piste de danse, je suis sur le point de le rejoindre lorsqu'il

s'arrête pour parler avec deux hommes. Ils sont vêtus de complets, sans cravate et au col de chemise ouvert : leur apparence est plus « classe » que celle de la plupart des gens autour. Ah ! C'est parce qu'ils ont le regard clair et l'allure stable, peut-être.

Henry se penche vers l'un d'eux. Dans l'éclairage multicolore, je distingue son grand sourire blanc. Ma petite voix intérieure me suggère d'attendre avant de me manifester.

Les gars échangent une poignée de main et se tapent sur l'épaule. Normalement, je ne ferais pas attention, car Henry serre des tas de mains tout le temps, mais quelque chose cloche.

C'est moi ou ils ont échangé quelque chose ? C'est pas un vieux truc de transaction, ces poignées de main amicales entre inconnus ? Henry vient-il d'acheter de la drogue ? !

Mais c'est ridicule ! Il doit être deux heures du matin, je suis complètement claquée, et monsieur se cherche des stimulants. Je ne suis pas surprise ni inquiète : je suis furieuse !

Signe que mon impression est la bonne : les deux hommes s'éloignent sitôt la poignée de main terminée. Ce ne sont sûrement pas des amis de longue date ! Henry poursuit son chemin vers les toilettes, mais son pas est plus lent. Plus détendu.

En revanche, le mien est plus rapide ! Je le rejoins en quelques enjambées et lui donne une grande tape sur le bras.

« Henry Myers ! »

J'ai beau crier, la musique couvre ma voix. Henry ouvre les yeux avec surprise en me découvrant derrière lui. Il ne remarque pas ma colère : sa grande main caresse ma joue avec joie.

« *Hey*, Snowflake !

— Je veux m'en aller.

— *What ?* »

Déjà trop gelé pour me parler en français, ça va mal ! Je prends une grande respiration pour ne pas exploser. Je l'oblige à se pencher pour que son oreille se trouve à la hauteur de ma bouche.

« Je m'en vais. Je rentre.

— *What ? How come…* Caroline, mais non. On est bien ici.

— Non. Je suis fatiguée, je suis tannée. »

Sa langue passe sur ses lèvres nerveusement, ses yeux ne montrent pas

leur intelligence habituelle. Il a déjà consommé. Mais bien sûr, Caro ! Il ne danse pas comme un illuminé depuis une heure sans raison ! Satanée naïveté !

« Tu sauras que je déteste la drogue, c'est cave pis j'en veux pas dans ma vie. Je m'en vais ! »

Je me retourne dans un fier élan de grandeur morale. J'ai l'impression de prendre ma revanche sur mes ex, et ça fait du bien !

Mais Henry me retient. Sa main saisit mon bras et coupe court à mon mouvement de fuite.

« *Come on,* Snowflake. *Just a little fun.* C'est rien.

— Non. C'est pas rien.

— Tu en veux un peu ? Ça va te calmer.

— J'ai pas besoin de me calmer, Henry ! J'ai besoin d'aller me coucher, c'est tout ! Reste ici, avec tes criss de profiteurs dégueulasses pis tes guidounes siliconées ! »

C'est vrai que plusieurs femmes arborent soit un maquillage exagéré, soit une poitrine beaucoup trop gonflée et ferme pour être naturelle, soit des lèvres trop pulpeuses, le tout dans des vêtements hyper-sexy que je n'oserais jamais porter de ma vie (je ne possède pas leur physique exagérément maigre : je mange, moi !). Je ne m'en rendais pas compte, mais c'est frustrant de se sentir comme la grosse baleine moche de la place !

Bon, Henry ferait mieux de réagir rapidement, parce que je sens les larmes venir et que la dernière chose que je souhaite, c'est éclater en sanglots ici !

Il semble confus. Une de ses mains est plongée dans sa poche de pantalon et je la vois tripoter quelque chose. *Sa drogue.* Ma colère tombe d'un coup et laisse toute la place au dégoût.

« Ah, pis *fuck off*. Bye, Henry. »

Je me détourne sans attendre sa réaction, tout en levant une main en signe d'adieu et de découragement. Une deuxième fois, Henry attrape mon bras et m'empêche de m'éloigner. *Il doit vraiment tenir à ma présence !*

Cette fois, lorsque je me retourne vers lui, il se paraît attristé et inquiet. Il m'approche de lui, m'entoure de ses bras musclés et perd son visage dans mes cheveux.

« Je suis désolé, Caroline. *So sorry*. Je veux que tu sois heureuse. On part. Je suis désolé. Ne te fâche pas. »

Il continue, à voix si basse que je devine ses mots plus que je ne les entends. J'enroule mes bras autour de lui, appuie mon front contre son torse et fais le plein de son odeur.

Qu'est-ce qui se passe ? Est-il sincère ? Je suis tellement fatiguée ! Je veux seulement retrouver mon lit. Le silence de mon appartement. Ma tranquillité.

« C'est pas grave, Henry. Je veux juste rentrer. Reste si tu veux.

— Non, non. Je reste avec toi. Je ne m'amuse pas sans toi. »

Oh ! Ça, c'est touchant ! Je plonge mon regard dans le sien : désolation, inquiétude, une pointe de regret, un brin d'espoir. Et sa peau contre la mienne est si agréable. J'ai l'impression, absurde et néanmoins vive, que j'aurai froid si je m'éloigne de lui.

« Je veux juste rentrer chez moi, que je répète, plus plaintivement que je le voulais.

— *Alright. Let's go home.* »

Il passe un bras autour de mes épaules et m'entraîne immédiatement vers la sortie.

Wow ! Quel revirement de situation ! Dire que je n'ai fait qu'exprimer ce que je ressentais et ce que je voulais vraiment ! Peut-être que si je l'avais fait plus tôt, on n'aurait pas eu à vivre ce moment pénible.

La blancheur de la cage d'escalier m'éblouit quelques secondes. Henry ne me lâche pas : on descend précautionneusement chaque marche, jusqu'à retraverser le long corridor pour atteindre la sortie. Les gorilles à la porte sont toujours au poste. Je les salue d'une voix à peine audible, crevée de fatigue maintenant que l'émotion retombe, et ils ne réagissent pas.

Une fois dehors, j'inspire profondément plusieurs fois. Qui aurait cru que l'air chargé du smog montréalais, en pleine canicule, s'avérerait aussi rafraîchissant ? Henry se charge d'appeler un taxi, alors j'en profite pour m'asseoir sur le bord du trottoir. Mes jambes ne me supportent plus ! Tant pis pour l'allure distinguée ; ce n'est pas pire que le gars qui est en train de vomir ses tripes un peu plus loin.

Heureusement, le taxi arrive rapidement. Henry m'installe à l'arrière avec précautions, comme si je me trouvais à l'article de la mort, avant de s'asseoir à côté de moi.

« L'adresse, réclame laconiquement le chauffeur.

— Caroline, tu lui donnes ton adresse ? demande doucement mon

amant.

— Quoi ? On va pas à l'hôtel ? que je m'étonne en redressant la tête.

— On va chez toi, ma belle. »

Je le dévisage, complètement surprise. C'est une première !

Je donne mon adresse au chauffeur, qui se met immédiatement en route, puis je reprends ma position, confortablement appuyée contre Henry. Il caresse délicatement mes cheveux et je m'endormirais en quelques secondes, normalement. Sauf que là, mille pensées me traversent l'esprit.

On va chez moi… Il m'aime !

On va chez moi et le ménage n'a pas été fait depuis… Ayayaye ! Trop longtemps !

Ses doigts sont si agiles…

Qu'est-ce qu'il va penser de mon petit appartement bordélique ?

Va-t-il rester ou me dépose-t-il galamment avant de repartir pour l'hôtel ?

J'ai tellement envie de lui faire l'amour !

J'ai mal au cœur, vivement qu'on arrive et que je cuve mon alcool !

Oh mon Dieu. Henry Myers sera chez moi dans quelques minutes !

CHAPITRE 31

Oh… La pièce tourne et j'ai le cœur au bord des…

Ah, tiens, non ! Je ressens un léger malaise, mais rien qui atteint le degré de déchéance attendu. C'est comme si mon esprit volait au-dessus du monde réel : une sorte de détachement spécifique à l'état de je-me-réveille-et-je-feel-un-peu-croche dans lequel je me trouve.

Je garde les yeux fermés un moment, de plus en plus consciente de mon environnement. Le contact familier de mes draps contre ma peau. L'odeur de mon appartement, humide et ensoleillé à la fois. Le martèlement absolument pas discret de mon voisin du dessus, qui s'affaire dans sa cuisine et qui ne pioche donc pas directement au-dessus de ma tête, pour le moment.

Oups ! Au-dessus de *nos* têtes !

Je soulève une paupière pour obtenir une confirmation visuelle de ce que mon genou a senti en se déplaçant dans le lit, c'est-à-dire la présence d'Henry à mes côtés. Eh oui ! Il est bien là, profondément endormi, immense sur le modeste matelas double, immanquable entre les murs blancs (je n'ai pas peinturé depuis mon arrivée) et les draps clairs (il y avait un rabais sur les motifs de fleurs chez La Baie quand j'ai déménagé, bon…).

Au cours des derniers mois, j'ai eu quelques occasions de l'observer dans son sommeil, même s'il s'endort généralement après moi, pour ensuite s'éveiller le premier. C'est un privilège qui me fascine. L'abandon d'une personne endormie, sa confiance tout innocente…

OK, je dois être plus maganée que je le croyais, car, au bout de quelques minutes seulement, je réalise que mon compagnon de lit ronfle. Ce n'est pas un ronflement à faire trembler les murs, mais son système respiratoire émet bel et bien le « bruit nocturne prohibé » !

J'enfouis mon visage dans l'oreiller pour étouffer un fou rire subit. Le bruit nocturne prohibé ! Est-ce que je texte Sasha pour lui faire part de ce souvenir inattendu ? Ah non, elle doit être en Irlande à l'heure qu'il est… Tant pis !

J'aimerais tirer Henry de sa torpeur pour lui raconter comment ma

meilleure amie en est venue à nommer ainsi ses propres ronflements, dont elle nie pourtant l'existence (à quoi bon nommer quelque chose qui n'existe pas ? Il y a là matière à réflexion !). D'un autre côté, je n'ai pas envie de partager ce pan de ma vie avec lui.

Hmm… Je pose ma tête sur l'oreiller, les deux bras croisés dessous, de façon à observer Henry. Je pourrais me lover contre lui, ou encore me rendre à la salle de bain afin de soulager ma vessie, mais je me sens profondément pensive, ce matin (quelle heure est-il au fait ?).

D'habitude, je ne ressens pas ce genre de pudeur par rapport à mon passé. Surtout que, pour une fois, l'anecdote ne me concerne pas vraiment et ne m'humilie surtout pas ! Je ne raconte pas les moindres détails de ma vie à tout le monde, mais, avec une personne de confiance, je ne fais pas de mystère pour rien.

Alors… cette prudence instinctive… qu'est-ce qu'elle veut dire ?

Qu'Henry n'est pas le bon.

OK, mais, ça, je le savais déjà, non ? Cette histoire n'est pas faite pour durer. Je le sais depuis le début ! Malgré les petites fantaisies ici et là, je n'ai jamais cru *sérieusement* que ça dépasserait le flirt agréable. Je ne l'appelle même pas « mon chum ». En fait, ça ne m'a pas du tout traversé l'esprit d'utiliser ce terme.

Bon. Alors pourquoi j'ai l'impression de vivre une grande révélation ?

Henry soupire une fois, deux fois. Il se réveille. Je me sens rougir, ce qui est complètement absurde, et je remonte le drap sur moi malgré la chaleur ambiante, tout en me composant une expression ingénue et ravie.

« Bon matin, monsieur Myers. »

Le monsieur Myers en question ouvre les yeux, me dévisage quelques secondes, puis examine les lieux sans bouger. Je le laisse reconstituer mentalement le fil de sa soirée, se souvenir qu'il a décidé de dormir chez moi et constater que cet endroit obscur et bordélique est ma chambre.

« Bon matin, finit-il par répondre, la voix épouvantablement rauque.

Je pouffe de rire et m'approche pour déposer un baiser léger sur sa joue. *Il reste incroyablement sexy, même magané !*

« Tu veux quelque chose à boire ? De l'eau ?

— Oui. »

Parfait : ça va lui laisser le temps de retrouver complètement ses facultés.

Je me lève en me tortillant maladroitement pour garder le drap sur moi le plus longtemps possible, jusqu'à ce qu'un T-shirt long me couvre plus ou moins décemment. *C'est ridicule. Il m'a vue nue cent cinquante fois.*

Je suis néanmoins soulagée qu'Henry ait refermé les yeux et ne remarque pas mon manège absurde.

Lorsque je reviens avec un grand verre d'eau, il est déjà plus alerte. Assis dans le lit, il m'accueille avec un sourire dont la sensualité inouïe fait fondre mon cœur. Je me réfugie dans ses bras et nous nous embrassons, en dépit de nos haleines du matin (l'horloge du four m'a appris qu'il n'est que neuf heures). Ses mains glissent sous le T-shirt.

« Pourquoi tu portes ça ? marmonne-t-il tandis que ses lèvres embrassent mon cou.

— Je sais pas… que je réponds en faisant illico passer le vêtement par-dessus ma tête.

— Ah… *Much better*. »

Son ton appréciatif, ainsi que l'assaut de sa bouche sur mes seins, me fait couiner de plaisir. Quel éveil !

***

« Tu sais ce qui serait bon, Snowflake ?

— Hmm ? »

J'entrouvre un œil paresseusement. Les longs doigts d'Henry parcourent mon dos avec légèreté, et je me suis à demi assoupie contre lui. Dans sa main libre, le verre d'eau que j'ai apporté plus tôt, déclencheur de nos derniers ébats.

J'adore ces moments de langueur après l'amour. Avec n'importe quel gars ! Avec celui-ci particulièrement, puisque c'est là que sa tendresse s'exprime, que notre complicité se solidifie. Les premières fois, il était distant, mais il s'habitue à mes cajoleries, à mon plus grand plaisir.

J'avoue que lors de ces accalmies post-coïtales, au creux des draps avec lui, je me laisse (parfois) aller à croire (temporairement) que ça pourrait durer, cette histoire avec un étranger en voyage d'affaires, avec un homme dont le quotidien est si différent du mien… Je me permets de rêver qu'il ne s'agit pas d'une autre histoire vouée à l'échec, tout simplement.

« Une coupe de champagne.

— Ha ! Ha ! Ben oui… »

Je frotte mon nez contre son torse en riant. Je n'ai aucune envie de consommer de l'alcool aujourd'hui ! Mais Henry ne répond pas ni ne rit. Quelque chose dans le mouvement altéré de sa main me fait redresser la tête, prise de doute.

« Oh, tu es sérieux ?

— Il n'y a rien de mieux que du champagne après du bon sexe. On ne peut pas se contenter d'eau plate pour célébrer un si beau moment.

— Je vois. Mais j'ai pas de champagne. J'ai du vin… »

Je grimace aussitôt : la seule bouteille de vin dans l'appartement qui ne soit pas vide contient de la piquette que j'ai achetée sans trop regarder, la semaine dernière, pour une recette que j'ai finalement ratée et abandonnée. Rien que je n'oserais servir à Henry ! Ou à qui que ce soit, d'ailleurs…

Heureusement, mon amant me saisit vigoureusement une fesse en me collant contre lui.

« T'en fais pas, ma belle. Je peux apprécier les bonnes choses même sans bulles.

— La prochaine fois, j'en aurai au frais. »

L'éclat de plaisir dans son regard atténue la sonnerie d'alarme qui retentit soudain dans ma tête. *Mais pourquoi j'ai dit ça ? !* Je n'ai aucune intention d'acheter du champagne ! Surtout pour quelqu'un qui ne m'en paie que lorsque la bouteille est remboursée par son employeur…

Et puis, c'est quoi ces idées d'alcool un lendemain de soirée bien arrosée et, dans son cas, bien poudrée ou je ne sais quoi ? Pff !

Je me redresse et lui prends le verre d'eau. Tout en soutenant son regard amusé, je prends une longue gorgée.

« Hmm ! Que c'est bon ! que je soupire en exagérant mon contentement.

— *I'll show you what's good.* »

Je glousse de rire tandis qu'il me fait rouler dans le lit. Décidément, il est en forme, ce matin !

***

Il est presque midi lorsque nous nous décidons à nous lever. Henry

enfile des caleçons bleus et moulants que j'adore, et se lève sans récupérer ses autres vêtements.

« Il fait trop chaud pour s'habiller, commente-t-il tandis que je passe une légère robe bain-de-soleil.

— J'ai pas l'air climatisé, que j'explique. D'habitude on est bien, mais ces jours-ci, ouf ! »

Il n'ajoute rien et me suit hors de la chambre. J'ignore ce dont il se souvient par rapport à notre arrivée, aux petites heures du matin. Le chemin vers la chambre n'a pas été long ! Je pense qu'il n'est même pas passé au petit coin…

« C'est le désordre, constate-t-il rapidement, les mots roulant sur son accent.

— Ouin… »

C'est tellement gênant que sa charmante prononciation du mot « désordre » ne m'émeut même pas. Je n'avais pas du tout prévu son passage en ces lieux, où il règne effectivement tout un bor-del. Pas un « bordel », non : un bor-del.

À peu près toute ma vaisselle est éparpillée sur le comptoir ou la table, en attente d'un nettoyage en règle. Certaines assiettes contiennent encore de la nourriture, vestige de départs précipités (ou de grands moments de paresse), et les chaudrons n'ont même pas été rincés. La poubelle a grand besoin d'être changée (j'ai manqué le jour des poubelles… encore). Mon stock d'enseignement (matériel d'arts, boîtes d'outils pédagogiques, cahiers d'exercices oubliés, piles d'œuvres de mes élèves, etc.) a été jeté pêle-mêle dans le coin du salon il y a un mois et risque d'y rester jusqu'à la prochaine rentrée scolaire. Un grand cahier et du matériel de scrapbooking (ciseaux, colle, pots de brillants, autocollants, trois sortes de crayons en au moins cinq couleurs chacune, photos, etc.) encombrent mon bureau de travail. Des chaussures s'empilent en désordre à l'entrée, mais une paire de gougounes a perdu son chemin au milieu du salon. Finalement, un soutien-gorge orange trône sur le dossier du divan, victime d'une écœurantite typiquement féminine de fin de journée.

Le bor-del, quoi.

Le cœur et toutes mes entrailles sont en chute libre. Je n'ose pas le regarder, c'est trop horrible.

Ses mains se posent sur mes épaules, puis ses bras glissent autour de moi

tandis qu'il m'enlace par-derrière. J'appuie ma tête contre son torse et j'attends le verdict, la gorge nouée et à peine rassurée par ce contact empreint de délicatesse.

« Quelque chose ne va pas ? demande-t-il à voix basse.

Bon, je me faisais encore des idées ! Quelque chose dans ma poitrine débloque, je respire mieux tout à coup. Ouf ! *Silly Caro !*

Je pivote sur moi-même sans le laisser relâcher son étreinte, jusqu'à ce que je lui fasse face et qu'il voie mon sourire.

« J'aurais préféré te recevoir dans un appartement en ordre, que j'avoue en grimaçant. C'était pas prévu.

— *You're silly*. »

Couinant de plaisir parce qu'on a pensé la même chose (le même mot !), je me hisse sur les orteils pour l'embrasser.

Pouah ! On est vraiment dus pour un bon brossage de dents. Il doit se dire la même chose, car cet instant de tendresse s'interrompt aussitôt. Henry s'assoit à la table tandis que j'ouvre les portes du réfrigérateur et des armoires, question de faire l'inventaire des déjeuners potentiels.

« Alors, on a… du jus d'orange, du lait… Des céréales… Euh, un fond de boîte, désolée. Hum, pas de pain… Mais j'ai des œufs ! »

Mon Dieu, c'est de pire en pire. Lui qui est habitué à de fabuleux festins ! J'espère qu'il n'a pas remarqué que j'ai vérifié la date de péremption des œufs avant de les mentionner…

Ah, et puis zut ! On ira bruncher quelque part, c'est plus simple. Tiens, pourquoi pas à La Petite Marche, sur la rue Saint-Denis ?

Je me tourne vers Henry pour lui proposer ce plan, drôlement plus intéressant que le contenu (ou, plutôt, l'absence de contenu) de mon garde-manger. Mais la vision de son corps sombre et musclé me coupe la parole.

Henry est si grand et si raffiné, même dans son état de quasi-nudité, que le contraste de sa présence avec l'effroyable désordre du salon-cuisine du demi-sous-sol est carrément violent. Le bel Américain est beaucoup plus à sa place dans la grande chambre du St-James, lumineuse et tempérée à souhait.

Ça ne marche pas. On n'est pas du même monde.

Une partie de moi a envie de laisser les larmes couler librement, à la suite de cette constatation triste mais irréfutable.

L'autre partie prend le dessus rapidement, presque instantanément en fait, pour sourire avec charme et demander à Henry s'il a déjà entendu parler

d’un restaurant appelé La Petite Marche.

CHAPITRE 32

Quelques jours après cette fin de semaine d'émotions en montagnes russes avec Henry, je me trouve seule dans mon appartement. Et je m'emmerde.

Sasha et Joana sont toujours en Irlande, et Victor et Vanessa travaillent. Il n'est que treize heures, mais j'ai déjà fait tout le ménage de mes trois pièces et demie. Mes espadrilles me font de l'œil pour une bonne marche de santé au mont Royal, mais il fait trop chaud pour enfermer mes pauvres pieds ! Je pourrais y aller en sandales, mais ça m'a fait une ampoule si énorme entre les orteils, la dernière fois, que je refuse dorénavant d'envisager cette option. Il y a des limites à être sportive !

Incapable de me brancher, je niaise sur Facebook et Pinterest en même temps. Je lis les derniers commentaires sous la photo que Joana a publiée plus tôt, un cliché d'elle et de Sasha sur une falaise surplombant la mer, leurs longues chevelures complètement échevelées par l'humidité, leur sourire immense et leurs yeux brillants de bonheur. Elles sont magnifiques et j'anticipe déjà leur retour, leurs histoires pleines de sous-entendus et de doubles sens qui m'échapperont, leurs exclamations du genre : « C'était tellement beau, tu peux pas imaginer ! », comme si j'étais incapable de la moindre…

Woooo ! Caroline Auger, ferme ton écran.

Je m'exécute en bondissant de ma chaise. Je suis morose et j'ai envie de voir mes amis. Il faut que je trouve quelque chose pour passer l'après-midi…

Ah ! Et si JP me rejoignait à l'air conditionné du cinéma du DIX30 ?

Caroline, 13 h 10 : Film poche et air frais au DIX30 ? Je m'emmerde lol

Dire qu'à une époque, on allait au cinéma pratiquement toutes les semaines, avec la gang de Sherbrooke ! On se tapait même les mauvais films, qui se transformaient en occasions de chuchotements et de fous rires incontrôlables, quitte à déranger les autres spectateurs. Comment ne pas mourir d'hilarité lorsque la pitoune de service se met à tourner autour de

l'immense lit baldaquin où trône un Vin Diesel dénué de toute expression, tandis que tes amis de gars se mordent le poing en signe volontairement exagéré d'excitation ?

Je m'esclaffe dans mon salon à ce souvenir qui date d'une quinzaine d'années (ouch ! le coup de vieux !). Je me laisse tomber sur le divan pour éloigner la tentation du numérique (comme si je n'avais pas accès à Internet sur mon cellulaire…) et attendre des nouvelles de JP.

Caroline, 13 h 12 : C'est cool que tu sois au Qc pour l'été ☺

J'enfouis ensuite l'appareil sous mes fesses pour ne pas harceler mon ami de textos. Ça ne dérange jamais Sasha de recevoir cinq, voire quinze messages consécutifs de ma part, mais je fais attention avec n'importe qui d'autre. Je ne veux pas passer pour une dépendante affective ! Je veux simplement partager ce qui me traverse l'esprit pour ne pas que l'idée disparaisse à tout jamais, mais ce n'est pas tout le monde qui comprend mon impulsivité, JP y compris.

En attendant une réponse, je ferme les yeux et repense à ma dernière baise avec Henry. Ça remonte à son passage ici. Avant d'aller bruncher à La Petite Marche, on a pris une douche ensemble, en riant de la petitesse de mon bain. En fait, c'était complètement ridicule comme plan, mais tellement sexy en même temps !

Puis, dans l'après-midi, mes menstruations ont commencé. Bleh ! Passage obligé. Et mardi, Henry a dû retourner à New York. On s'envoie des messages quelques fois par jour, ce que je trouve charmant. Il ne m'oublie pas ! Il revient juste avant la fin de semaine, alors ce sera vite passé, et il aura manqué le pire de ma « semaine rouge ». Son absence tombe donc très bien !

À part que la semaine est looooongue…

D'un autre côté, un jour, il retournera à New York pour de bon et je devrai m'habituer à son absence. Même si j'accepte cette éventualité, de toute façon inévitable, elle m'attriste quand même un peu. Comme de la nostalgique prématurée.

Une légère vibration dans mon dos indique que JP m'a répondu. Enfin !

JP, 13 h 20 : Dsl je peux pas aujourd'hui.

C’est tout ? Pff ! Plusieurs réponses avec divers degrés de passivité-agressivité me traversent l’esprit, mais je finis par répondre « OK ! », avec une moue boudeuse qui ne transparaît pas par écrit. Je compte sur vingt ans d’amitié pour que JP la devine !

Bon, maintenant que monsieur me laisse tomber (allô, attitude passive-agressive !), je dois me trouver un plan B. Je pourrais aller magasiner… mais j’ai vraiment envie de voir quelqu’un !

Et si je faisais un aller-retour à Sherbrooke ? Je pourrais souper avec Patricia et Éric, câliner leur petite Stéfanie et les laisser en famille pour la soirée. Un plan parfait !

Trente minutes plus tard, je pénètre le four de cuisson à haute température qu’est devenue ma voiture. Je baisse rapidement toutes les fenêtres (ne pas avoir d’air conditionné, à ce temps-ci, ça paraît !) et choisis ma liste de chansons « Boum-boum-techno-dance-so-happy » dans mon lecteur mp3. Elle est parfaite pour un *road trip* improvisé et joyeux comme celui-ci ! Maintenant, direction pont Champlain et ville natale. Hiiiii !

CHAPITRE 33

« Je suis tellement contente de te voir ! C'est vraiment cool que tu viennes ! »

Patricia m'étreint avec une force inattendue. Elle n'est pas aussi démonstrative, d'habitude ! Je n'ai pas mis les pieds dans le condo (climatisé !) qu'elle m'étourdit d'exclamations et de questions. *Elle me rappelle ma mère…*

« Ça va, toi ? que je réussis à demander tandis que je la suis vers le salon.

— Oui, oui…

— Ooooh ! Allô, cocotte ! »

Stéfanie me fixe depuis son siège à oreilles de lapin géantes. Quelle drôle de posture ! Ses mains se croisent sur sa poitrine, les doigts retroussés, sa tête penche de côté et elle fronce bizarrement des sourcils.

« Choubie est une fine analyste politique, m'explique Patricia d'un air convenu. Elle réfléchit sur les différentes positions européennes d'immigration.

— Ah oui, je vois. »

Je fais quelques grimaces au poupon pour lui faire changer d'expression. Mon amie, qui s'est laissée tomber dans sa chaise berçante, agite une main molle dans ma direction.

« Elle ne voit pas encore si loin.

— Quoi ?

— Elle voit les lumières, mais je pense pas qu'elle sache qu'il y a une personne devant elle. Ou qu'elle comprenne ce qu'est une personne. »

Je me redresse lentement. Pas que je remette en cause les connaissances de Patricia, qui a suivi des cours prénataux et qui, après tout, vit constamment avec cette créature depuis quelques semaines, mais… personne ne m'a jamais dit que les bébés naissent aveugles !

Je m'installe sur le divan, de façon à faire face à la nouvelle mère tout en puissant surprendre le moindre mouvement du bébé. Je me doute qu'elle n'exécutera rien d'extraordinaire, mais elle est si mignonne !

« Alors, ça va ? que je répète.

— Oui…

— T'as l'air fatigué.

— Oui, ben… Éric est en Beauce pour deux jours. Il aide ses grands-parents avec leur terrain… Je pensais pas rusher autant !

— Ah non ?

— Elle dort pas plus que trois heures d'affilée. »

Patricia renverse dramatiquement sa tête vers l'arrière en fermant les yeux.

Hum… N'est-ce pas normal, pour des nouveaux parents, de ne pas dormir beaucoup ? Quelque chose comme l'instinct de survie me dicte de ne pas poser cette question à voix haute.

« Il m'a proposé d'y aller juste une journée, poursuit Pat en parlant de son chum. Mais ça lui faisait beaucoup de route, et il y a beaucoup de job à faire là-bas. Tant qu'à ça…

— Tes parents peuvent pas t'aider ?

— Ouin… En même temps, j'allaite, alors il faut que je me réveille quand même. C'est juste qu'Éric va la chercher et la ramène dans son moïse après, alors c'est moins pire. Mais c'est pas grave. »

Elle lève la tête pour adresser à sa fille un de ces regards de mère, chargé de tellement de tendresse que le plus fruste des cœurs ramollirait instantanément.

« Pour être honnête, la mère d'Éric a proposé de passer la nuit ici… »

Je pouffe de rire en la voyant rouler des yeux intensément. Sa belle-mère est pleine de bonnes intentions, mais elle a tendance à être envahissante.

« Elle doit être en amour avec sa petite-fille, dis-je à tout hasard.

— Mets-en ! Elle débarque ici n'importe quand, c'est fou. Même Éric trouve ça intense. Il a fallu qu'on lui dise de ne pas venir avant neuf heures.

— Ha ! Ha !

— C'est pas drôle… »

Son sourire indique qu'elle reconnaît le peu de conséquences de la situation. Puis elle se redresse et joint ses mains devant son cœur avec plus d'entrain.

« Mais toi ! Donne-moi de tes nouvelles ! N'importe quoi qui ne parle pas de caca mou, de lait qui met une heure à être tiré ou de belle-famille qui

ne se mêle pas de ses affaires.

— Euh, Pat… t'es sûre que ça va ? La maternité et tout…

— Oh oui ! C'est juste vraiment épuisant. Ça va aller mieux quand mademoiselle se décidera à dormir plus longtemps. Parle-moi de toi.

— Oh, moi… »

C'est gênant de révéler que mon plus grand problème, ces temps-ci, est justement d'occuper mes journées !

Alors je parle plutôt d'Henry, de ses abdominaux de rêve, de son accent à craquer, de son sourire étincelant… Patricia roucoule de plaisir, même lorsque nous sommes interrompues par le réveil et l'appétit de sa progéniture. Tout en me faisant signe de poursuivre, elle glisse habilement le bébé sous un grand linge afin d'allaiter, en toute simplicité.

« Et là, il est à New York ? demande-t-elle lorsque j'ai terminé d'énumérer nos derniers rendez-vous (en passant sous silence la débâcle du "party secret").

— Oui. Il revient vendredi.

— Wow. Pas évident, à distance comme ça.

— Bah. C'est étonnant qu'il y soit pas retourné plus souvent. Je pensais qu'il resterait pour le week-end, mais c'est lui qui tient à revenir avant. »

Un sourire idiot étire mes lèvres. Patricia vérifie la position de sa fille, ajuste le linge sur son épaule puis m'examine quelques secondes.

« T'es différente, Caro.

— Ah ? De quoi ?

— De quand tu parles de tes *dates* habituelles. T'es comme… plus zen.

— Ha ! Ha ! Tu dois être détraquée par le manque de sommeil. Je suis pas zen !

— Ben oui. T'as pas encore dit que c'est l'homme de ta vie. Ça, c'est bizarre. »

Je plisse des yeux en exagérant l'effet d'insulte que son commentaire a sur moi. Réalisant ce qu'elle a insinué, Patricia éclate de rire, une main précautionneusement posée sur la tête de Stéfanie.

« Je veux dire… Il doit être spécial.

— Oh. Oui. Ben… non. Je veux dire, je sais que ça durera pas, alors… Je dirai pas que c'est l'homme de ma vie pour rien.

— Ah non ?

— Oh non. J'irai jamais vivre aux États-Unis ! Là, c'est le fun, on

s'amuse, mais ça pourrait pas devenir plus. Même si on habitait le même pays et la même ville. »

Je décortique mon raisonnement, nos styles de vie différents…

Pendant que Patricia et moi papotons comme dans le bon vieux temps, je reçois un texto. Je profite d'un changement de couche pour consulter mon appareil.

JP, 16 h 46 : On se voit samedi ?
Caroline, 16 h 57 : Ben oui !

Quelle question saugrenue ! Évidemment qu'on se verra samedi… C'est le mariage de Jessica ! L'événement tant attendu de l'été ! Comme si je pouvais l'avoir oublié.

JP, 16 h 59 : Good ☺ Bonne soirée beauté

Ah là là ! Je soupire en secouant à la tête. Sacré JP ! Je tape « À samedi ! » tandis que Patricia revient de la chambre de bébé, une Stéfanie aux yeux grands ouverts dans les bras.

« C'est qui ? demande-t-elle avec la curiosité d'une paparazzi en manque de ragot. Henry ?

— Non, JP.

— Ooooh. »

Mais pourquoi je rougis ? ! Et qu'est-ce que ça signifie, ce « ooooh » chargé de sous-entendus que je ne comprends pas ? Ou plutôt… que je ne veux pas comprendre ?

Patricia s'installe cette fois sur le divan, près de moi. Je m'assois en indien de façon à lui faire face. Elle cale le bébé dans une grande couverture entre nous et nous passons un moment à admirer cette merveille.

« Elle est vraiment belle, que je soupire.

— Merci. Je trouve qu'elle grandit tellement vite ! Tu vas souper avec JP après ?

— Non, non. Il voulait juste confirmer pour samedi. Mariage de Jess.

— Ooooh. »

Encore cette réaction !

« Quoi ? que je demande, avec le cœur qui bat juste un peu trop fort.

— C'est cool qu'il t'ait invitée, non ?

— Oui. »

Nous nous dévisageons un moment. Il y a tellement de non-dits entre nous que s'ils se matérialisaient, la pauvre Stéfanie en serait probablement mortellement écrasée. Et puis, zut !

« Qu'est-ce que tu penses ? que je demande franchement.

— Qu'il va enfin… Que *vous* allez enfin vous avouer vos sentiments l'un pour l'autre. J'attends ça depuis tellement longtemps ! »

Patricia tape ses mains ensemble avec émoi. Ce claquement et son cri du cœur font tourner brusquement la tête du bébé en direction de sa mère. Patricia caresse doucement une joue rebondie, ce qui lui évite de voir mon visage adopter une couleur oscillant probablement entre le rouge cerise et le cramoisi.

Comment ça, « enfin » ? !

CHAPITRE 34

Le vendredi suivant, à dix-neuf heures tapantes, je me tiens dans l'allée devant la porte de mon appartement, petit sac de voyage à mes pieds, sac à main à la main (original, n'est-ce pas !) et douce fébrilité dans la poitrine.

Henry revient de New York. Il n'a donc pas encore pris possession de sa nouvelle chambre au St-James, ce qui fait que je ne peux pas y arriver d'avance. En vrai homme galant, il a proposé de terminer son déplacement en ma compagnie, question de ne pas retarder nos retrouvailles.

J'ai l'impression qu'il n'a pas compris que nos retrouvailles seront plutôt chastes, condition féminine oblige. Je n'ai pas insisté sur ce détail non plus : j'ai envie de lui parler, de l'écouter, de le caresser simplement. On peut passer une très belle soirée sans sexe !

Le temps s'est rafraîchi depuis le début de la semaine, mais il fait encore chaud au soleil. Je porte une légère robe pâle et j'ai laissé mes cheveux libres sur mes épaules (c'est-à-dire qu'ils frisent insupportablement et forment une masse désordonnée autour de ma tête, mais bon). Une tenue toute simple, au naturel, qui souligne combien je suis à l'aise dans cette relation.

Dans le sac de voyage se trouvent mes essentiels pour un découchage d'une nuitée. J'ai laissé à l'intérieur de l'appartement la valise contenant les effets nécessaires à une fin de semaine dans une auberge en Estrie, incluant l'assistance à un mariage.

Je suis tellement organisée ! J'ai pensé à tout : robe, chaussures, maquillage, nécessaire de coiffure, gougounes pour la soirée dansante, vêtements confortables pour le retour dimanche… Je n'aurai qu'à passer chez moi demain matin, à troquer le sac pour la valise et à sauter dans ma voiture afin de rejoindre JP à Sherbrooke. On se rendra ensemble à l'auberge La Mara. La cérémonie débute à quinze heures, donc on aura le temps de parcourir la route tranquillement. C'est un plan parfait !

Henry a traversé les douanes il y a une heure et demie. Selon son calcul, il devrait arriver chez moi bientôt. Je lui ai dit que le trafic du vendredi, même pendant les vacances de la construction, risquait de fausser la donne,

mais il n'a rien voulu entendre. Je suis donc sortie de chez moi dans le délai prévu, au cas où. Mais ça commence à être long !

J'ai hâte de l'embrasser, d'admirer les lignes sophistiquées de son visage, de me laisser bercer par sa voix grave et mélodieuse…

D'un autre côté, ces perspectives agréables ne me virent pas l'estomac à l'envers comme au début. Est-ce un présage annonciateur de la fin ? Ou, tout simplement, un signe de maturité de ma part ? J'ai beau me creuser la tête, je demeure incapable de trancher entre ces deux extrêmes.

Je résiste vaillamment à la tentation de passer le temps à l'aide de mon cellulaire. J'ai envie qu'Henry sente que je lui dédie toute ma soirée, à défaut de ma fin de semaine, et ça commence par laisser l'appareil dans la sacoche. Il était drôlement déçu lorsque je lui ai rappelé que j'assistais à un mariage samedi !

« Je reviens plus tôt pour te voir, et tu te sauves, s'est-il plaint doucement au téléphone.

— Je me sauve pas, voyons. Ça fait des mois que c'est prévu. Tu peux revenir à Montréal dimanche si tu préfères.

— Non, non. Je veux te voir, Snowflake. *I miss you.* »

J'aurais tellement voulu débriefer ces quelques phrases avec Sasha ! J'ai l'impression que mon bel amant, fort, viril et macho à souhait, se révèle un peu dépendant affectif ! Étonnant renversement de situation pour moi ! Et incroyable coïncidence que je découvre cela alors que je me détache justement de notre relation, que je travaille à accepter sereinement son inévitable fin. C'est sûr que ma meilleure amie aurait plein de réflexions sages et sincères (quoique dénuées de délicatesse et de nuances) à ce sujet !

D'ailleurs, il ne faut pas que j'oublie de parler à JP du party de fête de Sasha. Il ne nous reste que deux semaines pour compiler les réponses et réserver dans un restaurant digne de ce nom. Avant de partir pour l'Irlande, Joana m'a secrètement laissé des consignes claires : la soirée devra avoir lieu le deuxième samedi d'août, dans un apportez-votre-vin avec une salle privée. Nous nous sommes mises d'accord sur une liste d'invités, et je me suis occupée d'envoyer une invitation virtuelle. Comme Sasha ne possède pas de compte Facebook, c'est assez facile d'organiser la chose à son insu !

Les vacances estivales permettront à plusieurs personnes d'être présentes à Montréal, notamment nos amis de Sherbrooke. Même Nathalie va sortir de son Toronto chéri pour fêter notre amie ! Ça va être super !

Sasha est tellement chanceuse d'être née en août. C'est beaucoup plus simple d'organiser de grands partys mémorables à la belle saison qu'en plein mois de mars, avec les tempêtes de neige et les horaires chargés. Mon dernier anniversaire en témoigne : Éric, Patricia et Catherine n'ont pas pu quitter leur ville à cause de la météo, et le souper au resto a complètement dérapé à cause de ma fatigue excessive.

OK, ça a surtout dérapé à cause de l'alcool consommé, mais, si j'avais été moins fatiguée, je l'aurais mieux toléré !

Bon, je sors mon cellulaire, mais je veux juste pour vérifier l'heure…

Dix-neuf heures cinquante-trois ! Je peux bien trouver le temps long !

Henry a-t-il un système Bluetooth dans sa voiture ? Probablement. Je pourrais l'appeler et lui demander où il se trouve. Est-ce qu'il le prendrait mal ? Il était tellement confiant dans sa prévision et il est si fier…

Tant pis ! S'il est coincé dans un embouteillage monstre, je préfère le savoir et l'attendre à l'intérieur, assise, à consulter Facebook sans vergogne.

Juste comme je cherche son nom dans mon bottin de contacts, le vrombissement particulièrement harmonieux d'un moteur me fait lever la tête. Ah ! Le voilà ! La voiture de luxe d'Henry avance, saugrenue dans ma petite rue de Rosemont. Elle s'immobilise net à ma hauteur et je me précipite pour ouvrir la portière du côté passager.

Une bouffée d'air frais m'accueille, accompagnée d'une forte odeur de voiture neuve, de cuir automobile et de parfum masculin. Je me glisse sur la banquette, au cuir rafraîchi par l'air conditionné, et me penche vers le conducteur pour l'embrasser.

« Bonjour, monsieur.

— Bonsoir, mademoiselle. Tu es très soleillée.

— Tu veux dire "ensoleillée". »

Je ne le corrige que pour son bénéfice personnel, car le compliment m'a fait très plaisir. Je remarque néanmoins son absence de réponse et le léger durcissement de son sourire, comme si je l'avais insulté. Oh là là, il est d'humeur susceptible !

Il nous emmène rapidement au centre-ville, zigzaguant avec aisance dans le trafic fluide tout en me racontant ses journées chez lui : Central Park, Fifth Avenue, un souper gastronomique grandiose, un nouveau spectacle de Broadway auquel il n'a pas eu le temps d'assister mais ce n'est que partie remise…

Et moi, qu'est-ce que j'ai fait ? Un petit aller-retour pour voir Patricia… qui m'a révélé l'ampleur de ses attentes envers moi et JP (« J'ai assez hâte que vous ayez des enfants ensemble ! Ça va être vraiment hot ! »). Je ne peux pas raconter ça à Henry !

De toute façon, il ne m'interroge pas sur mes occupations des derniers jours. Ouf !

Une fois la voiture stationnée, nous nous rendons à la réception de l'hôtel, puis à la nouvelle chambre attribuée à Henry. Dans l'ascenseur, ce dernier glisse une main sous ma jupe et empoigne fermement ma fesse. Tandis que ses lèvres expertes se posent dans mon cou, ce qui déclenche habituellement une faiblesse dans mes jambes, je me débats pour le repousser. *Pas question qu'il se rende compte de la grosseur de ma serviette hygiénique !*

Interloqué, Henry fait un pas en arrière et me dévisage.

« Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je… Pas ici, voyons. »

Cette réponse ne m'attire qu'un regard peu crédule. Hum. C'est vrai qu'on s'est bécotés souvent dans cet ascenseur. Bon, Caroline, fais une adulte de toi ! Les menstruations font partie de la vie, Henry ne peut pas être surpris que ça arrive.

« Je suis patchée, c'est dégueulasse. »

Oh my God ! ! ! Une adolescente de quinze ans ne s'exprimerait pas plus mal ! Les termes manquent visiblement au vocabulaire de l'anglophone, qui maintient son expression d'incompréhension. Je me racle la gorge et sourit, plus timidement que je ne le voudrais (dire qu'à notre première rencontre, je débordais d'assurance et de classe… souvenir lointain !).

« Je suis menstruée. On se reprendra dans deux ou trois jours.

— Je ne comprends pas. »

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent enfin. Henry me laisse passer devant, malgré son agacement. Ah là là ! Comment on dit ça, en anglais, déjà ? Je pense que je ne l'ai jamais su, en fait. J'agite donc mes mains devant mon bassin avec un regard insistant.

« Pas disponible cette semaine. Pas de bébé. *Not pregnant.*

— Oh. *Your periods.* »

Son marmonnement me fait l'effet d'une gifle. Il me tourne le dos pour déverrouiller la porte de sa chambre. Pendant ces quelques secondes où il ne

me voit plus, je ressens l'immense, presque irrépressible, envie de fuir : courir à l'ascenseur, retourner chez moi, foncer à Sherbrooke et pleurer dans les bras de JP, qui ne m'a jamais fait sentir comme un poids mort à cause d'un état physique incontournable et normal.

Heureusement, ça ne dure pas. Sitôt la porte ouverte, Henry s'écarte en me faisant galamment signe de procéder d'abord. Je force un sourire et avance dans la grande pièce, ordonnée et éblouissante de soleil.

« Je vais faire monter mes bagages, *wait here*. »

Il me plante un baiser sur le front avant de ressortir, sans attendre de réponse de ma part.

Bon ! Une petite crise à gérer. C'est correct, je connais quelques trucs pour le faire changer d'humeur. Disons qu'il ne passera pas une soirée aussi platonique qu'il semble l'envisager ! Hi ! Hi !

À son retour, j'attends qu'il donne un pourboire au commis qui a manipulé le chariot de bagages puis déposé les valises dans la chambre. La porte se referme, cette fois avec nous deux dans la pièce. À l'assaut !

Je le saisis par la ceinture pour l'entraîner vers le lit, l'œil coquin.

« Qu'est-ce que tu fais ? demande-t-il, mi-intrigué mi-boudeur.

— C'est pas parce qu'on peut pas faire l'amour qu'on peut rien faire. »

Il sourit tandis que je retire sa ceinture, appuyée contre le bord du matelas. Toutefois, il pose ses mains sur les miennes pour les immobiliser.

« Ça peut attendre ? Je vais aller au gym d'abord. »

Ouch ! Je n'avais pas prévu cette douche froide ! Je me redresse d'un bond, les bras le long du corps.

« Au gym ? !

— *I haven't worked out for days*. Le gym ici est très bien. Ce ne sera pas long.

— Henry Myers. Tu. Me. Niaises. »

C'est la première fois qu'il me voit fâchée. Le vase de ma tolérance a reçu plusieurs gouttes de trop, ce soir ! Pas question de me faire planter là pour le gymnase de l'hôtel, aussi bien soit-il !

CHAPITRE 35

Les poings sur les hanches, je soutiens furieusement le regard d'Henry. Sa stature imposante et son assurance ne m'impressionnent pas du tout, en ce moment.

Il s'était rendu à ses bagages en me répondant, une minute plus tôt. En attendant mon ton furieux, il s'est immobilisé et retourné vers moi. Il a l'air plus agacé qu'étonné, ce qui me frustre encore plus.

« Je t'ai attendu dehors, tu vas pas aller au gym maintenant ! que je finis par dire.

— Tu ne me diras pas quand faire mon *work-out*, Caroline, réplique-t-il en saisissant son sac de sport.

— Non, non, non. Ne transforme pas ça comme si j'étais une *control freak*. Il est presque vingt et une heures, j'ai passé la soirée à t'attendre. Tu boudes parce qu'on peut pas baiser ? C'est stupide, ridicule et… et… Et immature ! »

Je me retiens de taper du pied pour accentuer mes accusations. Henry soutient mon regard, une expression indéchiffrable sur son visage. Qu'est-ce qu'il croit ? Que je vais rester ici à poireauter joyeusement pendant qu'il va s'entraîner ? Que ça me fait plaisir de me sentir comme un désagrément parce que mon entrejambe n'est pas à sa disposition ? Pff !

Je traverse la chambre à grands pas et saisis mon sac de voyage et ma sacoche.

« Fais comme tu veux. Je m'en vais.

— Quoi ? Mais où vas-tu ? ! »

Ah ! Ah ! Cette fois, c'est à lui d'être fâché. Sa réaction ne réussit qu'à nourrir ma propre colère. Je lui fais face avec toute ma résolution de ne pas céder à son chantage émotif.

« Chez mes amis ! J'ai refusé une invitation à souper pour être avec toi, mais, puisque tu ne veux pas me voir, j'y vais !

— *This is ridiculous.*

— C'est toi, le *ridiculous*. Tu t'ennuyais juste de mon cul. C'est tellement

insultant !

— Arrête de… Ce n'est pas ça. Tu sais que mon entraînement est important pour moi. »

Oh mon Dieu, j'ai l'impression d'argumenter avec un enfant de huit ans. Je roule des yeux, pas du tout ébranlée.

« Henry, tu n'as jamais mentionné ton intention de t'entraîner ce soir. Tu sais que je pars tôt demain ! Je pensais qu'on aurait une soirée pour se coller, jaser… Un moment relaxe et sympathique. Je comprends que tu sois déçu de pas pouvoir te vider les couilles, mais de là à t'en aller, franchement !

— *That's not about it either !*

— Pis arrête de parler en anglais, tu sais que je comprends pas bien ! »

Son expression change brusquement. Il lâche le sac de sport et se dirige vers moi, d'une façon si déterminée qu'une peur surgit dans mes entrailles. *S'il m'attaque, je ne pourrai pas me défendre.*

Heureusement, il s'immobilise à quelques centimètres de moi. Sa langue passe sur ses lèvres, que je n'ai pas du tout envie d'embrasser en ce moment.

Je pourrai simplement franchir la porte, à un mètre de moi, mais une partie de moi est flattée par son insistance à ce que je reste et souhaite connaître l'ampleur de ce désir. C'est vaguement malsain, mais, pour une fois que je suis en contrôle de la situation, je veux en profiter !

« J'ai eu une grosse journée, Caroline. Ce n'était pas facile, conduire depuis New York après une réunion dans la matin. Je…

— Le matin.

— Quoi ?

— Tu as dit "la matin". Mais c'est un mot masculin. »

Je me rends compte que je pousse un peu fort, là, mais je n'y peux rien. Après tout, lui, il s'enfonce carrément dans les excuses bidon ! Il prend une grande respiration et poursuit, sur le même ton qu'on utilise pour régler une dispute alors qu'on a envie de hurler et de s'arracher les cheveux.

« Je suis fatigué et l'entraînement me fera du bien. Le sexe aussi, mais on n'en aura pas, alors… *I need to steam off.*

— Mais je t'empêche pas de rien. Sauf que je suis pas obligée de perdre mon temps ici.

— Alors passer du temps avec moi est du temps perdu ? »

Hein, quoi ? Je sens le contrôle m'échapper, comme du sable qui glisse

entre les doigts. Je tente de refermer les mains pour en conserver dans ma poigne.

« Pas du tout, mais tu vas au gym. C'est pas du temps ensemble, ça, Henry.

— Te rends-tu compte, Caroline… Le contrat se termine bientôt. On ne se verra plus. »

Son ton, son visage, toute son attitude est brusquement devenue douceur et chagrin. Il passe ses doigts sur mes épaules, caresse une couette blonde qui tombe devant mon visage, effleure ma joue.

Cette fois, je ne sais plus quoi penser. Il me semble que la situation est totalement absurde. Pourquoi me reproche-t-il de réduire notre temps ensemble ? C'est lui qui veut sortir s'entraîner !

Mais, comme il ne se montre plus agressif, je soupire et laisse tomber ma colère. Henry prend cela comme un encouragement. Sa main gauche glisse derrière mon cou tandis que la droite tente de retirer délicatement mon sac de voyage de ma poigne. Je le laisse m'embrasser voluptueusement, sans toutefois accepter de lâcher mon sac.

« Caroline, murmure-t-il contre mes lèvres. Reste. »

Je retiens le « non » qui me vient instantanément. Il tire encore sur le sac, mais j'hésite à le lâcher.

« Tu vas au gym ? que je vérifie avec le même ton doucereux que lui.

Il ouvre grand les yeux qu'il gardait mi-clos : je l'ai insulté dans sa démarche séductrice.

« Si tu continues comme ça, oui, répond-il en posant sa main gauche sur mon épaule.

Quel genre de réponse est-ce que c'est ? !

Il me manipule. C'est tellement évident que ça en devient amusant. Mais c'est aussi immensément lassant. Je refuse de capituler, pas cette fois. Ça ne donne rien : cet homme ne sera pas le père de mes enfants. Il ne m'accompagnera même pas à l'anniversaire de Sasha et je ne le présenterai jamais à ma famille. À quoi bon mettre plus d'énergie pour que notre relation fonctionne ? Il l'a dit lui-même : son contrat se termine bientôt.

Les avertissements de Sasha, qui m'ont fait grimper dans les rideaux il y a deux semaines, me reviennent en tête. *Il reste à Montréal juste pour vivre au St-James, se faire rembourser les grands restos et se faire inviter à des shows par la compagnie.*

Réfléchis, Caroline. Un profiteur. *Cheap*. Dépendant affectif. Un peu snob et imbu de lui-même. Manipulateur.

Non. Je n'ai pas besoin de ça dans ma vie !

Je tire sur mon sac fermement pour qu'il le lâche, je fais deux pas en arrière et je saisis la poignée de la porte.

« Vas-y, alors. Je m'en vais chez mes amis. C'est fini, Henry. Bye ! »

J'ouvre la porte et je cours à l'ascenseur avant de changer d'idée.

CHAPITRE 36

Je passe ma fin de soirée chez ViVa, qui m'avaient réellement invitée à souper. Lorsque j'arrive, il est près de vingt-deux heures et Vanessa me souhaite une bonne nuit avant de filer se coucher, son ventre plus proéminent que la dernière fois que je l'ai vue. Victor reste avec moi, me prépare un mojito sans que je le demande et m'écoute patiemment me lamenter.

Car une fois l'adrénaline de la dispute dissipée, j'ai commencé à me sentir terriblement mal. Sans accepter qu'Henry me laisse en plan pour des machines à charge, j'aurais pu réagir plus calmement. Peut-être qu'il ne réalisait pas l'aberration de ses décisions…

« Je sais qu'il m'aime pas, pis c'est correct, mais je voulais juste… Je sais pas. Je pensais passer avant le gym, quand même ! »

Je voulais me sentir respectée. Mais avouer cela aussi crûment à Victor, malgré son immense compréhension, dépasse mes forces. Je n'ai pas envie de subir d'autres moqueries, même affectueuses, sur mon manque de jugement quant aux hommes.

Mon ami tapote mon bras et prend une gorgée de bière (je soupçonne qu'il m'ait fait un drink surtout pour se permettre de déboucher une bouteille).

« T'as bien fait de partir. C'est plate, mais au moins tu te respectes. »

Bingo ! Voilà à quoi servent plus de dix ans d'amitié ! Les yeux humides d'émotion, j'écoute sagement la suite :

« Je trouve que tu as bien réagi, considérant la situation. C'était pas un contexte évident, mais tu t'en es bien sortie. »

OK, s'il dit quelque chose comme « les paramètres étaient adéquats », je lui lance une insulte (amicale) sur ses insupportables tics de C.A. qui analyse n'importe quelle situation comme s'il s'agissait d'un projet financier.

Victor dépose sa bière sur la table et me serre gentiment la main.

« Je suis fier de toi ! »

Oh là là ! Le déluge de larmes !

En étouffant un éclat de rire pour ne pas déranger sa fiancée endormie, il se lève à moitié de sa chaise pour me serrer dans ses bras par-dessus la table.

« Ça va ?

— Oui, oui. C'est juste beaucoup d'émotions !

— Je comprends. Tu dors ici ou tu retournes à Montréal ? Juste pour savoir si je change les draps ou non. La mère de Vanessa a passé sa semaine de vacances ici pour remplir notre congélateur de pâté chinois. »

Ce genre de situation me consterne de plus en plus : je me répands en atermoiements sur les échecs de ma vie amoureuse (ou tout simplement sexuelle, dans ce cas-ci !) alors que mes amis vivent des choses tellement plus importantes. Victor se prépare à être père ! Je n'ai même pas pris de nouvelles de la grossesse. J'étais trop obnubilée par ma petite peine causée par une dispute idiote dans une relation vouée à se terminer bientôt de toute façon.

Je pose donc quelques questions. D'habitude, quand on parle grossesse et enfants en groupe, j'écoute plus ou moins et j'attends surtout qu'on passe au prochain sujet. Cette fois, impossible de bluffer mon intérêt ! Mais ce n'est pas nécessaire : Victor ne se perd pas dans des détails d'examens gynécologiques et de bilans sanguins auxquels je ne comprends rien. Et puis, il reste que je suis sincèrement contente pour ViVa !

« On va l'appeler Antoine, comme mon grand-père, annonce le futur père, de la fierté plein la voix. On a décidé ça tantôt, t'as un scoop.

— Ooooh, cool ! C'est un beau nom. Ça devient concret, hein ?

— Oui. J'ai hâte de le voir. »

Nous discutons à voix basse, même si le sommeil de Vanessa est habituellement si profond qu'on pourrait maintenant crier à tue-tête. Vers minuit, Victor manifeste de plus en plus sa fatigue (il a quand même travaillé soixante heures cette semaine !) et je le laisse aller se coucher.

Sur la route du retour vers Montréal, je réalise qu'Henry ne m'a envoyé aucun signe de vie de toute la soirée. Mon cellulaire était connecté à Internet et m'a signalé la réception de quelques messages, mais aucun ne provenait de mon correspondant américain. Pas de texto ou d'appel non plus.

Néanmoins, je me sens calme. Sereine, même ! Tout ça ne m'empêchera pas de passer une excellente fin de semaine !

***

Le lendemain, toujours pas de signe d'Henry. Je pourrais briser le silence moi-même et le texter, mais je n'en ai pas envie. Il me semble que c'est à lui de s'excuser et de piler sur son orgueil.

Je pars à l'heure prévue en direction de Sherbrooke, sans oublier ma valise ni ma sacoche chic-pour-les-grandes-occasions. Je fais jouer du Blink-182 à tue-tête. Rien de mieux pour se défouler que du punk rigolo qui me rappelle l'insouciance heureuse du secondaire et du cégep !

Bon, OK, en fait ça me rappelle beaucoup ma légendaire peine d'amour du secondaire III, lorsque le beau (et boutonneux, mais ce n'était pas important à l'époque) Steve m'a brisé le cœur en frenchant éperdument avec « la vache à Cynthia » (dixit Sasha) devant mon casier, alors qu'il savait très bien que je le voyais dans ma soupe. En guise de catharsis, j'ai écouté *Happy Holidays You Bastard* à répétition pendant des heures, manquant rendre fous mes pauvres parents.

Aujourd'hui, je réalise la puérilité de cette chanson vulgaire et ridicule, mais tous ces aspects sont tellement assumés et le rythme rapide défoule si bien que je ne peux pas m'empêcher de hurler joyeusement avec le groupe.

And I hate, hate, hate your guts

I hate, hate, hate your guts

And I'll never talk to you agaaaiiin

Henry ne mérite peut-être pas autant d'animosité, mais ça fait du bien quand même !

Lorsque je stationne mon auto devant la maison des parents de JP, je suis d'excellente humeur. Je sors mon stock : sacoches (la chic-pour-les-noces et la moins-chic-mais-plus-pratique-pour-la-route), valise, bouteille d'eau, sac à souliers (contenant des sandales à talon haut pour le mariage et des gougounes cutes pour la soirée dansante), puis je remonte l'allée vers la porte d'entrée.

JP ouvre la porte juste avant que je cogne. À le voir sur le point de rire, je plisse des yeux.

« Quoi ?

— On aurait pu mettre tout ça directement dans l'auto en partant, rétorque-t-il en désignant mon barda. T'étais pas obligée de te prendre pour un mulet. »

Je jette un coup d'œil à ma voiture, une vingtaine de mètres plus loin, et à celle qui occupe l'allée et qui se trouve exactement à mi-chemin.

« J'avoue que ça aurait été efficace. Laisse-moi donc entrer. »

Il me cède le passage vers l'intérieur. Les odeurs de sa maison m'accueillent avec un gigantesque bouquet de souvenirs liés à cet endroit précis, le pas de la porte d'entrée : les fêtes d'anniversaires de notre enfance, les tas de bottes d'hiver dans l'escalier, les pieds nus sur le prélart de la cuisine l'été, les discussions interminables de fins de soirée à l'adolescence, le poulet à la dijonnaise et les muffins aux carottes que sa mère cuisine toujours merveilleusement bien, l'attente interminable appuyée contre le mur la fois que JP ne retrouvait pas son portefeuille et qu'on allait être en retard pour rejoindre les autres au cinéma…

« Ma mère nous a préparé un *snack* de route, m'informe mon ami en interrompant ma chute libre dans la nostalgie.

Tout en se dirigeant vers sa chambre (qui n'a pas changé d'une miette depuis dix ans, en dépit de son départ de la maison), il désigne un grand plat de plastique sur le comptoir, au travers duquel je reconnais facilement les fameux muffins.

« Es-tu prêt ou je lâche tout ça ? que je demande, plantée dans l'entrée et les bras encore chargés.

— Semi-prêt… lance-t-il depuis l'autre pièce, d'où je ne le vois pas.

— Ça veut dire quoi ?

— Viens. »

Viens les bras pleins ou les bras vides ? Ça m'agace quand on ne répond pas clairement à une question pourtant très simple ! Bon, tant pis : je lâche ma valise et mon sac à souliers, je dépose mes sacoches dessus et je me dirige vers la chambre, bouteille d'eau en main. Inexplicablement, quelques papillons volettent dans mon ventre.

Inexplicablement ? Allons, Caro ! La fantaisie que JP me prenne dans ses bras et me fasse rouler sur son lit avec lui me tord les entrailles avant de disparaître aussi rapidement qu'elle a surgi dans mon esprit : mon ami est en train de terminer la préparation de sa valise. Un complet est étendu au travers du lit dans son plastique protecteur, et la valise ouverte occupe un bon tiers de la surface disponible. Non, pas de galipettes au programme, même pour rire. Tant mieux !

Pour masquer d'éventuelles traces de mes émotions sur mon visage, je

demeure en retrait et prends une gorgée d'eau.

« La route a bien été jusqu'ici ? demande JP tout en tapotant un T-shirt soigneusement plié.

— Oui. Pas trop de travaux.

— J'ai regardé le chemin vers l'auberge, y a pas de construction. On est chanceux !

— Cool.

— De toute façon, je vais conduire. Tu relaxeras. »

Je me contente de sourire. Une chance qu'il ne me regarde pas ! Je n'arrive pas à chasser ce souvenir troublant d'un massage en cachette, là, dans ce même lit, un soir de baignade en gang où on s'était éclipsés du reste du groupe…

Mais qu'est-ce qui te prend, Caroline ? ! Ça suffit, ces fantaisies à la chaîne à propos de JP ! Elles sont excitantes, mais absolument irréelles, et elles doivent le demeurer !

C'est probablement une réaction (stupide) à ma dispute avec Henry. Je reporte ma libido frustrée sur *the next best thing*, mon béguin d'adolescente, mon fantasme inavoué de jeune adulte, le…

« J'apporte un pyjama, inquiète-toi pas.

— Hein ? »

Je sursaute assez fort pour renverser de l'eau. *Bravo, très subtil !* JP me laisse gérer le dégât, somme toute modeste, et continue de brandir des pantalons de tissu à motifs de carreaux, hyper usés : le même pyjama qu'il possède depuis toujours. Son sourire narquois énerve mes papillons internes.

« Pourquoi tu dis ça ? que je demande. Je m'inquiète pas.

— Je veux pas que tu penses que, parce qu'on dort dans la même chambre, je vais essayer de te sauter dessus.

— Ha ! Ha ! Je penserais pas ça, voyons ! »

Aaaaaahhh ! Pardon ? ! Dormir dans la même chambre ? ! Mais je n'avais pas compris ça, moi !

Il n'y a plus de délicats battements d'ailes de papillons dans mon ventre. Seulement un gros nœud qui ne fait que se resserrer, encore et encore, tandis que JP m'observe avec son sourire énigmatique et sa lueur espiègle dans l'œil. *Oh mon Dieu !*

CHAPITRE 37

Je dois me ressaisir ! Pourquoi Sasha est-elle en dehors du pays ? J'apprécierais vraiment son soutien inébranlable et son franc-parler légendaire, en ce moment ! Je peux au moins imaginer ce qu'elle dirait : « Caroline Auger, arrête de faire rêver tes hormones frustrées à mon cousin. C'est presque incestueux et ça m'écœure ! » À moins que, tout simplement, elle ne pète une coche en réalisant que ma relation avec Jérôme-Philippe franchit la barrière de l'amical…

JP me fait signe de quitter la chambre la première. Il me suit dans le corridor jusqu'à la cuisine. Ne pas voir son visage, même pendant ces quelques secondes, survolte mon imaginaire : que pense-t-il ? Comment me trouve-t-il ? Va-t-il poser un geste clair, énoncer une intention concrète ?

Sa conversation nocturne d'avec Sasha, quelque temps plus tôt, me revient. Surtout la dernière phrase de ma meilleure amie : *Je vais finir par penser que tu veux pas qu'elle trouve quelqu'un.* Et le silence de JP, indéchiffrable en ne voyant pas son visage (l'espionnage par l'imitation du sommeil a ses inconvénients), à la fois promesse et dédain.

Le commentaire de ce dernier sur Henry, Jason et l'ensemble de mes ex refait également surface : *Elle va encore s'attacher à un gars qui peut pas s'engager.*

Et toi, JP ? Tu vas vouloir t'engager un jour ? Ou bien tu restes accroché au minuscule fil d'espoir qu'incarne Jessica, même la journée de son mariage ? Ou bien…

« Ça va ? »

Je sursaute à nouveau. J'étais tellement plongée dans mes questions à mille dollars que je ne faisais plus attention aux préparatifs de JP. Le plat de muffins dans une main, il vient de me toucher l'épaule doucement, mi-surpris mi-inquiet par mon silence. Je hoche la tête pour le rassurer.

« C'est fini avec Henry. »

Il hausse des sourcils, cette fois complètement étonné. *Mais pourquoi j'ai dit ça ? !*

« Ah oui ? demande-t-il. T'étais pas avec lui cette nuit ?

— Non. C'était censé, mais, finalement… non.

— OK. »

JP demeure un moment devant moi. Qu'est-ce qu'il attend ? Se demande-t-il s'il s'agit de l'occasion rêvée de me sauter dessus ? De me déclarer son amour, sa flamme éternelle, sa dévotion toute…

« Et ça va ? insiste-t-il, mettant un terme au dérapage de mes pensées (heureusement).

— Mais oui.

— OK. On y va ? On est un peu serrés dans l'horaire. »

J'acquiesce et le suis vers l'entrée, où il réussit à coincer mes sacoches et mon sac à soulier quelque part dans ses bras déjà occupés par sa valise, son complet et le plat de muffins. Tandis que je saisis ma propre valise, mon esprit est tiraillé dans toutes les directions : pourquoi JP ne me questionne pas plus ? Est-il content ? Soulagé ? Indifférent ? Est-ce que toute cette tension entre nous n'existerait que dans ma tête ? Au fil des ans, Sasha m'a répété un millier de fois que j'imagine l'attention des gars bien avant qu'elle n'existe (et parfois elle n'existe carrément jamais). Est-ce le cas avec son cousin ? !

Nous montons dans la voiture, celle qu'il emprunte à ses parents lors de ses séjours au Québec. Je m'attends à ce qu'il pose sa main sur mon genou en démarrant, comme il l'a fait si souvent dans le passé. Elle demeure sagement sur le levier de vitesse, même lorsqu'il n'a plus besoin de manipuler celui-ci.

Tandis que nous traversons le quartier pour rejoindre l'autoroute, je résiste à l'envie croissante de me jeter sur lui. Pas pour lui arracher son T-shirt et lui faire fougueusement l'amour, non ! Plutôt pour l'obliger à déballer son sac : « Tu m'aimes-tu, coudonc ? ! »

Et là, s'il dit oui, on pourrait baiser follement, pulvérisant les ambiguïtés et les non-dits qui s'accumulent entre nous depuis des années.

Par contre, s'il dit non, ça serait drôlement embarrassant ! Donc, je me retiens, à l'affût de ses moindres gestes, de tous ses regards…

« T'es sûre que ça va ?

— Hein ? Oui, oui !

— C'est ta chicane avec l'Américain qui te rend comme ça ?

— Comme quoi ? Pourquoi tu dis ça ? »

JP émet un petit rire. On attend à un feu rouge alors il tourne

franchement la tête vers moi. Son amusement fait ressortir les pattes d'oie au coin de ses yeux.

« T'es dans la lune, Caro, c'est tout. Tu mets de la musique ?

— OK. »

Il démarre au feu vert tandis que je déniche mon lecteur mp3 dans ma sacoche. Je ne le relève pas, mais son brusque changement de sujet ne m'a pas échappé. Qu'est-ce qu'il signifie exactement ? Est-ce que je…

Mon Dieu, mais c'est épuisant, toutes ces questions ! Ce n'était pas comme ça, avant. Notre relation était ambiguë, mais naturelle, complexe et facile en même temps. Qu'est-ce qui a changé ?

« The Olms ? que je propose au conducteur. C'est relaxe…

— Parfait. »

Bon, est-ce que je veux passer le reste de la fin de semaine à me poser mille questions à propos de JP ? Je pourrais les lui poser immédiatement et régler ça. Mais nous sommes attendus… Ça peut attendre le retour. Ou jamais.

Je ressens une peur viscérale que notre amitié disparaisse. Après tout, c'est possible que je me trompe sur toute la ligne et qu'il ne ressente aucune affection particulière pour moi. Peut-être que c'est juste physique. Peut-être aussi qu'il s'agit d'un jeu sans conséquence pour lui. Mais, si c'était le cas, il aurait cessé depuis longtemps, non ? Il ne recommencerait pas systématiquement, ou presque, à chacune de nos rencontres… Et si ça n'existait que dans ma tête, Patricia ne trépignerait pas d'impatience à l'idée qu'on lui annonce notre amour mutuel.

Ouf ! Dire que je devrais être en train de m'ennuyer d'Henry ! C'est n'importe quoi !

JP monte le volume et ajuste l'air conditionné (oh, le luxe !). Je ferme les yeux, avec l'impression de ne pas avoir dormi pendant des jours.

OK, je me casse trop la tête. Il faut que j'arrête de penser à tout ça. Je ne poserai clairement aucune question à JP, donc autant cesser de m'en poser aussi.

Hmm, facile à dire, un peu moins à faire…

Je n'ai que trop conscience de ma main gauche, abandonnée nonchalamment sur ma cuisse tandis que la main droite tient le lecteur mp3. Il pourrait la saisir, la serrer doucement. Il l'a déjà fait. C'était agréable et sans conséquence.

Sauf qu'aujourd'hui, en ce jour d'août où nous avons vingt-neuf et trente ans et où nous nous rendons au mariage d'une de ses amies à la relation encore plus trouble que la nôtre, ce geste habituellement anodin serait tout sauf inconséquent. Il me virerait à l'envers, il ferait exploser mon imaginaire, et il déclencherait peut-être la Conversation. Et je ne suis *pas* prête à cette Conversation !

Alors, juste au cas, je pivote mon bras pour que ma main repose sur le lecteur mp3, en espérant que le jeune homme à côté de moi ne s'interroge pas sur la signification de ce geste. *My God, Caro, il y a juste toi pour penser à ça, calme-toi !*

La voix de Sasha retentit à temps dans ma tête. Oui, calme-toi, Caroline Auger ! À partir de maintenant, j'écoute la musique et je ne réfléchis plus !

« T'es tranquille, observe alors JP.

— Je suis zen, que je rétorque sans ouvrir les yeux.

Il n'ajoute rien et je ne m'inquiète pas de savoir si ma réponse le convainc, l'amuse ou le laisse perplexe. Après tout, le meilleur moyen de devenir zen est de se convaincre qu'on l'est déjà ! Je me concentre sur la musique et l'agréable chaleur du soleil au travers de la vitre.

« T'es venue voir Patricia cette semaine ? demande le conducteur deux chansons plus tard.

— Oui ! Son bébé avait déjà tellement changé !

— Avoir su que tu venais, on aurait pu aller à la Maison du Cinéma.

— Je t'ai proposé d'aller au cinéma, tu pouvais pas. »

Je lui lance un regard blasé à travers mes paupières mi-closes. JP ouvre la bouche et cligne des yeux, en exagérant une fausse stupéfaction. Je pouffe de rire, même si, à vrai dire, son commentaire m'agace.

« Tu m'as proposé d'aller au DIX30 ! objecte-t-il.

— C'est vrai, mais je pouvais pas demander à Pat de me rejoindre à Brossard avec son nouveau-né, quand même !

— Tu aurais pu me proposer de me rejoindre à Sherbrooke.

— Tu m'as dit que tu pouvais pas aujourd'hui, désolé, que je rétorque vivement en citant son texto. Je savais pas que ça dépendait de l'endroit ! »

JP fait une moue boudeuse, puis hausse des épaules, grognon.

« C'est pas grave, fait-il. J'avais juste quelque chose dans l'après-midi.

— Je voulais dormir chez moi, alors, un film le soir, ça aurait été trop tard.

— Ouin. »

Je le connais assez pour sentir que quelque chose le préoccupe et qu'il ne sait pas comment en parler. Malheureusement, je boude à mon tour : pas question de lui faciliter la vie alors qu'il complique autant la mienne !

CHAPITRE 38

Nous arrivons à l'auberge à quatorze heures tapantes. Le trajet a été plutôt silencieux. JP persiste dans sa mauvaise humeur et je me suis perdue dans mes pensées, à suranalyser les moindres détails de ce qui s'était passé (voire de ce qui ne s'était *pas* passé).

Tandis que JP récupère les clés de la chambre, je m'imprègne de l'atmosphère joyeuse des lieux. L'auberge La Mara est trop magnifique pour bouder entre ses murs ! Lorsque mon ami me rejoint, j'ai retrouvé mon sourire.

« Envoye, il reste pas grand temps ! lance-t-il en indiquant l'escalier avec humeur.

Zut ! C'est vrai que la cérémonie débute à quinze heures. Ce qui me laisse moins d'une heure pour fignoler une coiffure potable avec ma tignasse plus frisée que jamais. Mission : impossible !

« C'est la dernière fois que je t'accompagne à un mariage, que je grommelle.

Une fois à l'étage, je bouscule JP en me rendant dans la salle de bain de notre chambre commune, armée de ma trousse de maquillage, de mon fer plat et d'une boîte d'épingles à cheveux.

« Il faut que je me rase, déclare-t-il en me voyant prendre possession des lieux.

— Tu pouvais pas faire ça ce matin chez toi ?

— Ça repousse trop vite. J'aurais eu l'air d'un sans-abri avant le dessert.

— N'importe quoi… Rase-toi dans la chambre, il y a un miroir.

— Je vais pas mettre des poils de barbe partout, franchement. Je vais attendre… »

À ma défense, j'ai réellement besoin d'au moins quarante minutes pour me faire une tête digne de ce nom. Avec la chaleur et l'humidité, c'est un véritable nid d'oiseau qui me sert de chevelure !

Étant donné les circonstances, je comprends mal le ton agacé de mon ami. Il aurait pu se raser avant mon arrivée à Sherbrooke, non ? Sa barbe ne

pousse quand même pas si vite que ça !

« Je fais mes cheveux ici, mais je me maquillerai dans la chambre, que je propose en guise de compromis.

— Ouin. »

Pendant que le fer plat chauffe, je retourne dans la pièce principale. À l'autre bout, JP observe l'extérieur, dos à moi et les mains dans les poches. Nous sommes au deuxième étage et la vue est magnifique.

Son complet et ma robe reposent sur un des lits, mes sacoches et petits effets personnels sur l'autre. La lumière de l'après-midi entre à flots par la grande fenêtre, ça sent bon la forêt et la nourriture. L'atmosphère de l'établissement est à la fois reposante et fébrile, avec les derniers préparatifs du mariage qui se précipitent au rez-de-chaussée et dans la cour. On entend des gens passer dans le corridor ; probablement d'autres invités. Pour le moment, notre chambre constitue un îlot de calme.

JP se retourne et semble surpris de me découvrir. À cette seconde, il est tellement beau que s'il m'ouvre les bras, je ne réponds plus de moi.

« Qu'est-ce que tu fais ? Va te préparer ! »

Oups ! Il a raison ! Je me précipite dans la salle de bain.

Ayayaye, Caroline Auger ! Discipline !

Mes hormones me jouent vraiment des tours… Après une semaine d'abstinence forcée, ma libido se trouve à fleur de peau !

Je me fixe fermement dans les yeux, tout en lissant une mèche blonde à la fois. *Contrôle-toi encore un soir et, demain, si ça continue, tu le confrontes. C'est tout.*

Je ne vais pas risquer de gâcher le mariage de Jessica avec une potentielle dispute avec mon accompagnateur, quand même ! Je ne crois pas qu'on se disputerait, mais il y aurait probablement un malaise, un certain froid, du moins temporairement. Ce soir, le statu quo fera l'affaire.

Et puis… c'est amusant d'arriver à l'auberge ensemble, d'occuper cette chambre à deux, même si on dormira chacun dans son lit (*or not ? !*), de se préparer en négociant l'utilisation des commodités… Comme le font tous les vrais couples. Le visage exalté de Patricia me revient en tête.

Qui sait ? Peut-être s'agit-il d'un avant-goût de notre vie future !

***

OK. Si ma vie future avec JP ressemble à cette soirée, je n'en veux pas !

Après m'avoir pressée avec une mauvaise humeur croissante pour qu'on arrive à temps, il m'a complètement trahie. À chaque personne à qui on se présentait, il prenait soin de préciser rapidement :

« On sort pas ensemble, c'est juste une amie. »

À la quatrième fois, je l'aurais frappé ! Surtout que la femme venait de souligner à quel point l'agencement de nos habits la ravissait. Mais j'ai plutôt souri gentiment en hochant la tête. Après tout, c'est vrai qu'on ne sort pas ensemble et que je suis son amie. Mais avait-il besoin de le spécifier systématiquement ? On aurait dit qu'il avait peur qu'on nous prenne pour un couple, ce qui est insultant, à la fin !

Jessica et Gaspard (*Gaspard !* je n'en reviens toujours pas, de ce prénom !) ont organisé un grand mariage, avec leur famille élargie respective et plusieurs amis. Je ne sais pas si JP était au courant de l'étendue des invitations, mais je le comprends de ne pas avoir voulu venir seul.

À part les parents de la mariée, son frère et deux ou trois autres personnes, on ne connaît strictement personne. Par chance que nous étions pressés par l'horloge, car la cérémonie a commencé avec à peine quinze minutes de retard, ce qui fait qu'on n'a pas eu à socialiser longtemps avant le rassemblement sur le grand parterre aménagé.

Les promis écoutaient solennellement leur célébrant, un oncle de Gaspard (Gaspard ! ! !). Jessica rayonnait dans sa robe blanche à silhouette de sirène, une gigantesque fleur piquée dans sa chevelure remontée. J'ai senti monter une bouffe d'envie et de hâte à l'idée de mon propre mariage.

J'ai décidé que ça se déroulerait à l'intérieur. Je n'ai pas envie de gérer les risques de pluie et de vent, en plus du reste ! Pour son mariage, Jessica a eu de la chance : une journée chaude sans être caniculaire, un ciel clair idéal pour les photographies officielles, et à peine une légère brise qui soulevait son voile élégamment. Ce qui ne veut pas dire que ce sera mon cas !

Portée par des fantaisies de dentelles et de promesses éternelles, j'ai appuyé ma tête contre l'épaule de JP en soupirant doucement.

Eh bien, monsieur a trouvé le moyen de juger inapproprié ce geste anodin et tout à fait amical. Il a secoué son bras sèchement pour me faire décoller, sans détourner le visage de la cérémonie. Je lui ai fait de gros yeux qu'il a feint d'ignorer, en me retenant de lui demander quel était son problème. Pourquoi m'a-t-il invitée si je le dérange tant que ça ?

Quelques minutes plus tard, Jessica et Gaspard se sont juré un paquet de trucs et ont formulé leurs vœux. Je me suis mise à penser à Henry, à la peine que je refoulais à la suite de notre dispute, aux espoirs idiots que j'avais nourris malgré tout, au fait que nous ne nous retrouverions jamais dans cette situation, lui épatant en smoking blanc et moi magnifique dans une robe ajustée sur mesure, à nous promettre amour et respect éternels devant tous nos êtres chers.

Comme JP tenait apparemment à maintenir une certaine distance entre nous, j'ai gardé toute cette peine croissante pour moi. Il aurait dû pouvoir la lire sur mon visage (surtout que je cache très mal mes émotions, c'est bien connu), mais, même lorsqu'on nous a invités à passer à la salle de réception, il ne m'a rien demandé.

Un peu après, en trouvant nos places à l'une des tables pour le souper, il m'a chuchoté dans l'oreille :

« Check la fille là-bas, celle en robe bleu marine… Elle est cute, hein ? »

Ma gorge s'est nouée, j'ai senti la montée des larmes. J'ai calé le cocktail qu'on nous avait distribué à l'entrée, tout en regardant JP de travers.

« Pourquoi tu me demandes ça ? que j'ai rétorqué, la voix étranglée.

Il m'a dévisagée avec une surprise sincère, avant de hausser les épaules et de tirer ma chaise pour que je prenne place. *Il ne se rend pas compte.*

Un serveur passait justement : je l'ai accroché pour demander un verre de vin. J'ai besoin d'un remontant !

Et, maintenant, à la moitié des services de cet interminable, quoique délicieux, souper, j'en suis à mon troisième verre et JP vient de me dire, toujours en secret :

« Tu devrais arrêter de boire, Caro. »

Non, je n'ai plus du tout envie de vieillir à ses côtés. J'ai envie de le tuer.

CHAPITRE 39

L'alcool a beau exacerber mes émotions, il offre l'avantage de ramollir mes réflexes. Je ne saute donc pas à la gorge de mon ami. Par contre, mes yeux s'emplissent de larmes et mon visage vire au rouge, couleur qui ne peut que se remarquer sur ma peau parfaitement blanche de fille blonde.

JP ouvre grand les yeux, pris de court par ma réaction. Je m'attends à ce qu'il soupire avec découragement et agacement, mais il pose plutôt une main sur mon épaule avec sollicitude. Ouf !

« Qu'est-ce qui se passe ? C'est Henry ? »

Oh, la belle porte grande ouverte pour justifier toutes mes émotions ! Je hoche la tête piteusement, les prunelles noyées et le maquillage en grand péril. JP m'attire contre son épaule pour me tapoter le dos gentiment pendant quelques secondes.

« Ça va aller. C'est un gros con. Pense pas à lui. »

C'est toi, le gros con.

En fait, ce qui m'attriste le plus, ce n'est pas la constatation que JP ne s'intéresse absolument pas à moi. C'est surtout de voir notre complicité brisée : il me semble qu'elle mérite mieux que cette froideur déstabilisante, sortie de je ne sais où.

Nos compagnons de table sont d'autres amis d'études de Jessica, notamment un gars que JP connaît et qui s'appelle Guillaume. Ils sont tous accompagnés de leur blonde ou de leur épouse, et tout ce beau monde a été explicitement informé du fait que JP est célibataire. D'ailleurs, le Guillaume en question a enchaîné les blagues plates à l'endroit de la serveuse, qui n'a heureusement pas réagi, suite à quoi il a adressé un clin d'œil absolument pas discret à mon ami en expliquant :

« Je la mets de bonne humeur pour que tu puisses la cruiser après. Tsé, vu que t'es célibataire ! »

Cela explique pourquoi, à la suite du geste de JP pour me consoler, je surprends des échanges de regards chargés de curiosité et de sous-entendus. Pour montrer à JP que je suis solidaire de ses déclarations de célibat (qui

sont, après tout, véridiques), l'alcool me pousse à m'exclamer :

« Ma grand-mère est malade, je m'excuse ! Je suis toute émotive !

— Ta grand-mère s'appelle Henry ? demande aussitôt Guillaume, qui a trouvé le moyen d'épier mes échanges avec JP tout en se trouvant de l'autre côté de la table.

— Oui, que je réponds avec aplomb, en accentuant le tremblement de ma lèvre inférieure. Henriette Auger, en fait. Mais c'est une anglophone du Nouveau-Brunswick, on l'a toujours appelée Henry. »

JP pique du nez dans son assiette, mais je sais qu'il se demande ce que je suis en train d'inventer. Mes quatre grands-parents viennent de l'Estrie, et aucun ne se nomme Henri, Henriette ou Henrinetta.

« C'est pas très anglophone, Auger, comme nom de famille, relève Guillaume.

— Son nom de jeune fille est… Brown.

— Oh ! D'où vient-elle en Acadie ? demande alors un autre invité, l'air sincèrement intéressé. La famille de la femme de mon oncle vient du Nouveau-Brunswick et ce sont des Brown d'Edmundston. »

À côté de moi, JP renifle d'amusement pendant que je balbutie que je ne connais pas tellement le passé de ma grand-mère. Où est le serveur, avec ses bouteilles de vin pleines, quand j'ai besoin de lui ? !

Par chance, quelqu'un se met à frapper son couteau contre son verre avec entrain, afin que les nouveaux mariés s'embrassent. La bouche pleine, ceux-ci s'exécutent néanmoins avec grâce, à la plus grande joie des convives. Notre tablée passe ensuite à un autre sujet de conversation, mon verre de vin se remplit comme par magie et JP cesse de me traiter en pestiférée.

Bon, il ne m'a pas *vraiment* traitée comme une pestiférée. *Peut-être* que je misais un peu trop sur ses câlins habituels pour me remettre de ma soirée d'hier. Je n'espérais qu'une bonne dose d'affection fraternelle…

Hum, non. Je ne peux pas me mentir au point de prétendre avoir souhaité l'affection « fraternelle » de JP. Mes pensées envers lui sont tellement chargées d'érotisme, depuis douze heures, que ça m'étonne que ma culotte n'ait pas encore officiellement été déclarée « zone humide » !

Pff, c'est moi qui suis ridicule. Allez, une gorgée pour faire passer ce constat désagréable !

« Je reviens, me dit JP en touchant brièvement mon bras pour attirer mon attention.

Le temps que j'assimile ces deux mots, il se lève et s'éloigne déjà. Je le suis du regard, mais il y a beaucoup de monde. La plupart des convives se promènent en attendant le dessert, et je perds rapidement de vue mon ami. *Il doit aller voir la fille cute en bleu.* Avec une grimace dédaigneuse pour cette couleur totalement différente de celle que je porte (par ailleurs, ma robe jaune éclatant m'a attiré beaucoup de commentaires positifs), j'extirpe mon cellulaire de ma sacoche. Ce n'est pas très poli, mais tant pis !

De toute façon, personne ne s'occupe de moi. La moitié de notre tablée est partie se dégourdir les jambes, et un couple se marmonne des commentaires inaudibles, le visage impassible mais la tête probablement pleine de jugements sur les autres invités. Ils ont l'air snobs, bon !

Quoi de neuf sur Facebook… Vive les forfaits de données ! Je ne sais pas comment j'aurais survécu à une autre époque. Je serais morte d'ennui !

Mollement, sans réfléchir, je me rends sur la page personnelle d'Henry. Henry Myers, mon New-Yorkais trop sexy qui partage des concours de produits de luxe au travers de ses *selfies* pris au gym ou sur la plage. Il n'écrit pratiquement jamais de statuts ou de commentaires.

Non, rien de nouveau depuis hier ! Aucune indication sur ses activités de la fin de semaine. A-t-il évacué ses frustrations au gym ? Est-il retourné à New York ? A-t-il trouvé une autre fille avec laquelle partager ses nuits ?

Je dois dire que, plus d'une fois, son béguin pour moi m'a étonnée. Non, ce n'est pas assez fort : j'étais estomaquée, renversée, éberluée, incrédule… et ravie ! Un homme si beau, si cultivé, si intelligent, qui peut fréquenter des femmes élégantes, raffinées, minces… et qui choisit de passer ses moments libres avec *moi*, qui mesure un pied et demi de moins que lui, enseignante au primaire pas du tout glamour, un peu boulotte, beaucoup gaffeuse, pas vraiment gracieuse… Je me suis demandé plusieurs fois ce qu'il me trouvait, surtout au cours des premières semaines. Je m'attendais constamment à ce que ses réponses, via texto ou messagerie Facebook, se transforment en silence et en absence. À ce que ses invitations s'avèrent des lapins posés méchamment. À ce qu'il se lasse de mon chaos, intérieur comme extérieur, lui qui est si ordonné. Mais non !

J'effleure du bout de l'index l'écran de mon cellulaire, qui affiche en gros plan une photo d'Henry. Il porte ses verres fumés et les rayons du soleil illuminent son visage grave, mettant en valeur la courbe sensuelle de ses lèvres et…

Oh, il me manque ! Pourquoi ne m'écrit-il pas ?

Zut, ma coupe est vide ! Comme on passe au dessert, j'imagine que le service du vin aux tables est terminé. Qu'à cela ne tienne : je passe une journée difficile et j'ai besoin d'un drink pour survivre à la soirée !

D'un pas chancelant, je me dirige au bar. Il y a une petite file d'attente, plusieurs invités ayant eu la même idée que moi. Toute la soirée se déroulera dans la grande salle de réception : les tables seront retirées après le dernier service afin de laisser place à un plancher de danse animé par un DJ. Pour le moment, ce dernier se contente de faire jouer de la musique douce, sans harceler qui que ce soit avec de l'animation et des jeux. Il s'agit d'un mariage chic, avec des décorations magnifiques et dignes de Pinterest.

D'ailleurs, les bouquets de fleurs blanches et d'herbes vertes, qui décorent la salle, sont vraiment admirables ! Le genre de truc que Vanessa aime, du moins si je me fie à son tableau « Ma journée d'amour de rêve » (elle a vraiment des titres quétaines !).

Une fois en possession d'un superbe et délicieux Sex on the Beach, je m'approche d'un bouquet afin de le photographier. Ça pourra inspirer…

Oups ! Zut ! ! !

Quelques personnes s'écartent en constatant l'épandage, involontaire et généreux, de mon drink. J'ai coincé le verre entre ma cage thoracique et mon coude afin de tenir mon téléphone à deux mains. Bref, mauvaise idée. Heureusement, tout le liquide n'est pas tombé : je prends une gorgée en examinant la portion de ma robe qui se teinte de jus, de rhum et de grenadine. Il y a également une flaque par terre, mais très petite.

Soudain, quelqu'un saisit mon coude et me fait me redresser.

« Qu'est-ce que tu fais ? ! Ça va ? »

Le mouvement imprévu me fait perdre l'équilibre et je m'appuie contre la poitrine de Jérôme-Philippe (qui d'autre m'agripperait ainsi ?). Il semble à la fois inquiet et mécontent. Mais je suis tellement contente de le voir qu'un sourire immense s'épanouit sur mon visage, avant même que je m'en rende compte.

« Oui, ça va. Je voulais montrer les bouquets à Vanessa. Elle les aimerait beaucoup.

— T'es saoule en criss. »

La dernière phrase n'est ni interrogative ni amusée. Son émotion est maintenant claire : JP est fâché. Quel rabat-joie !

« Je suis pas si saoule, que je proteste. Je suis maladroite, tu le sais.

— Maladroite et saoule. Ils servent le gâteau, viens.

— Sti que t'es bête, ce soir. »

J'ai marmonné tout en le suivant vers notre table. Ma réplique a jailli toute seule et je ne pensais pas qu'il l'avait entendue. Mais JP se retourne brusquement, sourcils levés, orgueil piqué.

« Pardon ?

— T'es bête. »

Je n'hausse pas le ton, mais je le regarde droit dans les yeux pour qu'il sache que je ne plaisante pas. Il bat des paupières deux fois, avant de soupirer.

« Viens t'asseoir, Car-car. »

Oh ! Ça fait longtemps qu'il n'a pas utilisé ce surnom absurde ! Ce rappel de notre complicité m'émeut. Je tends le bras pour toucher sa main… mais il est déjà reparti.

Et VLAN !

Dans l'émotion et la maladresse, je m'étale de tout mon long par terre. Le verre m'échappe et ce qu'il restait du Sex on the Beach en jaillit pour consteller le tissu immaculé et précieux de la robe de Jessica. Les exclamations des convives disparaissent dans le bourdonnement croissant dans mes oreilles, tandis que le goût désagréable du sang envahit ma bouche.

CHAPITRE 40

Pourquoi les gens lèvent-ils les yeux au ciel lorsqu'on examine une blessure sur leur visage ? Ça n'aide pas l'aide-soignant à mieux voir la plaie. C'est absurde, quand on y pense ! Pourtant, je ne me résous pas à baisser mon regard. C'est peut-être pour éviter de croiser celui de mon infirmier improvisé.

JP applique la compresse d'eau froide sur ma lèvre inférieure avec soin, puis il recule d'un pas en m'indiquant de la tenir moi-même.

« Ça saigne pu… T'es correcte ?

— Ça fait mal.

— Veux-tu une Tylenol ? Ou une Advil ? Ils en ont sûrement à l'accueil…

— Non. Merci. »

Après ma chute, comme ma lèvre fendue ne cessait pas de saigner, nous sommes montés à notre chambre. Je me suis assise sur le bord de mon lit tandis que JP préparait une compresse de fortune avec une débarbouillette.

Zut ! Ma belle robe jaune est marquée de traînées rouge foncé, en plus des taches plus claires provenant du drink. Je n'ai pas apporté d'autres vêtements qui soient appropriés pour ce genre d'événement. Je n'avais pas prévu me blesser ! Mes capris en jeans et ma camisole verte en tricot détonneraient beaucoup avec le chic des autres invités…

JP piétine sur place, puis effectue quelques pas incertains en direction de la porte. Il va me laisser seule ici ? !

« T'es correcte ? répète-t-il. As-tu besoin de quelque chose ?

— Où tu vas ?

— Je retourne au souper. »

Son air innocent ne me convainc pas du tout. Je lui lance un regard furieux, du genre « Tu me niaises ? ! », auquel il répond par un air exaspéré de type « Ben quoi ! ».

« Tu vas pas mourir, lâche-t-il.

Sa phrase m'irrite, mais, au moins, il s'immobilise et me fait face.

Sauf que son visage n'exprime aucune affection. Ce n'est pas celui de mon ami, nonobstant toute tension sexuelle, mutuelle ou non. Mon cœur sombre dans ma poitrine, comme dans un abîme gelé.

« OK. »

Ma voix s'étrangle malgré moi. JP hésite encore. Je ne comprends pas son indécision, que Sasha qualifierait probablement de « gros niaisage ». En fait, je ne comprends pas qu'il ne comprenne pas que je souhaite sa présence. Je vais redescendre au party dans quelques minutes. Je me suis fendu la lèvre, pas foulé une cheville ! Il pourrait demeurer avec moi, au lieu de se précipiter pour rejoindre une foule d'inconnus.

« T'es sûre que t'as besoin de rien ? »

C'est sa façon de compenser. Cré JP ! Incapable d'émotions et de réactions normales.

Tout à coup, je me sens infiniment lasse. Je secoue la tête doucement, question de ne pas éveiller la douleur de ma lèvre sensible.

C'est idiot : je n'arrive pas à le regarder en face. Je fixe le tapis, à quelques centimètres de ses chaussures. *Viens me voir. Viens me voir.* Mais ses pieds se détournent.

« Je vais repasser plus tard, promet-il, une main sur la poignée.

— Hmm. »

Il hésite encore. Il m'énerve. Je serre les dents jusqu'à ce que la porte soit refermée derrière lui, pour retenir un hurlement dont j'ignore les paroles. Les possibilités sont infinies entre « Va chier », « Je t'aime » et « C'est pas juste ».

Une fois seule, je vérifie qu'il n'y a pas de nouvelle trace de sang sur la débarbouillette, puis je m'étends sur le lit et je laisse, enfin, libre cours à mes larmes.

***

Oh là là… j'ai mal partout ! Quelle heure peut-il être ? Je me suis endormie malgré le plafonnier encore allumé.

Je me redresse sur un coude, confuse, avant de me situer. L'auberge La Mara, le mariage de Jess… la réception, le vin… le Sex on the Beach partout, la lèvre fendue. JP.

Le cadran numérique sur la table de chevet indique 22 : 43. Bon, je n'ai pas dormi très longtemps. Un tapotement délicat de ma lèvre m'apprend qu'une belle enflure s'amorce, et un soupir de résignation m'apprend que j'ai l'haleine d'une ivrogne. Pourtant, je n'ai pas bu tant que ça ! Il me semble…

Après une rapide séance de rafraîchissement à la salle de bain (je fais peur !), je retourne dans la pièce principale. Je n'ai pas envie de me recoucher. En bas, le DJ a troqué la musique d'ambiance pour du techno bien rythmé : les vibrations de la basse se sentent jusqu'ici. Ça doit être une très belle soirée. Jessica doit être aux anges. Et JP doit bien s'amuser…

Comment est-ce que ça a pu déraper autant ? La fin de semaine n'a rien à voir avec ce que j'envisageais il y a deux jours à peine ! Henry qui maintient le silence radio, JP qui me garde inexplicablement à distance…

Je récupère ma bouteille d'eau dans le mini réfrigérateur de la chambre, puis je m'assois en indien sur le lit. Pour le moment, Facebook saura me changer les idées.

Tiens, une nouvelle demande d'amitié ! « Guillaume S. vous a envoyé une demande d'amitié. » *Guillaume S. ?* Qui est-ce que… Oh ! C'est le gars qui doutait (avec raison) de l'existence de ma grand-mère Henry pendant le souper ! Et il veut être mon ami Facebook ? Ouf, pas sûre…

Je laisse la demande en suspens pour me concentrer sur les gens que je connais. Patricia m'a écrit un message privé contenant la subtilité de Sasha et Nathalie réunies (bref, aucune).

Patricia Bégin 19 h 03

Piiiiiiis comment se passe ta fds d'amoureux ?
L'amour de Jessica, évidemment… Hi ! Hi !

Hum. « Mal, je pisse le sang, je fais honte à JP et il me brise le cœur. » n'est probablement pas la réponse à laquelle elle s'attend !

De toute façon, je n'écrirais jamais ça. Du moins, pas la dernière partie… Car mon cœur n'est pas brisé. Il est fendu et écorché, mais c'est à cause d'Henry, de ma vie amoureuse de marde et, surtout, de l'alcool. JP m'a blessée aussi, mais parce qu'il ne se conduit pas comme un bon ami. Tout simplement. Rien à voir avec de potentiels sentiments amoureux que j'entretiendrais à son égard, ce qui reste d'ailleurs à prouver. Pff.

Bon, je ne suis pas d'humeur à répondre sereinement à mon amie, qui,

après tout, ne fait que me taquiner. Je retourne donc à la page d'accueil pour parcourir les statuts et partages de mes contacts, sans me casser la tête.

Tiens, Joana a partagé une photo de coucher de soleil, avec l'inscription : « *One last sunset, but eternal memories* ». C'est si poétique ! Et les couleurs sont magnifiques. Sasha est vraiment chanceuse de vivre ce voyage, avec une météo apparemment idyllique, des paysages à couper le souffle et, surtout, la personne qu'elle aime. Je commence à croire que je ne vivrai jamais ce genre d'émotion intense à deux !

Oh ! D'autres photos, mais d'un exotisme différent. Adam a publié quelques clichés de son séjour au Honduras : la jungle, un repas dont je ne reconnais aucun ingrédient sauf le riz, un *selfie* avec des enfants du village, l'océan.

Peut-être que j'aurais dû partir, cet été. Quitter Montréal, sortir du Québec et explorer le monde. Le cinq à sept de mai avec les collègues de Sasha me revient en tête : tout le monde s'étonnait de mon absence de projets pour ces deux mois de vacances dont je bénéficie. À ce moment, j'avais tellement besoin de repos et de farniente que j'étais incapable de m'imaginer ailleurs que dans mon lit, ou encore à la plage. Mais, aujourd'hui, après un été pas très excitant à attendre après Henry et à crever de chaud dans mon appartement… et en constatant l'épanouissement inouï de ces amis en exil temporaire… je me demande si j'ai bien fait.

Je ne suis pas une voyageuse. Mais là, en cet instant, si on m'en offrait la possibilité, je partirais sans hésiter pour l'Irlande, le Honduras ou même le Japon !

OK, peut-être pas le Japon… Mais l'Europe, le Sud ou même une grande ville américaine comme New Y…

Non, peut-être pas New York. Les chances d'y croiser Henry Myers par hasard frôlent probablement le zéro, mais je ne penserais qu'à lui. C'est *sa* ville.

Peut-être que je pourrais le rappeler, ou juste lui écrire… question de clarifier la situation. Peut-être que j'élabore tout un drame dans ma tête, alors que ce n'est qu'un léger différend à régler. On pourrait profiter de ses derniers jours à Montréal pour s'amuser et s'envoyer en l'air joyeusement, au lieu de se morfondre pour des broutilles !

Justement, mon fil d'actualités contient maintenant un statut de monsieur Myers. Mon cœur bondit en voyant sa photo de profil. Il est beau

comme un mannequin ! Voyons voir… Son statut est en anglais, mais, de ce que je comprends, il passe une merveilleuse soirée dans la plus folle des villes. Il conclut : « *Feels good to be home*. » *Location : New York*.

Il est reparti. Eh bien.

Un peu perplexe devant cette nouvelle à laquelle je ne m'attendais pas du tout, je poursuis ma descente sur l'interminable page des nouvelles de Facebook. Ah, Henry a publié une photo un peu plus tôt ! Oui, il se trouve bien à New York, dans son Madison Square Garden adoré. Je reconnais l'arrière-plan typique de grandes enseignes au néon. Mais ce n'est pas ce qui attire mon attention.

La photo est un *selfie*. Henry tient son téléphone à bout de bras, il porte ses lunettes fumées et le polo Lacoste rouge qui lui va si bien. Son bras libre entoure les épaules d'une femme aux longs cheveux foncés et au sourire étincelant. Qui ne se hisse pas visiblement sur la pointe des pieds pour être à la bonne hauteur. Qui ne joue pas avec l'angle de son visage pour cacher ses joues trop rondes. Dont le brushing est impeccable. Dont les bretelles de camisole, à peine visible sur le cliché mais que je devine instantanément, sont d'un tissu dispendieux et d'une teinte riche et nuancée.

Le bras d'Henry entoure les épaules d'une femme qui est totalement mon opposé. Et ça pourrait finir là, me bouleverser un peu, chicoter ma jalousie mais sans plus, sauf qu'il y a le commentaire du photographe : « *Spending the evening with my babe, nothing gets better.* »

CHAPITRE 41

Ma première réaction tient du déni. Non, non, non, ce n'est pas vrai. Je n'ai pas *encore* joué le rôle de la maîtresse ! Henry *ne peut pas* avoir eu une blonde tout ce temps ! Il n'y a eu aucun coup de téléphone mystérieux, aucune cachette avec son cellulaire ou ses effets personnels…

D'un autre côté… Ça doit être facile de mentir sur son état civil lorsqu'on se situe à six cents kilomètres de chez soi !

Quand même, je n'y crois pas. C'est impossible ! Il m'a déjà laissé regarder son album de photos au complet : je tenais son cellulaire, j'avais accès à toutes ses données, tous ses messages, tous ses secrets. Savait-il que je respecterais sa vie privée et me cantonnerais aux images ?

Oh mon Dieu ! Ai-je passé par-dessus un cliché de couple, que j'aurais confondu avec de l'amitié ? !

Paniqué, mon cerveau tente de reconstituer ce visionnement, effectué sans trop d'attention il y a déjà plusieurs semaines. Je regardais surtout Henry, détaillant les variations de ses expressions, la force de sa mâchoire, le galbe de son biceps… J'ai bien posé quelques questions sur les gens qui l'accompagnaient, mais ses réponses se résumaient à : « Oh, c'est un ami. » M'aurait-il menti ?

Plusieurs personnes ont déjà « liké » la photo. Sans réfléchir, je parcours cette liste de noms inconnus. Je regarde surtout les minuscules photos de profil, à la recherche de qui que ce soit ressemblant à « *babe* ». J'aurai plus d'informations sur la page personnelle de cette greluche !

Ma vision s'embrouille. Je m'allonge sur le lit en frottant mes yeux pour en chasser les larmes. Ce n'est pas le temps de pleurer ; j'ai une enquête à mener ! Il faut absolument que je sache si Henry m'a menti ou non.

Mon cœur bat fort dans mes tempes. Hors de question que j'aie été la maîtresse de service… une deuxième fois dans la même année ! Le souvenir de Frédéric, mon ancien collègue faux jeton, est trop frais dans ma mémoire. Surtout, la blessure de mon orgueil cicatrise à peine ! Je ne me remettrai pas d'une deuxième histoire semblable. Je n'en peux plus.

Incapable de discerner quoi que ce soit sur l'écran, je rejette mon cellulaire sur le lit, enfouis mon visage dans mes bras croisés et m'abandonne à une crise de larmes que je ne peux plus refouler.

C'est tellement injuste ! ! ! J'ai tout fait dans les règles avec Henry : j'ai été honnête, patiente, authentique… OK, ça ne pouvait pas durer, mais ça, on le savait tous les deux depuis le début ! J'ai réalisé ses défauts assez rapidement et c'est en toute connaissance de cause que j'ai décidé de passer outre. Notre relation avait une date limite et je l'acceptais. Pourquoi est-ce que cette lucidité est récompensée par une trahison aussi méchante ?

Je laisse sortir toute ma peine un bon moment. Lorsque le gros des sanglots est passé, je me traîne jusqu'à la salle de bain pour me moucher et me passer de l'eau froide dans le visage.

Oh là là ! La fille dans le miroir est tout sauf séduisante ! La lèvre inférieure enflée et violacée, une traînée de sang au travers du menton (la plaie a dû se rouvrir pendant ma crise), les yeux bouffis et rouges, le maquillage répandu au travers du visage, les cheveux dans tous les sens…

Je cligne des yeux devant ce tableau peu enchanteur. *C'est moi, ça ?* Ça détonne tellement avec la Caroline Auger radieuse et pimpante d'il y a quelques heures !

La porte de la chambre s'ouvre à ce moment. Je m'attends à voir JP surgir, mais une tonne de tulle blanche s'infiltre dans l'embrasure : Jessica, la carte magnétique de la porte à la main, ouvre grand les yeux en me découvrant dans la salle de bain.

« Allô ! Je venais voir comment tu vas… »

Devant ma mine déconfite, elle pénètre complètement dans la chambre et referme soigneusement la porte derrière elle.

Le mélange d'émotions, de fatigue et d'alcool me fait un peu tourner la tête, et ça me prend quelques secondes pour réagir. J'avance vers elle pour quitter la salle de bain, oubliant mon visage de raton laveur passé à tabac.

« Je suis désolée d'avoir gâché la soirée, Jess ! Et ta robe, *my God !* J'espère que…

— Arrête, tu gâches rien, voyons. Ça arrive, des accidents.

— Pas aussi niaiseux que celui-là. »

Je ne veux pas m'apitoyer sur l'injustice de ma vie devant une nouvelle mariée, mais c'est plus fort que moi. Je sens mes yeux picoter à nouveau. Combien de larmes mon corps contient-il encore ?

« JP a dit que tu reviendrais, mais il avait pas l'air sûr, continue Jessica. Ça saignait pas mal, tantôt. »

Tout en parlant, elle me prend le bras et m'entraîne doucement vers le premier lit, celui où je pleurais ma vie quelques instants plus tôt. L'édredon défait, le cellulaire rejeté et la débarbouillette souillée sont de bons indices qu'il s'agit du mien !

« Il s'amuse, lui ? que je demande en réussissant à masquer mon amertume.

— Ouin. Comme JP. »

Jessica m'adresse une grimace complice. Je lui souris, mais mille questions surgissent dans ma tête. Qu'est-ce que ça veut dire « comme JP » ? Ils se sont connus à l'université, à une époque où mes amis et moi voyions moins Jérôme-Philippe, question d'horaires et de fossé entre l'étape universitaire, qu'il a franchie le premier, et le stade du cégep, où nous nous trouvions encore tous. Jessica connaît très bien son ami, mais d'une façon différente de moi. Elle n'a pas connu l'enfant et l'adolescent, seulement le jeune homme.

Je brûle de l'interroger, mais les mots ne viennent pas.

« Hé ! Mais tu manques ta soirée, là ! que je m'exclame soudain. Je suis correcte, tu peux retourner en bas.

— Je sais. J'avais envie d'un peu de calme, ben franchement. Et puis, une de mes invitées manque de faire une commotion cérébrale. Le moins que je puisse faire, c'est prendre de ses nouvelles ! »

Profondément émue par son attention, je renifle un petit coup et plaque un beau sourire dans mon visage (enfin, le plus beau possible considérant les circonstances).

« Tu passes une belle journée ? À part une écervelée qui renverse son drink sur ta robe, c'est comme tu voulais ? »

Le bonheur illumine aussitôt le visage parfaitement maquillé de Jessica. Elle me raconte sa joie, son soulagement que ce soit presque terminé, les minuscules accros à l'organisation qui la stressaient tellement il y a une demi-journée et dont elle rit maintenant de bon cœur… Et elle me rassure sur le sort de sa robe : le fils de sa cousine, âgé de quatre mois, a déjà régurgité dans son dos (ouach !), et elle n'a pas prévu la reporter de toute façon, donc tant pis !

Son attitude décontractée et notre bavardage me font oublier ma peine.

Rien de mieux que la solidarité féminine pour contrebalancer les actions des hommes !

Après quelques minutes, la mariée se lève et passe les mains sur sa jupe pour en effacer des plis imaginaires.

« Je vais y retourner, soupire-t-elle en souriant. Avant que mon mari lance un avis de recherche.

— Je viens avec toi, que je déclare en sautant sur mes pieds.

— Tu devrais peut-être te nettoyer le visage avant. C'est pas pour être superficielle, mais tu fais peur.

— Oh ! Zut ! T'as raison… Et j'ai rien pour me changer non plus. »

Je lui montre les traces de sang sur ma robe. Sa grimace me confirme qu'il ne s'agit plus d'une tenue à porter en public. Je fais la moue, déjà résignée à rester cloîtrée à l'étage, mais Jessica balaie l'air d'une main décidée.

« Arrange-toi la face, je reviens ! J'ai apporté deux valises de vêtements, je suis contente que ce soit pas pour rien ! »

Je n'ai pas le temps de m'opposer : elle a déjà quitté la pièce. J'espère qu'elle s'est aperçue qu'elle mesure trois pouces de plus que moi et pèse au moins vingt livres (disons trente…) de moins ! Peu convaincue, je retourne néanmoins dans la salle de bain. Les traces de maquillage doivent disparaître de mes joues de toute façon !

***

Lorsque je redescends à la réception, derrière une Jessica toujours pimpante, je porte une jolie robe dont la couleur change selon l'éclairage, passant du rose au mauve au gris. La jupe couvre mes genoux, puisque je suis un peu trop courte pour le modèle, mais la taille empire masque mon ventre. Surtout, le décolleté avantage généreusement ma poitrine, plus forte que celle de la mariée. Je me sens sexy !

J'ai enfilé mes gougounes et retiré mes bijoux, ne conservant que des petits cœurs en diamants aux oreilles. *Keeping it simple* pour la soirée dansante ! Ma lèvre fendue et gonflée attirera probablement des regards curieux, mais mes yeux ont dérougi. C'est toujours ça de pris !

Jessica serre ma main entre les siennes, les yeux brillants.

« Je te revois plus tard, je vais trouver mon mari.

— Oui ! Bonne soirée et merci ! »

Elle est tellement belle ! Et la fleur dans sa chevelure n'a pas bronché de la journée. Il faudra que je lui demande qui est sa coiffeuse, en prévision de mon propre mariage !

Ce mariage aura lieu un jour et une année encore indéterminés, avec un époux encore à découvrir, et c'est correct ! Je suis pour m'amuser, pas pour me comparer et me plaindre !

Je me faufile au travers des invités sur la piste de danse, à la recherche de JP. Je vais lui dire que je vais bien, lui rendre la carte magnétique qu'il a prêtée à Jessica et lui ficher la paix. Monsieur fait son indépendant ; eh bien, moi aussi ! Je suis parfaitement capable de m'amuser seule, surtout sur une piste de danse aussi animé ! Et, qui sait ? Peut-être que l'homme de ma vie se trouve dans l'auberge ce soir ! Si je reste collée aux basques de mon ami, je pourrais le rater… Alors, tant mieux pour ma solitude !

CHAPITRE 42

Bon, l'homme de ma vie ne se tient probablement pas à l'auberge La Mara en cette belle soirée d'août. En revanche, JP s'avère de bien meilleure compagnie que durant la journée.

C'est lui qui m'a trouvée sur la piste de danse, et il ne m'a pas lâchée depuis. Il a dû réfléchir à son attitude et réaliser à quel point il se montrait désagréable, car il est à présent attentionné et irréprochable.

Bon, il a visiblement un petit (voire moyen) coup dans le nez, mais il danse avec moi comme lorsqu'on sortait en gang faire la tournée des bars de Sherbrooke, qu'on buvait trop et qu'on rentrait avec le lever du soleil, une poutine dans le ventre et le bonheur dans le cœur.

Pour ma part, je m'abstiens de consommer d'autre alcool. J'ai eu ma dose ! De l'eau, de l'eau, de l'eau ! Je veux profiter de la nuit et surtout éviter un lendemain de veille trop pénible.

« Je savais pas que t'avais une robe comme ça, me dit JP au milieu du dernier *hit* de Bruno Mars. Avoir su, j'aurais acheté une chemise qui fitte avec.

— C'est à Jessica ! que je réponds. Ma robe est pleine de sang ! »

Mon ami pouffe de rire tandis que je me défoule sur la musique rythmée. Que ça fait du bien !

JP glisse son bras autour de ma taille. On a fait ça des centaines de fois : je me trémousse contre lui, pour rire. Il sent bon.

« En tout cas, ça te va vraiment bien. »

Je retiens un soupir de contentement et fais abstraction du feu que ces paroles allument en moi. Je ne veux rien imaginer, rien espérer ! Juste m'amuser, comme dans le bon vieux temps. Même si la main de JP caresse ma taille.

Pff ! Je me décolle en tournoyant sur moi-même. Ça ne prendra pas ce soir, Jérôme-Philippe ! Moi aussi, je peux agacer.

« T'as parlé à la fille en bleu ? que je demande en tâchant de ne pas avoir l'air trop taquine (au cas où !).

— Oui. Elle est toute seule parce que son chum est sur un shift de pompier.

— Ouch ! »

Je lui tapote le bras avec compassion. Il hausse des épaules, l'air de dire « C'est pas plus grave que ça », et balaie la pièce du regard.

« Je vais me chercher une bière. Tu veux quelque chose ?

— De l'eau !

— De la vodka ? »

Il s'est rapproché pour entendre ma réponse, dans la clameur d'approbation aux premières notes du traditionnel *I Will Survive* (chanson plutôt inappropriée pour un mariage, quand on y pense). Ses doigts pressent mon épaule, son nez frôle ma joue. J'ai envie de lui sauter au cou. À la place, je le repousse en riant.

« Non, de l'eau !

— Voyons, qu'est-ce que t'as ? rétorque-t-il en feignant une grande inquiétude.

— Ramène-moi donc rien, niaiseux.

— Non, je te ramène tout ce que tu veux. »

Ouf ! Pendant une seconde, il était drôlement intense ! Heureusement, il retrouve son sourire habituel avant de filer vers le bar, à l'autre bout de la pièce.

J'en profite pour sortir mon cell de ma sacoche. J'ai envie de partager ma bonne humeur retrouvée avec mes amis, ne serait-ce que virtuellement. De toute façon, personne ne m'accorde aucune attention que ce soit, alors à quoi bon lutter contre ma dépendance ?

Oh… Inexplicablement, la photo d'Henry est remontée au sommet de ma liste de nouvelles Facebook. Je n'avais pas besoin de revoir cette image !

Un réflexe malsain me fait cliquer sur « commentaires ». Il y en a plusieurs, mais l'un des derniers accroche mon regard : « *Was great seeing you Henry but don't call me babe* ☺ *I've known you for too long* ».

Qu'est-ce que ça veut dire ? ! La fille s'appelle Pam Vladi… quelque chose. Il y a trop de V et de J pour que je déchiffre la suite. Je clique néanmoins sur son nom exotique (suédois ? Allemand ?)… pour découvrir un profil bien sécurisé, dont seules les photos de profil et de couverture sont accessibles à tous. Zut !

Hum. Non, pas « zut ». Son image de couverture montre deux mains,

l'une féminine et l'autre masculine, tenant chacun leur bout d'un test de grossesse. Un test positif. Des mains blanches. Juste pour me convaincre, je clique sur la photo. La description est accessible, ouf ! : « *Caleb and I will be parents next Christmas !* »

Caleb. Un Blanc.

Pam n'est pas la copine d'Henry. C'est probablement une amie d'enfance ou d'école. En fait, peu importe !

Henry ne m'a pas trompée ! C'est juste une photo amicale ! La fille n'est ni sa maîtresse ni sa femme !

Le cœur en liesse, j'oublie de rédiger mon statut et je rejette l'appareil téléphonique dans ma sacoche. JP est déjà de retour, bière dans une main et bouteille d'eau dans l'autre. Il me tend cette dernière en plissant les yeux, l'air intrigué.

« Qu'est-ce qui se passe ?

— Henry me trompe pas ! C'est juste une amie !

— De quoi tu parles ? »

La musique est trop forte et je n'ai pas envie de raconter toute l'histoire ici, alors je secoue la tête pour lui faire signe d'oublier ça. Mais JP insiste en se rapprochant, son corps soudain si près du mien que j'en perds l'équilibre. Il pose une main dans le creux de mes reins et se penche vers moi, de telle façon que mon visage se retrouve contre son cou. *Je pourrais m'appuyer et rester là des heures*.

« Henry te trompe pas ? C'est ça que tu as dit ?

— Oui. C'est long à expliquer. Une niaiserie sur Facebook.

— Ah. »

Il n'ajoute rien mais ne décolle pas non plus. Hum. Il sent bon, mon ami, comme toujours, mais j'aimerais pouvoir respirer sans me remplir de son odeur. Boire de l'eau librement. Bouger.

« JP… »

Je ne vois pas son visage, mais je sens ses bras se resserrer autour de moi. Ses câlins enveloppants, tellement réconfortants.

« Ça va ? que je chuchote à son oreille tout en lui rendant l'étreinte.

— Oui. Je suis content que tu te sentes mieux. »

Il se recule, juste assez pour examiner ma lèvre. Les flammes dans mon estomac jaillissent de nouveau, accompagnées d'un léger tremblement de mes bras, qui ne savent plus où se placer. *Il va m'embrasser. Oh my God, il va*

m'embrasser ! ! !

« Je suis content que tu sois ici. »

Oh, l'affection dans ses yeux ! Pourquoi n'est-il pas toujours ainsi ? Charmeur et attentionné…

Une partie de moi, celle qui avait tant de peine une heure plus tôt, souffre cruellement en ce moment. Habituellement, je la ferais taire pour savourer l'intensité de ce moment, digne des téléséries américaines pour adolescentes en manque d'émotions fortes.

Mais pas ce soir. J'en ai marre de pleurer. Je ne veux plus croiser de raton laveur hirsute au cœur brisé dans aucun miroir. Je dois donc écouter cette petite voix intérieure et lutter contre ma passivité habituelle.

« JP… Qu'est-ce que tu fais ? »

Ma voix est à peine audible, surtout dans le brouhaha ambiant. Mais il est impossible que JP ne lise pas l'interrogation sur mon visage, à défaut de l'entendre. Pourtant, il ne répond pas, il se contente de son sourire énigmatique et de son regard indéchiffrable. J'ai autant envie de l'embrasser que de le frapper.

Juste au moment où je me décide à le repousser pour de bon, il me presse contre lui et m'entraîne dans une section plus reculée de la salle, où personne ne se tient. Comme nous étions déjà près du fond, ce déplacement passe inaperçu. Le cœur battant, je suis incapable de l'arrêter.

Sa main dans le bas de mon dos amorce ses fameuses caresses, de petits cercles du bout des doigts, dont je raffole depuis l'adolescence.

« Qu'est-ce que tu fais ? »

Cette fois, je ne sais vraiment pas s'il a entendu ma question. Ma voix n'est qu'un souffle. Il ne réagit pas, il se contente de poursuivre ses manœuvres. *Je me sens comme dans un roman Harlequin.* Ma tête tourne à force de se demander si j'ai envie de résister ou non. Et, plus déchirant encore, si je le devrais !

Dire que je ne rêvais que de ça il y a quelques heures !

Lorsque nous atteignons presque le mur, JP cesse de me pousser vers l'arrière. Sa main libre poursuit ses caresses dans mon dos, tandis que l'autre, qui tient toujours sa bouteille de bière, s'élève pour caresser mon visage du bout de l'index tendu.

Et son visage, si près, offert, on dirait…

Oh mon Dieu, c'est tellement excitant ! Ma petite voix intérieure a beau

hurler à qui mieux mieux, impossible de briser ce moment. Tout est tellement… naturel. *So right*.

Et là, enfin, JP m'embrasse.

Le baiser est doux, tendre. Nos lèvres se rencontrent comme si elles s'étaient toujours connues. Aucune hésitation du premier contact, aucune maladresse. La délicate pression sur ma blessure déclenche de minuscules éclairs de douleur, pas vraiment désagréables. La main de JP glisse sur mon cou, le froid de la bouteille qui touche mon épaule me fait frissonner.

Tant pis pour les grandes questions existentielles et morales ! Nos corps se désirent visiblement, et nous sommes deux adultes consentants. Je pose mes mains sur ses hanches (tiens, j'ai échappé ma bouteille d'eau en chemin !) pour l'attirer à moi fermement.

Oh mon Dieu ! Sa langue est si douce…

CHAPITRE 43

Mon esprit est souvent accaparé par une multitude de pensées sans grande cohésion. En ce moment, c'est tout le contraire : je ne pense qu'à ce contact tant espéré, tant rêvé… et qui répond à la moindre de mes attentes.

Le bras de JP remonte dans mon dos pour me plaquer étroitement contre lui. Je lâche ses hanches pour saisir sa tête à deux mains (oh, ses cheveux !). Nos langues s'en donnent à cœur joie, comme lors des premiers *french kisses*. Sauf que nous avons de l'expérience et que ce baiser est mille fois meilleur qu'un festival de bave adolescent. Ma lèvre blessée est maintenant bien enflammée, mais l'adrénaline (les phéromones ? Quelle hormone prend le dessus en ce moment ?) me fait passer outre l'inconfort.

Oh my God, je frenche JP ! ! ! Il faut que je le dise à Sa…

Oh merde. Sasha. Oh merde, oh merde, oh merde ! ! !

Je manque mordre la langue de JP en me mettant brusquement à secouer la tête.

Le jeune homme ouvre les yeux comme si je l'arrachais à un sommeil profond. En découvrant mon air catastrophé, il cligne des paupières et me rejoint au moment présent. Ou presque.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-il, la voix étrangement rauque.

— Qu'est-ce qu'on fait là ? ! »

Il passe de la confusion à la perplexité. OK, ce qu'on fait est assez évident, même pour un demeuré… Le visage de ma meilleure amie en gros plan dans ma tête, je pose mes mains sur les pectoraux de JP pour le faire reculer. Il me laisse faire, malgré sa main qui passe de mon dos à mon épaule sans me lâcher. La bouteille touche toujours mon épaule, et ce contact dur et froid est brusquement insupportable. Je l'écarte en frissonnant violemment.

« Qu'est-ce qu'on fait ? que je répète malgré l'inutilité de la question.

— Caro… »

J'attends, mais il n'ajoute rien. Il semble blessé et cela me fend le cœur.

Mais moi aussi, je suis blessée. Je ne peux plus prendre soin de lui plus que de moi. Sa brusquerie de l'après-midi et sa froideur de la soirée me

reviennent en tête et raffermissent ma résolution.

« On peut pas, JP. On peut pas. »

Mais quelle éloquence ! Je me mords la lèvre inférieure (ouille ! ma blessure !), incapable d'articuler de façon intelligente tout ce qui se bouscule dans ma tête.

JP se penche vers moi pour m'embrasser de nouveau. En un battement de cœur, je règle l'indécision entre « oh mon Dieu, oui » et « *what the fuck* ». Je recule ma tête en pinçant les lèvres. *Il me niaise ?*

« Arrête ! Pense à Sasha. »

Bon, mentionner sa cousine ne constitue probablement pas mon argument le plus frappant, mais c'est tout ce que j'ai réussi à prononcer. JP me fixe, moitié absent, moitié « quel est le rapport », et ce regard provoque des remous de malaise à tellement de niveaux que, pendant deux secondes, j'ai peur de vomir sur la belle robe de Jessica.

Jessica. Il aime Jessica. Il m'aime pas. Il m'aime pas.

Il faut que je m'accroche à cette pensée affreuse, mais probablement vraie.

Mais sa main sur mon épaule, encore… Le mouvement discret, presque imperceptible, de ses doigts sur ma peau…

JP, à quoi tu joues ? Arrête…

« Est-ce que tu m'aimes ? »

AH ! MERDE ! Voyoooonnns, Caroline ! OK pour l'affirmation de soi, mais pas besoin de se jeter dans la gueule du loup non plus ! Zut ! ! !

Cette fois, au moins, il ne fait pas semblant de rien. Sa réaction est minime : un léger haussement des sourcils, un recul dans les épaules, l'immobilisation de sa main. Mais elle me suffit pour confirmer cette impression de toujours, pour répondre à sa place.

« Caro…

— Non, OK. Arrête, JP. C'est con. Laisse faire. »

Je baisse la tête, incapable de soutenir ce regard qui me prend en pitié au lieu de me couvrir de tendresse, et je fais un pas de côté pour m'esquiver. Tant pis pour ma belle résolution : je vais courir me réfugier dans mon lit à l'étage et pleurer ce qu'il me reste de larmes.

Mais JP me retient.

« Attends, Caro. C'est pas ça.

— Pas quoi ? »

Vingt ans d'amitié ont bâti un formidable capital de patience à l'endroit de mon ami, et je relève le visage pour lui prêter attention, même si j'ai envie de hurler.

« C'est pas quoi, JP ? Je suis pas capable, là…

— Je m'excuse. »

Il capitule devant mes yeux pleins d'eau. Ses bras retombent le long de son corps. Il ne me retient plus. Il abandonne.

Il ne m'aime vraiment pas.

CHAPITRE 44

Deux jours plus tard, l'air étonnamment frais du mont Tremblant me fait le plus grand bien, même s'il ne réussit pas à chasser le nuage noir qui me suit partout depuis la Fin-de-semaine-of-doom.

Chaussée d'espadrilles et beurrée de crème solaire, bouteille d'eau et collations dans un sac à dos, j'ai quitté Montréal tôt ce matin afin d'échapper à l'alerte de smog en vigueur. La Montérégie ne me disait rien, alors je me suis dirigée vers le nord. J'avais envie de découvrir ces sentiers qui passionnent tellement Joana et Sasha.

J'avais surtout besoin de sortir de mon marasme et de m'éloigner de tout ce qui me rappelle JP, Henry ou n'importe quel homme de ma vie. Enfin, sauf mon papa, car, comme le déclare Frenchie dans *Grease* : « Le seul homme auquel une fille puisse se fier, c'est son père. » J'ai toujours trouvé ça d'une sagesse sans fin, mais c'est seulement maintenant que je mesure à quel point elle dit vrai !

Malheureusement, plusieurs Québécois en vacances ont eu la même inspiration que moi : le sentier est bondé. Des couples, des familles, des petits vieux… Pas un moment de tranquillité, encore moins de solitude !

J'imagine que c'est différent dans les sentiers « difficiles », mais je n'ai pas osé m'y aventurer, malgré ma motivation. Je parcours donc le trajet faisant le tour du lac près de l'accueil, un classique assez long pour me satisfaire, mais dont la facilité en fait précisément un choix de prédilection pour tous.

Bon, je ne devrais pas chialer à ce point sur la foule qui m'entoure. C'est quand même moins dense que sur Sainte-Catherine ou sur Mont-Royal pendant les braderies ! Et on profite d'une brise délicieusement rafraîchissante, qui compense amplement les deux heures de voiture nécessaires pour atteindre le parc.

Après avoir pris un *selfie* de ma face rougie et souriante devant un charmant point de vue sur le lac et les montagnes environnantes, je me perds dans la contemplation du paysage. J'essaie de calmer mon esprit, mais il s'est

passé tant d'événements dans les derniers jours que je n'y arrive pas.

D'abord, il y a eu la dispute avec Henry. Plus j'y repense, plus notre discussion me paraît absurde. On s'est vraiment mis en froid pour une question de menstruations ? Ah là là !

Ensuite, le mariage de Jessica, l'après-midi de malaise avec JP et la soirée… Le baiser… Ce moment précis restera gravé dans ma mémoire aussi bien qu'une scène capturée sur pellicule. L'agencement parfait de nos lèvres, le mélange d'excitation et d'angoisse qui m'habitait…

Lorsque j'ai admis (finalement, pour de bon et irrévocablement) que ses sentiments envers moi n'ont rien d'amoureux, je me suis réfugiée dans la chambre de l'auberge. Fuite un peu absurde, dans la mesure où il y dormait aussi. Toutefois, il est arrivé bien plus tard. Je m'étais assoupie sous la couette et j'ai vaguement eu conscience qu'il passait à la salle de bain. J'ai attendu, redoutant et espérant en même temps qu'il me rejoigne, mais il s'est rendu de son côté de la chambre et, après quelques minutes, son ronflement alcoolisé m'a indiqué qu'il dormait.

J'ai passé une très mauvaise nuit, à somnoler tout en me posant mille questions, à ressasser des dizaines de souvenirs et, surtout, à faire mon deuil de cette relation si particulière.

Le lendemain matin, JP s'est levé pendant que je dormais. Il m'a réveillée pour qu'on rejoigne les autres invités au brunch des mariés. Il y avait un malaise, ou plutôt une hésitation, dans tous nos échanges, mais ni moi ni lui n'avons pointé l'éléphant dans la pièce. Même plus tard, seuls dans la voiture vers Sherbrooke, nous avons soigneusement évité d'effleurer quoi que ce soit pouvant évoquer le pachyderme monstrueux. Autant dire que c'était tranquille ! On écoutait de la musique, on commentait le mariage comme tel, on a parlé un peu du party d'anniversaire de Sasha…

Quand on s'est laissés, devant la maison de ses parents, il m'a serrée dans ses bras, mais sans aucune trace d'élan affectif, exagéré ou non. Pour une fois, ça ne m'a pas manqué !

De retour à Montréal, j'ai failli appeler Sasha ou Vanessa un million de fois, mais j'ai résisté. Je leur aurais dit quoi ? « Hé, Sasha, j'ai frenché ton cousin et ça a changé notre amitié à tout jamais ! T'en dis quoi ? » Ou bien : « Salut, Vanessa, qu'est-ce que tu penses d'une fille qui embrasse son ami d'enfance sur lequel elle fantasmait même si elle sait que c'est un plan de marde ? »

J'ai réussi à m'abstenir de contacter qui que ce soit de toute la journée du dimanche. Le lundi matin, ma meilleure amie m'a appelée de son propre chef.

« Hééé, Carooooo ! On est rentrées hier, tu savais ?

— Oui, mais je me suis dit que vous seriez sur le décalage. Je devais pas me tromper vu l'heure à laquelle tu appelles…

— Quoi, t'étais pas levée ?

— Sasha, il est huit heures…

— Je sais, Jo est partie travailler. Elle aurait dû prendre congé, elle est complètement à l'envers à cause du décalage. Ha ! Ha !

— T'as l'air en forme, toi. Beau voyage ?

— Arrête de jaser pis lève-toi. On va bruncher. »

Ce que nous avons fait. Sasha était hyper excitée : elle racontait dix anecdotes en même temps, mélangeait le français et l'anglais, prenait une bouchée de son assiette toutes les cinq minutes et, surtout, ne me posait aucune question. Pour une fois, cette dynamique me convenait très bien !

Vers la fin du repas, j'ai reçu un texto d'Henry, ce qui a complètement occulté toute conversation potentielle sur le mariage de Jessica.

Henry, 12 h 44 : Hey Snowflake, on soupe ensemble ? Tu me manques

J'ai alors dû raconter à mon amie les derniers développements de ce dossier. Le moins que je puisse dire, c'est qu'elle était contente ! Et très impressionnée par mes décisions et actions.

« T'es vraiment partie ? Wow ! J'aurais jamais cru que tu te tiendrais debout de même, ma chérie ! Je suis fière de toi ! Astheure, envoie-le chier. »

Sauf qu'il y a une limite aux changements nobles que je peux apporter à ma propre vie… Sasha et moi avons passé une bonne partie de la journée à rattraper le temps perdu, dans le merveilleux confort climatisé de son appartement. Puis… j'ai rejoint Henry au centre-ville.

J'avais vraiment envie de sexe ! Et le sexe avec Henry est siiiii bon ! Pourquoi m'en passer ? Je n'avais plus aucune attente envers lui, pas même celle d'être sa priorité. Et c'est lui qui réclamait ma présence, donc j'avais le beau rôle pour une fois.

Sauf qu'une fois en sa présence, j'ai eu les genoux mous et la volonté faible. Il a été détestable, à texter tout le long du repas, à me couper la

parole pour raconter ses histoires comme si elles étaient mille fois plus fascinantes que les miennes… et il m'a fait payer mon repas. Ça, je m'y attendais, mais, après une soirée à réaliser à quel point il manque de savoir-vivre, ça faisait déborder le vase !

Alors j'ai suivi le conseil de Sasha, quoique à retardement. Je l'ai envoyé chier et on s'est engueulés devant le restaurant, en plein sur rue Crescent, devant une terrasse bondée.

Pour faire court, disons que c'est irréversiblement terminé avec Henry Myers, le sexy homme d'affaires américain au corps de rêve, sosie de Danny Blanco-Hall !

Et je n'ai même pas eu ma dose de sexualité bien méritée. Zut de zut !

J'ai encaissé ces émotions seule chez moi, sans alcool, comme une grande. Sasha et Joana soupaient dans la famille de cette dernière, donc ma meilleure amie n'était pas disponible pour débriefer ce tournant de ma vie amoureuse. Tant mieux, car, une fois seule dans mon appartement avec mes hormones en feu, j'avais son cousin plein la tête et j'aurais probablement mentionné quelque chose de suspect.

D'ailleurs, JP ne m'a pas contactée depuis qu'on s'est quittés devant la maison. Moi non plus. Je lui dirais quoi ? « Comment vont tes amygdales depuis qu'elles ont rencontré ma langue ? Je sais que tu feras pas ta vie avec moi, mais peux-tu venir fourrer une heure ou deux, qu'on sorte ça de nos systèmes ? » Ma libido adore ce plan, mais mon cerveau et mon cœur protestent avec vigueur.

Cette marche en plein air est censée soulager une partie de mes hormones. Sauf que plus je me perds dans ma tête, moins ça fonctionne ! Je quitte donc le point de vue et me remets en marche, après avoir récupéré une barre tendre dans mon sac.

Hi ! Hi ! Je me sens tellement randonneuse ! Même si le sentier est de niveau « facile » et que ça tient plus de la promenade que de l'escalade, l'endroit est plus montagneux que le mont Royal. Adam va rigoler quand je vais lui raconter ma journée, lui qui était déjà si surpris de me croiser sur le chemin de la maison Smith.

« Caroline ? »

Je sursaute en entendant mon nom prononcé à voix haute. Heureusement qu'il s'agit d'une voix féminine, sinon je trouverais la coïncidence trop forte ! Mais non, ce n'est pas Adam qui m'interpelle, mais

bien….

« Léna ? ! Allô ! »

Ma collègue de l'école primaire où j'ai travaillé l'année dernière m'ouvre les bras et je me précipite pour l'étreindre. J'adore Léna. Nous avons à peu près le même âge et nous nous entendons très bien.

« Qu'est-ce que tu fais ici ? que je demande avec un grand sourire.

Elle tend la main vers le grand gaillard qui l'accompagne, l'œil complice. Ça doit être son mari !

« On se promène. En fait, on fait du repérage pour une séance de photos.

— Oh, cool ! Des photos de quoi ? »

Elle penche la tête sur le côté, puis caresse son ventre d'un geste éloquent. Ce n'est qu'à ce moment que je remarque l'enflure de ce dernier.

« Mon Dieu, tu es enceinte ! T'es enceinte ?

— Ha ! Ha ! Oui ! Tu me fais tellement rire. Je le savais à la fin de l'année mais on attendait pour l'annoncer.

— Oooh, félicitations ! C'est super ! »

Emballée par la nouvelle, je l'embrasse à nouveau sur les joues.

« Il y aura une charge à temps plein après Noël, tu garderas l'œil ouvert. Personne ne choisit jamais notre école, ce sera sûrement disponible à ton tour. Ha ! Mais toi, quoi de neuf ?

— Oh, pas grand-chose… Je me promène.

— Toujours célibataire ? »

Pourquoi tout le monde pose-t-il cette question ? Je hoche la tête en maintenant mon sourire le mieux possible. Celui de Léna s'élargit instantanément.

« Ah, chanceuse ! Maître de ton propre horaire ! Profites-en bien, en tout cas.

— Chérie… soupire son compagnon avec résignation.

— Oh, fais pas attention, me dit mon ancienne collègue en balayant l'air de sa main libre. Une fois que tu trouves le bon, ça te fait plaisir de booker tes moindres vacances en fonction de son horaire. Mais, en attendant, tu peux profiter de ta liberté totale avant d'être enchaînée à la vie d'un autre !

— Ça a pas l'air agréable comme perspective, que j'ose glisser en gardant un œil sur la réaction de son chum.

Ce dernier m'adresse un sourire d'habitué tandis que Léna éclate de rire.

« Tu verras, dit-elle. Un jour tu seras en couple, pognée dans la routine

et les soupers de belle-famille, et tu t'ennuieras de l'époque où tu soupais à la crème glacée à l'heure que tu voulais.

— Léna… soupire encore son chum.

— Je l'aime, ta mère, chéri. Mais des fois, je préférerais dévorer un pot de Häagen-Dazs dans mon divan plutôt que de me taper son pâté chinois. Là, par contre, j'ai vraiment envie d'un hot-dog. On va au village ? »

Elle fixe son chum avec intensité, sa main maintenant posée sur son ventre. Nous nous saluons rapidement : pas question que je m'interpose entre une future mère et ses lubies alimentaires !

CHAPITRE 45

Adam Bernier 8 h 26

Tu es allée à Tremblant hier ? J'ai vu tes photos ☺

Caroline Auger 9 h 03

Oui ! Il faisait frais ! ! ! Ça a fait du bien. J'ai vu tes photos du Honduras. Ça a l'air vraiment beau ! ! !

Adam Bernier 9 h 07

Oui. Très différent. Encore plus chaud qu'ici ! Alors je me plains pas trop.

Caroline Auger 9 h 09

Je peux pas imaginer plus chaud. Le dôme de smog est vrm terrible !

Adam Bernier 9 h 12

Retourne à Tremblant ☺

Caroline Auger 9 h 13

Il y avait trop de monde. De toute façon il faut vrm que je fasse du ménage ! ! !

Adam Bernier 9 h 15

Lol Entk si ça te tente, on va à Oka tantôt. Juste du monde tranquille ☺ Pis 1000 douchebags énervés lol

Je réfléchis avant de répondre à ce dernier message. La perspective de passer la journée à la plage est drôlement alléchante, même s'il s'agit probablement de la plage la plus fréquentée de la région en cette période de canicule. Comme nous sommes en pleine semaine, mes amis travaillent, y compris Sasha qui est retournée au bureau hier, et je n'ai rien au programme.

Sauf que c'est vrai que je dois vraiment faire du ménage chez moi. En

fait, j'en ai envie. C'est complètement inusité, mais c'est vrai !

Depuis hier, les paroles de Léna me trottent dans la tête. « Profites-en. » Elle a raison ! La vie de couple offre de nombreux avantages : un lit toujours chaud, une raison de cuisiner convenablement, de l'aide pour les tâches, quelqu'un avec qui partager les détails à la fois insignifiants et merveilleux du quotidien… Mais elle présente aussi l'inconvénient de ne plus décider seule.

À vrai dire, je déteste prendre des décisions. C'est justement ce qui me précipite dans des relations absurdes ! Il faut que j'apprenne à apprivoiser cette chose qu'est l'autonomie et que je la perçoive comme une alliée plutôt qu'une menace.

Patricia aussi jalousait ma liberté, elle qui doit maintenant prévoir tout son horaire en fonction d'une autre personne, totalement dépendante d'elle. Sans oublier Éric !

Même Vanessa et Victor, qui sont parfaitement fusionnels depuis des années, connaissent leurs moments d'exaspération envers les contraintes qu'ils s'imposent mutuellement.

Les temps des Fêtes de mes amis sont toujours surchargés, bouclés à la demi-journée près afin de voir toutes les familles et tous les amis, tandis que je me retrouve souvent avec trop de temps libre. Habituellement, ça m'emmerde car je me sens encore plus seule, moche et indigne d'amour. Mais, depuis ces conversations avec Léna et Patricia, je commence à les envisager d'un autre œil…

En fait, d'une certaine façon, je suis chanceuse de pouvoir vraiment relaxer à Noël ! Sans parler de mes vacances estivales, dont je dispose totalement à ma guise, quitte à n'en rien faire. Si j'ai envie de rester chez moi à passer le balai et à faire la vaisselle, personne ne peut m'en empêcher !

Non, décidément, pas de plage pour moi aujourd'hui. Ça me fera du bien d'être à la maison.

De toute façon, mes épaules ne toléreraient pas une dose supplémentaire de soleil. J'ai négligé de remettre de la crème solaire pendant ma promenade, et ma peau est (encore) d'un rouge éclatant plutôt douloureux.

Caroline Auger 9 h 19

C'est gentil mais je vais rester chez moi. On se reprendra !

J'attends la réponse d'Adam avec un brin de nervosité. J'ai beau me mettre en priorité, je n'ai pas particulièrement envie de blesser autrui ! Surtout qu'il représente l'un des rares gars sympathiques de mon entourage, ces temps-ci.

Adam Bernier 9 h 22

Pas de trouble ! Fais-moi signe ☺ Bon ménage !

Caroline Auger 9 h 24

Merci ! Bonne plage !

Voilà, ce n'était pas plus compliqué que ça !

J'écris un message à ma mère pour lui rappeler que la fête de Sasha sera célébrée à Montréal cette année, ce qui signifie qu'elle ne me verra pas à la mi-août comme elle semble le croire. Je ferme ensuite l'ordinateur, question d'éviter une réponse passive-agressive qui ne manquera pas de surgir bientôt dans ma boîte de réception.

Je me lève de ma chaise et considère la double pièce bordélique, les poings sur les hanches. À cette période du jour, la lumière entre à flots par la petite fenêtre du salon. Oui, décidément, un bon ménage fera du bien !

Et, ensuite, je me mets au scrapbooking !

***

Le côté positif d'un si petit logement, c'est qu'il se nettoie rapidement. En quelques heures, j'ai terminé de ramasser tout ce qui traîne (ou presque), de passer le balai partout (sauf sous le lit, quand même), de laver toute la vaisselle (qui sèche de façon très autonome sur le comptoir), d'effectuer un aller-retour à la buanderie pour nettoyer la literie, et même d'épousseter ! Avec de la bonne musique, ça se fait tout seul !

J'en suis à frotter le plancher avec une brosse (ce qui m'arrive, bien honnêtement, moins d'une fois par année) lorsque mon cellulaire m'avise que j'ai reçu un texto. Ouf ! Une bonne excuse pour me redresser !

Adam, 13 h 02 : Salut ! Je veux pas te déranger dans ton ménage, mais mes amis chokent Oka. Si tu veux une pause crème glacée, on pourrait aller au Bilboquet ? ☺

Qu'il est mignon ! Je me disais justement que je devrais manger bientôt. Une crème glacée ne constitue pas un repas digne de ce nom… mais Léna ne m'a-t-elle pas justement suggéré de profiter de ma liberté de célibataire ? Hi ! Hi !

Caroline, 13 h 05 : Ha ! Ha ! Bon timing ! Faut que je me change avant. Rdv à 14 h là-bas ?
Adam, 13 h 07 : Super ! À tantôt ! ☺

Je lui envoie un émoticône souriant avant de retourner à ma brosse et mon bac d'eau (je ne possède pas de seau, alors j'utilise mon bac à vaisselle ; débrouillardise !).

Décidément, cette nouvelle résolution de remplir mon horaire à ma guise me réussit déjà très bien !

CHAPITRE 46

Le samedi suivant, question d'échapper à la chaleur humide de la métropole, Sasha, Joana et moi filons à Saint-Eustache. La température y est sensiblement la même, mais l'air est moins chargé en pollution et ça fait toute la différence !

Installés dans des chaises longues éparpillées dans la cour, nous profitons d'un merveilleux après-midi de farniente entre amis.

« Il va y avoir un orage bientôt, déclare Victor, le nez en l'air.

— De quoi tu parles ? répond Sasha en relevant ses lunettes de soleil pour examiner le ciel à son tour. Y a pas un nuage !

— Ça sent la pluie.

— Ça sent le barbecue de ton voisin.

— Non, je suis d'accord, intervient Joana. Ça sent la pluie.

— Météomédia annonce des risques d'orage ce soir ou demain, nous informe Vanessa.

— Si Météomédia le dit, soupire Sasha en abandonnant le combat.

Je prends une gorgée du punch sans alcool que nous a servi notre hôtesse. Un tankini à rayures colorées met en valeur son ventre de sept mois de grossesse tout en exhibant un nombril proéminent. Vanessa a déposé dans chaque verre une paille de fantaisie. Victor s'est penché vers moi lorsque sa blonde a eu le dos tourné, pour chuchoter :

« Il faut tout boire à la paille depuis une semaine… J'ai pas hâte à la phase *sippy cup* ! »

Même à la paille et sans alcool, le punch rafraîchit.

« On est tellement bien ! s'exclame Sasha. T'es sûre qu'on doit aller souper chez tes parents ? »

Joana lui lance un regard torve et Sasha lève les deux mains en signe d'apaisement.

« OK, je sais, c'est la tradition… Mais pourquoi on soupe à cinq heures, ce soir ?

— Mon père va chercher ma grand-mère à la résidence, mais elle peut

pas veiller tard, explique patiemment Joana. Ça te tuera pas de manger une heure plus tôt que d'habitude, *minha amada*.

— Non, non. »

Hi ! Hi ! C'est clair que Sasha se doute de quelque chose, malgré les talents de bluffeuse de sa blonde !

En effet, c'est ce soir qu'on célèbre son vingt-neuvième anniversaire. Cet après-midi de détente a surtout pour objectif de brouiller les cartes pour qu'elle ne se doute pas qu'en fait, on soupe avec plusieurs amis, et même certains de ses collègues, dans un restaurant chic.

Joana a réussi à trouver une ruse justifiant qu'elles partent tôt, ce qui nous permettra, à moi et ViVa, de nous préparer et de nous rendre sur place avant elles. Ça va être serré, mais ça ira ! Mes vêtements de soirée sont cachés dans mon grand sac sous une serviette de plage inutile, au cas où Sasha déciderait de fouiller dedans. Je suis venue dans la voiture de Joana, mais ViVa devraient bientôt m'inviter à rester souper, en offrant de me reconduire au train plus tard. Un plan parfait !

Sasha se doute forcément qu'on lui prépare une grosse surprise. Son anniversaire a marqué les fins de vacances scolaires pendant toute la durée de nos études, pour ensuite constituer l'événement à ne pas manquer de nos étés adultes.

Cette année, grossesse et nouveau-né font en sorte que les festivités seront plus restreintes. Le souper au restaurant sera suivi d'une soirée dansante pour ceux qui en auront envie, et les autres pourront rentrer. Nathalie, qui devrait arriver de Toronto juste à temps, a réservé une chambre d'hôtel où Catherine et André passeront également la nuit. Patricia, Éric et Stéfanie rentreront avec Vanessa et Victor après le souper, et JP squattera l'appartement de sa cousine, qui dormira chez sa blonde.

J'ai un pincement au cœur en pensant à JP. C'est toujours le silence radio de sa part. Joana a repris en main l'organisation de la fête, depuis lundi, et je n'ai pas eu à communiquer avec lui. Je n'ai pas cherché à le faire non plus… J'ai hâte de le revoir, de briser ce mur de glace, mais ça me terrifie en même temps.

Mon instinct disait vrai, toutes ces années : on a franchi la limite de l'amitié et tout a changé. Les plus grands dilemmes télévisuels (*Friends, Dawson's Creek*, *New Girl,* etc.) se confirment dans ma vie pourtant banale : frencher son meilleur ami, ça nous le fait perdre.

« HIIIIIII ! »

Je sursaute au contact d'un glaçon sur ma cuisse nue, puisque je porte un maillot de bain, et je tombe de la chaise longue. Je réalise alors que mes amis sont tous hilares et que le projectile provient de Sasha, qui m'observe avec une moue impatiente.

« À qui tu rêves comme ça ? demande-t-elle. Ça fait trois fois que je dis ton nom.

— Je rêve à personne… »

Mon Dieu, faites que j'aie un coup de soleil et qu'elle ne remarque pas que je rougis !

« Tu m'as pas encore raconté le mariage de Jessica et Gaspard, poursuit ma meilleure amie. J'ai juste la version de JP et c'est pourri.

— Ah oui ? »

Le fait-elle exprès ? Le cœur battant, je me rassois sur la chaise, place soigneusement la paille de mon drink entre mes lèvres et prends une longue gorgée.

« Coudonc… commence Victor, amusé par mon manège.

— C'était super ! que je l'interromps vivement, avec trop d'entrain pour être subtile. C'était vraiment beau. Vanessa, j'ai oublié mais j'ai pris une photo des bouquets décoratifs pour toi ! C'est digne de Pinterest.

— Ooooh ! J'ai hâte de voir ça, roucoule l'interpellée. Comment était sa robe ? »

Je me lance dans les détails futiles avec plaisir. Ce genre de récit semble répondre aux attentes de Sasha, puisqu'elle ne me relance pas. Ça m'aurait étonnée, aussi, que JP mentionne nos activités lubriques.

« Est-ce que JP s'est pogné une demoiselle d'honneur ? s'enquiert cependant Victor, en toute candeur. Ou bien tu t'es pogné un « damoiseau » d'honneur ?

— Un garçon d'honneur, corrige Vanessa.

— Non, non, que je bafouille. Personne a rien pogné ! »

Zut ! Cette fois, mon rougissement me trahit assurément !

Mais non : Sasha échangeait un baiser avec Joana, et Vanessa a continué à regarder son cell, sur lequel elle s'est mise à « pinner » des centres de table de mariage, « tsé au cas où ». Seul Victor a surpris l'ampleur de ma réaction, mais un seul échange de regard me rassure : il ne dira rien. Avec son œil rieur au-dessus de son verre de punch (il a refusé d'utiliser une paille

aujourd'hui), il m'adresse un clin d'œil complice. Soulagée, je lui renvoie un aussi.

« Même pas le DJ ? poursuit cependant Sasha, son échange buccal terminé.

— Quoi ? que je demande, prise de court.

— Tu t'es pas pogné le DJ ?

— Pourquoi je me pognerais le DJ ?

— Pourquoi pas ? Tu t'es jamais pogné de DJ.

— Jason était pas DJ ? interroge Vanessa en relevant la tête, yeux plissés.

— Bassiste, que je corrige.

— T'aurais pu te pogner le célébrant, suggère Victor en riant.

— C'était l'oncle de Gaspard. Il devait s'appeler Ferdinand et…

— T'as déjà couché avec un Ferdinand ! hurle Sasha en me pointant du doigt.

— Quoi ? ! Non !

— Oui, oui ! Ton garagiste ! »

Flairant le potin inédit, Victor et Vanessa se redressent tous deux pour ne rien manquer. Mon cerveau vire à toute allure pour retrouver ce garagiste au nom improbable.

« Oh, non ! Sasha, franchement ! J'ai pas couché avec le garagiste ! Il était juste super sexy ! Tu voulais même pas que j'y retourne parce qu'il voulait me fourrer. »

Mes amis éclatent de rire. Bon, mon choix de mot n'est pas des plus judicieux !

« Pas me fourrer comme ça… Financièrement, je voulais dire. Arrêtez ! Sasha, t'as mal compris l'histoire.

— T'as raison, t'as pas couché avec. Mais ça aurait été le comble d'avoir deux Ferdinand à ton actif, quand même !

— Mais je sais même pas si l'oncle de Gaspard s'appelle vraiment comme ça ! »

Je ris aussi fort que mes amis, quoiqu'une partie de mon esprit s'affole. La conversation prend une tournure trop risquée. Comment changer le sujet subtilement ?

« JP voulait se pogner une fille, mais finalement elle avait un chum pompier. »

Bon, ça ne constitue pas le changement le plus marqué, mais c'est un début.

« Faque il s'est pogné le pompier ? demande Victor en ricanant dans son verre.

Sasha rit tellement qu'elle roule dans le gazon. J'imagine son cousin au bras d'un colosse le dépassant d'une tête et pesant moitié plus que lui — en raison de ses muscles phénoménaux —, et les larmes me montent aux yeux. Des larmes de rire !

Que j'aime mes amis ! Il n'y a qu'avec eux que je ris autant !

CHAPITRE 47

Quelques heures plus tard, Victor dépose Vanessa et moi devant le restaurant avant de partir en quête d'une place de stationnement. Je lui ai proposé de laisser la voiture près de chez moi et qu'on prenne le métro, mais les deux futurs parents m'ont regardée tellement de travers que je me suis abstenue d'insister.

« *Hey, giiiirls ! Oh my God,* Van, t'es rendue grosse ! T'es sûre que c'est pas des jumeaux ? »

Je pouffe de rire tout en serrant Nathalie dans mes bras. Vanessa hausse des épaules, résignée à entendre ce genre de commentaire pour encore deux mois.

« Ça va ? demande-t-elle à notre amie torontoise. La route a bien été ?

— Oui, oui, oui. Super. Rien de plus passionnant que la 401 quand t'es toute seule dans le char, tsé. »

Vanessa et moi échangeons un regard de non-initiées de cette autoroute ontarienne, mais Nathalie est déjà passée à autre chose, notamment à pénétrer le restaurant. Nous la suivons, ne sachant pas combien de temps Victor prendra pour garer la voiture.

Dans la salle qui nous est réservée, nous découvrons un couple d'amis de Joana, qui semble bien sympathique, et la gang de Sherbrooke, dont JP.

« Salut, Caro, fait-il simplement en me faisant la bise.

La même bise amicale et parfaitement chaste qu'il donne ensuite à Vanessa. Nathalie, avec son sans-gêne habituel, le serre étroitement dans ses bras.

« Oh, mon petit JP ! Quand est-ce que tu quittes tes champs de blé pour venir en ville ? Une vraie ville, là ! Pas un trou perdu comme Montréal ! »

Les amis de Joana sursautent à ces mots, plus étonnés que choqués, mais les autres pouffent de rire.

Au milieu des salutations et des exclamations attendries envers la toujours minuscule Stéfanie, profondément endormie dans sa coquille de transport, je reçois un texto de Joana, qui demande si tout est prêt. Comme

les collègues de Sasha manquent encore à l'appel, je lui écris de retarder l'heure d'arrivée prévue.

« J'ai trouvé un quêteux sur le trottoir, c'est correct si je l'ai invité ? »

Je me retourne pour voir de qui Victor peut bien parler ainsi, et je découvre Adam à ses côtés. Chemise propre, cheveux raisonnablement peignés, grand sourire qui creuse ses fossettes. Je m'avance vers lui à grands pas.

« Hééé ! Allô ! Contente que tu aies pu venir.

— Merci de l'invitation. »

Je ne réponds pas, je crois que mon sourire parle de lui-même.

Pendant notre « pause-dîner-crème-glacée » d'il y a quelques jours, dans les méandres de notre conversation qui passait du coq à l'âne, mais sans rien perdre de son aspect agréable, je ne sais plus ce qui m'a pris au juste, mais je l'ai invité à se joindre aux festivités. Une personne de plus ou de moins ne changeait pas grand-chose, Sasha l'apprécie, je passais un bon moment… Pourquoi pas ?

Par contre, mes amis semblent s'amuser de cette apparition inattendue. C'est justement pour cette raison que je ne leur en ai pas parlé : ils vont s'imaginer qu'il se passe quelque chose entre Adam et moi ! Pff. N'importe quoi.

Je surveille quand même le moment où mon invité-surprise serre la main de JP. La dernière fois qu'ils se sont vus (la seule fois, à vrai dire), c'était au jour de l'An. Ni l'un ni l'autre ne s'est montré à son meilleur, cette soirée-là !

Mon ami d'enfance et mon nouvel ami échangent une poignée de main cordiale, accompagnée de quelques banalités d'usage. Puis Adam est entraîné par Victor pour rencontrer le reste de notre bande, tandis que Nathalie se faufile jusqu'à moi.

« *My, my*, Caro ! Tu m'avais pas dit que tu t'étais pogné un ange du ciel !

— Un ange du ciel ? Nath, franchement !

— Ben quoi ? Il est cute comme un ange, je trouve. Ça change de tes pouilleux.

— Nath !

— Si tu avais vu Henry, tu dirais pas ça, intervient Vanessa. On l'a juste vu en photo, mais il était vraiment pas pouilleux.

— C'est qui, lui ? demande Nathalie, agacée de ne pas être au courant.

— Un client de la firme où Sasha travaille. New-Yorkais, sexy, *classy*…

— Le sosie de Malik dans *Sophie Paquin*, que je précise.

Les yeux de Nathalie s'allument comme ceux d'une fillette à Noël. Je la mets rapidement au courant de mon aventure érotico-sentimentale de l'été, en omettant les détails inutiles (son côté *cheap*, son autre côté manipulateur, mes larmes, notre dernière soirée) et en concluant sur son retour à New York, fin inévitable de notre histoire condamnée depuis le départ.

« Wow, soupire mon amie, une main sur le cœur pour souligner son émotion. Mais t'as l'air de bien prendre ça. Surtout, tu l'as remplacé pas mal vite !

— Je le remplace pas, que j'objecte le plus calmement possible. Adam est un ami. Sasha l'aime bien et il avait rien à faire ce soir. »

Sceptique, Nathalie consulte Vanessa du regard. Celle-ci se contente de sourire en haussant les épaules, comme si elle ne croyait pas non plus mes explications, pourtant sincères.

Je n'ai pas le temps de défendre la pureté de mes intentions : les comptables arrivent. Les collègues de Sasha entrent en bande dans la salle, comme dans les films. Chemises soyeuses pour Dario, Martin et François-Pierre, robe glamour pour Marie-Josée : ils ont l'air prêts à assister à la première d'un grand film hollywoodien, voire à jouer dedans !

Pendant un court instant, tandis que les deux groupes se jaugent du regard, j'ai peur que le plan de Joana échoue. Que la chimie n'opère pas entre tous ces gens que Sasha adore, et qu'on passe une soirée bizarre, remplie de malaise et de jugement.

Puis Marie-Josée avance vers moi en ouvrant les bras, ses fortes hanches roulant au-dessus de talons d'une hauteur invraisemble.

« La belle Caroline ! La prochaine fois que tu retiendras un mauvais client aussi longtemps en ville, c'est toi qu'on facture ! »

Heureusement qu'elle rit, car tout le monde dans la salle, voire le restaurant au complet, a bien entendu. Mes amis éclatent de rire, le couple d'amis de Joana s'enfonce dans l'incompréhension, les trois comptables masculins m'embrassent à leur tour, puis tout le monde se présente et le brouhaha normal reprend.

Ouf !

Je texte à nouveau Joana pour la prévenir que tout le monde est arrivé. Que la fête commence !

CHAPITRE 48

C'est une bonne chose que Joana ait insisté pour que le souper se déroule dans une salle privée. Autrement, après avoir réuni Sasha, Nathalie, Marie-Josée et Catherine dans la même pièce, elle aurait possiblement été bannie du restaurant !

Lorsqu'elle et Sasha sont entrées dans la salle, il y a d'abord eu un moment de silence. Sasha était tellement stupéfaite qu'elle a passé une minute entière sans réagir (Victor a chronométré à partir d'environ quinze secondes). Elle devait se douter que ses amis seraient présents, mais pas ses collègues aussi !

Une fois remise du choc initial, elle a (littéralement) hurlé de joie et fait le tour de tout le monde en s'exclamant à tue-tête. Le brouhaha des conversations a repris, ponctué de « Hééééé ! » stridents. Joana l'a laissée aller et a rejoint ses amis en nous saluant rapidement.

Après un certain temps, nous prenons place autour de la grande table rectangulaire. Par hasard, Adam se retrouve entre moi et Nathalie (c'est-à-dire que je m'attribue la place à gauche de la fêtée, en tirant le bras de mon invité pour qu'il me suive, et que Nathalie se précipite pour s'approprier la place suivante).

« Je veux connaître ce charmant jeune homme, roucoule-t-elle sans accorder la moindre attention à JP qui s'installe à sa gauche.

— Tu l'as déjà rencontré, dis-je. Au jour de l'An. Chez François-Pierre. Le party complètement débile. Les condos ouverts à tous. Sasha a rencontré Joana.

— Je me souviens du party, Caro ! Mais j'aurais pas oublié un si joli minois. »

Adam rougit légèrement sous l'insistance du regard de Nathalie. Légèrement agacée, je fouille ma mémoire. Peut-être qu'ils ne se sont pas croisés ?

« Ah ! que je m'exclame. Il portait un T-shirt débile, multicolore avec "No Resolution" inscrit dessus.

— C'est pas débile, proteste Adam en dépit d'un large sourire. C'est un pied de nez très astucieux au mouvement aveugle des masses qui prennent des résolutions vides de sens par centaines en cette journée imaginairement symbolique. »

Nath et moi le fixons quelques secondes, nos clignements de paupières témoignant de notre hébétude. Il éclate de rire.

« Je plaisante ! C'est un T-shirt que j'ai depuis des années, pis je trouve ça drôle de le porter ce jour-là. C'est tout.

— Il est très laid, que je réplique tout en consultant le menu d'un air suffisant, pour le taquiner.

— Il est mémorable, en tout cas. »

C'est à mon tour de rougir, à la suite de cette phrase prononcée un peu plus bas, comme s'il voulait que moi seule l'entende. Un coup d'œil à son autre voisine de table m'indique qu'elle a aussi entendu : elle lève les sourcils en se reculant, puis se tourne ostensiblement vers JP.

Les autres invités sont maintenant tous assis : les amis de Joana, étonnamment discrets, se sont placés à côté de cette dernière, elle-même à droite de Sasha. Les collègues de l'invité d'honneur se sont alignés ensuite, et mes amis ont complété la tablée, Victor près des comptables qu'il apprécie, Vanessa et Patricia côte à côte, puis Éric, André et Catherine.

« Ton chum est pas là ? demande JP à cette dernière.

— Il est en camping en Gaspésie avec sa famille. Mais hors de question que je manque la fête de Sasha !

— Alors tu les rejoins demain ?

— Ouin… »

Plus loin, ça discute argent, stabilité de devises et économie internationale : Victor ne travaille pas dans la même branche de comptabilité que Dario et François-Pierre, mais les trois reprennent leur conversation du jour de l'An comme si elle datait de la veille et non de huit mois.

Par-dessus leurs têtes, Marie-Josée lance compliments et questions à Patricia et Vanessa, qui ne savent plus où donner de la tête entre cette voix surgit du bout de la table, la petite Stéfanie qui se réveille et leur propre conversation.

À la place d'honneur, Sasha est subitement, et étrangement, silencieuse. Elle serre les lèvres, signe de mécontentement, malgré le pétillement de joie dans son œil. Pour le moment, l'attention de Joana est dirigée vers ses

propres amis. J'en profite pour donner coup de coude dans les côtes de ma moitié.

« Qu'est-ce que t'as ?

— Rien.

— Menteuse.

— Non, rien ! C'est juste… C'est pas grave, c'est pas vraiment sa faute…

— À qui ? De quoi ? »

Sasha roule des yeux en direction de sa blonde. Je fronce des sourcils.

« T'es pas contente ? T'aimes pas le resto ?

— Non ! Non, c'est super. C'est juste que… »

Visiblement, l'aveu demande un gros effort à mon amie ! Elle se penche vers moi pour chuchoter dans mon oreille, à travers des dents tellement serrées que je distingue à peine les mots.

« J'ai pas dit aux C.A. que je suis lesbienne. »

Évidemment, par pur automatisme, je tourne la tête vers ses collègues. Sasha me frappe la cuisse sous la table en sifflant :

« Regarde pas !

— Ben là, ils s'en doutent, Sasha, tsé… dis-je à voix basse. Ils vous ont vues au jour de l'An. Je sais pas si tu te rappelles, mais c'était chez François-Pierre.

— Je sais ! Mais ils ne savent pas qu'on s'est revues après, et tout. »

Oh ! Oh ! Ce que je prenais pour du mécontentement relève plutôt de l'angoisse.

« Et Joana le sait pas ? que je demande.

— Ça a pas l'air ! »

Oups ! De l'angoisse et de la colère, tout compte fait.

D'un côté, je comprends les sentiments de mon amie, qui verse rapidement dans l'excessif. De l'autre, il me semble que ses collègues n'ont jamais montré un quelconque côté homophobe justifiant cette réaction. Au contraire ! S'il existe des gens insouciants de la vie des autres, ce sont bien ces quatre-là.

Bon, peut-être que Sasha ne se sent tout simplement pas prête à dévoiler ce pan de sa vie intime au grand jour. Ça lui a déjà demandé beaucoup de courage de l'assumer devant ses plus proches amis !

Je lui tapote le genou en signe de soutien et de réconfort.

« Tu devrais peut-être lui en parler, que j'ajoute en désignant Joana d'un

geste du menton.

— Trop tard… C'est pas grave… »

À la voir crisper les mâchoires, l'incident la perturbe assurément plus qu'elle ne le dit. Mais, au même moment, le serveur ouvre la porte de la salle afin de vérifier si nous sommes prêts à commander et, de l'autre côté de la table, Stéfanie émet un hurlement étonnamment puissant pour de si minuscules poumons.

Du coin de l'œil, je perçois un mouvement de recul de la part de Sasha, suivi d'un froncement de sourcil insulté de la part de Joana, qui voulait l'embrasser ou quelque chose du genre. Adam lève la main vers moi, comme un élève timide, dans ce qui ressemble à un effort humoristique pour attirer mon attention et être délivré de l'interrogatoire exhaustif que lui fait subir Nathalie depuis que je discute avec Sasha. Et Marie-Josée se met à claquer des doigts en direction de l'invitée d'honneur en hurlant :

« Sasha, ma chérie, es-tu lesbienne ou non, à la fin ? ! »

Oh. Mon. Dieu.

L'anniversaire de Sasha commence à peine, mais ça augure pour qu'il soit plus désastreux que le mien. Wow !

CHAPITRE 49

Une heure plus tard, tandis que les employés du restaurant retirent les assiettes du plat principal avant que nous passions au dessert (un gâteau que Joana a cuisiné et qui a été un cauchemar d'organisation à amener ici à l'insu de la fêtée), le désastre ne s'est toujours pas avéré.

D'abord, Nathalie a renvoyé le premier serveur avec une réponse sans équivoque :

« Ben non, on n'est pas prêts à commander. Tu vois ben qu'on vient de s'asseoir et que personne a le menu dans les mains ! »

Éric a aidé Patricia à placer une couverture par-dessus leur enfant extirpée de sa coquille, tandis que la jeune mère ouvrait sa blouse pour allaiter. Les pleurs de Stéfanie ont rapidement cessé, ce qui a soulagé l'ensemble des oreilles présentes. Ça a beau être le son agressant le plus justifié au monde, biologiquement parlant, ça ne donne pas envie de l'entendre longtemps pour autant !

Par contre, l'embarras d'Adam et la frustration de Sasha ne se sont pas résolus aussi simplement. Le premier a diminué progressivement au fil du repas, tandis que l'attitude agressive de Nathalie à son égard s'atténuait, mais la seconde n'a fait qu'augmenter, étrangement discrètement.

Sasha n'a jamais répondu à la question qui tue de Marie-Josée : les cris du bébé et l'intervention du serveur lui ont permis de feindre de ne pas l'avoir entendue. Sa collègue n'a pas insisté, mais Joana a remarqué le manège de sa blonde et ne l'a pas apprécié du tout. Une espèce de guerre froide secrète s'est alors amorcée : les comptables n'ont aucune confirmation de relation amoureuse, nos amis n'y voient que du feu, et j'incarne l'unique témoin des commentaires agacés marmonnés entre deux bouchées.

Tout ça pour une simple interrogation ! Elles sont pas mal intenses, ce soir, les deux lionnes. À croire qu'autre chose couve sous cette dispute…

Sitôt son assiette retirée de devant elle, Joana quitte la salle pour vérifier que tout se passe bien avec le gâteau. Sasha pousse un soupir bruyant et rejette ses longs cheveux dans son dos d'un grand mouvement qui

trahit son agacement.

« Quelle plaie ! grogne-t-elle pour que moi seule entende.

— Tu parles de la femme de ta vie ? que je réplique, un peu énervée. Arrêtez de vous crinquer pour rien. Vous avez quoi, dix ans ?

— Techniquement, on célèbre mes vingt-neuf ans, Caro, rétorque-t-elle avant d'exploser de fausse bonne humeur. Wooo ! Vingt-neuf ans, tout le monde ! »

Sasha lève son verre de vin en interpellant l'assistance pour un toast. Comme il s'agit du sixième en vingt minutes, la réaction des autres convives n'est pas des plus exubérantes. Sasha ne s'en formalise pas et termine son verre (heureusement presque vide) d'un trait.

« Pourquoi tu niaises de même ? que j'insiste en me penchant vers elle. Dis à tes collègues que vous êtes ensemble, c'est tout !

— C'est pas facile comme ça, bon.

— Pour quelqu'un qui me reproche toujours de me casser la tête pour rien…

— C'est pas pareil !

— Hé, les filles ! Qu'est-ce que vous complotez dans votre coin ? »

Je sursaute tandis que JP surgit entre sa cousine et moi et qu'il s'accroupit afin que sa tête soit à la même hauteur que les nôtres. Je ne l'ai pas vu s'approcher. *C'est la surprise qui a fait rater un battement à mon cœur, voilà tout.*

« On complote pas, répond Sasha en exagérant tellement son sourire que JP s'inquiète immédiatement.

— Êtes-vous en train de vous disputer ? !

— Non ! Pas du tout ! Voyons ! Caro est une soie. »

Sasha s'incline vers son cousin, de façon que leurs nez se touchent presque tout d'un coup. Saisi, le jeune homme ouvre grand les yeux, tandis que ceux de son interlocutrice forment deux fentes inquisitrices.

« Mais t'iras pas vérifier de proche, hein, JP ? »

Oh mon Dieu, qu'est-ce qu'elle raconte !

Une petite tape sur le bras gauche me fait rater la réponse de JP. Le cœur battant maintenant très rapidement, je me tourne en direction d'Adam. Il sourit d'un air navré et je me sens mal pour lui, coincé au milieu de ce groupe passablement dysfonctionnel.

« Je voulais juste te montrer un truc… pendant que ton amie est

ailleurs. »

Il grimace avec gêne, mais je ne peux pas le blâmer ! Nathalie a effectivement quitté sa place, abandonnant sa victime pour un moment. Souriant de toutes ses dents, elle discute avec Dario et François-Pierre sans cesser de triturer le long collier à breloques qui pend entre ses seins. *En voilà une qui est sur la cruise !*

J'admire beaucoup mon amie, toujours pleine d'assurance sans jamais se montrer aussi rigide que Sasha. En quittant Sherbrooke pour Montréal, puis Montréal pour Toronto, elle a fait preuve de mille fois plus de courage que je n'en aurai jamais. Ça m'a tout pris pour quitter ma ville natale, cinq ans après la fin de mes études !

De plus, elle a beaucoup de succès avec les hommes et ne se retrouve jamais le visage barbouillé de maquillage et de larmes, en étoile sur son plancher à se demander si l'univers possède un sens quelconque. Non, Nathalie est en parfait contrôle de sa vie.

J'ai envie d'étudier sa technique de séduction, mais je concentre poliment mon attention sur le téléphone d'Adam. Il me montre l'image d'un bureau de travail, beige et drabe, avec paravent et chaise ergonomique.

« Hum… OK ? que je fais, hésitante.

— C'est mon bureau, annonce-t-il fièrement.

— Oh ! Cool !

— J'ai accepté une job hier, précise-t-il, aucunement dupe de ma réaction de mauvaise actrice. Une vraie job, pas un contrat ou un truc "en attendant". C'est pas payant mais c'est stable.

— Oooh ! Mais c'est super ! Qu'est-ce que c'est au juste ? »

Rayonnant de fierté, Adam m'explique l'emploi d'adjoint-administrateur-organisateur d'événements qu'il a déniché dans un organisme montréalais axé sur les sports et les loisirs.

« L'organisme peut disparaître d'une année à l'autre, vu qu'il dépend des subventions. Mais ça fait déjà dix ans qu'il a été créé et ça va bien. Mon poste existe tant que la boîte existe : pour le milieu, c'est vraiment stable !

— T'as l'air content, c'est cool. Je suis contente pour toi.

— Hé, c'est une job dans le domaine. C'est pas du théâtre comme tel, mais c'est pas loin !

— Tu commences quand ? »

Le retour de Joana interrompt toutes les conversations. Deux serveurs la

suivent en poussant un chariot sur lequel trône le fameux gâteau : trois étages énormes, décorés de quatre sortes de fondant qui s'entrelacent superbement. Des exclamations admiratives s'élèvent. La pâtissière sourit avec fierté et esquisse une révérence.

Un des serveurs tamise l'éclairage tandis que nous entamons *Joyeux anniversaire*. Les comptables masculins, Victor y compris, exagèrent des voix de ténor qui font écarquiller les yeux de Stéfanie. Sasha joint les mains sur son cœur et nous écoute avec ravissement.

Je remarque une crispation très subtile des bras de mon amie lorsque Joana s'approche d'elle. Elle lui jette un regard défiant, si rapidement que je suis probablement la seule à le surprendre, à part peut-être JP.

Puis je remarque le sourire joueur de Joana, son air décidé. *Deux têtes fortes qui vont se cogner…*

Joana passe un bras autour des épaules de sa petite amie tandis que nous soutenons, avec plus ou moins de succès, la dernière note de la chanson traditionnelle. Pendant les applaudissements subséquents, elle plaque un baiser sur la joue de Sasha, qui la laisse faire mais demeure raide comme une barre.

La main de Joana glisse dans le dos de Sasha pour se poser sur sa hanche. Un geste anodin, qui fait serrer les mâchoires de la fêtée.

Les comptables échangent regards et chuchotements tandis que Sasha se dépêche de se rasseoir. Les serveurs se chargent efficacement du service, et le léger brouhaha de la distribution d'assiettes camoufle les marmonnements de la discussion à côté de moi.

« T'es donc ben bête !

— J'ai juste pas envie de me faire coller, bon.

— Menteuse. T'as honte de moi devant tes amis du travail en plus ?

— Pas du tout !

— Tu peux ben passer plus de temps avec eux qu'avec moi.

— N'importe quoi ! Ils auraient très bien pu ne pas assister à mon party de fête, tu sauras. »

Ayayaye ! L'acidité dans leurs voix n'augure rien de bon pour le reste de la soirée. Les deux filles font mine de rien envers les autres, ce qui est assez inhabituel. Normalement, elles assument sans honte leurs diverses sautes d'humeur, quitte à les faire subir à tout un chacun. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Aïe ! Adam m'adresse un sourire d'excuse : son genou vient de cogner le mien sous la table. Il a déplacé sa chaise au retour de Nathalie à son côté, afin de s'éloigner d'elle. Comme nous sommes placés au coin de la table, l'espace manque et nos jambes s'empêtrent légèrement les unes dans les autres.

Ouf ! Quelle soirée !

CHAPITRE 50

Environ une heure plus tard, une fois le dessert avalé, les cadeaux déballés et les cafés bus, nous nous préparons à quitter le restaurant. Les parents, nouveaux ou futurs, rentreront à Saint-Eustache, mais les autres se dirigeront vers un bar pour danser.

C'est seulement en me levant que je prends conscience d'avoir bu… Quoi ? Trois verres de vin ? OK, peut-être quatre. En tout cas, ça tourne ! Zut ! Moi qui voulais modérer ma consommation afin de profiter d'une soirée sans dérapage (comprendre : sans faire une folle de moi)… À partir de maintenant, je suis à l'eau !

Bon, peut-être un petit mojito une fois au bar, quand même…

En me voyant encore appuyée au dossier de ma chaise, Adam pose une main hésitante sur mon bras.

« Ça va ?

— Oui, oui ! Juste un peu trop festive, ha ! ha ! Ça va, toi ? Tu passes une belle soirée ?

— Très belle. »

Son calme fait tellement de bien, après les orages refoulés de Sasha et Joana ! Nous nous sourions bêtement. Dis donc, je pense qu'il est aussi *feeling* que moi ! Puis, ma meilleure amie m'entoure de ses bras, dans un élan exagérément démonstratif d'affection.

« Merci, chériiiiie ! C'est un super beau cadeau ! »

Elle agite le bras gauche pour faire briller le bracelet Pandora que je lui ai offert. J'ai hésité, me demandant si ce geste déclencherait les foudres de jalousie de sa blonde possessive, mais la breloque en forme de feuille d'arbre me faisait tellement penser à Sasha… Et, surtout, je ne trouvais rien de mieux.

Heureusement, Joana n'a pas réagi. Je crois qu'elle s'est enfoncée un peu plus dans la bouderie, mais ça vaut mieux que des hurlements et des accusations !

Lorsqu'elle a quitté la salle pour aller aux toilettes, j'ai demandé à Sasha

si tout allait bien. À la suite d'un « Ben oui, pourquoi ? » des plus secs, j'ai décidé de laisser les filles s'arranger entre elles et de ne pas m'en mêler. Il ne s'agit pas d'élèves sous ma responsabilité, mais de deux adultes raisonnables et suffisamment matures pour régler leur propre dispute !

« Tu viens te brasser les foufounes avec nous, Adam ? demande JP tout en imitant un mouvement de danse à la fois sensuel et ridicule.

— Brasser les foufounes ? que je répète sans laisser le temps à Adam de répondre. Comment tu parles ?

— Ah, *come on*, Caro. T'aimes ça quand les gars *shake their booty*. »

Il récidive avec son mouvement, un balancement de hanches bien prononcé. Sans cesser de sourire, Adam lève un sourcil interrogatif dans ma direction. Je hausse des épaules, impuissante quant aux lubies mentales de JP.

Soudain, tout le monde se retrouve à la porte de la salle à se dire au revoir. Sasha salue nos amis qui sont parents avec tant d'émotions qu'on croirait qu'elle les voit pour la dernière fois. Quelqu'un derrière moi passe un bras autour de ma taille.

« JP, lâche… Oh, salut, Martin. »

Le jeune homme esquisse un sourire en coin, prenant sans doute note de ma réaction initiale. Ce gars accumule beaucoup trop d'informations inutiles dans son cerveau !

« Tu viens danser ? que je demande.

— Oui. Ben, je vais surtout vous regarder, mais on y va. »

Je devine qu'il inclut François-Pierre et Dario dans son projet de contemplation inactive. Je hoche la tête pour montrer mon approbation. Il se penche vers moi.

« Alors, Sasha et Joana… »

Son ton interrogatif demande clairement des précisions. Hum ! J'ai très envie de les lui fournir. C'est ridicule de tenir à maintenir le secret alors qu'aucun initié n'a explicitement reçu la consigne de garder ladite information secrète et que tous les non-initiés s'en doutent de toute façon. Mais ce serait trahir la confiance de ma meilleure amie.

Je mords ma lèvre inférieure pour éviter d'échapper une quelconque parole (ce serait mon genre !), hausse des épaules avec coquetterie et échappe à Martin pour aller saluer ViVa, Patricia, Éric et Stéfanie.

Victor est en train d'échanger une longue poignée de main avec

François-Pierre, en discutant de quelque chose qui semble assez drôle.

« … preuve vidéo seulement ! déclare Victor avec insistance. Les témoignages oculaires de partis intéressés ne comptent pas.

— Vous parlez d'un procès ? que je demande en surgissant devant eux.

— Non, pas vraiment, répond François-Pierre en me regardant bizarrement.

C'est comme s'il me jaugeait du regard… Décidément, les C.A. sont des gens bien étranges !

Soudain, un bras féminin entoure mon cou en tressautant, manquant de m'étrangler.

« On va danser ! Danser la vie ! Oui, c'est la vie ! La la la la la ! »

Catherine a beau massacrer les paroles de *C'est la vie*, son enthousiasme (allègrement alcoolisé) est entraînant. Je me joins à sa performance improvisée et sautille sur place avec elle.

La coquille de sa fille dans les bras, Patricia nous regarde avec une moue jalouse. Juste derrière elle, Vanessa passe une main sur son ventre rebondi, tout aussi désolée.

« J'aimerais ça, vous suivre ! soupire Pat en m'embrassant sur la joue.

— Ben, viens, rétorque Catherine d'un ton d'évidence.

— Je peux pas, j'allaite… Éric pourrait lui donner le biberon, mais il aurait fallu que je tire mon lait et tout…

— Je sais, tu dis ça chaque fois que je sors depuis trois mois. Mais tu le fais jamais. »

Une fois dans un certain état d'ébriété, Catherine manque cruellement de tact. Patricia tique à cette répartie qui ne se voulait pas méchante mais qui touche visiblement une corde sensible. Éric passe une main dans le dos de sa blonde tandis que notre amie salue joyeusement ViVa, pressée d'aller se déhancher.

Même si je les envie de connaître cette fusion familiale, de rentrer tous ensemble et de vivre les petits bonheurs des premières fois d'une vie, je suis quand même heureuse de ne pas avoir à choisir entre ça et ma liberté de sortir m'éclater toute la nuit ! Pas de compte à rendre, pas de boire nocturne à prévoir, pas de matinée à gérer ! Je suis libre !

Hon. Une espèce de pressentiment assombrit mon euphorie. La dernière fois que j'ai décidé d'assumer joyeusement mon état de liberté-solitude-célibat, JP m'a embrassée et ça ne s'est pas bien terminé. Était-ce un message

du destin ?

C'est donc ben compliqué, être une jeune femme indépendante des temps modernes !

***

Le bar que Joana et moi avons choisi pour la deuxième partie de la soirée se situe à quelques minutes de marche du restaurant : pas besoin de stationner une fois de plus les voitures ! Notre bande s'étire sur le trottoir, Sasha, Joana et moi en tête. À cause des autres passants et des différents rythmes de discussion, le convoi s'effiloche et nous ne sommes que trois à franchir la porte du bar. Pas loin derrière, Adam jase avec André et JP.

Hum ! Je ne sais pas ce que ce trio m'inspire. Je suis à la fois inquiète de ce qu'ils peuvent se raconter et contente de voir mon invité-surprise s'intégrer à mes amis.

Bon, je vais profiter de cette brève accalmie pour affronter mes deux amazones.

Sasha et Joana se tiennent devant moi dans l'entrée de l'établissement. La première a les bras croisés et examine le mur avec une fausse indifférence, tandis que la seconde tape du pied en fixant le plafond. Elles n'ont pas échangé un mot du trajet.

« Les filles, arrêtez de vous disputer, dis-je avec un ton de maîtresse d'école. C'est con et ça gâche la fête.

— Dis ça à mademoiselle frustrée, réplique Joana en jetant un regard mauvais à Sasha.

— C'est toi qui invites du monde pas au courant, se récrimine aussitôt celle-ci. Excuse-moi de pas être à l'aise ! Tu sais que je veux pas en parler à mes collègues.

— C'est ridicule.

— C'est ça pareil. De toute façon, tu étais déjà… »

Les gars poussent déjà la porte et les filles sont encore plus fâchées qu'avant mon intervention. *Bravo, Caro !*

Catherine, Nathalie et Marie-Josée arrivent à leur tour : l'entrée résonne de leurs éclats de voix. Au moins, la comptable s'amuse ferme avec nos amies ! Sasha se joint à leur conversation sans attendre, ignorant totalement

sa blonde qui fulmine derrière.

« On n'attend pas les gars, ils sont partis acheter des cigares, lance Marie-Josée après quelques minutes.

— On peut pas fumer ici, que je commente.

Elle hausse les épaules, l'air de s'en foutre éperdument. Bon, tant pis !

« Alors, allons-y ! »

Le plan initial impliquait que Sasha ouvre la double porte elle-même, mais elle ne fait aucun pas dans cette direction et Joana ne fournit aucun indice en ne l'y dirigeant pas. Tant pis pour elles, aussi ! Je prends les devants et ouvre le chemin à mes amis.

« Wow ! C'est pour nous, ça ?

— Tabarnak !

— C'est malade ! »

Les exclamations d'étonnement et de ravissement fusent derrière moi et je couine de plaisir. Jo a bien fait d'insister pour cet endroit, même si le dépôt de sécurité a failli me tirer une larme !

Nous n'allons pas dans la salle habituelle du bar, mais dans une pièce attenante, un genre de zone VIP. De là, on pourra accéder à la piste de danse principale, mais il y a aussi en masse d'espace pour danser entre nous, sans se soucier d'intrus indiscrets, de coups de coude ou de sacoches à protéger. La salle est décorée d'une énorme boule disco et d'une immense banderole clamant « *Happy Birthday, Girl !* » (Joana voulait en faire personnaliser une, mais ma non-contribution au coût exorbitant l'en a découragée ; il y a des limites à mon budget, malheureusement !). Deux longs divans en angle occupent le fond, avec une table basse sur laquelle sont posés plusieurs bouteilles d'alcool et quelques cartons de jus.

Le responsable de l'établissement vient nous accueillir et nous expliquer le fonctionnement des lieux (chaque bouteille ouverte nous sera facturée en fin de soirée). Pendant son discours, que j'ai déjà entendu lorsque Joana et moi avons réservé l'endroit, j'examine le contenu de notre bar privé. Ouf ! Ils ont prévu de la menthe et du sucre en bonne quantité, comme il a été demandé.

Ma belle résolution de m'en tenir à de l'eau fond doucement dans mon esprit, comme le sucre dans le mojito que je prépare pour la fêtée. OK, quelques drinks, puis je serai sage. L'idée est de ne pas perdre la tête. Je suis capable de me contrôler, après tout !

CHAPITRE 51

Oh mon Dieu. Non, je ne suis pas capable de me contrôler !

Du moins, ma consommation d'alcool, elle, est complètement hors de contrôle. Après les verres de vin au restaurant, je me suis concocté un mojito tout à fait raisonnable pour trinquer avec ma meilleure amie.

Puis, les comptables sont arrivés, boîte de cigares en main et air de voyou au visage, et ont pris la table basse en charge. Depuis, impossible pour quiconque de garder les mains vides : un nouveau drink surgit sans qu'on le demande, souvent même avant que le précédent soit terminé. Et les gars ne lésinent pas sur l'alcool !

La moitié des bouteilles sont ouvertes et nous ne sommes que trois à payer les frais, avec JP. On a anticipé un certain montant, mais celui-ci est probablement déjà dépassé et il n'est que minuit ! Comme on n'a pas envie de quêter nos amis pour une contribution imprévue, Joana et moi décidons de demander aux gars de modérer un peu leurs proportions.

« Pas de souci, on va payer tout ça, nous répond Dario avec un geste apaisant de la main.

— À une condition ! objecte Martin en se levant, ce qui semble surprendre ses acolytes. Dites-nous donc la vérité : tu sors avec Sasha ou pas ? »

La question s'adresse à Joana. Oups ! Celle-ci cligne des yeux, ouvre la bouche, puis la referme en fronçant des sourcils. Martin est légèrement ivre (les gars nous saoulent sans vergogne, mais eux-mêmes sirotent le même verre de scotch depuis une heure), mais son attitude de confrontation vacille quelque peu tandis qu'il mesure le potentiel de furie portugaise devant lui.

Sasha danse avec les autres filles plus loin et n'a aucune connaissance de cette conversation. Joana pourrait répondre la vérité et satisfaire son désir de *coming out.* Je vois que ça lui passe par la tête.

Zut ! Est-ce que je devrais intervenir ? Pour dire quoi ? Avant que je me décide, Joana lève le menton vers Martin avec défi.

« Et toi, tu sors avec lequel des deux ? »

François-Pierre et Dario ouvrent grand les yeux tandis que j'éclate de rire. Elle a opté pour le respect de sa blonde : tant mieux ! Martin cligne des yeux à son tour, avant de secouer la tête vivement.

« Aucun, franchement ! On travaille ensemble.

— Ouais, ouais. Et ça s'achète des cigares. »

Joana mime des guillemets au mot « cigares », ce qui nous plongea tous dans la perplexité. Un paquet d'images incongrues me viennent en tête pour expliquer cette phrase au sous-entendu nébuleux, et je m'étrangle de rire.

Martin et Dario s'opposent, le premier avec énergie et le second avec incompréhension. François-Pierre se contente de rire en prenant une gorgée de scotch : il doit deviner que la belle métisse les taquine pour se débarrasser de la question.

« Hééééé ! Est-ce qu'on va faire un tour dans le bar ? Il doit y avoir du monde, là ! »

Ouf ! On jurerait que l'haleine de Catherine contient plus d'alcool que le cocktail sans nom que les gars m'ont refilé il y a un instant, ce qui n'est pas peu dire ! Je prendrai une bouteille d'eau au comptoir du bar pour atténuer l'ivresse qui ne fait que croître depuis le début de la soirée. Une chance que le punch de Vanessa était sans alcool, cet après-midi !

Je passe un bras autour des épaules de Catherine pour l'entraîner vers les autres filles.

« *Let's goooo !* »

En nous déplaçant, nous signalons à André, JP et Adam, évachés dans le divan à côté des comptables, de nous suivre. André secoue la tête (il n'a jamais aimé danser, même pour nous faire plaisir !), mais JP et Adam obtempèrent gracieusement. Enfin, disons qu'ils obtempèrent tout court, car la grâce n'est pas au rendez-vous !

Joana demeure dans notre salle privée avec François-Pierre. Elle prend place sur le divan alors que Martin et Dario nous rejoignent. Sasha est déjà passée dans la section publique de l'établissement, sans attendre de voir si sa blonde suivait ou non. Ah là là !

Une main masculine se pose sur mon épaule. Ce simple contact allume une légère flambée dans mon bas-ventre : est-ce JP ou Adam ?

Ah, André ! Je grimace en découvrant le visage de l'ancien compagnon d'études de JP, qui incline sa tête vers la mienne pour une confidence.

« Il est vraiment cool, ce gars-là, Caro. Enfin quelqu'un de sérieux !

— Quoi ?

— Bon, c'est un artiste, mais au moins il comprend la nécessité d'avoir une "vraie" job… et il en trouve une ! S'il sait passer la tondeuse, je dis qu'il est bon à marier.

— La tondeuse ? De quoi tu parles ? ! »

Ses propos sont tellement absurdes ! Je pouffe de rire, mais il se contente de me tapoter le dos avec indulgence. Puis il s'approche un peu plus :

« Laisse pas des jaloux briser ça. »

OK, jusque là, je me doute bien qu'il parlait d'Adam (je ne suis pas *si* saoule que ça, quand même !). Mais qui sont ces mystérieux jaloux briseurs d'un couple qui n'existe même pas ? Bizarre !

Je le regarde en fronçant les sourcils pour montrer mon incompréhension, mais André profite du fait qu'on passe dans l'autre section pour laisser Adam (justement !) nous séparer.

Oh mon Dieu ! Et s'il parlait de lui-même ? !

Ma mémoire s'active aussitôt : André a-t-il déjà manifesté un quelconque intérêt à mon égard ? Difficile à dire ! JP l'a rencontré pendant le baccalauréat et il s'est joint à notre bande tout naturellement, mais lui et moi n'avons jamais été particulièrement proches. C'est un homme plutôt réservé qui nous donnait des leçons de vie, « aux petits jeunes », du haut de ses deux ans d'aînesse. En fait, à bien y réfléchir, je ne le connais pas tant que ça !

Peut-être que, tout ce temps, en secret, il se languissait de moi, rêvant…

Ooooohhh, c'est ma toune ! ! !

Les filles et moi nous époumonons avec extase sur le refrain de *Dirrty* de Christina Aguilera. Il s'agit d'une version remixée, « boum-boum-risée » comme dirait Victor, mais ça reste un choix audacieux et inattendu de la part du DJ ! Ça augure très bien pour la suite.

Sasha et Nathalie se déhanchent avec fougue, attirant les regards des quelques autres clients. Notre arrivée bruyante ne passe pas inaperçue, l'endroit étant presque vide. Est-il encore trop tôt (les Montréalais sortent vraiment trop tard, c'est absurde) ou bien s'agit-il tout simplement d'une soirée tranquille ? C'est vrai que la soirée était très belle ; les terrasses doivent être plus animées.

Ah, et puis tant mieux pour nous ! Plus de place pour danser, moins de soupirants indésirables à gérer, et le DJ pourra baser ses choix en fonction de

nos réactions. Parfait !

Adam demeure près de moi tandis que nous dansons. Enfin un gars qui ne se fait pas prier pour bouger un peu ! Je lève un pouce pour lui signifier mon approbation, et il se rapproche en ondulant des hanches, une fausse moue sexy au visage. Bonne joueuse, je le laisse m'enlacer et nous dansons la fin de la chanson ensemble, exagérant des mouvements explicites et riant de notre ridicule volontaire.

Une partie de mon esprit demeure sur la défensive pendant cette danse : le gars m'a déjà embrassée de force, après tout ! Va-t-il profiter de cette occasion — et de ma confiance ! — pour tenter de récidiver ? Je surveille ses mains, qui passent de mes hanches (terrain permis) à mes bras (permis aussi), sans effleurer mes fesses (interdit !) ou ma poitrine (encore plus interdit !). OK, tout se passe bien !

La partie méfiante se calme peu à peu. De toute façon, les autres se déchaînent aussi autour de nous, et mon attention ne peut pas rester centrée sur Adam. Les filles sont beaucoup trop drôles ! Sasha et Nathalie font une espèce de concours de *twerking*, testant laquelle persistera le plus longtemps dans son brassage de fesses intensif. Juste à côté, Catherine se pend au cou de JP en une danse aussi parodique que celle que j'exécute avec mon partenaire.

Ce dernier duo me plaît moins. Je préférerais que JP danse avec moi !

Ah, non ! Caroline, non ! Assez de ces vieux réflexes de jalousie immature et, surtout, stérile. Tu ne préfères pas que JP t'accorde son attention : tu n'en veux plus du tout ! Enfin, pas de ce genre-là. Son amitié, son affection de type fraternelle, oui, mais plus de désir ambigu, plus de tension sexuelle non assumée !

Pour m'aider à briser l'élan de mon instinct, je tourne le dos aux danseurs. Je fais donc face à Adam, qui prend cela pour une invitation à poursuivre notre chorégraphie improvisée. Il se colle à moi et son odeur prend toute la place.

Oh, ma bouteille d'eau !

Je le repousse afin de me précipiter au bar. Il me semblait que j'oubliais quelque chose, aussi !

La place est tellement vide que le serveur ne cache même pas sa déception lorsque je lui demande de l'eau. Pff ! S'il savait combien on dépense en ce moment, de l'autre côté du mur… Ça va me coûter… Ah, c'est

vrai ! Ce sont les C.A. qui nous invitent.

Ragaillardie par cette idée, je laisse un gros dollar de pourboire, même si le serveur n'a pas daigné ouvrir la bouteille, avant de retourner auprès de mes amis. Sans le vouloir, j'ai laissé sur le comptoir le verre de plastique contenant la dernière invention de Martin et Dario. C'est un signe de la vie : à partir de maintenant, sobriété pour moi ! Je ne vais pas rentrer chez moi sans me le rappeler, je ne vais pas vomir à côté de la toilette et je ne vais pas passer la journée de demain à éviter tout ce qui bouge, fait du bruit ou émet une odeur quelconque.

« Shoooooters ! »

Même à travers la musique tonitruante, le cri strident de Nathalie me parvient. Un sourire jaillit sur mon visage, narguant ma belle résolution.

OK, après la tournée de shooters, sobriété absolue ! C'est la fête de ma meilleure amie, après tout !

CHAPITRE 52

On danse depuis un bon moment déjà (quatre chansons en temps de bar, ça équivaut à quoi, environ trente minutes en temps réel ?) lorsqu'Adam s'éclipse aux toilettes.

En temps normal, je n'en aurais pas fait grand cas (l'état de sa vessie ne me regarde pas, après tout !), sauf que là, ça modifie la dynamique du groupe de façon assez remarquable.

D'abord, à peu près toutes les filles m'adressent des sourires excités, des regards complices, voire un signe de la victoire incongru. Bon, elles s'imaginent que quelque chose se passe entre l'artiste et moi-même ! C'est vrai qu'il demeure près de moi, mais je considère son comportement normal puisque c'est moi qui l'ai invité. Il ne connaît pas vraiment les autres, Sasha comprise, et surtout il fuit Nathalie depuis le souper. Bref, rien d'alarmant dans sa proximité, qui ne me dérange pas de toute façon.

J'ignore donc les filles en roulant des yeux vers le plafond. Toutefois, juste après, c'est JP qui réagit à l'absence d'Adam en se rapprochant sans grande subtilité (il traverse carrément notre cercle de danse) pour me prendre la main et me faire tournoyer.

Ouiiiii ! J'adore tournoyer ! ! !

André est retourné dans la salle privée il y a deux chansons, estimant que l'effort de guerre fourni devrait suffire à nous contenter. JP incarne donc notre seul membre masculin pour le moment. Comme Adam est demeuré près de moi depuis le début, JP a dansé avec toutes les autres filles. Il doit donc estimer, tout simplement, que c'est à mon tour de profiter de ses talents. Parce que c'est vrai qu'il bouge bien, une fois qu'il s'y met. J'ai si longtemps fantasmé sur ce que ses mouvements de bassin révélaient de ses prouesses horizontales…

Mais pas ce soir ! Oh non !

Lorsqu'il cesse de me faire tourner sur moi-même, j'ai besoin de quelques secondes pour que mon esprit cesse son propre tourbillon. Je trébuche et mon ami me rattrape. Appuyée contre sa poitrine, je retrouve

mon équilibre et mon souffle. Les bras de JP m'étreignent doucement, je sens son menton se poser sur le dessus de ma tête.

Je resterais là, toujours.

Sauf que l'image de son air bête, au mariage, jaillit derrière mes paupières closes. Tout ce qu'il représente l'accompagne, comme une énorme caravane de dure réalité qui me passe dessus : il ne m'aime pas, il n'est pas amoureux, il me niaise, il ne pense pas à mes émotions, il ne se rend pas compte, il ne m'aime pas, il me colle maintenant juste par jalousie ou par ennui, il en aime une autre, il repart à Winnipeg dans quelques jours de toute façon, il ne m'aime pas…

Ma gorge se noue et je lutte de toutes mes forces pour ne pas succomber à la vague de tristesse qui m'envahit. Je ne sais pas si JP ressent ma détresse, mais son étreinte se resserre encore un peu.

Ce serait tellement simple, s'il me donnait une chance ! On se connaît par cœur, on s'adore… Pourquoi ne veut-il pas de moi ? !

La tentation est forte d'éclater en sanglots en hurlant « Pourquoooooiiii », mais je réussis à me maîtriser. C'est le party de fête de Sasha ! Ce n'est pas du tout le bon endroit ni le bon moment pour une crise à propos de son cousin.

« Ça va ? »

À cause de la musique, JP doit parler fort pour que je l'entende. *OK, Caro, du courage !* J'inspire profondément, ravale ma peine et redresse la tête pour lui montrer un beau sourire.

« Oui ! Petit coup de fatigue ! »

Je fais un pas en arrière pour me dégager, mais il me retient contre lui. *Il ne me croit pas.* Les yeux de JP me fixent, mais son regard est flou. Il est saoul, lui aussi. Ses mains descendent sur ma taille et il recommence à danser lentement, sans me quitter du regard.

Je pourrais l'embrasser. Je rougis à cette pensée qui choque mon cerveau autant qu'elle stimule mes hormones. Bon, il faut que je me décolle !

Sauf que JP ne me laisse pas m'éloigner. Ses mains me retiennent, son sourire en coin s'accentue. Mais à quoi il joue ? Il veut répéter le désastre du mariage ou quoi ?

Mon propre sourire a disparu, je secoue la tête et exécute fermement un pas en arrière. JP me laisse aller (ouf !). Je n'ose pas regarder du côté des filles : il y en a forcément au moins une qui a remarqué son manège ! Le

cœur battant, mais de stress plutôt que d'excitation, je prends une bonne rasade d'eau pour me donner une contenance.

J'ai hâte qu'Adam revienne ! En sa présence, JP ne s'occupe pas de moi et son regard ne me brûle pas.

D'ailleurs, où est mon invité ? Impossible qu'il y ait un *line-up* aux toilettes, le bar est pratiquement vide !

Je jette un coup d'œil à la porte de notre salle privée. Est-il allé chercher une nouvelle création de nos barmen improvisés ?

Tandis que j'essaie de me rappeler la quantité de liquide que contenait son verre la dernière fois que je l'ai vu, je remarque un comportement inusité chez mes amies. Plus précisément chez Nathalie et Sasha, qui me tournent à moitié le dos, penchées l'une vers l'autre avec des allures de comploteuses. Catherine et Marie-Josée dansent à côté d'elles comme si de rien n'était, JP entre elles et moi comme s'il ne savait plus où se placer.

Je m'approche de mes amies de longue date. J'ai un drôle de pressentiment…

Juste comme je vais poser ma main sur l'épaule de Sasha, celle-ci se redresse et prend une longue gorgée de son drink. Elle se tourne vers moi, son sourire habituel illuminant son visage. Nathalie range quelque chose dans son sac à main et se remet à danser, avec une expression de satisfaction qui ne me dit rien qui vaille.

« Ça va ? que je demande à la fêtée.

— Ben oui ! Hé, merci pour le beau party ! C'est une super soirée !

— De rien ! Mais tu diras aussi merci à Joana, c'est surtout elle qui…

— Ouais, ouais, je sais. »

Mon amie est plutôt saoule, car elle ne cherche même pas à dissimuler son agacement à l'évocation de sa blonde. Oups ! On dirait qu'il s'agit d'une vraie chicane, cette fois…

D'un autre côté, mes *bad girls* préférées ne semblent pas avoir préparé de mauvais coup : elles se déhanchent joyeusement sur le dernier succès de Rihanna, tout simplement. *Ça va faire, la maîtresse d'école !* Je vais prendre quelques minutes de « repos » dans la salle privée, m'asseoir sur un des divans et jaser un peu avec Joana.

Je fais signe aux filles que je retourne de l'autre côté. Catherine me tend son verre vide en me hurlant de le lui ramener plein « de n'importe quoi, ces gars-là sont géniaux ! » Je ne suis pas sûre que lui fournir plus d'alcool soit

une bonne idée : elle triture le col de sa camisole comme si ça lui démangeait de la retirer, ce qui était drôle il y a dix ans mais qui nous ferait peut-être moins rire aujourd'hui. Bon, je n'ai qu'à prendre mon temps pour revenir, ça donnera au moins une pause à son pauvre foie.

Caroline Auger, à la rescousse des foies abusés ! Ha ! Ha ! Qui l'aurait cru ?

J'ouvre la porte et remarque qu'aucun membre du personnel ne surveille les allées et venues : est-ce parce que la soirée est tranquille, parce qu'on n'a pas payé pour ce service ou parce que l'établissement ne l'offre tout simplement pas ? Que se passerait-il si c'était la cohue et que des indésirables se faufilaient dans notre section privée ?

Mes préoccupations de sécurité sont rapidement chassées par l'assaut que je subis, sitôt un pied dans la pièce. Dario m'entoure de son long bras, après avoir failli me tomber dessus, et m'entraîne vers les divans en riant très fort.

« *Here she comes, guys !* »

Confuse, car j'avais l'impression qu'il allait quitter l'endroit, je le suis docilement. Il me pousse vers Adam, lui-même assis sur le divan à côté de la table basse. André est à côté de lui, une bière en main (dire qu'on paie le *bar open* !). François-Pierre, Martin et Joana occupent le divan derrière la table et me saluent d'un même geste de tête, ce qui accentue l'atmosphère bizarre tout en étant plutôt comique.

Je penche la tête vers Adam sans quitter le trio des yeux, tandis que Dario demeure debout à côté de moi, un rictus amusé sur le visage.

« Qu'est-ce qui se passe ? que je demande en serrant les dents pour que seul mon voisin entende.

Adam me sourit avec de petits yeux (ouf, l'alcool fait des ravages partout !), mais il ne répond pas. Il ne doit pas avoir entendu, la musique joue tellement fort. Bah, tant pis !

Je jette un coup d'œil en douce à Joana. Elle semble de meilleure humeur, mais je la connais assez pour me douter que c'est une façade. Si Sasha pointe ne serait-ce que le bout de son nez dans l'embrasure de la pièce, alors on saura vraiment comment la métisse québéco-portugaise se sent. Pour le moment, elle boit à grandes gorgées dans son verre de plastique. Alcool ou seulement du jus ? Mystère, mystère !

« Hein ? ! »

Je sursaute tandis qu'Adam se penche vers moi au point que nos bras et cuisses se touchent complètement. Qu'est-ce qui lui prend ?

Son visage à quelques centimètres du mien, son regard flou et rieur en même temps… Mon cœur rate un battement à ce rappel inattendu d'un certain 31 décembre, un peu avant minuit, alors qu'il me coinçait dans l'escalier et s'apprêtait à m'embrasser.

Oh mon Dieu ! Il s'apprête encore à m'embrasser !

Alarmée, je bondis sur mes deux pieds…

… et perds l'équilibre. Dario me rattrape fermement avant que je ne tombe face première sur le plancher. Ouf ! Il ne manquerait plus que je termine un autre party avec la bouche en sang !

Tout le monde a éclaté de rire et je rigole aussi, avant de me demander pourquoi au juste. On dirait une *inside joke* dont je ne serais pas au courant.

Du coin de l'œil, je vois Martin faire un signe à Adam, un mouvement de bras énergique du genre signifiant « vas-y ! ». Joana secoue la tête en piquant le nez dans son verre, mais son sourire persiste.

« Qu'est-ce qui se passe ? que je demande à nouveau, cette fois à Dario.

— Mais rien. Rassis-toi, on va te faire un autre drink !

— Non, non. J'ai assez bu. »

J'agite ma bouteille d'eau de manière ostentatoire, puis je lui refile le verre de Catherine avant qu'il proteste.

« Inventez quelque chose pour Cath.

— Nath ?

— Cath ! Catherine. »

Dario hoche la tête en se rapprochant du bar. Ah là là ! On dirait que les gars ont ouvert toutes les bouteilles ! Cette soirée va leur coûter un bras et demi. Je suis drôlement contente de ne plus écoper du tiers de la facture !

En attendant, hors de question que je me rassois. Mais il faut que j'aie le nouveau drink de Catherine avant de repartir. Je reste donc plantée à côté du divan, à hocher la tête au rythme de la musique. Je bois une gorgée d'eau pour me donner une contenance. J'évite surtout de regarder Adam. Dire que je le considérais comme mon bouclier contre JP et qu'il est devenu une menace lui-même !

Bon, peut-être que j'ai mal interprété ce qui s'est passé. Des petits yeux ne sont pas automatiquement synonymes de baiser forcé, quand même. Et il est visiblement saoul, donc son équilibre ne doit plus être au rendez-vous et

c'est pourquoi il s'est autant appuyé contre moi.

Bizarre, quand même, car il était encore en contrôle de ses facultés lorsqu'il a quitté la piste de danse. Joue-t-il la comédie en espérant m'amadouer ? Ou bien les C.A. ont-ils forcé la dose de leur dernière concoction pour lui ?

Je surprends de curieux échanges muets entre Martin, François-Pierre et Adam. Mon œil expérimenté à détecter les manigances d'élèves dissipés m'indique tout de suite que les deux premiers exercent une pression auprès du troisième pour qu'il fasse quelque chose. Ce dernier point n'est pas clair, mais le fait que les gars s'immobilisent brusquement en surprenant mon regard sur eux déclenche un autre signal d'alarme intérieur. De toute évidence, je suis la cible de leurs magouilles !

Sourcils froncés, je mets mes poings sur les hanches. Toutefois, l'ouverture de la porte nous liant au bar m'empêche de confronter les grands chenapans : les danseurs de notre groupe sont de retour, et pas dans la discrétion !

CHAPITRE 53

Il se passe soudain tellement de choses que mon esprit se sature en quelques secondes et empêche toute réaction immédiate.

D'abord, Nathalie semble s'être foulé la cheville. C'est ce que je crois l'avoir entendu clamer en poussant la porte : « Je me suis tordu la cheville, criss ! », mais elle rit tellement que je doute de mes oreilles. En même temps, elle boite et s'appuie contre JP, qui se montre très attentionné en lui ouvrant grand la porte et en la faisant avancer doucement malgré son élan énergique habituel.

Ensuite, Catherine me rejoint à grands pas en demandant où est son drink, avec l'air d'une abandonnée dans le désert à qui je refuse l'accès à l'eau. Heureusement, Dario attire son attention et elle bifurque avant de me tirer de mon état de torpeur.

Au même moment, avec un sens du *timing* douteux, Adam s'est aussi levé et me touche le bras en s'excusant. Il semble sincèrement confus, mais, si je le regarde en face tout de suite, je risque de le gifler à nouveau.

À la place, je fixe Sasha qui se faufile au travers de la cohue pour rejoindre Joana. Mon amie sourit à pleines dents et tend les bras dans l'anticipation d'un câlin… alors que sa blonde est assise à côté de personnes à qui elle cache son homosexualité. Elle doit être vraiment saoule !

De toute façon, ses collègues ont à peine le temps de soulever un sourcil étonné que Joana a déjà croisé les bras et les jambes. Son attitude aurait refroidi les ardeurs de n'importe qui, mais pas celles de Sasha.

« … m'excuse vraiment, c'est que les gars parlaient de toi et… Je sais pas, ça m'a monté à la tête… »

Le monologue d'Adam m'empêche d'assister à la suite de la scène entre les deux filles. Je me tourne vers lui, partagée entre la curiosité et l'agacement.

« Qu'est-ce que les gars disaient ? que je demande.

Interrompu dans sa litanie, il me regarde en clignant des yeux. A-t-il entendu ou la musique joue-t-elle trop fort ? J'inspire profondément pour

répéter en criant lorsqu'il secoue la tête en haussant des épaules.

« Rien, rien…

— Ben là !

— Caroline Auger, fais place aux grands blessés ! »

La voix impérative de Nathalie me fait bondir de côté. JP l'aide à s'installer sur le divan tandis qu'elle tend sa jambe gauche devant elle dramatiquement. Elle doit bel et bien s'être foulé la cheville ! Pas étonnant, puisqu'elle est chaussée de talons aiguilles de six pouces de haut ! Je me félicite d'avoir opté pour des ballerines.

JP disparaît à la recherche de glace et de quelque chose pouvant servir de bandage de compression. Les sacoches disponibles servent à surélever la cheville blessée. Nathalie agite une main théâtrale pour qu'on lui apporte « un drink ben fort, hein, parce que j'ai vraiment mal ».

Dans l'intervalle, quelque chose a dérapé au sein du couple lesbien : Joana passe à côté de moi à toute vitesse. Elle quitte la salle par la porte menant à l'entrée, son sac sous le bras.

Adam, Marie-Josée et moi, qui étions aux petits soins pour la blessée, pivotons d'un bloc vers l'autre divan. Coincée entre ce dernier et la table basse, les mains levées dans un geste d'impuissance interrompu, Sasha fixe la porte avec étonnement.

Derrière elle, François-Pierre et Martin montrent une drôle d'expression, les lèvres serrées et les sourcils haut levés. Puis ils échangent un regard entendu et hochent gravement la tête avant de prendre une gorgée en même temps. *Ils passent vraiment trop de temps ensemble !*

Je fais quelques pas pour apostropher André, toujours au bout du divan où trône maintenant notre amie blessée.

« Qu'est-ce qui se passe ?

— Chicane de couple, résume-t-il en haussant des épaules.

Ah, les hommes ! Je me tourne vers Sasha en lui faisant signe de s'expliquer. Elle secoue la tête à son tour en faisant la moue, comme si la réaction de sa petite amie lui échappait complètement.

« Coudonc, personne ici est capable de faire autre chose que secouer la tête ? ! »

À mon tour de recevoir des regards interloqués ou amusés. Catherine récupère son verre des mains de Dario et en vérifie l'odeur avec suspicion avant de prendre une petite gorgée. Une grimace ricaneuse remercie son

barman personnel, puis elle retourne vers la porte menant au bar en se déhanchant, sa main libre battant l'air au-dessus de sa tête.

« Wooohoooo ! On y retourne, gang ? ! »

Notre démotivation de groupe lui répond platement : Nathalie désigne sa cheville surélevée, Adam ne sait plus où se mettre, André détourne la tête pour ne pas être ramené de force sur le plancher de danse, JP n'est pas réapparu, les comptables examinent les bouteilles avec une attention excessive, et Sasha et moi demeurons bras ballants. Seule Marie-Josée bouge encore, mais pour faire signe à André de se pousser sur le divan et de lui faire de la place.

« Je n'ai plus l'âge des nuits comme ça ! soupire-t-elle en se laissant tomber.

Je serais curieuse de connaître ce fameux âge, car elle m'a toujours paru être comme une femme nettement plus expérimentée que moi, sans toutefois montrer aucune ride ou aucun cheveu blanc, signes indéniables de la trentaine passée.

Mais revenons aux choses sérieuses !

« Où est passée Joana ? que je demande à Sasha en lui tapant le bras pour attirer son attention.

— Je sais pas ! répond-elle, désemparée. Elle m'a balancé un truc en portugais et elle est partie ! Je voulais juste un… »

Ses lèvres s'arrondissent comiquement tandis qu'elle réalise ce qu'elle s'apprêtait à faire : câliner sa copine devant ses collègues. Elle plaque une main sur sa bouche et je me retiens de rouler des yeux.

« Ben va la chercher, là ! dis-je. Elle doit aller prendre le métro.

— Trop tard pour le métro, objecte François-Pierre. Un taxi, sûrement.

— Merde ! »

Je pars à la recherche de mon cellulaire pour texter notre organisatrice en chef, avant de constater que Sasha ne réagit toujours pas. Agacée, je retourne lui taper le bras, . C'est quoi, cette attitude bizarre ? !

« Aïe ! »

Sasha frotte son bras en me jetant un regard mauvais. Et là, je la remarque. La dilatation de ses pupilles, complètement anormales dans l'éclairage tamisé de la pièce. Je m'approche brusquement pour examiner ses yeux de plus près, ce qui la fait rire.

« Ah, tabarnak, Sasha ! C'était vraiment pas nécessaire de faire ça ce

soir ! »

Mon amie grimace, faussement désolée. Elle pouffe de rire en levant le pouce vers Nathalie, qui lui renvoie la pareille.

Et voilà ! Mon instinct ne me trompait pas : mes amies ont flirté avec leur côté délinquant et ont consommé une drogue quelconque, probablement de l'ecstasy.

Bon ! Il n'y aura rien de constructif à faire avec Sasha pour un bon moment. Je me dirige vers Nathalie :

« Coudonc, va falloir te fouiller avant de te laisser entrer à Montréal, toi ? ! Pas capable de passer une soirée *clean* ?

— Ah, je savais que tu capoterais, Caro… soupire la Torontoise. On aurait dû en mettre dans ton drink.

— Non ! Voyons, les idées de marde ! Là, je vais essayer de rattraper Joana. Bougez pas d'ici, bande de… de… »

JP revient au moment où je cherche un qualificatif englobant tout le monde. Il tient une grande serviette blanche dans ses mains, chargée de cubes de glace, mais marque une pause dans le cadre de porte, un pied à l'intérieur et l'autre à l'extérieur de la pièce. Je croise son regard interloqué, puis celui d'Adam (qui ne se sent vraiment, mais vraiment pas à sa place) et de Marie-Josée (qui se contente de me dévisager, attendant de voir ma conclusion).

OK, du calme, Caro.

Je prends une grande respiration et plonge la main dans mon sac. Bingo ! Mon cellulaire se manifeste aussitôt sous mes doigts : je l'extirpe et texte Joana pour lui demander de revenir. Quoique, si elle a réalisé l'état de Sasha, il est très peu probable qu'on la revoie.

Mais qu'est-ce qui lui a pris, à Sasha ? ! Normalement, c'est moi, la championne des décisions douteuses, des gaffes monumentales et des chicanes spectaculaires !

JP traverse la pièce pour déposer son paquet froid sur la cheville de Nathalie. Il s'applique, à son habitude, et notre amie le couve d'un regard beaucoup trop attendri.

« Oh *God*, c'est froid… Tu voudrais pas laisser tes mains sur ma jambe un peu ? Elles sont *so hot*, ça fait du bien. »

JP laisse ses mains à plat sur le tibia nu de Nathalie, qui porte une robe courte avec ses sandales. Ses doigts ne s'aventurent pas à masser quoi que ce

soit ; JP se contente plutôt d'un regard dubitatif envers la blessée, qui gémit de bonheur comme s'il s'agissait de la plus merveilleuse sensation de l'univers. Elle en rajoute un peu trop pour tout mettre sur le dos de la drogue, mais ce n'est pas mon problème.

« Sasha, suis-moi. »

Mon amie me fixe avec étonnement. Mon expérience d'enseignante me sert bien, puisque Sasha décide de se soumettre à mon autorité et de me suivre jusqu'à l'entrée de l'établissement.

Pff, quelle soirée !

CHAPITRE 54

La musique est plus assourdie entre les murs de la petite entrée du bar, on s'entend mieux. Comme la soirée persiste à être tranquille, il n'y a pas de file d'attente, donc pas d'oreille indiscrète. Le *bouncer* nous jette un regard blasé, surtout lorsqu'il comprend qu'on ne sortira pas.

Une fois la porte de notre salle privée refermée, je me tourne vers mon amie et plante mon index dans son plexus solaire avec sévérité. Elle me l'a fait souvent et je rêve de prendre ma revanche : c'est l'occasion ou jamais !

« Sasha Bélanger, qu'est-ce qui te prend ? Ça te fait pas, d'avoir vingt-neuf ans ?

— Ça a pas rapport avec mon âge. C'est pas ma faute si Jo a invité des gens qui savent pas que…

— C'est un peu de ta faute, en fait ! T'avais qu'à leur dire avant. Sasha, tes collègues sont loin d'être homophobes, voyons.

— Je sais. C'est pas eux… »

Sasha tend mollement le bras vers l'arrière pour désigner sa clique de cinq à sept. Elle réfléchit aussi vite que l'alcool et la drogue le lui permettent, alors je prends sur moi d'attendre la suite. Le regard de mon amie est un peu éteint et demeure rivé au plancher, signes qu'elle s'apprête à une confidence difficile.

« C'est le reste du bureau, dit-elle finalement. Je sais pas comment les gens le prendraient, les boss et tout… Et je veux pas que ça nuise à ma carrière. J'ai déjà loupé un gros contrat, ils l'ont refilé à Brodeur… »

Elle s'anime soudain, l'insulte de cette attribution allumant une étincelle de frustration dans ses prunelles.

« C'est qui, ça ? que je demande prudemment.

— Un gars qui a commencé l'année dernière. L'année dernière, Caro ! J'ai pas mal plus d'ancienneté que lui, même s'il a six ans d'expérience ailleurs. Pff !

— OK… Et tu penses que c'est parce que tu sors avec une fille, même si personne le sait ?

— Non ! Ben, je sais pas ! Il y a peut-être des rumeurs… J'ai jamais menti, hein. Je fais juste pas répondre, mais y en a qui prennent ça pour une réponse.

— En même temps… c'est vrai que tu sors avec une fille, chérie.

— Je sais ben ! »

Sasha mord sa lèvre inférieure, ce qui trahit de fortes émotions. Elle regarde maintenant la porte d'entrée, l'air d'espérer que celle-ci s'ouvre sur Joana. À moins qu'elle n'envisage de partir à sa poursuite… enfin !

Je jette un coup d'œil à mon cellulaire, demeuré dans ma main tout ce temps. Près d'une heure du matin et aucune réponse de la belle métisse.

« J'ai tout gâché, soupire mon amie.

Malgré son ton triste, elle est retombée dans une certaine apathie. Ses yeux demeurent grand ouverts, sans ciller, et ses pupilles sont maintenant immenses. Je lui donne une tape sur l'épaule pour l'arracher à sa contemplation du plancher ou de je ne sais quoi.

« Ben non. Vous allez vous parler et ça va bien aller.

— Oh, je sais pas.

— T'es juste saoule. Et droguée. Pis ça a mal viré ce soir, mais c'est pas la fin du monde. Joana va se calmer, vous allez vous excuser et ça va bien aller.

— C'est parce que je lui ai aussi dit que je voulais pas emménager chez elle. »

Oh ! Je ne m'attendais pas à ça ! Je savais qu'elles discutaient cohabitation à court terme et que Joana était très (trop ?) enthousiaste à cette perspective alors que Sasha l'envisageait plutôt avec réticence.

« Quand ça ?

— Dans l'auto en arrivant ici.

— Ah.

— C'est elle qui en a parlé ! Encore. J'ai répété que je voulais pas casser mon bail et qu'on avait le temps, mais elle a pété une coche en disant qu'on est prêtes à passer à autre chose et qu'elle attendra pas d'avoir quarante ans pour fonder sa famille. »

Habituellement, quand elle raconte ce genre d'histoire, Sasha gesticule beaucoup. Là, ses bras pendent le long de son corps, ses mains à peine animées, et son visage demeure neutre, hormis quelques roulements d'yeux plutôt lents. Cette version zombie de mon amie ne me plaît pas du tout !

« Et pourquoi t'as pris la cochonnerie de Nath ? que je demande.

Sasha inspire lentement, rassemblant ses idées. C'est vraiment consternant !

« Ben… je sais pas, ça me tentait… La première fois que j'ai vu Jo, j'étais *high* en criss et elle avait rien contre… Sti que je suis *high*, là, Caro.

— Oui, je vois ça. C'est rare que tu prends des décisions pires que les miennes.

— Mets-en. Je me sens pas bien.

— OK, on va s'asseoir. »

Je la ramène doucement vers la salle privée. Ça ne sert à rien d'insister auprès de Joana pour ce soir : il n'y a rien de bon à faire avec sa blonde !

J'installe Sasha à côté de Nathalie, qui observe les jeux de lumière de la boule disco avec un ravissement tellement intense que je la soupçonne d'exagérer son état pour ne pas se faire disputer d'avoir drogué la fêtée. JP est toujours accroupi devant la blessée pour vérifier l'évolution de l'enflure (Nathalie n'est probablement pas en état de gérer la compresse froide sans se créer une engelure). Les autres discutent en microgroupes serrés pour ne pas avoir à hurler par-dessus la musique : Marie-Josée, André et Catherine ; François-Pierre, Dario et Martin.

Adam se tient un peu en retrait, un verre à la main mais l'air de se demander comment s'éclipser discrètement. Pauvre lui ! Quelle mauvaise soirée il doit passer !

Tandis que Sasha et Nathalie échangent leurs impressions respectives du moment (« Les lumières sont comme des boules de coton sur ma peau » et « Tout tourne tellement que je vais vomir »), je m'approche de mon invité-surprise.

Il paraît moins saoul que quelques instants plus tôt, lorsqu'il s'appuyait contre moi sans aucune gêne. En fait, une fois près de lui, je constate que son verre est vide.

« Désolée pour la soirée bizarre, dis-je.

Brusquement, je me sens très fatiguée. J'aurais dû m'asseoir avec les filles, quitte à m'endormir. Ça n'aurait même pas été l'événement marquant du party, loin de là !

« Non, c'est moi qui m'excuse, proteste-t-il en passant une main sur sa nuque. J'ai trop bu, c'est con.

— Bah, t'es pas le seul. Mais qu'est-ce qu'ils te disaient, les gars, au

juste ? »

L'expression d'Adam passe de l'étonnement à la gêne en une seconde, et il secoue la tête, d'un air de « laisse faire, c'est pas important ». Malheureusement pour lui, ce soir, Caroline l'enquêteuse est au poste ! Devant mon insistance, il finit par marmonner quelque chose.

« Quoi ? »

Il garde le visage vers le sol, alors je fais un pas vers lui pour mieux entendre.

« Ils ont dit que je devrais t'embrasser, que tu demandais juste ça. »

La consternation me fait perdre mes mots. L'envie d'engueuler le trio terrible monte vivement dans ma tête, mais elle laisse aussitôt place à autre chose : la constatation que, même dans la pièce chargée d'odeurs d'alcool et de réchauffé, même à quelques centimètres de distance, l'odeur d'Adam me chatouille les narines. Et que j'ai terriblement envie de m'appuyer contre son épaule, si proche, si solide, de fermer les yeux et de laisser tout tomber.

Bon, ça va faire, Caroline… Encore !

Hors de question que je cède à cette impulsion, évidemment. Même si, tout à coup, les lèvres d'Adam prennent beaucoup de place dans mon champ de vision, comme si une caméra exécutait un gros plan sur sa bouche pour me la dévoiler dans ses moindres détails.

Non, non, non ! C'est juste de la fatigue.

Je me racle la gorge tout en reculant sagement d'un pas. Adam ne montre aucun signe d'indignation à mon mouvement. Il a vraiment l'air embarrassé par son propre comportement, en fait !

« Hé, c'est pas grave, t'as déjà fait pire ! dis-je en forçant ma propre bonne humeur et en lui tapant virilement l'épaule. Tu m'as déjà frenchée dans un escalier ! »

Adam relève de gros yeux vers moi et je regrette d'avoir ravivé ce souvenir, qui ne compte visiblement pas parmi ses moments de gloire. Bon, au moins, il a de la décence ! Quand il n'est pas complètement ivre, on s'entend.

« Bon, mes poulets, je suis trop vieille pour me coucher avec le soleil, alors je vous laisse. »

Sans qu'on comprenne pourquoi elle nous qualifie de volailles, Marie-Josée s'extirpe du divan avec un soupir qui tient plutôt du grognement d'effort (j'en émets parfois moi-même, et de plus en plus… maudite

trentaine !). Son annonce déclenche un mouvement général de départs.

Catherine et André discutent de la meilleure façon pour transporter Nathalie, avec sa cheville tordue et son état de déconnexion du monde réel, jusqu'à leur hôtel. Pendant ce temps, les comptables rebouchent les bouteilles qui peuvent l'être et prennent des paris sur le montant total de la facture. Ils ne semblent pas du tout inquiets, misant tous sur des nombres à quatre chiffres de plus en plus mirobolants.

Profitant du fait que JP s'occupe de sa cousine, vérifiant si elle est capable de prendre l'autobus jusque chez elle ou si on appelle un taxi, je m'approche de nos *barmen* de service.

« Pourquoi vous jouez les *pimps* avec Adam et moi ? ! »

Bon, ce n'est pas la meilleure formulation, mais elle a le bon côté d'attirer leur attention. Ils esquissent un petit sourire, mélange de « oups, on s'est fait pogner ! » et de « on est vraiment très drôles » typique de chenapans sans vergogne.

« On joue pas les pimps, répond Martin très calmement. On donne un coup de pouce au destin.

— Laissez le destin tranquille ! Mêlez-vous de vos affaires, des fois ! »

Je ne suis pas vraiment fâchée, mais plutôt atterrée par leur comportement. Décidément, cette soirée a tout pour me faire sentir comme dans une classe d'école primaire !

Ah, d'ailleurs, ce n'est pas l'ouverture des offres de tâches, cette semaine ?

Je m'ébroue pour remettre mes pensées en ordre. D'abord, organiser le retour !

Je me retourne vers mes amis et découvre que Sasha, la lionne, l'indépendante, la toujours joyeuse, a fondu en larmes.

CHAPITRE 55

Le lendemain, ou plutôt plusieurs heures plus tard, je paresse dans mon lit avec bonheur.

En fait, il fait trop chaud, j'ai terriblement soif et l'odeur de ma propre haleine me lève un peu le cœur, mais je demeure étendue sur le dos, bras et jambes en étoile. L'orage annoncé par Météomédia a éclaté il y a un certain temps et j'écoute la pluie s'abattre sans relâche contre les fenêtres. Parfois, une rafale de vent brise le rythme, comme un coup de fouet. Ce sera une journée parfaite pour rester en pyjama !

Après tout, dans deux jours je saurai quelle sera ma tâche d'enseignante cette année, et alors je devrai me lancer corps et âme dans la préparation de cours et d'activités avant d'investir toute mon énergie à enseigner, animer, amuser, soigner, éduquer un peu, écouter beaucoup, discipliner parfois… Sans parler des réunions d'enseignants, de départements, de syndicats et j'en passe, des rencontres de parents, des plans d'interventions, des bulletins, des devoirs…

« Arrrrg ! »

Je me cache la tête sous un oreiller. J'adore mon travail, mais pas son côté paperasse et bureaucratie !

Après une minute ou deux, je manque d'air et je rejette l'oreiller au travers de la pièce.

Un coup d'œil à mon cellulaire, bien à sa place sur ma table de chevet, m'indique que personne ne m'a contactée durant mon sommeil. Le réveille-matin à côté m'apprend qu'il est passé onze heures.

Malgré un léger mal de tête et ma gorge desséchée, je m'en sors assurément mieux que Sasha et Nathalie ! Tiens, je pourrais les texter pour les taquiner, ou encore les appeler… Mais leurs cochambreurs n'apprécieraient pas, alors je me retiens… pour encore une heure. Après, les non-Montréalais devront avoir libéré leur chambre d'hôtel de toute façon.

Comment se sentent mes droguées préférées, ce matin ? Nathalie doit être relativement correcte, à part sa cheville. André et Catherine ont prévu

aller lui chercher une attelle à la pharmacie aujourd'hui, mais personne ne sait si elle pourra conduire jusqu'à Toronto. Bah, tant pis pour elle si elle doit changer ses plans !

Quant à Sasha…

Au travers de sa crise de larmes, on a fini par comprendre qu'elle s'en voulait de ne pas avoir envie d'emménager avec sa blonde, mais que celle-ci lui mettait tellement de pression pour « passer à d'autres étapes » que ça la paralysait totalement. Surtout par rapport aux enfants dont Joana rêve ardemment et qui n'ont jamais traversé l'esprit de Sasha sous forme de projet concret. Sauf que Joana tenait tellement ce projet pour acquis que mon amie n'arrivait pas à lui avouer ses hésitations.

Sasha est partie en taxi avec JP, Adam et moi. Je suis descendue de la voiture quelques coins de rue avant les autres, avec mon invité-surprise qui tenait à me raccompagner à ma porte. Lorsque j'ai refermé la portière, Sasha ronflait allègrement sur l'épaule de son cousin, qui a promis de m'appeler plus tard.

Adam et moi avons marché en silence. Il n'y avait que quelques mètres à franchir, le taxi nous ayant déposés au coin de ma rue, et nous nous sommes bientôt plantés devant ma porte. Il ne pleuvait pas encore, mais le vent se levait en chaudes bourrasques qui sentaient l'humidité.

Ce n'est que là que j'ai hésité : est-ce que j'avais envoyé une indication quelconque qu'il pourrait passer la nuit chez moi ? Ou, pire, *avec* moi ? !

La conversation sur sa tentative de baiser n'a pas repris après les larmes de Sasha, mais il me semblait que ma réaction montrait clairement qu'il n'y aurait pas de rapprochement de ce genre entre nous.

J'étais en train de me crinquer à le repousser lorsqu'il m'a serrée dans ses bras, sans aucune ambiguïté sexuelle. Juste un câlin, fort mais purement amical.

« Merci pour la soirée. C'était un peu fou mais je me suis amusé. Je m'excuse encore. »

La voix d'Adam était rauque d'avoir crié pendant les dernières heures. Son T-shirt était moite et il sentait l'alcool, mais j'ai quand même maintenu l'étreinte. Juste parce qu'elle me faisait du bien.

Puis il s'est reculé et je l'ai laissé faire. Il m'a souri, je lui ai souri et quelque chose s'est relâché en moi.

« Bonne nuit, a-t-il dit simplement. On se reparle bientôt ?

— Ben oui ! »

Cette fois, c'est moi qui me suis avancée pour l'embrasser sur les joues. Malgré le petit accrochage sur le divan, j'avais passé de très bons moments en sa compagnie. Ma petite voix intérieure a suggéré de le retenir, juste pour jaser, mais la fatigue l'emportait et lui-même semblait sur le point de s'effondrer.

Alors je suis rentrée, j'ai pris le temps d'avaler deux aspirines et un verre d'eau (je m'en félicite ce matin !), de me démaquiller (ma peau m'en remercie sans doute !) et de me déshabiller (dernier sursaut de conscience) avant de me laisser tomber dans mon lit et de sombrer dans un sommeil profond.

Je repasse la soirée d'hier dans ma tête. Ouf ! J'espérais que la fête de Sasha soit mémorable, mais pas dans ce sens-là. À part le froid entre elle et Joana, le souper s'est bien déroulé. Mais, ensuite…

Mon cellulaire émet l'alarme de réception d'un texto. Paresseusement, j'étire le bras pour consulter le message. Sasha ou JP ?

Victor, 11 h 20 : Bon matin !

Tiens ! Lui, il doit être levé depuis des heures, frais et dispos.

Caroline, 11 h 20 : Salut !
Victor, 11 h 21 : Je te dérange pas ?
Caroline, 11 h 21 : Ben non. Ça va ?
Victor, 11 h 21 : Top shape, et toi ?
Caroline, 11 h 22 : Middle shape, mettons.
Victor, 11 h 23 : Haha cool. C'était le fun au bar ?

Hmm, comment résumer la soirée en quelques mots ? Je n'ai pas envie de taper une longue explication sur le minuscule clavier de mon cell. En fait, j'ai surtout envie de fermer les yeux et de me rendormir. Mais c'est si rare que Victor prenne des nouvelles comme ça !

Caroline, 11 h 24 : Moyen. Organisation très cool, dérapages avec Nath… S+J en chicane, dossier à suivre.
Victor, 11 h 26 : Dérapages avec Nath ? ? ?

Soupir. J'imagine aisément mon ami en ce moment : probablement en

joggings dans son divan, les cheveux en l'air, un sourire amusé et légèrement incrédule au visage. Que fait Vanessa pendant qu'il m'écrit comme ça ?

Caroline, 11 h 27 : Reprise du jour de l'An, moins la fin heureuse. Jo est partie en gros tbnk, Sasha était scrap
Victor, 11 h 28 : Pas cool. Et toi ?
Caroline, 11 h 28 : Un peu hangover, pas si pire !
Victor, 11 h 29 : Haha ok. Et toute seule ?

Je cligne des yeux en voyant le dernier message apparaître. Pense-t-il que j'ai ramené Adam ? Ou JP ? ! Ou l'un des collègues de Sasha ? ! ? Ou encore que j'ai rappelé un de mes ex dans un moment d'égarement éthylique ? ! ? !

Bon, je ne pourrais pas en vouloir à Victor d'imaginer tous ces scénarios, puisque le dernier cas de figure s'est déjà produit…

En fait, ce qui m'étonne, c'est qu'il me texte si tôt (avant midi !) pour vérifier l'occupation de ma chambre.

Zut ! Si je ne réponds pas plus rapidement, il va croire que j'invente une histoire !

Caroline, 11 h 30 : Ben oui haha !

J'attends nerveusement sa réponse, sans trop savoir ce qui m'énerve au juste. Je m'assois au milieu du lit défait.

Victor, 11 h 31 : Haha OK. T'es sage !

OK, là, son comportement est définitivement suspect ! Je passe une main dans mes cheveux… Ouach ! Ils sont dus pour un bon shampoing ! Mais, d'abord, les choses sérieuses !

Caroline, 11 h 32 : Avec qui tu voudrais que je sois ? lol

J'ai rajouté « lol » pour ne pas paraître agressive. Le ton du dialogue n'est toujours pas évident par textos ! Mon cœur bondit lorsque je reçois un autre message, mais ce dernier ne provient pas de Victor.

JP, 11 h 32 : Allô, Jo s'en vient chez Sasha. On va bruncher ? Je pars dans 5 min.

Hum. Les deux filles doivent vouloir être seules pour discuter ! Je me demande dans quel état se trouve ma meilleure amie, et avec quelle humeur sa blonde se présentera à son appartement. Je réponds rapidement à JP.

Caroline, 11 h 33 : Ok je vais dans la douche
Victor, 11 h 33 : Je sais pas, ça avait l'air de bien aller avec Adam ☺

Aaaah ! Est-ce que mes amis vont me lâcher, avec Adam ? ! On me répète constamment de rester célibataire un bout de temps, de prendre mon temps, d'arrêter de courir après le premier gars qui passe… Et, en même temps, il faudrait que je me précipite dans les bras de celui-là ? Pff ! Quelle incohérence !

Je réponds très succinctement à Victor avant de me précipiter dans la douche.

Caroline, 11 h 34 : :P

CHAPITRE 56

Ce n'est qu'une fois douchée et habillée que je réalise ce qui s'annonce : un brunch en tête-à-tête avec Jérôme-Philippe. Une perspective emballante en temps normal, mais les derniers temps ne sont justement pas très normaux !

Zut, j'aurais dû réfléchir avant d'accepter sa proposition. Il retourne bientôt à Winnipeg, mais j'aurais quand même pris plus que quelques minutes pour méditer sur son comportement d'hier… et de tout l'été, en fait.

Qu'est-ce que ça veut dire, quand il flirte avec moi plus ou moins ouvertement depuis des années, mais qu'il me fait la gueule pour éviter qu'on passe pour un couple, mais qu'il m'embrasse follement, mais qu'il fait mine de rien par la suite, mais qu'il agit comme un gros jaloux quelques jours plus tard ?

Lorsque la voiture de ses parents s'immobilise devant chez moi, mon cœur bat à tout rompre.

L'orage a miraculeusement cessé pendant que je lavais mes cheveux à la vitesse de l'éclair. Il pleut encore, une petite bruine délicate, mais Météomédia prédit des éclaircies dans la prochaine heure, et du soleil en après-midi. L'air est à peine rafraîchi, alors j'ai enfilé un ensemble tout à fait estival : jupe longue et légère, gougounes ornées de pierres précieuses (OK, des imitations en plastique) et blouse ample. Mes lunettes de soleil et un parapluie complètent le tout, touches modernes d'un look plutôt bohème.

Peut-être qu'on m'arrêtera dans la rue pour me photographier et diffuser mon image partout sur le web : « Une jeune fashionista de Montréal, Caroline Auger. » On ne sait jamais !

« Ça va, le look de hippie ? demande JP en déverrouillant la portière de mon côté.

— Va chier. »

Oups ! Ça a sorti tout seul ! Mon ami lève un sourcil insulté et se concentre sur la route en plissant les lèvres.

« OK, bon matin toi aussi.

— Excuse-moi. J'ai pas pris mon café encore.

— Ouin.

— Comment ça va, toi ? Et Sasha ?

— Moi, ça va, à part que je me fais traiter comme de la merde sans raison. »

Normalement, je lui tapoterais l'épaule ou lui ébourifferais les cheveux… Ce matin, je garde mes mains sur moi, serrées sur mes cuisses. Ça a changé.

« Et Sasha… Elle allait pas super bien, mais c'est Jo qui l'a appelée pour la rejoindre, alors ça lui a redonné un peu le sourire. Apparemment que sa blonde parlait doucement, donc ça s'annonce bien. En même temps, elle s'est réveillée quinze fois pendant la nuit en pleurant. Je l'ai jamais vue comme ça. »

Je me retiens de lui dire que c'est déjà arrivé, au moins une fois, il y a longtemps. Une histoire que Sasha a gardée secrète, même pendant que je la consolais en me doutant très bien que sa coloc de l'époque lui avait brisé le cœur. Toutefois, j'ignore si JP a eu vent de ce drame intime, alors je garde ma bouche fermée.

« On verra bien, conclut-il en soupirant. Hé ! T'as fait quoi avec Adam ? »

Je sursaute : qu'est-ce qu'ils ont tous avec Adam ? !

« Il m'a ramenée à ma porte et il est rentré à pied chez lui, que je réponds en bougonnant. Quoi d'autre ?

— Ben… Tsé…

— Tsé quoi ? »

JP me jette un regard torve. OK, je sais très bien ce qu'il sous-entend.

« C'est pas comme ça, reprends-je en agitant une main agacée. C'est juste un ami.

— Ouin. Donc Victor a gagné son pari ?

— Quel pari ? ! »

Nouveau regard, cette fois plus pétillant. Des morceaux de casse-tête se mettent en place dans ma tête, péniblement. Victor, un pari… Les gars…

« Il a parié avec les C.A. qu'Adam et toi frencheriez hier soir. Alors ?

— Quoi ? Ils ont quoi ? ! Mais c'est n'importe quoi ! Une vraie garderie, ces gars-là !

— Ha ! Ha ! Calme-toi, c'est juste pour rire.

— Mais de quoi ils se mêlent ?

— Je sais pas. Victor m'a texté ce matin pour savoir si… Comment il a dit ça ? Si t'avais scoré. J'ai dit : "Je pense pas, check avec elle." Et il a répondu : "J'ai parié 20 $ sur un *french* avec Adam". »

Au moins, ça explique les textos bizarres de ce matin !

Renfrognée, je regarde par la fenêtre. La rue Saint-Denis défile tandis que nous nous dirigeons vers La Petite Marche, notre resto de brunch fétiche.

Nous gardons le silence tandis que JP gare la voiture. Je me sens vaguement trahie par mes amis, qui semblent avoir une bien basse opinion de ma personne.

Tandis que je me débats pour ouvrir le parapluie, JP me rejoint sur le trottoir et passe un bras autour de mes épaules. Tout naturellement, je me laisse aller contre lui. Un peu de réconfort ne me ferait pas de tort !

« Victor a parié que tu le ferais pas, en passant, m'informe-t-il avec douceur. Fâche-toi pas après lui, là.

— Nenon, je suis pas fâchée. J'ai juste l'impression que tout le monde me prend pour une traînée. »

Ma voix est si basse, si piteuse, que j'espère qu'il ne m'a pas entendue. Mais il cesse de marcher pour me faire tourner face à lui, ses deux mains sur mes épaules, les sourcils froncés avec inquiétude.

« Personne te prend pour une traînée, Caro ! Voyons donc ! »

Je hausse des épaules sans conviction. Je n'arriverais pas à lui expliquer ce que je ressens en ce moment : une solitude froide et sans fin. JP ne comprend pas ces émotions-là.

« Arrête ça tout de suite, insiste-t-il avant de reprendre le pas. C'est juste un pari niaiseux, ça veut rien dire. Pis tu l'as pas frenché, c'est tout à ton honneur.

— Tu pensais qu'il était entré chez moi, que je proteste sur un ton de reproche.

— Il aurait pu dormir sur ton divan… »

Son ton est tellement peu convaincu que je lui donne un coup de coude dans les côtes.

« Hé ! Ça aurait pu arriver !

— Ah, je sais ben… Mais c'est juste un ami.

— Tu l'as déjà dit. Mais il veut plus, lui.

— Hmm. »

Je n'ai pas du tout envie de discuter du cas d'Adam avec JP ! En fait, il n'y a pas de « cas d'Adam » (sauf dans les têtes de Sasha, Vanessa, Victor et, apparemment, quelques autres personnes).

Nous nous plantons dans la file d'attente de La Petite Marche, qui s'étire jusque sur le trottoir. De l'autre côté de la rue, l'École nationale de théâtre trône fièrement, étincelante de pluie dans une soudaine percée de soleil. Par habitude, je cherche parmi les passants la grande silhouette efflanquée de Jason, mon ex qui voulait-mais-pas-vraiment devenir acteur. L'ami d'Adam…

« Je suis content qu'il soit pas entré chez toi. »

Je cligne des yeux, comme si le soleil m'éblouissait. Pourquoi JP déclare-t-il une chose pareille ? On avait clos le sujet !

La blessure de son rejet est encore à vif dans mon cœur. Je la refoulais le plus possible depuis son arrivée chez moi, mais là, il tourne le couteau dans la plaie. Et je ne le laisserai pas faire en tout impunité.

« Pourquoi tu dis ça ? »

Il baisse les yeux vers moi avec une légère surprise. J'essaie de garder une expression neutre. Le but n'est pas de lui faire de la peine à mon tour (même si les répliques assassines fusent dans ma tête). Peut-être que si je comprends comment JP réfléchit, j'aurai moins de mal à faire mon deuil de notre complicité-tension-sexuelle-presque-amour-mais-finalement-non.

« Ben, parce que… t'as souvent l'habitude de… Prends-le pas mal, Caro. Mais tu prends souvent des décisions avec ta libido plus qu'avec ton cerveau. Pis là, non. Tant mieux ! Je suis fier de toi.

— T'as pas à être fier de moi, que je marmonne, ma mauvaise foi prenant le dessus malgré moi.

— Je sais. »

Nouveau silence. La file avance lentement. Une jeune employée très pimpante prend en note que nous voulons une table pour deux, avant de rentrer à l'intérieur en nous assurant que ce ne sera pas bien long.

Autour de nous, des couples et des familles bavardent joyeusement. Deux personnes âgées nous précèdent : elles se tiennent par la main et le silence entre elles est confortable, tranquille. À l'opposé du malaise entre JP et moi.

C'est ça que je veux. Un couple assez solide pour garder le silence sans que ça soit bizarre. J'ai vécu ça avec JP, parfois. Surtout avant l'âge adulte, en fait. Avant les hormones et tout.

Mon Dieu, mais c'est exactement la prémisse de *Dawson's Creek* ! Il faudra que j'en parle à… Zut ! Je ne peux pas vraiment en parler avec Sasha ou Vanessa. Et si…

« Mais je m'excuse vraiment pour… Le mariage de Jess. »

Je le dévisage à nouveau. Décidément, les pensées de JP prennent des chemins incongrus ce matin ! Je le dévisage à nouveau. Comme chaque fois que notre baiser me revient en tête, un petit feu s'allume dans mon ventre. Je baisse le visage pour ne pas qu'il remarque mon émoi, même s'il est sûrement déjà trop tard.

« Oui, oui, dis-je précipitamment.

Mais pourquoi il revient là-dessus ? ! Je pensais connaître Jérôme-Philippe Bélanger par cœur, mais ce n'est pas vrai du tout ! Il représente tout un mystère, finalement.

« Mais pourquoi tu l'as fait ? »

Oups ! Est-ce que je viens de dire ça à voix haute, moi ? !

À voir l'expression étonnée de mon ami, on dirait que oui ! Zut ! ! !

CHAPITRE 57

JP n'a pas exactement cherché à éluder la question, mais la file a avancé à ce moment et on s'est retrouvés coincés dans la porte un moment. Le couple devant nous a alors décidé de manger ailleurs et nous a cédé sa place juste avant que la placière ne crie « pour deux ? Pour deux ? ! » et qu'on se voie ainsi attribuer une table dans le fond du restaurant. Je n'ai donc toujours pas de réponse.

Cachée derrière le menu, j'examine JP discrètement. OK, il doit s'en rendre compte, mais il fait mine de rien. Est-ce que je le relance ? J'ai vraiment envie d'en finir avec cette ambiguïté, ce flou entre nous. Il repart pour l'Ouest demain ou après-demain (quel jour sommes-nous déjà ? Ah, les longues vacances !) et si on n'en reparle pas maintenant, ça sera de plus en plus bizarre de le faire, jusqu'à rendre impossible tout éclaircissement.

« T'as choisi ? demande-t-il.

— Hmm. Comme d'habitude. Et toi ?

— Ouais. J'espère que ça va aller vite, j'ai faim !

— JP, t'as pas répondu. »

Il étirait les bras au-dessus de sa tête en jetant un regard autour de lui, comme pour évaluer la rapidité des cuisines en se basant sur les assiettes des autres tables. Ma phrase interrompt son mouvement et il me regarde de biais quelques secondes avant de baisser les bras. Son air sérieux me fait prendre une grande inspiration. Ça y est.

« Pourquoi j'ai fait quoi ? »

Arg ! OK, ça y est… presque.

« Pourquoi tu m'as embrassée. Arrête de niaiser, s'il te plaît. »

Il retient de justesse un « je niaise pas » qui aurait fait prendre une tournure assurément désagréable à la conversation. À la place, il réfléchit, choisissant ses mots.

« Parce que j'en avais envie.

— Ah. Ben oui.

— Toi aussi. »

Oups ! Bien visé. Je marmonne un « oui » à contrecœur. Ça semble l'encourager à poursuivre.

« Ça fait longtemps qu'il y a… quelque chose entre nous. Pis ce soir-là, je sais pas… On avait bu, pis c'est rare qu'on n'a pas toute la gang autour de nous. C'était…

— C'était plus facile de le faire en cachette. »

Je m'en doutais, mais c'est quand même insultant de l'entendre dire. JP est visiblement mal à l'aise et je me concentre à rester calme et à le laisser parler. Je n'ai pas du tout envie de vivre une crise, il y en a assez eu hier soir !

« Ouin… je m'excuse, répète-t-il. J'aurais pas dû.

— Non.

— Mais toi non plus. »

OK. À mon tour de prendre un grand risque. Le cœur battant fort dans mes oreilles, je tends le bras au-dessus de la table pour poser ma main sur la sienne. Je n'ose pas le regarder directement. Je me doute fortement de ce qui va arriver dans les prochains instants, mais il faut que j'aille jusqu'au bout. Sinon, je le regretterai toujours. Je suis mal faite comme ça !

« J'en rêvais depuis longtemps, dis-je doucement. Tu le sais. Pis… Si… »

JP retire sa main, à la fois délicatement et rapidement. Je m'y attendais. La blessure dans mon cœur saigne encore, mais il ne s'agit pas d'une effusion incontrôlable comme au mariage. C'est plutôt un petit suintement de fin de saignement. Ça achève.

« Arrête, Caro. Tu vas juste… Ça donne rien.

— Pourquoi ? »

Aaaaah ! Qu'est-ce que c'est que cette voix pathétique ? ! On dirait que je vais pleurer d'une seconde à l'autre, ce qui n'est pas (encore) le cas.

Heureusement, la serveuse surgit derrière JP pour prendre notre commande. Nous nous redressons sur nos chaises en nous raclant la gorge, saisissant les menus et bafouillant en même temps.

Cette accalmie allège la tension, mais pas question de laisser tomber le sujet. Lorsque nous sommes à nouveau seuls, je réitère ma question. JP me regarde avec un mélange d'agacement, de fatigue, de peine et de résignation. Exactement ce que je ressens aussi.

« Parce que si… Si on sort ensemble… Ça pourrait marcher, mais je nous vois pas ensemble pour la vie. J'y ai pensé beaucoup, mais ça marcherait

pas. »

Son ton catégorique crée des millions de fissures supplémentaires dans mon cœur. Mais il faut aller jusqu'au bout cette fois :

« Mais pourquoi ? »

Il secoue la tête sans croiser mon regard. Il triture nerveusement un sachet de sucre.

« On fait pas les mêmes activités, on n'a pas le même rythme… Ça marcherait quelques années, mais pas pour la vie. Et je veux pas de ça, une histoire qui donne rien. Toi non plus. »

Il relève enfin la tête et grimace en constatant que mes yeux sont pleins d'eau. Ce n'est pas une grimace irritée, mais consternée. *Il aime pas faire de la peine. Et j'aime pas le mettre mal à l'aise. C'est pour ça qu'on ne s'expliquait pas.* Sauf que moi, ce matin, j'ai besoin de clarté plus que de le ménager.

« Mais les baisers… que j'hasarde, me rendant compte en parlant que j'ignore ce que je veux savoir au juste. Et toutes les fois où tu… Où on… »

Tellement de souvenirs surgissent dans mon esprit que ça m'étourdit. Où commencer ? La fête de Sasha et son attitude bizarre, le mariage de Jessica (et encore son attitude bizarre !), nos étreintes trop longues, les films écoutés collés il y a longtemps déjà, les discussions à double sens, les compliments, les…

JP se redresse et me regarde franchement. Je le sens rassembler son courage, alors je mets de côté mon tourbillon de *flash-back* pour lui accorder toute mon attention.

« Écoute, Caro, j'y ai pensé. T'es une fille géniale et… ça fait des années que je me dis… OK, peut-être que c'est plus que la meilleure amie de ma cousine. Peut-être que c'est plus que ma deuxième petite sœur. »

Il n'a pas besoin de spécifier que sa première « sœur » est Sasha. Que je le comprenne immédiatement me fait prendre conscience de notre complicité, encore une fois. Celle sur laquelle je misais tellement dans mes scénarios fantaisistes. Celle qui ne compte pas pour lui, apparemment !

Je serre les dents pour poursuivre mon écoute respectueuse, mais je ne peux pas empêcher mon visage de s'empourprer. JP le remarque évidemment, et fait bifurquer son discours vers un terrain moins dangereux :

« Sauf que ça revient toujours au même. Je pense qu'on aurait quelques bonnes années, puis ça finirait en catastrophe. Et je veux pas ça.

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai de pas correct ? »

Il secoue la tête. Le fait que ma question (prononcée sur un ton beaucoup plus plaintif que je ne le voulais, zut !) ne le surprenne pas me lance une flèche en plein orgueil.

« Mais rien, Caro… T'es pas… T'es juste pas la bonne pour moi. C'est pas contre toi. C'est juste ce que je sens. Pis je suis pas le bon pour toi non plus. »

Alors pourquoi tu me fiches pas la paix ? ! Pourquoi tu me gardes proche comme un plan de secours ? !

J'ai brusquement envie de l'envoyer promener, d'adopter les façons de Sasha, quitte à attirer l'attention sur nous, mais je me retiens. Ce n'est pas moi, ça. À la place, je déglutis et ravale ma colère pour laisser place à la compréhension.

OK, il m'a désirée. Il a considéré l'option et il l'a rejetée. Qu'est-ce que je peux faire contre ça ? Ce n'est pas une discussion avec de l'ouverture : c'est un constat de ce qui ne se produira jamais.

De toute façon, est-ce que je veux me battre pour ce couple potentiel ? J'y ai tellement rêvé, mais jamais de façon vraiment concrète. Jamais je ne pensais au futur éloigné : dans dix ans, vingt ans, serait-on encore compatibles ? Même avant, aurais-je envie d'affronter sa tête de cochon à tout bout de champ ? Et qu'en serait-il lorsqu'il faudrait parler argent ? On ne gère pas nos sous de la même façon du tout !

Doucement, je sens la brisure se conclure dans mon cœur. Elle fait un mal de chien, mais elle est complète, maintenant. Je peux faire mon deuil.

J'ai envie de pleurer toutes les larmes de mon cœur. C'est qu'il s'agissait aussi, je dois me l'avouer, de mon plan B : à défaut de trouver LE chum idéal, j'aurais JP pour me coller et me faire sentir désirable. Maintenant, c'est fini. Cette porte de secours secrète est désormais condamnée.

Et c'est correct. Malgré la peine.

« Faque je m'excuse, poursuit JP en triturant toujours le sachet de sucre. Surtout pour le mariage… Jess m'a chicané parce que je m'étais pas occupé de toi après… »

Il fait un signe vers sa mâchoire, référant à ma chute et ma blessure.

« J'aurais pas dû t'embrasser. »

Bravement, je secoue la tête comme si de rien n'était :

« C'est correct… Dans le sens qu'il fallait que ça arrive. Maintenant on s'est parlé et les choses sont claires.

— Ouais ! »

Il redresse la tête, soulagé, un sourire encore incertain aux lèvres. *Qu'il est beau !*

« Amis ? que je demande avec un petit air coquet.

— Amis certain. »

Trois secondes plus tard, la serveuse dépose deux tasses de café fumant devant nous avant de disparaître vers une autre table. Je tamponne mes yeux avec ma serviette de papier, émets un rire horrible pour chasser la tension, et lève ma tasse en pointant dignement le menton.

« À notre amitié. »

JP sourit avec plus de confiance et trinque avec moi.

J'ai beau avoir le cœur fendu, en miettes et baignant dans une flaque de son propre sang, une certaine paix monte en moi.

Je me suis libérée d'une lourde chaîne. OK, je l'avais construite moi-même, mais je m'étais tellement enroulée et emberlificotée dedans qu'elle formait un nœud quasi inextricable autour de moi. Maintenant, le nœud tombe. Je peux passer à autre chose.

CHAPITRE 58

Quelques jours après « les événements », comme dit Victor pour désigner la fête de Sasha et tous ses dérapages, je positionne mon cellulaire avec soin pour prendre une photo. J'essaie de cadrer un panneau signalétique (facile), un flanc de montagne (tout va bien), un lac (ça commence à être serré) et le reflet majestueux des nuages à la surface de l'eau (mission : impossible).

Lorsque j'ai enfin pris un cliché satisfaisant, plutôt que de me mettre en route et de m'avancer dans le sentier Lac-Poisson, je tapote l'écran tactile afin de diffuser immédiatement la photo, annonciatrice de ma promenade du jour. Je ne me suis pas donné tout ce mal pour rien !

Sauf que mon cellulaire peine à se connecter au réseau…

À côté de moi, mon accompagnateur pousse un soupir. Tout léger, tout discret : j'aurais pu ne pas l'entendre, avec les bavardages joyeux qui nous entourent. Je relève le visage deux secondes, le temps de montrer une grimace d'excuse.

« Ce sera pas long…

— Prends ton temps. »

Adam sourit avec toute la patience du monde. Je l'ai averti au moins dix fois que je prendrais une tonne de « pauses photo » pendant la randonnée et qu'il ne devait pas s'aviser de protester ou de me faire sentir mal. Après tout, j'étais censée marcher seule !

Il m'a envoyé un message privé via Facebook ce matin, juste comme je venais de décider de conduire jusqu'au parc du Mont-Tremblant afin de profiter de la journée, ensoleillée malgré une fraîcheur étonnante après la presque canicule des dernières semaines. Je me suis informée de ses propres plans : il se demandait quoi faire puisque ses amis lui posaient un lapin pour la randonnée qu'ils avaient prévue.

On a fait d'une pierre deux coups : lui profitait d'une balade en montagne (quoique pas mal plus relaxe que l'ascension du sentier des Crêtes prévue avec ses amis !) et moi d'un porteur d'eau et d'un compagnon de route. Une heure plus tard, je passais le prendre et on filait sur l'autoroute 15

en direction des Laurentides.

« Bon, on peut y aller ! que je déclare en rangeant mon téléphone.

Nous partons d'un pas décidé. Ce qui s'annonce assez facile pour Adam représente un beau défi pour moi. J'étrenne mes nouvelles chaussures de marche, magasinées soigneusement en compagnie de Sasha cette semaine.

Lorsque j'ai demandé à ma meilleure amie de m'accompagner dans ce magasinage complètement inédit, nous étions au téléphone. Je l'ai sentie s'immobiliser, cesser de respirer quelques secondes, puis froncer des sourcils en se demandant si elle avait bien entendu.

« Des quoi ?

— Des souliers de randonnée. Les miens sont bons à rien, je fais plein d'ampoules.

— Mais pour quoi faire ? !

— Pour marcher, c't'affaire !

— Mais qu'est-ce qui se passe ? Ça va ? !

— Mais oui ! »

Elle a finalement accepté, trop éberluée à mon goût par l'idée, apparemment inconcevable, que je m'adonne désormais à la randonnée pédestre. Ce ne sont que des petites escapades de quelques heures, rien à voir avec les folles ascensions qui se terminent dans la noirceur, lampe frontale à l'appui, comme en raffolent elle et Joana !

D'ailleurs, j'ai profité de ce moment privilégié pour prendre des nouvelles de Joana. Tout en examinant des chaussures hors de prix et même pas mignonnes, Sasha a fait la moue avant de répondre :

« Ça va, on se parle. On a eu de grosses discussions dans les derniers jours, mais ça va. Elle a besoin que tout bouge vite, vite, vite. Elle parlait déjà des noms des enfants et de la couleur de leur chambre, tsé ! Je suis vite sur ben des affaires, mais pas ce genre-là. Elle a de la misère à comprendre ça, mais elle essaie.

— Mais… si vous voulez pas la même chose… »

Mon cerveau ne pouvait s'empêcher de tisser des liens entre la situation de mon amie et la mienne. Ou, du moins, des situations passées lors desquelles Sasha me reprochait de m'accrocher à des gars dont la vision de l'avenir ne correspondait en rien à la mienne (ah, Benoît !).

Sasha a posé la chaussure chère-et-pas-belle sur son présentoir (ouf !) en secouant la tête.

« Non, je veux habiter avec elle et tout. Ben, pour les enfants, faudra voir pour le nombre et le *timing*… mais c'est pas comme s'imaginer seule et sans enfant versus vouloir une famille nombreuse et être tout le temps en gang. C'est plus sur la façon de le vivre qu'on s'ajuste. »

Elle m'a regardée en face, devinant très bien ce qui me tracassait. J'ai grimacé en sentant venir la grande leçon de vie.

« Et ça nous fait plaisir de nous ajuster, a-t-elle effectivement poursuivi. Y a personne de malheureux. Ben, cette semaine, c'est pas la joie immense, mais on est d'accord pour parler et… et négocier, si on veut. Mais pour que les deux soient le plus gagnante possible. Tu comprends ? »

J'ai hoché de la tête, même si ça me paraissait nébuleux.

« L'important, ai-je dit en souriant bravement, c'est que *tu* sois heureuse, mon amie.

— Oh, oui ! Je prendrais pas des semaines comme ça tout le temps, mais ça va se régler. »

Le sourire qu'elle m'a adressé rayonnait sincèrement, alors j'ai cessé de m'inquiéter.

Adam et moi marchons en silence depuis un bon moment déjà. On a jasé amplement pendant le trajet en voiture et au début de la randonnée, puis, sans qu'on s'en rende compte, le silence a pris le dessus.

Je pense à mille choses : Sasha et Joana, l'inconfort détestable de nouvelles chaussures, que je n'ai pas pensé à casser avant de les enfiler pour une longue marche, mon prochain contrat de travail (deux demi-charges qui me permettront de travailler toute l'année, yeah !), le délice du vent frais sur mon visage, les ampoules énormes qui orneront mes talons à la fin de la journée, les nouvelles anodines que j'ai lues sur Facebook et Instagram ce matin…

« À quoi tu penses ? »

Adam me regarde avec étonnement. Oups ! Je suis peut-être indiscrète ! Je souris en battant des paupières.

« Je me demande juste comment les gens zen font pour… Ben, pour être zen. Mon cerveau tourne toujours à mille à l'heure.

— Ha ! Ha ! Je comprends ça. Je sais pas, il faudra demander à une personne zen quand on en croisera une.

— Tu te trouves pas zen ? »

C'est à mon tour d'être surprise ! Adam ne possède pas le calme olympien de Vanessa, qui tient beaucoup de la timidité, en fait, mais il est loin d'être hyperactif comme Sasha ou anxieux comme moi.

Devant mon air ébahi, le jeune homme éclate de rire.

« Criss, non ! Tu me trouves zen, toi ?

— Ben oui !

— C'est quoi, ta définition du terme, exactement ? "Angoissé de la vie qui accumule les gaffes à cause de sa nervosité" ?

— Hein ? T'es pas comme ça !

— Oh, oui. Je le cache juste bien. »

Il m'adresse un clin d'œil avant de siphonner une gorgée d'eau de son système d'hydratation sophistiqué. Il n'a passé aucun commentaire quand je lui ai refilé deux bouteilles d'eau à moitié gelées pour mettre dans son sac, ce que j'ai bien apprécié. D'autres m'auraient suggéré d'acheter un sac de randonnée digne de ce nom, et certains l'auraient fait avec mépris. Pas Adam.

Je médite encore ses paroles lorsqu'on arrive à un point de vue. On devinait le fameux lac Poisson depuis quelques centaines de mètres, à l'éclaircie entre les arbres et à un changement dans l'air, aux sons… Mais là, on le contemple franchement. Wow !

J'extirpe promptement mon cellulaire de sa cachette pour capter le paysage. Adam s'appuie à la rambarde et contemple la vue, un sourire paisible et satisfait aux lèvres. Clic ! Comme je me trouve derrière lui, il ignore que j'ai capturé son profil sur fond de lac-et-forêt-des-montagnes. Ça lui fera un joli souvenir !

Une fois mes lubies photographiques satisfaites (j'adore prendre des photos, mais je ne me prends quand même pas pour une pro !), je m'installe à côté d'Adam, ferme les yeux et inspire profondément.

« On respire tellement mieux ici qu'en ville, que je soupire.

— Mets-en.

— Je resterais ici tout le temps. »

Le vent se lève à mes paroles et je frissonne en sentant sa fraîcheur sur mon visage rougi par l'effort. Adam passe un bras autour de moi et frotte gentiment mon épaule pour me réchauffer.

Puis, il laisse sa main là.

Je lui jette un coup d'œil par-dessous : il continue de regarder au-devant, souriant, tranquille.

Oh ! oh !

CHAPITRE 59

Délicatement, presque honteusement, en fait, je me recroqueville sous son étreinte, pourtant légère, et fais passer son bras par-dessus ma tête pour me dégager.

Le bonheur serein qui habitait Adam trois secondes plus tôt disparaît aussitôt. Il marque un pas de côté, hésite et commence à tendre la main vers moi avant de se raviser.

Je me mordille la lèvre inférieure, indécise. Je n'ai pas envie de créer tout un drame pour pas grand-chose… mais sa réaction me confirme que son geste n'était pas anodin. *Au moins, il ne niaise pas comme JP !*

C'est horrible. J'ai l'impression de condamner un adorable chiot à la noyade ! Mais la vie m'a appris qu'il vaut mieux mettre les choses au clair rapidement, alors…

J'inspire profondément pour rassembler mon courage. Avec un tremblement ridicule dans la voix, je me lance :

« Adam… T'es un super bon gars… C'est vraiment pas toi, le problème, mais… »

Il se met aussitôt à hocher la tête, comme pour lui-même, en haussant des épaules.

« C'est correct, m'assure-t-il nerveusement. Je m'en doutais. C'est juste… Non. C'est correct. »

Oh mon Dieu ! Je l'ai déjà vu jouer quelques rôles, pour ses cours de théâtre, et il est nettement meilleur acteur que ça d'habitude. Par-dessus ses paroles, j'entends son cœur se briser, ce qui fend le mien en deux.

« Non, attends, que je reprends. C'est vraiment pas contre toi ! Je suis juste à une phase de ma vie où… j'ai besoin de m'occuper de moi. Je veux profiter de mon célibat. C'est niaiseux parce que j'ai passé des années à pas le supporter, mais je suis rendue là. T'es un super bon gars, mes amis t'adorent et vont me traiter de folle, mais… je peux pas.

— C'est correct, Caro. Je vais pas… Je comprends que tu veuilles… OK. »

Il passe une main dans ses cheveux, les ébouriffe fébrilement. Soudain il regarde partout autour, sauf dans ma direction.

Oh mon Dieu ! Dire qu'après on doit terminer la randonnée et rentrer à Montréal dans la même voiture ! Allô, le malaise !

Mortifiée, je baisse la tête jusqu'à n'avoir que les pieds d'Adam dans mon champ de vision. Même ceux-ci sont agités et agacés. Mes ampoules ne représentent plus rien à côté de l'inconfort que je ressens présentement !

« C'est pas grave, là, continue-t-il sur un ton qui laisse croire tout le contraire. Tu veux en profiter, c'est normal… C'est mieux de pas s'engager dans ce temps-là. Je peux pas rien redire là-dessus… Je comprends pas parce que tu voulais tellement être exclusive avec Jason l'année dernière, et là… Mais non, j'ai pas à te juger, c'est correct. »

Mais de quoi il parle ? ! Pourquoi ramène-t-il mon ancienne flamme sur le tapis ?

Je relève la tête pour le dévisager, mais il s'est détourné vers le panorama. Le parc est étonnamment tranquille et nous étions seuls jusqu'à maintenant, mais une famille approche (on entend le babillage d'au moins deux enfants) et Adam se compose un visage neutre en appuyant ses deux avant-bras sur la rambarde et en fixant quelque chose au loin.

Sauf que, moi, je ne suis pas actrice. Et je viens de deviner ce qui lui est passé par la tête, alors je plaque mes deux mains sur mes joues en agrandissant les yeux. Il a vraiment mal compris ce que je voulais dire !

« Adam, voyons ! Non, c'est pas ça ! C'est pas ce que je voulais dire par "profiter de mon célibat" ! Je veux pas courir la galipette du tout. Au contraire, même ! »

Il me regarde de côté, comme un peu méfiant. Je m'appuie sur la rambarde à mon tour, assez près pour pouvoir lui parler sans que la famille, maintenant visible dans le sentier, m'entende.

« Ça a vraiment pas rapport avec toi, que je répète, comme si ça pouvait lui rendre son sourire. Je dis pas que j'en ai pour des années… Mais j'ai besoin de m'éclaircir la tête, et je suis pas bonne pour faire ça quand y a un gars dans ma vie. »

Il me fixe avec gravité, puis se remet à hocher la tête, doucement cette fois. Même s'il paraît impassible, je le connais assez pour lire la peine dans sa bouche un peu crispée, son regard flou, son silence.

Savoir que je l'ai blessé me fait sentir terriblement mal. C'est donc ben

dur, se respecter ! Je sens des larmes me monter aux yeux et je serre les mâchoires un bon coup pour les chasser. Ce n'est vraiment pas à moi de pleurer en ce moment !

« Je m'excuse, Adam. T'es la dernière personne à qui je veux faire de la peine… Je peux juste pas, là, tout de suite. Tu mérites que je sois honnête.

— Oui. Je l'apprécie. Ça fait chier, mais je l'apprécie. »

Nous sourions ensemble, ce qui m'enlève un poids immense des épaules. Adam réfléchit un moment, sans cesser de me regarder. J'ai l'impression que le temps passe au ralenti.

Finalement, il reprend ma main avec délicatesse, presque avec crainte, comme s'il s'attendait à ce que je l'en empêche. Comme je ne me rebelle pas, il inspire profondément.

« Je comprends, déclare-t-il avec un brin trop de solennité. T'es vraiment une femme spéciale, Caroline. C'est pour ça que j'arrive pas à te sortir de ma tête. Je comprends ce que tu vis et je vais le respecter. Même si j'ai vraiment envie de te convaincre du contraire ! Parce que je veux pas d'une relation si elle ne te rend pas heureuse. Je veux… Je veux ton bonheur. »

Il a rougi d'un coup avec la dernière phrase. *Il est vraiment cute ! ! !* Juste pour ces paroles, je l'embrasserais follement. Ce qui — je sais ! — serait la pire cruauté à lui faire en ce moment, donc je m'abstiens. De toute façon, il continue :

« Alors je vais te laisser le temps qu'il faut. Et si jamais… quand tu seras tannée de ton célibat, tu penses que… S'il y a une chance… Je veux dire…

— Je comprends. »

Sans réfléchir, je pose ma main libre sur la sienne. *On est comme dans un film !*

« Je peux rien te promettre, Adam. Mais si jamais… et qu'on est encore en contact… C'est sûr que je te fais signe.

— Mais même si ça arrive jamais… je voudrais rester dans ta vie. Si tu veux. Même en ami. C'est pas mon idéal, mais je t'apprécie beaucoup. C'est déjà beaucoup, d'être ton ami. Pis je dis pas ça en espérant pouvoir te prouver que je suis l'homme de ta vie en me faisant passer pour ton meilleur ami. Si c'est juste de l'amitié que tu veux, *fine*. »

Il est donc ben intense ! Toutes ces déclarations m'étourdissent. Je prendrais bien l'avis de Sasha, sur ce coup-là ! De belles promesses de changement, d'engagement, d'avenir meilleur… j'en ai entendu des tonnes.

Mais jamais comme celle-ci !

Bon. Sasha n'est pas là et ce serait une très mauvaise idée de laisser Adam poireauter pendant que j'appelle ma meilleure amie à la rescousse. *Fais ça comme une grande, Caroline.*

ÉPILOGUE
CINQ ANS PLUS TARD

Oh mon Dieu. C'est une catastrophe ! Ma mère et Sasha avaient raison : j'aurais dû choisir une robe à taille empire !

Mais comment aurais-je pu prévoir que mon ventre gonflerait autant ? ! Lorsqu'on choisissait les tenues pour le mariage, ma grossesse ne paraissait pas du tout. J'ai donc jeté mon dévolu sur une robe en imaginant un début de rondeur, du genre qui inspire de longs examens incertains de la part des gens qui ne sont pas au courant : « Est-elle enceinte ou juste plus grosse que d'habitude ? »

Sauf que, deux mois après les essais en cabine, nous sommes de retour à la boutique pour des ajustements et la robe refuse de se refermer sur mon corps gonflé par les hormones (et, dans la partie ventrale, par un bébé). La longue fermeture éclair dorsale coince dès les reins, rien à faire !

« J'avais pourtant pris une taille plus grande… que je marmonne en fixant mon reflet débraillé dans le miroir.

Derrière moi, ma mère et Sasha secouent la tête avec la même moue je-te-l'ai-dit-mais-tu-n'écoutais-pas. La panique monte en moi sournoisement : il ne reste que trois semaines avant le grand jour. Impossible d'arranger la situation à temps !

Je m'imagine déjà descendre l'allée à moitié déshabillée lorsque la conseillère revient nous voir. Elle émet des « tss tss » de désapprobation en constatant l'état des choses, et les larmes me montent aux yeux. Maudites hormones !

« Alors, on va essayer l'autre ? demande la dame en se tournant vers mes accompagnatrices.

— Oui, s'il vous plaît, répond Sasha en m'adressant un clin d'œil.

— Quelle autre ? que je demande une fois que nous sommes à nouveau trois dans la section Essayage.

— Chérie, on savait bien que cette robe ne te ferait plus, répond ma mère avec patience. Alors on a regardé d'autres modèles. Je crois que celle-ci

te plaira. »

J'hésite entre carrément pleurer de honte (presque 35 ans [oh mon Dieu, *trente-cinq* !] et toujours habillée par ma mère) ou pleurer de soulagement (je serai décente au mariage !).

En attendant le retour de la conseillère, je m'assois à côté de ma mère et pose ma tête sur son épaule. Elle la tapote affectueusement avant de passer une main attendrie sur mon ventre, cause de toutes ces émotions.

« Quand il sera né, tu suivras peut-être mes sages conseils du premier coup, dit-elle d'un ton qui se veut complice mais qui ne réussit qu'à me sentir encore plus inapte à la maternité.

— Quand *elle* sera née, que je corrige sobrement.

— Je suis sûre que c'est un garçon. Tu le portes haut !

— Maman, elle s'est montrée les jambes ouvertes à l'échographie. »

Je plaque des mains protectrices (OK, « possessives » serait plus juste) sur mon ventre.

« Avez-vous trouvé un nom ? s'enquiert Sasha, qui pitonnait sur son cellulaire jusque-là.

— Ce sera Mireille, bon. »

Elles éclatent de rire en entendant mon ton borné. Il reste encore quelques mois avant l'accouchement et la question du prénom est loin d'être réglée ! Le futur père m'assaille de suggestions plus horripilantes les unes que les autres (le dernier en lice : Perséphone). Je croyais qu'il blaguait, mais je commence à m'inquiéter de son insistance à écarter toutes mes suggestions « normales » pour affubler notre enfant de ce qui figurerait assurément dans les listes des pires prénoms de l'année ! En tant qu'enseignante au primaire, je me montre particulièrement sensible à la question.

La conseillère revient avec une robe mi-longue, de la même teinte « gris de lin » que celle que je viens d'essayer, mais avec une taille empire. Sous les ricanements des deux conspiratrices, je me dépêche d'aller l'enfiler.

Ouf ! Mon ventre et ma poitrine démesurée entrent parfaitement dans ce modèle ! En fait, non : il y a un petit lousse au niveau de la poitrine. Mais il sera toujours temps d'ajuster les bretelles la veille. J'ai eu ma leçon : mon corps ne sera déjà plus le même dans trois semaines, donc inutile de procéder à des ajustements aujourd'hui !

Sasha et ma mère applaudissent lorsque je sors de la cabine. Sasha saute sur ses pieds pour m'enlacer avec émotion.

« Tu vas être la plus belle, mon amie !

— Ah, non ! Hors de question que je sois plus belle que la mariée. On va déchirer la robe ou rater ma coupe de cheveux s'il le faut ! »

Sasha éclate de rire.

« D'ailleurs, la mariée m'attend pour je sais pas trop quel aspect de l'organisation encore, dit-elle en se grattant la tête. J'ai assez hâte que ce soit fini ! Ça devait être tout simple, intime… Mais comptez sur les familles portugaises pour scrapper des plans de tranquillité ! »

Ma mère rit avec nous. La conseillère prend quelques mesures, puis c'est fini. Avant de retirer la robe soyeuse, je prends le temps de m'admirer dans le miroir.

C'est la première fois que je serai demoiselle d'honneur, et j'en suis ravie. En plus, avec le teint radieux que me confère la grossesse, le *timing* est idéal !

« Oh, les filles, je vais prendre une photo !

— Maman, Sasha a même pas sa tenue.

— C'est pas grave ! Mettez-vous là. »

Sasha et moi nous prenons par la taille et sourions au bénéfice de ma mère. Elle se démène avec son nouveau iPad, qu'elle ne maîtrise pas encore tout à fait.

« Ça va être un beau mariage, dis-je à ma meilleure amie en attendant la photo.

— J'espère ! Sinon je vais en entendre parler jusqu'à ce que la mort nous sépare ! Ha ! Ha ! »

***

Une fois chez moi, je retire mes chaussures avec délice. Future-Mireille me donne un teint de rêve, mais mes pieds enflent déjà pour un rien, ce dont je me serais passé ! Heureusement, l'été est commencé, ainsi que mes vacances. La date d'accouchement prévue (« DPA » pour les initiés… dont je fais désormais partie, hi ! hi !) est le 2 octobre, donc je ne devrais pas travailler l'année prochaine. Surtout si je continue de gonfler à ce rythme !

« Es-tu sûre d'être toute seule là-dedans ? que je demande à ma fille en appuyant sur mon ventre.

Évidemment, elle ne répond pas. Par contre, son père surgit du salon, un paquet de feuilles à la main (un scénario ?). Il me rejoint rapidement, un sourire aussi heureux qu'étonné au visage. En fait, Adam a cet air depuis que je lui ai montré le test de grossesse positif, des semaines plus tôt.

Comme chaque fois qu'il sourit depuis ce fameux moment, je souhaite que notre fille hérite de ses adorables fossettes. Si je lui transmets aussi mes frisous blonds, on pourra la déguiser en Shirley Temple à l'Halloween, dans deux ou trois ans !

« Alors, cette robe ? demande Adam. Allô, cocotte ! »

Sans attendre ma réponse, il s'agenouille devant moi et dépose un baiser émerveillé sur mon nombril.

« La robe était un désastre, mais j'en ai une autre qui est encore mieux. La couleur ne change pas, t'en fais pas.

— Ouf, OK ! Parce que si je dois encore essayer de dénicher une chemise qui fitte avec une couleur pas possible, j'irai avec mon T-shirt "No Resolutions" et tant pis !

— Pas sûre que Joana te laisserait gâcher son mariage comme ça et t'en sortir vivant.

— Pauvre Lady Macbeth, elle serait déjà orpheline… »

Adam cajole mon ventre. Il est déjà complètement gaga ! Dire que c'est lui qui hésitait à commencer notre famille, même deux ans après que j'eus obtenu une tâche bien à moi à l'école du quartier. Il faut dire que sa propre carrière prend son envol : il a mis en scène une pièce de théâtre qui a eu un beau succès l'an dernier, et il reçoit de plus en plus d'offres intéressantes. Rien qui lui permette de quitter sa « job de jour », mais ça augure quand même bien !

Avec un soupir, je tire sur son bras pour qu'il se relève.

« C'est rendu Lady Macbeth, maintenant ? Ça dégénère, ton affaire. Et c'est non. Qu'est-ce que tu lis ?

— Ah, une pièce de théâtre. C'est une relecture contemporaine de Hamlet.

— Grosse surprise. Allez, lève-toi et laisse-moi passer, j'ai soif. »

Adam relève la tête, ses boucles brunes encadrant un visage soudain pensif. Inquiétant ! Ça ne dure que quelques secondes, puis il se relève promptement, mais je lui attrape la main.

« Hé ! Ça va ?

— Oui, super ! »

Il me plaque un baiser enthousiaste sur les lèvres et retourne à sa lecture. Je cligne des yeux. Est-ce que quelque chose m'échappe ? Ou bien je m'invente encore des histoires ?

Adam et moi nous fréquentons depuis plusieurs années (quatre ans, sept mois et… quatorze jours !), mais j'ai encore du mal à percer le mystère de ses pensées, parfois. Soit je lis en lui comme dans un livre ouvert, soit il conserve ses secrets avec un brio que les services secrets lui envieraient (comme mon party-surprise de trente ans, qu'il a organisé au tout début de notre relation alors que je n'avais pas osé lui demander de préparer quoi que ce soit).

Parfois, aussi, mon imagination fertile invente des scénarios beaucoup trop élaborés à partir de minuscules détails qui, finalement, n'avaient aucune importance. Par exemple, je me suis présentée à mon party de trente-deux ans dans une robe à paillettes, juste parce qu'Adam avait eu une fixation très passagère sur mes brillants à bricolage la semaine précédente. Au moins, j'étais la fêtée !

Bon, cette fois, je dois me faire des idées. J'avale un verre d'eau en vitesse, puis rejoins mon chum sur le grand divan sectionnel qui meuble notre minuscule salon. De petites pièces étaient le compromis à faire pour acheter un condo dans ce secteur de la ville, hors de prix mais tellement agréable à vivre ! Dire que, pour le même montant, en allant sur la Rive-Nord, on aurait eu toute une maison à nous… Mais bon, on aime prendre le métro et fréquenter nos petits commerces de quartier, et ça a sa valeur !

Pelotonnée contre Adam, qui passe un bras autour de moi sans cesser de lire, je furète sur Pinterest à la recherche d'inspiration pour la décoration de la chambre de Future-Mireille. OK, mon tableau compte déjà 143 épingles, mais je n'ai pas encore trouvé *le* déclencheur !

Je pousse un soupir et frotte ma joue contre l'épaule de mon chum.

« Je suis bien. »

Il dépose un baiser dans mes cheveux.

« Moi aussi. »

Qui aurait cru, il y a cinq ans, qu'on se retrouverait ainsi ? Pas moi !

Adam m'a charmée, petit à petit, sans vraiment insister mais sans jamais trop s'éloigner non plus. Il devinait quand me laisser de l'espace et quand revenir à la charge. Je l'avais rejeté au mois d'août et, pendant l'automne,

j'avais beaucoup réfléchi et bien profité de mon célibat (des siestes en plein après-midi ! des soupers absurdes en fin de soirée ! des changements de plans à la dernière minute !). En même temps, on se rapprochait, j'apprenais à le connaître… Il devenait un ami proche, et mes autres amis s'en réjouissaient ouvertement. Surtout que je ne m'occupais plus d'aucun homme, ni *bad boy* ni jeune comptable prometteur (OK, sauf une courte histoire avec une recrue de la boîte où travaille Victor, qui… OK, c'est une longue histoire, finalement !).

Puis, pendant les Fêtes, dans un moment de confidences fortement alcoolisées, Sasha et moi discutions de diverses choses tandis que Joana dormait dans leur chambre (Sasha avait finalement succombé aux demandes de sa douce, celles d'emménager ensemble avant la fin de son bail, ce qui s'était très bien passé malgré ses craintes). On s'était fait des mojitos, toutes heureuses de cette séance de débriefing improvisée. Ça faisait longtemps !

Ma meilleure amie a échappé un commentaire à propos d'Adam et de sa maladresse.

« Quelle maladresse ? ai-je demandé, candidement étonnée.

— Comment ça, quelle maladresse ? Caro, il est aussi pire que toi !

— Quoi ? Ben non ! »

Pendant qu'elle rigolait, j'essayais de retracer une fois, une seule fois où le jeune homme aurait terminé une soirée la lèvre fendue à cause d'une chute ou en enlaçant sa toilette et en pleurant.

« C'est pas pareil, a repris Sasha. Il est plus en maîtrise de ses déplacements, mais il prend des décisions aussi incompréhensibles que toi. Exemple ! Tsé la fois où tu es sortie dans un bar… C'était pour un show de Jason ! Adam était là et il te parlait presque pas…

— Ouin, cette fois-là, il était… distant. Et il portait un T-shirt noir, c'était bizarre !

— Il faisait exprès.

— Quoi ? !

— Il avait remarqué que tu aimais les mauvais garçons, alors il s'essayait. »

Plein de morceaux de casse-tête s'étaient mis en place à la suite de cette révélation : pourquoi Adam avait fréquenté une bande de tout croches pendant l'été, pourquoi il fumait du pot, pourquoi il passait inexplicablement du chaud au froid…

« Comment tu sais ça ?

— On a jasé au party chez ViVa, la semaine dernière. En fait, il a beaucoup jasé. Il te voit encore dans sa soupe, tsé. Il se demande s'il a tout gâché cette fois-là.

— Ben voyons !

— Je te le jure, Caro : il est comme toi. »

Eh bien, cinq ans, une hypothèque et un bébé plus tard, je dois lui donner raison ! Ce qui est bien dans ma relation avec Adam, c'est qu'on comprend facilement les décisions impulsives de l'autre (comme sa participation à une course à pied alors qu'il n'avait jamais couru auparavant !). Par contre, il faut quand même vivre avec par la suite, ce qui explique que j'ai vendu ma voiture deux mois après avoir cessé de prendre la pilule. Sans véhicule avec un bébé ? Faisable, mais la bagnole était encore potable pour un ou deux ans, et elle aurait sans doute été utile !

Bah, on s'arrangera…

Je me pelotonne un peu plus contre Adam. Hmm ! Il sent bon. Je ne remarque presque plus son odeur depuis qu'on habite ensemble, mais, à l'occasion, elle me remplit les poumons et me ramène à nos premiers véritables émois. Bercée de nostalgie, je dépose un baiser sur son épaule et retourne à mon « pinnage » intensif.

***

Trois semaines plus tard, Joana et Sasha célèbrent leur amour avec tous leurs proches. Ce qui inclut la moitié de la famille, apparemment infinie, de Joana, qui est débarquée du Portugal pour l'occasion.

Les deux filles sont radieuses : la journée est une source de bonheur en soi, mais la formalité de leur union légale leur permettra surtout d'accéder aux programmes de conception *in vitro* qui obsèdent Joana depuis des années.

L'annonce de ma grossesse a déclenché une crise au sein de leur couple. Sasha a dû abandonner ses réticences (c'est déjà un miracle qu'elle ait pu les tenir aussi longtemps !) pour se lancer dans la grande aventure du Mariage et de la Famille, au risque de se faire larguer par une Joana au bout de sa patience.

La « petite célébration intime » préparée en vitesse (dès qu'elles se lancent dans un projet, plus question de niaiser !) s'est transformée en gros party hors de contrôle, notamment grâce aux parents de Joana, trop heureux à la perspective d'être un jour, enfin, grands-parents.

Heureusement, tout se déroule sans anicroche ! Malgré la foule et la chaleur, la cérémonie est touchante à souhait et le party demeurera dans les annales. La musique, la nourriture, le décor… Tout est parfait. Joana, radieuse dans une immense robe blanche « comme les princesses », ne cesse de sourire à Sasha, magnifique dans un habit blanc et mauve « qui fait pas homme mais qui ombrage pas la robe de Jo et, surtout, qui me laisse bouger comme je veux ».

Après avoir dansé un bon moment, mes pieds enflés m'obligent à m'asseoir quelques minutes. Je rejoins Vanessa, Patricia et Éric à notre table, les deux étant occupés avec leurs rejetons respectifs. Victor, Adam, JP et le reste de la bande errent quelque part entre le plancher de danse, le bar et l'extérieur.

Éric et Vanessa supervisent une séance de coloriage entre Stéfanie (étonnamment douée pour ses cinq ans !) et Antoine (qui ne montre aucun respect envers les lignes du cahier, même à quatre ans), tandis que Patricia allaite bébé Jean-Yves, leur fils de neuf mois, nommé ainsi en hommage au parrain d'Éric, décédé du cancer l'année précédente.

« Profite bien de tes mains libres, me conseille Vanessa avec un clin d'œil.

— Pas de souci.

— C'est qui, la fille qui accompagne JP ? demande Patricia. J'étais pas sûre qu'ils soient ensemble jusqu'au souper. »

JP a été assigné à la table « famille Bélanger », tandis que nous sommes à celle des « amis de Sasha ». Je grimace en scrutant la foule, à la recherche de la petite femme désagréable qui a collé aux talons de mon ami toute la journée.

« C'est la sœur d'un collègue, que j'explique. Il voulait pas venir tout seul… Ça lui apprendra !

— *Eh boy*, je pense pas qu'on va la revoir, hein ?

— Je sais pas, mais JP se cachait dans les toilettes tantôt, même s'il disait qu'il faisait juste prendre l'air, nous informe Éric. *Yeah, right*, prendre l'air dans la pièce qui pue le plus ! »

Nous rigolons aux dépens de Jérôme-Philippe. De retour dans la province depuis trois ans, il a accepté un poste d'enseignement dans un cégep de la ville de Québec. Depuis, il cherche désespérément l'âme sœur. Non, le terme « désespérément » n'est pas exagéré ! Je ne compte plus le nombre de comparaisons, douteuses ou non, que Sasha a établies entre « la Caro d'avant Adam » et « le JP bizarre qui est revenu de l'Ouest ».

Après un moment, mon chum reprend sa place à la table tout en déposant un baiser sur mon front et une bouteille d'eau devant moi. *L'homme parfait !*

Tandis que j'absorbe le liquide froid avec délice, je remarque son genou agité de tremblements et son regard qui se pose partout et nulle part à la fois.

« Ça va ?

— On va dehors ? »

J'accepte, un peu inquiète. On dirait qu'il va vomir ! Pourtant, il semblait très bien en revenant s'asseoir. Une indigestion subite, peut-être ? Je passe mon bras sous le sien et ressens sa chaleur au travers de sa chemise et de son veston.

Je ne suis pas sortie depuis avant le repas. Le soleil n'est pas encore couché, mais l'air s'est rafraîchi et on est bien.

« Qu'est-ce qui se passe ? que je demande à mon chum en serrant sa main. Tu te sens mal ?

— Non, non… »

Il m'entraîne un peu à l'écart, visiblement nerveux. Soudain, mon cœur cesse de battre : *oh mon Dieu, il va me laisser.*

Non, Caroline, ne sois pas aussi absurde ! Une rupture est hors de question, franchement. Adam va te dire ce qui se passe, laisse-lui le temps.

Mon chum choisit un coin tranquille, d'où les gens qui entrent et sortent ne nous voient pas. Le brouhaha de la fête est assez assourdi, ce qui fait du bien à mes oreilles. Je passe une main sur mon ventre pour calmer Future-Mireille, qui a décidé de s'étirer. Adam sourit et m'embrasse, ce qui rassure ma petite voix intérieure.

Puis, il se met à genoux.

En gardant ma main dans la sienne.

« Oh mon Dieu.

— Attends, j'ai préparé de quoi ! »

Je me mords la langue tandis qu'Adam secoue la tête et rassemble ses idées.

Oh my God ! ! !

« Caroline Auger… Je te l'ai dit il y a plusieurs années, longtemps avant que tu acceptes de me donner une chance, mais je le pense aujourd'hui plus que jamais. J'ai envie d'être à mon meilleur pour toi, tu fais de moi un homme meilleur sans rien me demander. J'ai pédalé beaucoup pour t'avoir et je veux te garder toujours à mes côtés. »

Les larmes coulent abondamment sur mes joues, et il esquisse une grimace tannante.

« Surtout que j'ai pas les moyens de te payer une pension si tu décidais de partir avec la petite. »

Ouf ! L'éclat de rire fait du bien ! Je me retiens de parler, le laissant extirper maladroitement quelque chose de sa poche.

« Caroline Auger, je t'aime. Veux-tu m'épouser ?

— Criss, oui ! »

Mon cœur va exploser de bonheur. Je tombe à genoux pour l'embrasser au travers des larmes, tandis qu'il rit de ma réponse et tente de glisser l'anneau à mon doigt.

Une minute plus tard, nous tâtonnons dans le gazon pour retrouver la bague, échappée dans notre énervement mutuel.

À ce moment précis, le nez coulant à cause des larmes de joie, le ventre énorme et les genoux criblés de terre, je me sens irrémédiablement à ma place dans le monde, et heureuse.

NOTE

1. Note de l’auteure : *You Only Live Once*, qui signifie « Tu ne vis qu’une seule fois ».